



Critiques et portraits littéraires

Charles Augustin Sainte-Beuve

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Critiques et portraits littéraires

rectifications ou d'y ajouter les notes qui les rendissent plus vrais et plus complets. En fait d'addition de quelque étendue, nous nous sommes borné à insérer un morceau qui marque nettement le contre-coup de juillet 1830 sur les idées littéraires qu'on était en train de déduire, et nous avons de plus renfermé dans un Appendice quelques articles secondaires qui peuvent fournir à une appréciation plus entière de certains poètes.

Depuis plus d'un siècle que Boileau est mort » de longues et continuelles querelles se sont élevées à son sujet. Tandis que la postérité acceptait, avec des acclamations unanimes, la gloire des Corneille .. des Molière, des Racine, des La Fontaine, on discutait sans cesse, on révisait avec une singulière rigueur les titres de Boileau au génie poétique et il n'a guère tenu à Fontenelle, à d'Âlembert, à Helvétius, à Condillac, à Marmontel, et par instants à Voltaire lui-même.

même, que cette grande renommée classique ne fût entamée. On sait le motif de presque toutes les hostilités et les antipathies d'alors ; c'est que Boileau n'était pas sensible et on invoquait là-dessus certaine anecdote, plus que suspecte, insérée à V Année littéraire et reproduite par Helvétius et comme au dix-huitième siècle le sentiment se mêlait à tout, à une description de Saint-Lambert, à un conte de Crébillon fils, à l'histoire philosophique des Deux-Indes, les belles dames, les philosophes et les géomètres avaient pris Boileau en grande aversion. Pourtant, malgré leurs épigrammes et leurs demi-sourires, sa renommée

Uttéraire résista et se consolida de jour en jour. Le poète du bon sens^ le législateur de notre Parnasse garda son rang suprême. Le mot de Voltaire , ne disons pas de mal de Nicolas, cela porte malheur ^ fit fortune et passa en proverbe; les idées positives du dix-huitième siècle et la philosophie Condillacienne , en triomphant , semblèrent marquer d'un sceau plus durable la renommée du plus sensé , du plus logique et du plus correct des poètes. Mais ce fut surtout , lorsqu'une école nouvelle s'éleva en littérature, lorsque certains esprits, bien peu nombreux d'abord, commencèrent de mettre en avant des théories inusitées et les appliquèrent dans des œuvres, ce fut alors qu'en haine

BOILEAU. 5

des innovations on revint de toutes parts à Boileau comme à un ancêtre illustré , et qu'on se rallia à son nom dans chaque mêlée. Les académies proposèrent à l'envi son éloge ; les éditions de ses œuvres se multiplièrent; des commentateurs distingués, MM. Viollet-le-Duc , Amar, de Saint-Surin , l'environnèrent des assortiments de leur goût et de leur érudition ; M. Daunou en' particulier , ce vénérable représentant de la littérature et de la philosophie du dix-huitième siècle y rangea autour de Boileau, avec une sorte de piété, tous les faits, tous les jugements, toutes les apologies qui se rattachent à cette grande cause littéraire et philosophique. Mais , cette fois , le concert de si dignes efforts n'a pas suffisamment protégé Boileau contre ces idées nouvelles, d'abord obscures et décriées, mais croissant et grandissant sous les clameurs. Ce ne sont plus en effet, comme au dix-huitième siècle , de piquantes épigrammes et des personnalités moqueuses; c'est une forte et sérieuse attaque contre les principes et le fond même de la poétique de Boileau; c'est un examen tout littéraire de ses

inventions et de son style , un interrogatoire sévère sur les qualités de poète qui étaient ou n'étaient pas en lui. Les épigrammes même ne sont' plus ici de saison; on en a tant fait contre lui en ces derniers

temps , qu'il devienl presque de mauvais goût de les répéter. Nous n'aurons pas de peine a nous les interdire dans le petit nombre de pages que nous allons lui consacrer. Nous ne chercherons pas non plus a instruire un procès régulier et à prononcer des conclusiopsf définitives. Ce sera assez pour nous de causer librement de Boileau avec nos lecteurs , de Tétudier dans son intimité , de l'envisager en détail selon notre point de vue et les idécs de noire siècle, passant tour à tour de l'homme a Fauteur , du bourgeois d'Auteuil au poète de Louis-le-Grand, n'éludant pas à la rencontre les graves questions d'art et de style , les éclaircissant peut-être quelquefois sans prétendre jamais les résoudre. Il est bon^ a chaque époque littéraire nouvelle, de repasser en son esprit et de revivifier les idées qui sont représentées par certains noms devenus sacramentels , dût-on n'y rien changer , à peu près comme à chaque nouveau règne on refirappc monnaie et on rajeunit l'effigie sans altérer le poids.

De nos jours, une haute et philosophique

méthode s'est introduite dans toutes les branches

*Me Fhistoire. Quand il s'agit de juger la vie,

J[es actions, ks écrits d'un homme célèbre, on

commence par bien examiner et décrire l'époque

qui précéda sa venue, la société qui le reçut

dans son sein , le mouvement général imprimé aux esprits ; on reconnaît et L'on dispose , par vance , la grande scène où le personnage doit uer son rôle; et lorsqu'il intervient, tous les développements de sa force, tous les obstacles, tous les contre*coups , sont prévus, expliqués, justifiés ; et de ce spectacle harmonieux , il ré* suite par degrés dans Tâme du lecteur une satisfaction pacifique où se repose l'intelligence. Cette méthode ne triomphe jamais avec une évidence plus entière et plus éclatante que lorsqu'elle ressuscite les hommes d'état, lescon-' quérants, les théologiens , les philosophes ; mais quand elle s'applique aux poètes et aux artistes, qui soat souvent des gens de retraite et de solitude, les exceptions deviennent plus fréquentes, et il est besoin de prendre garde. Tandis que dans les ordres d'idées différents, en politique, en religion, en philosophie^jjbaque homme, chaque œuvre tient son rang, et que tout fait bruit et nombre , le médiocre à côté du passable , et le passable à côté de l'excellent, dans l'art il n'y a que l'excellent qui compte ; et notez que l'excellent ici peut toujours' être une exception, un jeu delà nature, un capric^ i du ciel, un don de Dieu. Vous aurez £iit de beaux %t légitimes raisonnements sur les raq||k ou les époques prosaïques ; mais il plaira à Dieu

que Pindare sorte un jour de Béotie , ou qu'un autre jour André Chénier naisse et meure au dixhuitième siècle. Sans doute ces aptitudes singu lières, ces facultés merveilleuses reçues en nais sant se coordonnent toujours tôt ou tard avec le siècle dans lequel elles sont jetées et en subissent des inflexions dui*ables. Mais pourtant ici l'initiative humaine est en première ligne et moins sujette aux causes générales; l'énergie individuelle modifie et, pour ainsi dire, s'assimile les choses; et d'ailleurs, ne suffit-il pas à l'artiste, pour accomplir sa destinée, de se créer un asile

obscur dans ce grand mouvement d'alentour, de trouver quelque part un coin oublié y où il puisse en paix tisser sa toile ou faire son miel? U me semble donc que lorsqu'on parle d'un artiste et d'un poète, surtout d'un poète qui ne représente pas toute une époque, il estgpûdeux de ne pas compliquer dès Tabord son histoire d'un trop vague appareil philosophique, de s'en tenir, en commençant, au caractère privé, aux liaisons domestiques, et de suivre l'individu de près dans sa destinée inté* rieure, sauf ensuite, quaiid on le connaîtra bien , à le traduire au grand jour, et à le con^ fronter avec son siècle. C'est ce que nous ferons Mmplement pour Boileau. *■

Fils <tun père greffier^ né d!a\eux vocais

(t636), comme il le dit lui-même dans sa dixième épître, Boileau passa son enfance et sa première jeunesse , rue de Harlay (ou peut-êlrcv rue de Jérusalem), dans une maison du temps d'Henri IV , et eut à loisir sous les yeux lé spectacle de la vie bourgeoise et de là vie de palais. Il perdit sa mère en bas âge , et comme la famille était nombreuse et son père très occupé , le jeune enfant se trouva livré à lui-même , logé dans une guérite au grenier. Sa santé en souffrit, son talent d^observation dut y gagner; il remarquait tout, maladif et taciturne, et comme il n'avait pas la tournure d'esprit rêveuse et que son jeune âge n'était pas environné de tendresse , il s'accoutuma de bonne heure a voir lès choses avec sens, sévérité et brusquerie mordante. On le mit bientôt au collège où il achevait sa quatrième, lorsqu^l fut attaqué de la pierre ; il &llut le tailler, et l'opération faitie en apparence avec succès Itii laissa cependant pour le reste de sa vie une très grande incommodité. Au collège, Boileau lisait, outre les auteurs classiques, beaucoup de poèmes modernes, de romans, et,

bien qu'il composât lui-même, selon l'usage des rhétoriciens , d'assez mauvaises tragédies , son goût et son talent pour les vers étaient déjà reconnus de ses maîtres. En sortant de philosophie, il fut mis au droit; son-

père mort,^ il continua de demeurer chez son frère Jérôme qui avait hérité de la charge de greffier. Il se fit recevoir avocat, et bientôt, las de la chicane, il s'essaya à la théologie sans plus de goût ni de succès. Il n'y obtint qu'un bénéfice de 800 livres qu'il résigna après quelques années de jouissance, au profit, dit-on, de la demoiselle Marie Poncher de Bretouville qu'il avait aimée et qui se faisait religieuse*. A part cet attachement qu'on a même révoqué en doute, il ne semble pas que la jeunesse de Despréaux ait été fort passionnée , et lui-même convient qu'il est très peu voluptueux . Ce petit nombre de faits connus sur les vingt-quatre premières années, de sa vie nous mènent jusqu'en 1660, époque où il débute dans le monde littéraire par la publication de ses premières satires. ^

Les circonstances extérieures étant données , l'état politique et social étant connu , on conçoit quelle dut être sur une nature comme celle de Boileau l'influence de cette première éducation, de ces habitudes domestiques et de tout cet intérieur. Rien de tendre, rien de maternel autour de cette enfance infirme et stérile ; rien pour elle de bien inspirant ni de bien sympathique dans toutes ces conversations de chicane auprès du ftuteuil du vieux greffier ; rien qui touche , qui enlève et fasse qu'on s'écrie avec Ducis : « O que

ir toutes ces pauvres maisons bourgeoises rient à « mon cœur
1 » Sans doute a une époque d'analyse et de retour sur soi-même
, une âme d'enfant rêveur eût tiré parti de cette gêne et de ce re-
foulement 'y mais il n'y fallait pas songer alors , et d'ailleurs l'âme
de Boileau n'y eut jamais été propre. Il y avait bien, il est vrai, la
ressource de ta moquerie et du grotesque ; déjà Villon et Régnier
avaient fait jaillir une abondante poésie de ces m  eurs bour-
geoises , de cette vie de cité et de basoche; mais Boileau avait une
retenue dans sa moquerie, une sobriété dans son sourire, qui lui
interdisait les débauches d'esprit de se» "Uevanciers. Et puis^ les
m  eurs avaient perdu en saillie depuis que la régularité d'Henri
IV avait passé dessus : Louis XIV allait imposer le d  * corum.
Quant a l'effet hautement poétique et ' religieux des monuments
d'alentour sur une jeune vie commencée entre Notre-Dame et la
Sainte-Chapelle, coinraent y penser en ce temps* la ? Le sens du
moyen âge était complètement perdu 5 l'  me   cule d'un Milton
pouvait en re*trouver quelque chose, et Boileau ne voyait guère
dans une cathédrale que de gras chanoines et un lutria. Aussi que
sort-il tout^  -coup , et pour premier essai, de cette verve de
vingt-r» quatre ans , de cette existence de poète si longtis^ temps
misérable et ^comprim  e ? Ce n'est ni la

IO CRITIQUES ET PORTRAITS.

pieuse et sublime mélancolie du Penseroso s'  garant de nuit,
tout en larmes, sous les cloîtres gothiques et les arceaux solitaires
; ni une charge vigoureuse dans le ton de Régnier sur les orgies
nocturnes , les allées obscures et les escaliers en limaçon de la
Cité ; ni une douce et onctueuse poésie de famille et de coin du
feu, comme en ont su faire La Fontaine et Ducis ; c'est Danton ,
ce grand auteur ^ qui fait ses adieux à la ville , d'après Juvénal ;

c'est une autre satire sur les embarras des rues de Paris; c'est encore une raillerie fine et saine des mauvais rimeurs qui fourmillaient alors et avaient usurpé une grande réputation à la ville et à* Ir cour. Le firère de* Gilles Boileau débutait, comme son caustique aîné, par prendre à partie les Gotin et les Ménage. Pour verve unique , il avait la haine des sots Iwres.

Nous venons de dire qu'e le sens du moyen âge était déjà perdu depuis long-temps ; il n'avait pas survécu en France au seizième siècle ; l'invasion grecque et romaine de la renaissance l'avait étouffé. Toutefois en attendant que cette grande et longue décadence du moyen âge fût menée a terme, ce qui n'arriva qu'à la fin du dix-huitième siècle, en attendant que l'ère véritablement moderne commençât pour la société et pour l'art en particulier, la France, à peine reposée des agi-

taticms de la Ligué et de la Fronde, se créait lentement une littérature , une poésie, tardive sans doute et quelque peu artificielle , mais d'un mélange habilement fondu , originale dans son imitation^ et belle encore au déclin de la société dont elle décorait la ruine. Le drame mis à part , on peut considérer Malherbe et Boileau comme les auteurs officiels et en titre du mouvement poétique qui se produisit durant les deux derniers siècles, aux sommités et à la sur&ce de la société française. Ils se distinguent tousJes deux par une forte dose d'esprit critique et par une opposition sans pitié contre leurs devanciers immédiats. M^herbe est inexorablepour Ronsard^ Desportes et leurs disciples, comme Boileau le fut pour CoUetet, Ménage, Chapelain, Benserade et Scu^ dery. Cette rigueur , surtout celle de Boileau , peut souvent s'appeler du nom d'équité ; pourtant , même qujsmd ils ont raison , Malherbe et Boileau ne l'ont jamais qu'à la manière un peu

Vulgaire du bon sens, c'est-à-dire sans portée, sans principes , avec des vues incomplètes, insuffisantes. Ce sont des médecins empiriques; ils s'attaquent à des vices réels , mais extérieurs , à des symptômes d'une poésie déjà corrompue au fond; et pour la régénérer, ils ne remontent pas au cœur du mal. Parce que Ronsard et Desportes, Scudéry et Chapelain leur paraissent détes-

tables, ils en concluent qu'il n'y a de vrai goût , de poésie véritable que chez les anciens; ils négligent , ils ignorent, ils suppriment tout net les grands rénovateurs de l'art au moyen âge, ils en jugent à l'aveugle par quelques pointes de Pétrarque, par quelques concetti du Tasse auxquels s'étaient attachés les beaux- esprits du temps d'Henri II et de Louis XIII. Et lorsque, dans leurs idées de réforme , ils ont décidé de revenir à l'antiquité grecque et romaine , toujours fidèles à cette logique incomplète du bon sens qui n'ose pousser au bout des choses , ils se tiennent aux Romains de préférence aux Grecs; et le siècle d'Auguste leur présente au premier aspect le type absolu du beau. Au reste, ces incertitudes et ces inconséquences étaient inévitables en un siècle épisodique, sous un règne en quelque sorte accidentel , et qui ne plongeait profondément ni dans le passé ni dans l'avenir. Alors les arts, au lieu de vivre et de cohabiter au sein de la même sphère et d'être ramenés sans cesse au centre commun de leurs rayons , se tenaient isolés chacun à son extrémité et n'agissaient qu'à la surface. Perrault, Mansard, LeU, Lebrun, Boileau, Vauban, bien qu'ils eussent entre eux, dans la manière et le procédé , des traits généraux de ressemblance , ne s'entendaient nullement et ne sympathisaient pas, emprisonnés qu'ils étaient

dans le technique et le métier. Aux époques vraiment palinodésiques, c'est tout le contraire : Phidias qu'Ilkène inspire suppléerait Sophocle avec son ciseau; Orcagna commente Pétrarque ou Dante avec son crayon ; Chateaubriand comprend Bonaparte. Revenons à Boileau. Il eût été trop dur d'appliquer à lui seul des observations qui tombent sur tout son siècle , mais auxquelles il a nécessairement grande part en qualité de poète critique et de législateur littéraire.

C'est là en effet le rôle et la position que prend Boileau par ses premiers essais. Dès 1664, c'est-à-dire à l'âge de vingt-huit ans , nous le voyons intimement lié avec tout ce que la littérature du temps a de plus illustre , avec La Fontaine et Molière déjà célèbres , avec Racine dont il devient le guide et le conseiller. Les dîners de la rue du Vieux-Colombier s'arrangent pour chaque semaine , et Boileau y tient le dé de la critique. Il fréquente les meilleures compagnies , celles de M. de La Rochefoucauld, de mesdames de La Fayette et de Sévigné , connaît les Lamoignon , les Vivonne, les Pomponne, et partout ses décisions en matière de goût font loi. Présenté à la cour en 1669, il est nommé historiographe en 1677; à cette époque, par la publication de presque toutes ses Satires et ses épîtres, de son Art Poétique et des quatre premiers

14 CRITIQUES ET PORTRAITS.

chants du Lutrin-, il avait atteint le plus haut degré de sa réputation.

Boileau avait quarante-un ans lorsqu'il fut nommé historiographe; on peut dire que sa carrière littéraire se termina à cet âge. En effet , durant les quinze années qui suivent, jusqu'en 1695

, il ne publia que les deux derniers chants du Lutrin; et jusqu'à la fin de sa vie (1711), c'est-à-dire pendant dix-huit autres années , il ne fit plus que la satire sur les Femmes ^ POde à Namur^ les épîtres ù ses Vers, à Antoine , et sur V Amour de . Dieu , les satires sur P Homme et sur VEquivoque. Cherchons dans la vie privée de Boileau l'explication de ces irrégularités, et tirons-en quelques conséquences sur la qualité de son talent.

Pendant le temps de sa renommée croissante , Boileau avait continué de loger chez son frère le greffier Jérôme. Cet intérieur devait être assez peu agréable au poète , car la femme de Jérôme était, à ce qu'il paraît, grondeuse et revêche. Mais les distractions du monde ne permettaient guère alors à Boileau de se ressentir des chicanes domestiques qui troublaient le ménage de son frère. En 1679, à la mort de Jérôme , il logea quelques années chez son neveu Dpngois, aussi greffier; mais bientôt, après avoir fait en carrosse les campagnes de

JPlandre et d'Alsace , il put acheter avec les libéralités du roi une petite maison à Âutenil^ et on Vy trouve installé dès 1687. Sa santé d'ailleurs, toujours si délicate, s'était dérangée de nouveau ; il éprouvait une extinction de voix et une surdité qui lui interdisaient le monde et la cour. C'est en suivant Boileau dans sa solitude d'Âuteuil qu'on apprend à le mieux connaître ; c'est en remarquant ce qu'il fit ou ne fit pas alors, durant près de trente ans, livré à lui-même , faible de corps , mais sain d'esprit , au milieu d'une campagne riante, qu'on peut juger avec plus de vérité et de certitude ses productions antérieures et assigner les limites de ses facultés. Eh bien! le dirons-nous? chose étrange, inouïe! pendant ce long séjour aux champs, en proie aux infirmités du corps qui, laissant l'âme entière, la disposent à la tristesse et à la rêve-

rie, pas un mot de conversation , pas une ligne de correspondance , pas un vers qui trahisse chez Boileau une émotion tendre , un sentiment naïf et vrai de la nature et de la campagne ^ . Non , il n'est pas indispensable , pour provoquer en nous cette vive et profonde intelligence des

* Âfia d'être juste , il ne faut pourtant pas oublier que quelques années auparavant (1677), dans TEpître à M^ de Lamoi^non , le poète avait fait une description charmante de la campagne d^Hautile près La Roche-Guyon , où il était allé passer Tété chez son neveu Doogois.

16 CRITIQUES ET PORTRAITS.

choses naturelles , de s*en aller bien loin , au- «^delà des mers , parcourant les contrées aimées du soleil et la patrie des citronniers, se balançant tout le soir dans une gondole , a Venise' ou a Baia , aux pieds d'une Elvîre ou d'une Guicciôli. Non , bien moins suffit : voyez Horace , comme il s'accommode, pour rêver,j» d'un petit champ , d'une petite source d'eau vive , et d'un ♦ peu de bois au-dessus , et pauliim syhœ super his foret; voyez La Fontaine, comme il aime s'asseoir et s'oublier de longues heures sous un chêne; comme il entend à merveille les bois, les eaux, les prés, les garennes et les lapins broutant le thym et la rosée , les fermes avec leurs fumées , leurs colombiers et leurs bassescours. Et le bon Bucis, qui demeura lui-même à Âuteuil, comme il aime aussi et comme il peint les petits fonds rians et les revers de coteaux! (f J^ai fait une lieue ce matin , écrit-il à l'un de ((Ses amis , dans les plaines de bruyères , et quelce que-fois entre des buissons qui sont couverts de

11 y peignait , en homme qai en sait jouir, les fraîches dëllces
clés champs ^ les divers détails da paysage ; c^est là qu^l est
question de saules non plantés

Et de noyers souvent du passant insultés.

Mais ces accidents champêtres, et toujours et avant tout ingé-
nieux , sont rares chez Boileau , et ils le devinrent de plus en plus
avec 1'^

SOILEAU.. l 'j

« fleurs et qui chantent. » Rien, de tout cela chez Boileau. Que
fait-il donc à Auteuil? Il y soigne sa santé , il y traite ses amis Ra-
pin , Bourdaloue, Bouhours; il y joue aux quilles; il y cause, après
boire ^ nouvelles de cour, Acadé*^ mie , abbé Gotin , Charpen-
tier ou Perrault ^ comme Nicole causait théologie sous les admi*
râbles ombrages de Port-Royal ; il écrit à Racine de vouloir bien
le rappeler au souvenir du roi et de madame de Maintenon ; il lui
annonce qu'il compose une ode , qu'il r hasarde des choses fort
nem^es^ Jusqu'à parler de la plume blanche que le roi a sur son
chapeau y les jours de verve , il rêve et récite aux échos dé ses
bois cette terrible Ode a Namur. Ce qu'il fait de mieux , c'est as-
surément une ingénieuse épître à Antoine; encore ce bon jardi-
nier y est-il transformé en gouverneur du jardin; il lie plante pas,
mais dirige l'if et le chèvrefeuil^ et exerce sur les espaliers Vart
de la Quiniinie; il y avait même a Auteuil du Vei^sailles. Cepen-
dant Boileau vieillit, ses infirmités augmentent , ses amis
meurent : La Fontaine et Racine lui sont enlevés. Disons, à la
louange de l'homme bon dont en ce moment nous jugeons le ta-
lent avec une attention sévère^ disons qu'il fut sensible a l'amitié

plus qu'a toute autre affection. Dans une lettre, datée de 1695 et adressée à M.[^] de Maucroix au sujet delà mort

de La Fontaine , on lit ce passage, le seul louchant peut-être que présente la correspondance de Boileau : « Il me semble, monsieur, «(que Yoilk une longue lettre. Mais quoi i\`e loi- « sir que je me suis trouvé aujourd'hui à Âuteuîl « m'a comme transporté à Reims, oii je me suis « imaginé que je vous entretenais dans votre « jardin , et que je vous revoyais encore comme i< autrefois , avec tous ces chers amis que nous « avons perdus, et qui ont disparu velui somnium « surgentis. » Aux infirmités de Fâge se joignirent encore un procès désagréable à soutenir, et le sentiment des malheurs publics. Boileau , depuis la mort de Racine , ne remit pas les pieds ' à Versailles; il jugeait tristement les choses et les hommes; et même, en matière de goût, la décadence lui paraissait si rapide , qu'il allait jusqu'à regretter le temps des Bonnecorse et des Pradon. Ce qu'on a peine à concevoir, c'est qu'il vendit sur ses derniers jours sa maison d'Âuteuil et qu'il vint mourir, en 1711 , au cloître Notre-Dame, chez le chanoine Lenoir, son con* fesseur. . Le principal motif fut la piété sans doute , comme le dit le Nécrologe de Port-Royal ; mais l'économie y entra aussi pour quelque chose, car il ne haïssait pas l'argent ^ . La vieillesse du

' Cizeroa-Rival , diaprés Brosscttc , Récréations titiérmr^s.

poète -historiographe ne fut pas moins triste et morose que celle du monarque.

On doit maintenant, ce nous semble^ comprendre notre opinion sur Boileau. Ce n'est pas du tout un poète, si Ton réserve ce titre aux êtres fortement doués d'imagination et d'âme : son Lu-

trin toutefois nous révèle un talent capable d'invention , et surtout des beautés pittoresques de détail. Boileau, selon nous, est un esprit sensé et fin, poli et mordant, peu fécond, d'une agréable brusquerie; religieux observateur du vrai goût; bon écrivain en vers ; d'une correction savante, d'un enjouement ingénieux ; l'oracle de la cour et des lettrés d'alors; tel qu'il Fallait pour plaire » la fois a Patru et à M. de Bussy, a M. Daguesseau et à madame de Sévigné , à M. Ârnauld et a madaitie de Maintenon , pour imposer aux jeunes courtisans, pour agréer aux vieux , pour être estimé de tous honnête homme et d*un mérite solide. C*est le poète-auteur^ sachant converser et vivre ^, mais véridique, irascible a l'idée du faux, prenant feu pour le juste, et arrivant quelquefois par sentiment d'équité littéraire a une sorte d'attendrissement moral et de rayonnement lumineux, comme dans son Epître h Racine 2. Celui-ci

* Voir Tagréable conversation entre Despréaux, Racine, M. Dagues» seau , Tabbé Renaudot, etc. , etc. , éctite par Valincourt et publidc par Âdry, à la fin de son édition de la Princesse de Clèves (1807).

^ <c La raison , dit Vauvenargues , n'était pas en Boileau distincte du

aO CRITIQUES ET PORTRAITS.

représente très bien le côté tendre et voluptueux de Louis XIV et de sa cour; Boileau en représente lion moins parfaitement la gravité soutenue, le bon sens probe relevé de noblesse. ^^ l'ordre décent. La littérature et la poétique de Boileau sont merveilleusement d'accord avec la religion, la philosophie , l'économie politique , la stratégie et tous les arts du temps : c'est le même mé-

lange de sens droit et d'insuffisance , de vues provisoirement justes , mais peu décisives. Il réforma les vers , mais comme Colbert les finances , comme Pussort le code , avec des idées de détail. Brossette le comparait à M. Domat qui restaura la «raison dans la jurisprudence. Racine lui écrivait du camp près de Namur : « La vérité est que (c notre tranchée est quelque chose de prodigieux , embrassant à la fois plusieurs montagnes et plusieurs vallées avec une infinité ^ de tours et de retours, autant presque qu'il « y a de rues à Paris. » Boileau répondait d'Auteuil , en parlant de la Satire des Femmes qui l'occupait alors : « C'est un ouvrage qui me tue

« sentiment. » Mademoiselle de Meulan (depuis madame Guicott) ajoute : (t G^était, en effet, jusqu'au fond du cœur que Boileau se sentait saisi ' « de la raison et de la vérité. La raison fut son génie ; c'était en lui un « organe délicat , prompt , irritable , blessé d'un mauvais sens comme « une oreille sensible l'est d'un mauvais son , et se soulevant comme 41 une partie offensée sitôt qu^ quelque chose venait à la choquer. » Cette même raison si sensible, qui lui inspirait, nous dit-il, dès quinze ans , la haine d'«n sot livre , lui faisait bémér son siècle après Phèdre.

« ipar la multitude des transitions , qui sont , à « mon sens, le plus difficile chef-d'œuvre de la ce poésie, o» Boileau faisait le vers à la Yauban ; les transitions valent les circonvallations ; la grande guerre n'était pas encore inventée. Son Épître sur le passage du Rhin est tout*à-fait un tableau de Van der Meulen. On a appelé Boileau le janséniste de notre poésie; janséniste est un peu fort, gallican serait plus vrai. En effet, là théorie poétique de Boileau ressemble souvent à la théorie religieuse des évêques de 1682; sage en application , peu conséquente aux principes. C'est

surtout dans la querelle des anciens et des modernes et dans la polémique avec Perrault, que se trahit cette infirmité propre à la logique du sens commun. Perrault avait re-, proche à Homère une multitude de mots bas, et /es mots bas ^ selon Longin et Boileau, sont au^ tant de marques honteuses qui flétrissent V expression. Jaloux de défendre Homère, Boileau, au lieu d'accuei}lir bravement la critique de Perrault et d'en décorer son fi- lète à titre d'éloge, au lieu d'oser admettre que la cour d'Âga- memnon n'était pas tenue à la même étiquette de langage que celle de LouisJe-Grand, Boileau se rejette sur ce que Longin, qui reproche des termes bas à plusieurs auteurs et a Hérodote en particulier, ne parle pas d'Homère : preuve évidente que Ics^

œuvres de ce poète ne renferment point un seuF ternie bas, et que toutes ses expressions sont nobles. Mais voilà que, dans un petit traité, Denis d'Halicarnasse, pour montrer que la beauté du style consiste principalement dans l'arrangement des mots, a cité l'endroit deTODYssée où, à Varrivée de Télémaque, les chiens d'Eumée n'aboient pas et remuent la queue ; sur quoi le rhéteur ajoute que c'est bien ici l'arrangement et non le choix des mots qui fait l'agrément ; car, dit«il, la plupart des mots em- ployés sont très vils et très bas. Racine lit, un jour^ cette obser- vation de Denis d'Halicarnasse, et vite il la communique à Boi- leau qui niait les termes prétendus vils et bas, reprochés par Per- rault à Homère : m J'ai fait réflexion, lui écrit Racine, V qu'au lieu de dire que le mot d^âne est en grec « un mot très noble, vous pourriez vous con- « tenter de dire que c'est un mot qui n'a rien de « bas, et qui est comme celui de cerf, de cheval^ *ff de brebis, etc. Ce très noble me paraît un pea ic trop fort. » C'est # qu'en étaient ces grands hommes en fait de théorie et de critique littéraire. Un autre jour, il y eut devant Louis XIV une vive dis-

cussion à propos de l'expression rebrousser chemin , que le roi désapprouvait comme basse, et que condamnaient à l'envi tous les courtisans et Racine le premier. Boi-

BOILEAU. 2dr

Boileau seul , conseillé de son bon sens , n'a pu se fendre l'expression; mais il la défendit bien moins comme nette et franche en elle-même qu'il la défendit comme reçue dans le style noble et poli , depuis que Vaugelas et d'Ablancourt l'avaient employée.

Si de la théorie poétique de Boileau nous passons à l'application qu'il en fait en écrivant , il ne nous faudra, pour le juger, que pousser sur ce point l'idée générale tant de fois énoncée dans cet article. Le style de Boileau , en effet , est sensé et soutenu, élégant et grave mais cette gravité va quelquefois jusqu'à la pesanteur, cette élégance jusqu'à la fatigue , ce bon sens jusqu'à la vulgarité. Boileau , l'un des premiers et plus instamment que tout autre , introduisit dans les vers la manie des périphrases, dont nous avons vu sous Delille le grotesque triomphe et car, quel misérable progrès de versification , comme dit M. Emile Deschamps, qu'un logogryphe en huit alexandrins, dont le mot est chien-dent ou caracrotte? ff Je me souviens, écrit Boileau à M. de Maucroix, que M. de La Fontaine m'a dit (T plus d'une fois que les deux vers de mes ouïr vrages qu'il estimait davantage, c'étaient ceux-ci où je loue le roi d'avoir établi la manufacture (de des points de France à la place des points de

a4 CRITIQUES ET PORTRAITS.

« Venise. Les voici ; c'est dans la première épître V à sa Majesté :

ff Et nos voisins frustrés de ces tributs senriles « Que payait à leur art le luxe de nos Tilles. »

Assurément, La Fpntaine était bien humble de préférer ces vers laborieusement élégants deBoieau|i tous les autres ; à ce prix, les siens propres, si francs et si naïfs d'expression, n'eussent guère rien valu. « Croiriez -vous, dit encore Boileau « dans la même lettre en parlant de sa dixième « épître, croiriez- vous qu'un 'des endroits où tous « ceux a qui je l'ai récitée se récrient le plus, c'est « un endroit qui ne dit autre chose sinon qu'au- « jourd'hui que j'ai cinquante-^sept ans, je ne « dois plus prétendre à l'approbation publique. « Cela est dit en quatre vers , que je veux bien « vous écrire ici, afin que vous me mandiez si « vous les approuvez :

« Mais aujourd'hui qu'enfin la Tieillesse Tenue , « Sous mes faux cfaereux blonds déjà toute chenue, n A jeté sur ma tête a^ec ses doigts pesants « Orne lustres complets surchargés de deux ans.

« D me semble que la perruque est assez heu- V renaement fi-
rondée dans ces vers. » Cela rappMt cette autre hardiesse avec la-
quelle , dans

rOde à Mamur, Boileaii parle de la plume blanche que le roi a sur son chapeau ^. En général , Boi* leau, en écrivant, attachait trop de prix aux g^ petites choses; sa théorie du style, celle de Racine lui-même , n'était guère supérieure aux idées que profes-
sait le bon RoUin. « On ne m'a K pas fort accablé d'éloges sur le sonnet de ma « parente , écrit Boileau à Brossette ; cependant, « Monsieur, oserai -je \ous dire que c'est une «c des choses de ma

façon dont je m'applaudis le <c plus, et que je ne crois pas avoir rien dit de «f plus gracieux que : «

* « A ses jeux innocents enfant associé ,

« et * ,

« Rompit de ses beaux jours le fil trop délié ,

fc ei t -t, . i ■

« Fut le premier démon qui m'inspira des Ters.

« C'est à vous à en juger. >i Nous estimons ces vers fort bons sans doute, mais non pas si mer-

^ « Il ne s'est jamais vanté, comme il est dit dans le Bolœana, d'avoir « le premier parlé en vers de notre artillerie , et son dernier homme- (c mentateur prend une peine fort inutile en rappelant plusieurs vers & « d'anciens poètes pour prouver le contraire. La gloire d'avoir parlé « le premier du fusil et du canon n'est pas grande. Il se vantait d'en avoir le premier parlé poétiquement , et par de nobles périphrases, in (Uagène fils, Mémoires sur la vie de son père.)

posées, personne plus que nous ne rend hommage à cette multitude de traits fins et solides , ^ de descriptions artistement faites, à cette moquerie tempérée, à ce mordant sans fiel, à cette causerie mêlée d'agrément et de sérieux, qu'on trouve dans les bonnes pages de Boileau^ . Il nous est impossible pourtant de ne pas préférer le style de Régnier ou de Molière.

Que si maintenant on nous oppose qu'il n'était pas besoin de tant de détours pour énoncer sur Boileau une opinion si peu neuve et que bien des gens partagent au fond , nous rappel-

raî(re dans les interTalles de Timage. Ce défant-là de cuirasse , en fait de mëUphore, n'est pas d'un grand inconvénient ; il suffit qu'il n"7 ait pas contradiction ni disparate. Quelle que soit la beauté de Timage employée, Tesprit sait bien que ce n'est qu'une image et que c'est à l'idée surtout qu'il a affaire. Il en est de la perfection métaphorique un peu comme de l'illusion scénique k laquelle il ne faut pas trop sacrifier dan^ le sens matériel , puisque l'esprit n'en est jamais dupe. Il y a même de l'élégance vraie et du gallicisme dans l'incomplet de certaines métaphores.

^. Dans son Eloge de Bespréaux {Hist, de Cuicad. des Inserip.)^ M. de Boze a dit très judicieusement : a Noos croyons qu"il est inutile a de vouloir donner au public une idée plus particulière des satires de a M. Despréaux. Qu'ajouterions-nous à l'idée qu'il en a déjà? Devenues « l'appui ou la ressource de la plupart des conversations, combien de M maximes , de proverbes ou de bons mots ont-elles fait naître dans H notre langue ! et de la nôtre , combien en ont-elles fait passer dans M celle des étrangers ! Il y a' peu de livres qui aient plus agréablement a exercé la mémoire des hommes , et il n'y en a certainement point «qu'il fût aujourd'hui plus aisé de restituer, si toutes les copies et i< loules les éditions en étaient perdues. »

^oiLEAu. ag

lerons qu^en tout cébi nous n'avons -^prétendu rien inventer; que nous avons seulement voulu rafraîchir en notre esprit les idées que le nom de Boileau réveille, remettre tie célèbre personnage en place, dans son sièbléf avec ses mérites ^ et ses imperfections , et r€^vdir sans préjugés , de près à la fois et à ^distance, le correct, j inélégant , l'ingénieux rédacteur d'un codè^*|^tique abrogé.

À Tril 1839.

MADAME DE SEVIGNE

" Les critiques , et particulièrement les étrangers, qui, dans ces derniers temps, ont jugé avec le plus de sévérité nos deux siècles littéraires, se sont accordés à reconnaître que ce qui y dominait , ce qui s'y réfléchissait en mille façons , ce qui leur donnait le plus d'éclat et d'ornement, c'était l'esprit de conversation et de société, l'entente du monde et des hommes, l'intelligence vive et déliée des convenances et des ridicules, l'ingénieuse délicatesse des sentiments, la

MADAME DE SIÉVIGNE. 31

grâce , le piquant , la politesse achevée du langage. Et en effet c'est bien là , avec les réserves que chacun fait, et deux ou trois noms comme ceux de Bossuet et de Montesquieu qu'on sousentend^ c'est là, jusqu'en 1789 environ , le caractère distinctif, le trait marquant de la littérature française entre les autres littératures d'Europe. Cette gloire, dont on a presque fait un reproche à notre nation, est assez féconde et assez belle pour qui sait l'entendre et l'interpréter.

Au commencement du dix-septième siècle , notre civilisation , et partant notre langue et notre littérature n'avaient rien de mûr ni d'assuré. L'Europe , au sortir des troubles religieux et à travers les phases de la guerre de trente ans, enfantait laborieusement un ordre politique nouveau; la France à l'intérieur épuisait soit le reste de discordes civiles. A la cour, quelques salons , quelques ruelles de beaux-esprits étaient déjà de mode ; « mais rien n'y germait encore de grand et d'original , et l'on y vivait à satiété sur les romans espagnols , sur les sonnets et les pastorales d'Ita-

lie. Ce ne fut qu'après Richelieu , après la Fronde, sous la Reine-mère etMazarin, que tout d'un coup , du milieu des fêtes de Saint-Mandé et de Vaux , des salons de l'hôtel

Sa CRITIQUES ET PORTRAITS.

de Rambouillet ^ ou des antichambres du jeune roi , sortirent , comme par miracle , trois esprits excellents, trois génies diversément doués , mais tous les trois d'un goût naïf et pur , d'une par-^ faite simplicité y d'une abondance heureuse, nourris des grâces et des délicatesses indigènes , et destinée à ouvrir un âge, brillant de gloire où nul ne les a surpassés. Molière , La Fontaine et madame de Sévigné appartiennent a une génération littéraire , qui précéda celle dont Racine et Boileau furent les chefs , et ils se distinguent de ces derniers par divers traits qui tiennent a la fois à la nature de leurs génies et à la date de leur venue. On sent que, par tournure d'esprit comme par position , ils sont bien plus voisins de la France d'avant Louis XIV, de la vieille langue et du vieil esprit français ; qu'ils y ont été bien plus mêlés par leur éducation et leurs lectures, et que, s'ils sont moins appréciés des étrangers que certains écrivains postérieurs , ils le doivent précisément à ce qu'il y a de plus intime y de plus indéfinissable et de plus charmant pour nous dans leur accent et leur manière.

1 Dans un Mémoire pour servir à l'histoire de la société polie (i835), M. Røederer a suivi de près et démêlé tout ce qui se rapporte à Thôid de Rambouillet en particulier avec une prédilection et une minutie, qui ne nuisent, selon nous , ni à Pexactitude ni à rag[rément de sea livre. *■

Si donc aujourd'hui, et avec raison, Ton s'attache à réviser et à remettre en question beaucoup de jugements rédigés , il y a quelque vingt ans , par les professeurs d'Athénée ; si l'on déclare impitoyablement la guerre à beaucoup de renommées surfaites, on ne saurait en revanche trop vénérer et trop maintenir ces écrivains immortels, qui, les premiers, ont donné à la littérature française son caractère d'originalité , et lui ont assuré jusqu'ici une physionomie unique entre toutes les littératures. Molière a tiré du spectacle de la vie , du jeu animé des travers , des vices et des ridicules humains ^ tout ce qui se peut concevoir de plus fort et de plus haut en poésie. La Fontaine et madame de Sévigné, sur une scène moins large , ont eu un sentiment si fin et si vrai des choses et de la vie de leur temps, chacun à sa manière, La Fontaine. plus rapproché de la nature , madame de Sévigné plus mêlée à la société; et ce sentiment exquis, ils l'ont tellement exprimé au vif dans leurs écrits, qu'ils se trouvent placés sans effort à côté et fort peu au-dessous de leur illustre contemporain. Nous n'avons en ce moment à parler que de madame de Sévigné; il semble, qu'on ait tout dit sur elle; les détails en effet sont à peu près épuisés; mais nous croyons qu'elle a été jusqu'ici envisagée trop isolément , comme on avait fait I. 5

long-temps pour La Fontaine, avec lequel elle a tant de ressemblance. Aujourd'hui qu'en s'éloignant de nous , la société , dont elle représente la face la plus brillante, se dessine nettement à nos yeux dans son ensemble, il est plus aisé, en même temps que cela devient plus nécessaire, d'assigner à madame de Sévigné son rang , son importance et ses rapports. C'est sans doute faute d'avoir fait ces remarques et de s'être rendu compte de la différence des temps, que plusieurs esprits distingués de nos jours paraissent assez portés à juger avec autant de légèreté que de ri-

gueur un des plus délicieux génies qui aient existé. Nous serions heureux si cet article aidait à dissiper quelques-unes de ces préventions injustes .

On a beaucoup flétri les excès de la Régence \ mais avant la régence de Philippe d'Orléans, il y en eut une autre, non moins dissolue, non moins licencieuse, et plus atroce encore par la cruauté qui s'y mêlait; espèce de transition hideuse entre les débordements d'Henri III et ceux de Louis XV. Les mauvaises mœurs de la Ligue , qui avaient couvé sous Henri IV et Richelieu, se réveillèrent, n'étant plus comprimées. La débauche alors était tout aussi monstrueuse qu'elle avait été au temps des mignons^ ou qu'elle fut plus tard au temps des roués; mais ce qui

MADAME DE SÉVIGNE, 35

rapproche cette époque du seizième siècle et la distingue du dix-huitième, c'est surtout l'assassinat, l'empoisonnement, ces habitudes italiennes dues aux Médicis; c'est la fureur insensée des duels, héritage des guerres civiles. Telle apparaît au lecteur impartial la régence d'Anne d'Autriche; tel est le fond ténébreux et sanglant sûr lequel se dessina , un beau matin , la Fronde, qu'on est convenu d'appeler une plaisanterie à main armée. La conduite des femmes d'alors, les plus distinguées par leur naissance, leur beauté et leur esprit , semble fabuleuse , et l'on aurait besoin de croire que les historiens les ont calomniées. . Mais, comme un excès amène toujours son contraire, le petit nombre de celles qui échappèrent à la corruption se jetèrent dans la métaphysique sentimentale et se firent précieuses ; de là l'hôtel de Rambouillet. Ce fut l'asile des bonnes mœurs au sein de la haute société. Quant au bon goût, il y trouva son compte à la longue, puisque madame de Sévigné en sortit.

Mademoiselle Marie de Rabutin'-Ch[^]ntal, née en 1626, était fille du baron de Chantai, duelliste effréné , qui , un jour de Pâques, quitta la sainte table pour aller servir de second au fameux comte de Bouteville. Élevée par son oncle, le bon abbé de Coulanges, elle avait de

bonne heure reçu une instruction solide , et ap^{**} pris, sous les soins de Chapelain et de Ménage, le latin, l'italien et l'espagnol. A dix-huit ans, elle avait épousé le marquis de Sévigné , assez: peu digne d'elle , et qui , après l'avoir beaucoup négligée, fut tué dans un duel, en 1651 . Madame de Sévigné , libre à cet âge , avec un fils et une fille , ne songea pas a se remarier. Elle aimait à la folie ses enfants, surtout sa fille; les autres passions lui restèrent toujours inconnues. C'était une blonde rieuse, nullement sensuelle, fort enjouée et badine; les éclairs de son esprit pas* sa\|ent et reluisaient dans ses. prunelles changeantes, et, comme elle le dit elle-même, dans ses paupières bigarrées. Elle se ^i précieuse; elle alla dans le monde , aimée , recherchée , courtisée ^, semant autour d'elle des passions malheureuses auxquelles elle ne prenait pas trop garde, et conservant généreusement pour amis ceux même dont elle ne voulait pas pour amants. Son cousin Bussy, son maître Ménage, le prince de Conti, frère du grand Condé, le surintendant Fouquet , perdirent leurs Soupirs auprès d'elle ; mais elle demeura inviolablement fidèle à ce

1 Madame de La Fayette lui écrivait : et Votre présence augmente les <(divertissements , et les divertissements augmentent votre beauté lors- « qu'ils vous environnent : enfin la joie est Tëtat véritable de votre u âme , et le cha^jprin tous est plus contraire qu'à personne du monde. »

dernier dans sa disgrâce , et quand elle raconte r»^ le procès du surintendant à M. de Pomponne , il faut voir avec quel attendrissement elle parle de notr^ cher malheureux. Jeune encore et belle sans prétention , elle s'était mise dans le monde sur le pied d'aimer sa fille , et ne voulait d'autre bonheur que celui de la produire et de la 'voir briller. Mademoiselle de Sévigné figurait , dès 1663, dans les brillants ballets de Versailles, et le poète officiel , qui tenait alors à la cour la place que Racine et Boileau prirent à partir de 1672, Benserade, fit plus d'un madrigal en l'honneur de cette bergère et de cette nymphe qu'une mère idolâtre appelait la plus j^lie fille de France. En 1669, M. de Grignan l'obtint en mariage, et, seize mois après, il l'emmena en Provence, ou il coumandait comme lieutenant- « général, durant l'absence de M. de Vendôme. Désormais séparée de sa fille , qu'elle ne revit plus qu'inégalement après des intervalles toujours longs, madame de Sévigné chercha une consolation à ses ennuis dans une correspondance de tous les instants, qui dura jusqu'à sa mort (en 1696), et qui comprend l'espace de vingt-cinq années, sauf les lacunes qui tienient aux réunions passagères de la mère et de la fille. Avant cette séparation de 1671 , on n'a de madame de Sévigné qu'un assez petit nombre de

lettres adressées a son cousin Bussy, et d'autres à M. de Pomponne sur le procès de Fouquet. Ce n'est donc qu'à dater de cette époque que l'on sait parfaitement sa vie privée , ses habitudes , ses lectures , et jusqu'aux moindres mouvements de la société où elle vit et dont elle est l'âme.

Et d'abord , dès le^ premières pages de cette correspondance, nous nous trouvons dans un tout autre monde que celui de la Fronde et de la Régence; nous reconnaissons quc^ ce qu'on ap-

pelle la société française est enfin constitué* Sans doute (et, au défaut des nombreux mémoires du temps, les anecdotes racontées par madame de Sévigné elle-même en feraient foi), sans doute d'horribles désordres, des orgies grossières se transmettent encore parmi cette jeune noblesse à laquelle Louis XIV impose pour prix de sa faveur la dignité, la politesse et Télégance; sans doute , sous cette superficie brillante et cette ' dorure de carrousel , il y a bien assez de vices pour déborder de nouveau en une autre régence, surtout quand le. bigotisme d'une fi^n de règne les aura fait fermenter. Mais au moins les convenances sont observées; l'opinion commence k flétrir ce qui est ignoble et crapuleux. De plus , en même temps que le désordre et la brutalité ont perdu en scandale , la décence et le bel-esprit ont gagné en simplicité. La quaUficalion de

tm ". '-#

MADAME DE SKVJGNÉ. 09

précieuse a passé de mode ; on se souvient encore , en souriant , de l'avoir été , mais on ne l'est plus. On ne disserte point , comme autrefois , à perte de vue , sur le sonnet de Job ou d'Uranie, sur la carte de Tendre , ou sur le caractère du Jtomain; mais on cause; on cause nouvelles de cour, souvenirs du siège de Paris ou de la guerre de Guyenne ; M /le cardinal de Retz raconte ses voyages, M. de la Rochefoucauld moralise , madame de La Fayette fait des réflexions de cœur, et madame de Sévigné les interrompt tons pour citer un mot de sa fille , une espièglerie de son fik, une distraction du bon d'Hacqueville ou de M. de Brancas. Nous avons peine, en 1829, avec nos habitudes d'occupations positives, à nous représenter fidèlement cette vie de loisir et de causerie. Le monrde va % si vite de nos jours , et tant de choses

sont tour à tour amenées sur la scène, que nous n'avons pas trop de tous nos instants pour les regarder et les saisir. Les journées pour nousse passent en études, les soirées en discussions sérieuses; de conversations à Tamiabile, de causeries, peu ou point. La noble société de nos jours, qui a conservé le plus de ces habitudes oisives des deux derniers siècles, semble ne l'avoir pu qu'à la condition de rester étrangère aux mœurs et aux idées d'aujourd'hui. A l'époque dont nous parlons, loin d'être un obs-

40 CRITIQUES ET PORTRAITS.

tacle à suivre le mouvement littéraire, religieux ou politique, ce genre de vie était le plus propre à l'observer; il suffisait de regarder quelquefois du coin de l'œil et sans bouger de sa chaise, et puis Ton pouvait, le reste du temps, vaquer à ses goûts et à ses amis. La conversation d'ailleurs n'était pas encore devenue, comme au dix-huitième siècle, dans les salons ouverts sous la présidence de Fontenelle, une occupation, une affaire, une prétention; on n'y visait pas nécessairement au trait; l'étalage géométrique, philosophique et sentimental n'y était pas de rigueur. Mais on y causait de soi, des autres, de peu ou de rien. C'étaient, comme dit madame de Sévigné, des conversations infinies: « Après le dîner, j'écris-elle quelque part à sa fille, nous allâmes à causer dans les plus agréables bois du monde; (e nous y fûmes jusqu'à six heures dans plusieurs sortes de conversations si bonnes, si tendres, si aimables, si obligeantes et pour vous et pour moi, que j'en suis pénétrée. » Au milieu de ce mouvement de société si facile et si

Mademoiselle de Montpensier, du même âge que madame de Sévigné, mais qui avait un peu moins assouplie qu'elle, écrivant en 1660 à madame de Motteville sur un idéal de vie retirée

qu'elle se compose , y désire des héros et des héroïnes de diverses manières : « Aussi nous « faut-il , dit -elle, de toutes sortes de personnes pour pouvoir parler ((de toutes sortes de choses dans la conversation qui , à votre goût et au « mien, est le plus g^and plaisir de la vie, et presque le seul a mon gré. »

MADAME DE SEYIGME. 4^

simple, si capricieux et si gracieusement animé, une visite, une lettre reçue, insignifiante au fond, était un événement auquel on prenait plaisir, et dont on se faisait part avec empressement. Lès plus petites choses tiraient du prix de la nuttière et* de la forme ; c'était de l'art que sans s'en apercevoir et négligemment l'on mettait jusque dans la vie. Qu'on se rappelle la visite de madame de Chaulnes aux Rochers. On a beaucoup dit que madame de Sévigné soignait curieusement ses lettres , et qu'en les écrivant elle songeait, sinon k la postéri^, du moins au monde d'alors dtint elle recherchait le suffrage. Gela est faux ; le temps de Voiture et de Balzac était déjà loin. Elle écrit d'ordinaire au courant de la plume , et le plus de choses qu'^cUe peut ; et quand l'heure" presse , a peine si elle telit. «.fin vérité , dit-eUe , il faut un peu entre amis « laisser .trotter* les plumes comme elles veucr lent : la mienne a toujours la bride sur le « cou. » Mais il y a des jours où elle a plus de temps et oùl elle se sent davantage en humeur; alors , tout naturellement , elle soigne , elle arrange , elle compose a peu près autant que La Fontaine pour une de ses fables : ainsi , la lettre a Bussy sur le mariage de Mademoiselle; ainsi la lettre à M. de Goulanges sur ce pauvre Picard qui est renvoyé pour n'avoir pas

^ff-

(\2 CRITIQUES rr POftTRLITS.

voulu faner» Ces sortes de lettres, brillantes de forme et d'art , et où il n'y avait pas trop de petits secrets ni de médisances , faisaient bmit dans la société , et chacun désirait les lire. « Je « ne veux pas oublier ce quî m'est isinivé <r ce matin , écrit madame de Coulanges à ^ son amie ; on m'a dit : Madame , voilà « un laquais de madame de Thianges \ j'ai « ordonné qu'on le fit entrer. Voici ce q^'U « avait à me dire : Madame , c'est de la pavy de « madame de Thianges , qui vous prie de lui ^ envoyer la lettrà du chei^al de madame de Se- « vignô et celle de la prairie. J'fii dit au laquais^ « que je les porterais à sa maîtresse , et je m'eft <f suis défaite. Vos lettres font tout le bruit qu'elles « méritent, comme vous voyez; il est , certain « qu'elles sont délicieuses, et vous êtes commq « vos lettres, » Les correspondances avaient ddnc alors, comme les conversations, une grande importance ; mais on ne les composait ni les unes ni les autres; seulement on s'y livrait de tout son esprit et de toute son âme. Madame de Sévigné loue continuellement sa fille sur ce chapitre des lettres : « Vous avez des pensées et « des tirades incomparables. » Et elle raconte qu'elle en lit par^ci par^à certains endroits choisis aux gens qui on sont dignes; « quelque- « fais j'en donne aussi une petite pvirt à madame

MADAME DE SÉyIGKE. 4^

« de ViUars , mais elle s'attache aux tendresses , « et les larmes lai en viennent aux yeux. »

Si on a contesté à madame de Sévigné la naïveté de ses lettres , on ne lui a pas moins contesté la sincérité de son amour pour sa fille , et en cela on a encore oublié le temps où elle vivait, et com-

bien dans cette vie de luxe et de désœuvrement les passions peuvent ressembler à des fantaisies , de même que les manies y deviennent souvent des passions. Elle idolâtrait sa fille et s'était de bonne heure établie dans le monde sur ce pied-là, Arnauld d'Andilly Tap-* pelà|f.à cdt égard une jolie païenne . L'éloignement n'f^vait fiiit qu'exalter sa tendresse; elle n'avait guère^autre chose à quoi penser; les questions, les complbnents de tous ceux qu'elle voyait la ramenaient la-^dessus ; cette chère et presque unique affection de son coeur avait fini par être à la longue pour elle une contenmce , dentelle avait besoin comme d'un éventail. D'ailleurs madame de Sévigné était parfaitement sincère , ouverte, et ennemie des faux-semblants ; c'est même à elle qu'on doit de dire une personne vraie j elle a inventé cette expression pour sa fille. Quand on a bien analysé et retourné en cent façons cet inépuisable amour de mère, on en revient à l'avis et à l'explication de M. de Pomponne : «f 11 paraît que madame de Sévigné

d'autres temps et en d'autres endroits, elle avait atteint au comique de Molière.

M. de' Saint-Surin, dans ses excellents travaux sur madame de Sévigné , n'a perdu aucune occasion de l'opposer à madame de Staël et de lui donner l'avantage sur cette femme célèbre. Nous croyons aussi qu'il y a intérêt et profit dans ce rapprochement, mais ce ne doit être au détriment de Tune ni de l'autre. Madame de Staël représente toute une société nouvelle, madame de Sévigné une société évanouie j de là des différences prodigieuses , qu'on serait tenté d'abord d'expliquer uniquement par la tournure différente des esprits et des natures. Cependant, et sans prétendre nier celte profonde dissemblance originelle entre deux

âmes , dont l'une n'a connu que l'amour maternel, et dont l'autre a ressenti toutes les passion[^], jusqu'aux plus généreuses et aux plus viriles , on trouve en elles, en y regardant de près, bien des faiblesses, bien des qualités. communes, dont le développement divq[^]s n'a tenu qu'à la diversité des temps. Quel naturel plein de légèreté gracieuse, quelles pages éJ)louissantes de pur esprit dans madame de Staël, quand le sentiment ne vient pas à la traverse , et qu'elle laisse sommeiller sa philosophie et sa politique ! Et madame de Sévigné, est-ce donc qu'il ne lui arrive jamais

MADAME DE SÉYIGNÉ. 49

de philosopher et de dissenter? A quoi lui servirait-il autrement de faire son ordinaire des Essais de Morale , du Socraie chrétien et de Saint Augustin? car cette femme, qu'on a traitée de frivole , lisait tout et lisait bien ; cela donne , disait-elle, les pâles couleurs à l'esprit, de ne pas se plaire aux solides lectures. Elle lisait Rabelais et l'histoire des /[^]aria/iow[^], Montaigne et Pascal, la Cléopâtre et Quintilien, Saint Jean Chrysostôme et Tacite , -et Virgile , non pas travesti, mais dans toute la majesté du latin et de t italien. Quand il pleuvait , elle lisait des in-folio en douze jours. Pendant les carêmes elle se faisait une joie d'aller en Bourdaloue. Sa conduite envers Fbuquet dans la disgrâce donne à penser de quel dévouement elle eût été capable en des jours de révolution. Si elle se montre un peu vaine et glorieuse, quand le roi danse un soir avec elle, ou quand il lui adresse un compli-*ment à Saint-Cyr après Esiher, quelle autre de son sexe, eût été plus philosophe en sa place ? Madame de Staël elle-même ne s'est-elle pas mise en frais, dit-on , pour arracher un mot et un coup d'œil au conquérant de l'É[^]pte et de l'Italie? Certes, une femme qui, mêlée dès sa jeunesse aux Ménage , aux Godeau , aux

Benserade, se garantit, par la seule force de son bon sens , de leurs pointes et de leurs fadeurs^ qui

50 CRITIQUES ET PORTRAITS.

esquive^ comme.en se jouant, la prétention plus raffinée et |)Iu8 séduisante des Saint^Evremond et des Bussy; une femog^e qui« amie, admiratrice de mademoiselle de Scudéry et de madame de Maintenon , se tient à égale, distance des sentiments romanesques de l'une et de la réserve un peu renchérie de l'autre ; qui , liée avec Port- Royal et nourrie des ouvrages de ces Messieurs, n'en prise pas moins Montaigne , n'en cité pas .moins Rabelais, et ne veut d'autre inscription à ce qu'elle appelle son courent que sainte li^ herléy ou fais ce que voudrai , comme à l'Abbaye de Thélème ; une telle femme a beau folâ-^ trer, s'ébattre, gUsser sur les pensées ^ et prendre volontiers les choses par le coté familial et divertissant, elle fait preuve d'une énergie profonde et d'une originalité d'esprit bien rare.

11 est une seule circonstance ou l'on ne peut s'empêcher de regretter que madame de Sévigné se soit abandonnée à ses habitudes, moqueuses et légères ; où l'on se refuse, absolument a entrer dans son badinage, et oà, après en avoir repcherché toutes les rajsons atténuantes , on a peine encore a le lui pardonner ; c'est lorsqu'elle raconte si gaîment à sa fille la révolte des paysans Bas-Bretons et les horribles sévérités qui la réprimèrent.' Tant qu'elle se borne h rire des Etats , des gentilshommes campagnards et

mÂVAME DB SÉVIGNÏÉ. 5i

de leurs galas étourdissants, et de leur enthousiasme à tout 'voter entre midi efune heure , et de toutes les autres folies du prochain de Bretagne après dîner , cela est bien / cela est d'une

solide et légitime plaisanterie , cela rappelle en certains endroits la touche de Molière. Mais, du moment qu'il y a eu de si nombreuses tranchées en Bretagne , et à Rennes une colique pierreuse , c'est-à-dire que le gouverneur, M. de Chaulnes, Voulant' dissiper le peuple par sa présence , a été repoussé chez lui à coups de pierres ; du moment que M. de Forbin arrive avec six mille hommes des troupes contre les 'mutins , et que ces pauvres diables du plus loin qu'ils aperçoivent les troupes loyales, se débloquent par les champs, se jettent à genoux, en criant mea culpa (car c'est le seul mot de français qu'ils sachent); quand, pour châtier Rennes , on transfère son parlement à Vannes où qu'on prend à l'aventure vingt-cinq ou trente hommes pour les pendre , qu'on chasse et qu'on bannit toute une grande rue , femmes accouchées, vieillards, enfants, avec défense de les recueillir, sous peine de mort; quand on roué où qu'on écartelle, et qu'on a force d'avoir écartelé et roué l'on se relâche , et qu'on pend : au milieu de ces horreurs exercées contre des innocents ou de pauvres égarés, on souffre de voir le duc de Sévigné se jouer presque comme

52 CRITIQUES ET PORTRAITS.

à l'ordinaire; on lui voudrait une indignation brûlante , à l'instar d'une génèreuse ; surtout on voudrait effacer de ses lettres des lignes comme celles-ci : « Les mutins de Rennes se sont sauvés « il y a long-temps ; ainsi les bons pâtiront pour « les méchants mais je trouve tout fort bon, « pourvu que les quatre mille hommes de guerre ce qui sont à Rennes, sous messieurs de Forbin et « de Vins, ne m'empêchent point de me permettre de mener dans mes bois , où sont d'une hauteur* et d'une beauté merveilleuse; » et ailleurs: « On a pris soixante bourgeois; on com-

mence « demain a pendre. C[^]lte province est unT)el cf exemple pour les auti[^]es , et surtout de respéc- « ter les gouverneurs et lés gouvernantes , dé ne tf leur point dire d'injures et de ne point jeter « de pierres dans leur jardin ; » et enfin : « Vous ic me parlez bien plaisamment de nos misères : « nous ne sommes plus si roués ; un en huit jours « seulement pour entretenir la justice; la pen- If derie me paraît maintenant un r[^]fraîchisse- « ment. » Le duc de Chaulnes , qui a provoqué toutes ces vengeances , parce qu'on a jeté des pierres dans son jardin et qu'on lui a dit mille injures dont la plus douce et la plus familière était gros cochon , ne baisse pas pour cela d'un cran dans l'amitié de madame de Sévigné ; ir reste toujours pour elle et pour madame de Gri-

MADAME D^E siviONE. 55

gnan notre bon duc a tour de bras ; bien plus , lorsqu'il est nommé ambassadeur a Rome et qu[^]il part du pays, il laisse toute la Bretagne en tristesse. Certes, il y aurait là matière à bien des réfles[^]ions sur. les mœurs et k civilisation du grand siècle; nos lecteurs y suppléeront sans peine. Nous, regretterons seulement qu'en cette occasion, le cœur de madame de Sévigné ne se soit pas davantage élevé au-dessus des préjugés de son temps. Elle en était digne; car sa bonté égalait sa beauté et sa grâce. 11 lui arrive quelquefois de recommander des galériens a M. de VivonneouM. de Grignan. Le plus intéressant de ses protégés est assurément un gentilhomme de Provence , dont le nom nfa pas été conservé : «c Ce pauvre garçon, dit-elle, était attaché a a M. Fouquet : il a été convaincu d'avoir servi (c à faire tenir à ms[^]dame Fouquet une lettre de tf son mari ; sur cela il a été condamné aux ga- « r 1ères pour cinq ans ; c'est une chose un peu ex.tf traordinaire. Vous savez que c'est un des plus « honnêtes garçons qu'on

puisse voir, et propre «f aux galères comme à prendre la lune avec les ((dents. »

lie style de madame de Sévigné a été si souvent et si spirituellement jugé, analysé, admiré, qu'il serait difficile aujourd'hui de trouver un éloge à la fois nouveau et convenable à lui appliquer; et*

54 ChîTHpnê ET POftTEâfTS.

d'atitrc part ^ noas ne nous sentonii disposé millement à rajetiir le lieu commim par des chicanes et des critiques* Une seule observation générale nous suffira : c'est qu'on peut rattacher les grands et beaux styles du siècle de Louis XIV k deux procédés différents , à deux manières opposées* Malherbe et Balzac fondèrent dans notre littérature le style savant, châtié, poli, travaillé^ dans l'enfancement duquel on arrive de la pensée il l'expression, lentement, par degrés, à force de tâtonnements et de ratures. C'est ce style que Boileau a conseillé en toute occasion; il veut qu'on remette vingt fois son ouvrage sur le métier , qu'on le polisse et le repolisse sans cesse ; il se vante d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers faciles. Racine, en effet, est le plus parfait modèle de ce style en poésie ; Fiéohier fut moins heureux, dans sa prose. Mais à <:oté de ce genre d'écrire , toujours un peu uniforme et académique , il en est un autre , bien autrement libre , capricieux et mobile , sans mé^ (hodie traditionnelle « et tout conforme à la diversité des talents et des génies* Montaigne et Kegnier en avaient déjà donné d'admirables échantillons « et la reine Marguerite nn charmant «n ses familiers mémoires, œuvre de quelques «fwi\$HU;iMe^ : c'est le style large, lâché, abon dUni» ^ Mit davantage k cannai des id^es ; un

style de première venue et prifne-sautier , pour parler comme Montaigne lui-même ; c'est celui* de Ld Fontaine et de Molière; celui de Féno* Ion, de Bosjsuety du duc de Saint*Simon et de madame de Sévigné. Cette dernière y exceUe : elle laiàse trouver sa plume la bride sur le caUf et , chemin faisant, elle sème à profusion couleurs, eompâraisons ^ images ^ et Fesprit et le sentiment lui échappent de tons cotés. Elle s'est placée ainsi^ sans le vouloir ni s'en douter , au premier rang des écrivains de notre lansne^

K Le seul are dont j'oserais soupçonner matf dame de Sévigné, dit madame Necke^^ c'est « d'employer souvent des termes généraux* ^ et (T par conséquent un peu vagues, qti elle fait V ressembler, par la façon dont elle les place , « à ces robes flottantes d^nt une main habile « change la forme à son gré. » La comparaison e^t ingénieuse ; mais il ne faut pas voir un ar^ tifice d'auteur dans cette manière commune a l'époque. Avant de s'ajuster exactement aux différentes espèces d'idées, le langage est jeté à Tentour avec une ampleur qui lui donne l'aisance et une grâce singulière. Quand une fois le siècle d'analyse a passé sur la langue et l'a travaillée, découpée à son usage , le charme indéfinissable est perdu; , c'est à vouloir alors y revenir qu'il y a réellement de l'artifice.

Et maintenant, si dans tout ce qui précède nous paraissions à quelques esprits difficiles avoir poussé bien loin l'admiration pour madame de Sévigné , qu'ils nous permettent de leur adresser une question : Tavez-vous lue?Et nousenten^ dons par lire , non point parcourir au hasard un choix de ses lettres» non point s'attacher aux deux ou trois qui jouissent d'une renommée clas-

sique , au mariage de Mademoiselle , à la mort de Vatel, de M. de Turenne, de M. de Longueville ; mais entrer et cheminer pas à pas dans les dix volumes de lettres (et c'est surtout l'édition de MM. de Monmerqué et de Saint-Surin que nous conseillons)) mais tout suivre ^ tout décider ^ comme elle dit; faire pour elle enfin comme pour Clarisse Harlowe , quand on a quinze jours de loisir et de pluie à la campagne. Après cette épreuve fort peu terrible , qu'on s'en prenne à notre admiration, si on en a le courage , et si toutefois l'on s'en souvient encore.

Mai 1829.

En fait de critique et d'histoire littéraire, il n'est point , ce me semble , de lecture plus récréante, plus délectable, et à la fois plus féconde en enseignements de toute espèce , que les biographies bien faites des grands hommes; non pas ces biographies minces et sèches, ces notices exiguës et précieuses, où l'écrivain a la pensée de briller, et dont chaque paragraphe est effilé en épigramme; mais de larges, copieuses, et parfois même diffuses histoires de l'homme et de

ses œuvres : entrer en son auteur, s'y installer , le produire sous ses aspects divers; le faire vivre, se mouvoir et parler, comme il a dû faire; le suivre en son intérieur et dans ses mœurs domestiques aussi avant que l'on peut; le rattacher par tous les côtés à cette terre, à cette existence réelle , à ces habitudes de chaque jour , dont les grands hommes ne dépendent pas moins que nous autres , fond véritable sur lequel ils ^ont pied, d'où ils partent pour s'élever quelque temps , et où ils retombent sans cesse ^es Allemands et les Anglais, avec leur caractère complexe d'analyse et de poésie, s'entendent et se plaisent fort à ces excellents livres. Walter Scott déclare pour son compte qu'il ne sait

point de plus intéressant ouvrage en toute la littérature anglaise que l'histoire du docteur Johnson par Boswell. En France , nous commençons aussi à estimer et à réclamer ces sortes d'études. De nos jours, les grands hommes dans les lettres, quand bien même, par leurs mémoires ou leurs confessions poétiques , ils seraient moins, empressés d'aller au-devant des révélations personnelles , pourraient encore mourir , fort certains de ne point manquer après eux de démonstrateurs, d'analystes et de biographes* U n'en a pas été toujours ainsi; et lorsque nous ven<ms a noas en<querir de la vie, sàrtout de l'en-

PIKRRK, GOANEILLS. Sg

fance et des débuts de nos grands écrivains et poètes du dix-septième siècle , c'est à grand'peine que nous découvrons cpielques traditions peu authentiques, quelques anecdotes douteuses , dispersées dans les Ana. La littérature et la poésie d'alors étaient peu personnelles ; les auteurs n'entretenaient guère le public de leurs propres sentiments ni de leurs propres affaires > les biographes js'étaient imaginé; je ne sais pourquoi, que l'histoire d'un écrivain était tout entière dans ses écrits, et leur critique super^ ficielle ne poussait pas jusqu'à l'homieue au fond du poète. D'ailleurs, comme en ce temps les réputations étaient lentes à se faire, et qu'on n'arrivait que tard à la célébrité , ce n'était que bien plus tard encore, et dans la vieillesse du grand homme, que quelque admirateur empressé de son génie, un Brossette, un Monchesnay,. s'avisait de penser à sa biographie ; on encore cet historien était quelque parent pieux et dévoué, mais trop jeune pour avoir bien connu la jeunesse de son auteur, comme Fontènelle pour Corneille, et Louis Racine pour son père. De la, dans l'histoire de Corneille par son neveu,, dans celle de Racine par

son fils , mille ignorances, mille inexactitudes qui sautent aux yeux,, et en particulier une légèreté courante sur les^

Sa CRITIQUES ET PORTRAITS.

déployer désormais } le critique trouve rinstinct: et la loi de ce génie. Si le statuaire , qui est aussi à sa façon un magnifique biographe , et qui fixe en marbre aux yeux l'idée du poète,* pouvait toujours choisir l'instant où le poète se ressemble le plus à lui-même , nul doute qu'il ne le saisît au jour et k l'heure oui le premier rayon de gloire vient illuminer ce front puissant et sombrp. A cette époque unique dans la vie, le génie, qui, depuis quelque temps adulte et viril, habitait avec inquiétude, avec tristesse, en sa consciencè, et qui avait peine à s'empêcher d'éclater, est tout d'un coup tiré de lui-même au bruit des accla- ' mations , et s'épanouit k l'aurore d'un triom^e. Avec les années, il deviendra peut-être plus calme, plus reposé, plus mûr; mais aussi, il perdra en naïveté d'expression, et se fera un voile qu'on devra percer pour arriver k lui 4 la fraîcheur du sentiment intime se sera effacée de son front; l'âme prendra ' garde de s'y trahir; une contenance plus étudiée ou du moins plus machinale aura remplacé la première attitude si libre et si vive. Or, ce que le statuaire ferait s'il le pouvait, le critique biographe, qui a sous la main toute la vie et tous les instants de son auteur, doit k plus forte raison le &ire; il doit réaliser par son analyse sagace et pénétrante Ce que l'artiste figurerait divinement sous forme àè

PIERRE CORIISILUC. 65

symbole. La statue une fois debout , le type une fois découyert et exprimé , il n'aura plus qu'à le reproduire a^ec de légères modifications dans les développements successifs de la vie du poète,

comme en une série de bas-reliefs. Je ne sais si toute cette théorie, mi-partie poétique et mi* partie critique , est fort claire ; mais je la crois fort vraie, et tant que les biographes des grands poètes ne l'auront py présente à l'esprit, ils feront des livres utiles, exacts, estimables sans doute , mais non des œuvres de haute critique et d'art; ils rassembleront des anecdotes, détermineront des dates, exposeront des querelles littéraires : ce sera l'affaire du lecteur d'en faire jaillir le sens et d'y souffler la vie ; ils seront des chroniqueurs , non des statuaires ; ils tiendront les registres du temple, et ne seront pas les prêtres du Dieu.

Cela posé , nous nous garderons d'en faire une sévère application a l'ouvrage plein de recherches et de faits que vient de publier M. Taschereau sur Pierre Corneille ^ . Dans cette histoire,

aussi bien que dans celle de Molière, M. Tas* chereau a eu pour but de reço^illir et de lier tout ce qui nous est resté de traditions sur la vie de ces illustres auteurs , de fixer la chronologie

* Ce morceau a été écrit k l'occasion de l'histoire<(e ta fTe et des Ouvrages de Pierre Corneille, par M. Juki TascherMo.

de leurs pièces, et de raconter les débats dont elles furent l'occasion et le sujet. Il renonce assez volontiers à la prétention littéraire de juger les œuvres, de caractériser le talent, et s'en tient d'ordinaire là-dessus aux conclusions que le temps et le goût ont consacrées. Quand les faits sont clairsemés ou manquent, ce qui arrive quelquefois, il ne s'efforce point d'y suppléer par les suppositions circonspcctes et les inductions légitimes d'une critique sagement conjecturale ; mais il passe outre , et s'empresse d'arriver à des faits nouveaux : de la chez lui des intervalles et des lacunes que l'esprit du lecteur est involontairement provoqué à

comblent. Les vies complètes, poétiques, pittoresques, vivantes en un mot , de Corneille et de Molière , restent à faire; mais à M. Tasschereau appartient l'honneur solide d'en avoir, avec une scrupuleuse érudition , amassé , préparé , numéroté en quelque sorte , les matériaux long-temps épars. Pour nous, dans le petit nombre d'idées que nous essaierons d'avancer sur Corneille, nous confessions devoir beaucoup au travail de son biographe; c'est Jien souvent la lecture de son livre qui nous les a suggérées.

L'état général de la littérature au moment où un nouvel auteur y débute, l'éducation particulière qu'a reçue cet auteur, et le génie propre

I>IBRR£ CORNEILLE. ÔÔ

que lui a départi la nature, voilà trois influences qu'il importe de démêler dans son premier chef-d'œuvre pour faire à chacune sa part , et déterminer nettement ce qui revient de droit au pur génie. Or, quand Corneille^ né en 1606, parvint à Page où la poésie et le théâtre durent commencer à l'occuper, vers 4624 , à voir les choses en gros, d'un peu loin , et comme il les vit d'abord du fond de sa province, trois grands noms de poètes , aujourd'hui fort inégalement célèbres , lui apparurent avant tons les autres , savoir : Ronsard , Malherbe et Théophile. Ronsard , mort depuis long-temps , mais encore en possession d'une renommée immense , et représentant la poésie du siècle expiré ; Malherbe vi^^ ▼ ant , mais déjà vieux ^ ouvrant la poésie du nouveau siècle, et placé à côté de Ronsard par ceux qui ne regardaient pas de si près^aux détails des querelles Uttéraires; Théophile enfin , jeune, aventureux., ardent, et par l'éclat de ses débuts semblant promettre d'égaler ses devanciers dans un prochain avenir. Quant au théâtre , il éeait occupé depuis vingt ans par un seul

homme, Alexandre Hardy, auteur de troupe, qui ne signait même pas ses pièces sur l'aîche[^] lant il était notoirement le poète dramatique par excellence. Sa dictature allait cesser, il est vrai; Théophile, par sa tragédie de Pyrame et Thisbé[^] * 1. 5

y avait déjà porté coup; Mairiet, Rotrou, Scyidéry, étaient près d'arriver à la scène. Mais toutes ces réputations à peine naissantes, qui faisaient l'entretien précieux des ruelles à la mode, cette foule de beaux-esprits de second et de troisième ordre, qui fourmillaient autour de Malherbe, au-dessous de Maynard et de Racan » étaient perdus pour le jeune Corneille, qui vivait à Rouen, et de la n'entendait que les grands éclats de la rumeur publique. Ronsard, Malherbe, Théophile et Hardy, composaient donc à peu près sa littérature moderne. Elevé d'ailleurs au collège des jésuites, il y avait puisé une connaissance suffisante de l'antiquité; mais les études du barreau, auquel on le destinait y et qui le menèrent jusqu'à sa vingt-et-unième année, en 1627, durent retarder le développe-^{*} ment de ses goûts poétiques. Pourtant il devint amoureux; et, sans admettre ici l'anecdote invraisemblable racontée par Fontenelle, et surtout sa conclusion spirituellement ridicule, que c'est à cet amour qu'on doit le grand Corneille, il est certain, de l'aveu même de notre auteur, que cette première passion lui donna l'éveil et lui apprit à rimer. 11 ne nous semble même pas impossible que quelque circonstance particulière de son aventure l'ait excité à composer Mé^{Ute}[^] 'quoiqu'on ait peine à voir quel rôle il y pourrait

jouer. L'objet de sa passion était, k ce qu'on rap-['] porte 9 une demoiselle de Rouen, qui devint madame Du Pont en épousant un maître des comptes de cette ville. Parfaitement belle et spirituelle, connue de Corneille depuis l'enfance, il ne paraît pas

qu'elle ait jamais répondu à son amour respectueux autrement que par une indulgente amitié. Elle recevait ses vers , lui en demandait quelquefois , mais le génie croissant du poète se contenait mal dans les madrigaux , les sonnets et les pièces galantes par lesquels il avait commencé. Il s'y trouvait en prison[^] et sentait que pour produire il avait besoin de la clef des champs. Cent vers lui coûtaient moins y[^] il-il, que deux mots de chanson. Le théâtre le tentait; les conseils de sa dame contribuèrent sans doute à l'y encourager. Il fit Mélite, qu'il envoya au vieux dramaturge Hardy. Celui-ci la trouva une assez jolie farce j et le jeune avocat de vingt-trois ans partit de Rouen pour Paris, en 1629, pour assister au succès de sa pièce.

Le fait principal de ces premières années de la vie de Corneille est sans contredit sa passion , et le caractère original de l'homme s'y révèle déjà. Simple, candide, embarrassé et timide en paroles; assez gauche, mais fort sincère et respectueux en amour. Corneille adoré une femme auprès de laquelle il échoue, et qui, après lui

68 CRITIQUES ET PORTRAITS.

avoir donné Quelque espoir[^] efi éprouvé un sitôt Il nous paraît Itti[^] même d'un Malheur quia rompu le cours de leurs affections; fntm k iliâvwm wfcès ne Fai[^] it pas centre sa belle infortunée[^] comme il l'appelle :

Je ne trouve toujours en état d« l'aimer;

Je tiens sans tout' étoile qtMnd je l'ai Héliens nommer ;

Et, toute mon amour en eille consommée, Je ne irois rieû d'abandonner après l'a[^] çif aînée:. Aussi n'aimé'je rien ; et nul objet vain-

queur N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur. ' "

Ce n'est que quinze ans après , qae ce trislMfc et doa:!!^ so-
tiyenir , gardien de sa jeunesse, s'affaiblît assez chez lai pour lui
permettre d'épouser une aître fenkiM; et alors^il cofonïence
«me vie hetxih geoiëe et de ménage , dont nul écart ne lé dis**
traira au miliefi des licences du monde comique auquel il de
trouve forcément mfelé. Je ne sais^ si je m'abuse; mais je croi^
déjà voir en cette nature sensible, réAgnée et sobre, une naïveté*
attendri^saMe qui me rappelle le bon Ducis et ses am^rups , une
vertueuse gauckeriç pleine de droiture et de candeur comme je
l'aime aans le vicaire de Wakefield; et je n^ plais d'autant pfais. à
y voir ou, si l'on veut, à y rêver tout cela, que j'aperçois le génie
là-dessous, et qu'il s'agit du grand Corneille.

PIERME GOAMEILUE. ÛQ

D^uijs1629^ époque pii Corneille vint pour la première £bis à
Paris, jusqu'en 4636 où il fit représenter le Cid, il adieva réeUe-
ment son éducaili^ n littéraire , qijii n'avait été qu'ébauchée en
province. 11 se mit en relation avec hd\$ beauxesprits et les poètes
du tempts, surtout avec ceux de sott âg;e, Mairet, ^cudéryt Ko-
trou : il apprit ce qu'il .avait igaoré jusque-la, que Ronsard était
un peu passé de mode^ et que Malherbe, mort depuis un ^n,
^l'avait détrôné dans l'opinion ; que Théophile ne remplissait pas
toutes les espérances qu'il avait d'abord fait concevoir; que le
théâtre s'ennoblissait et dépurait par les soins du cardinal-duc ;
que Hardy n'en était plus à beaucoup près l'unique soutien , et
qu'à son grand déplaisir une troupe de jeuxies rivauic Jie ju-
geaient itssez lestement et se* disputaient son héritage. Corneille
apprit surtout qu'il y avait des règles dont il ne js'était pas douté à
JÎouen , çt qui agitaient vivement les cervelles à Paris : de rester

durant les cinq actes au même lieu ou d'en sortir, d'être ou de n'être pas dans les vingt-quatre heures , ictc, JjCs savants et les réguliers faisaient à ce sujet la guerre aux dér[^]lés et aux ignorants. Mairet tenait pour; Claveret se déclarait conl/e; Rotr[^]ou s'en souciait peu; Scudéry en discourait emphatiquement. Dans les divjerses pièques cp[^]il çpmposa en cet espa<:e de

[^]O CRITIQUES ET POATRAITS.

cinq années, Coi[^]neille s'attacha à connaître à fond les habitudes du théâtre et à consulter le [^] ' goût du public ; nous n'essaierons pas de le suivre dans ces tâtonnements. Il fut vite agréé de la ville et de la courj le cardinal le remarqua et se l'attacha comme un des cinq auteurs; ses camarades le chérissaient et l'exaltaient a l'envi. Mais il contracta en particulier avec Hotrou une de ces ainitiés si rares dans les lettres, et que nul esprit de rivalité ne put jamais refroidir. Moins âgé que Corneille, Rotrou l'avail pourtant précédé au théâtre, et, au début, l'avait aidé de quelques conseils. Corneille s'en montra reconnaissant au point de donner à son jeune ami le nom touchant de père; et certes, s'il nous fallait indiquer dans cette période de sa vie le trait le plus caractéristique de son génie et de son âme , nous dirions que ce fut cette amitié tendrement filiale pour Thonnête Rotrou, comme dans la période précédente c'avait été son pur et respectueux amour pour la femme dont nous avons parlé. Il y avait làdedans, selon nous, plus de présage de grandeur sublime que dans M élite [^] Clitandre y la Vewe , la Galerie du Palais [^] la Suiifante [^] la Place royale y V Illusion [^] et pour le moins autant que dans Médée.

Cependant Corneille faisait de fréquentes

excursions à Rouen. Dans l'un de ses voyages', il visita un M. de Châlons , ancien secrétaire des commandements de la reine - mère , qui s'y était retiré dans sa vieillesse : « Monsieur, lui « dit le vieillard après les premières félicita* « tions y le genre de comique que vous embras- * sez ne peut vous procurer qu'une gloire pas- <f sagère. Vous trouverez^^ dans les Espagnols « des-sujets qui, traités disins notre goût par des « mains comme les vôtres , produiraient de « grands effets. Apprenez leur langue , elle est, é aisée ; je m'offre de vous montrer ce que j'en « sais, et, jusqu'à ce que vous soyez en état de « lire par vous-n^ême, de vous traduire quel- « t ques endroits de Guillen de Castro. » Ce fut

une bonne fortune pour Corneille que cette rencontre; et, dès qu'il eut mis le pied sur cette noble po^e d'Espagne, il s'y sentit à l'aise comme en une patrie. Génie loyal, plein d'honneur et de moralité , marchant la tête haute , il devait se prendre d'une affection soudaine et profonde pour les héros chevaleresques de cette brave nation. Son impétueuse chaleur de cœur, sa sincérité d'enfant, son dévouement inviolable en amitié, sa mélancolique résignation en amour, sa religion du devoir, son caractère tout en dehors , naïvement grave et sentencieux , beau de fierté et de prud'homme, tout le disposait for-

^2 CRITIQUEIS ET PORTRAITS.

tement au genre espagnol; H l'embrassa avec ferveur, Tac-commoda, sans trop s'en rendre compte, au goût de sa nation et de son siècle, et s'y créa une originalité unique au milieu de toutes les imitations banales qu'on en faisait autour de lui. Ici, pjus de tâtonnements ni de ««rch. lentemen. progrès,,, comme d«>.,, précédentes comédies. Aveugle et rapide en son instinct, il porte

du premier coup la main au sublime , au glorieux , au pathétique , comme à des choses familières , et les produit en un lan*gage superbe et simple que tout le monde cmù^ prend, et qui n'appartient qu'a lui. Au sortir de la première représentation dy Cid^ notre théâtre est véritablement fondé ; H France possède tout entier le grand Corneille ; et le poète triom^ phant, qui, a l'exemple de' ses héros, parle hautement de lui-même comme il en pe^, a droit de s'écrier, sans peur de démenti, aux applaudissements de ses admirateurs et au désespoii^ de ses enviei^ :

Je sais ce que je Taux , et crois ce qu'on m'en dit. Pour me faire admirer je ne fais point de ligue ; Tal peu de toiz pour moi , mais je les ai sans brigue ; Et mon ambition, pour faire un peu de bruit. Ne les Ta point quêter de réduit en réduit. Mon IraTail, sans appui , monte sur le théâtre ; CMoiui en liberté Vy blâme ou Hdolâtre,

PIERRE CMNEUXE. 7*^

Là , sans fue mes amis prèchfint leurs sentiments , J'arrache quelquefois des applaudissements. Là , content du succès que le mérite donne, Par cniloslrea a^vis je n'êldouis personne. Je satisfais ensemble et peuple et courtisans , Et mes yers en tous lieux sont mes seuls partisans ; Par leur seule beauté ma plume est estimée ; Jrne doi^qu^ mm seul toute ma renommée , Et pense tautelDis n'ayoir point de rival A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

L'éclatant raccès éa Cid et Torgueil bien légitiine qu'en re»en-til et qu'en témoigna CorneUle , soolavèreni contre lui tous ses rivaux de la veille et tons les auteurs de tragé4ies, depuis QgT^ret jusqu'à Jilichelieu. Nous n insisterons pas ici wr les détails de

celte quere^e , qui est un des endroits les mieui[^] éclaircis de notre histoire littéraire. L'effet que produisit sur le poète ce déchâin^{^n^nt} de la critique fut tel qu'on peut le conclure d'après Je caractère de son talent et de son esprit. •CorAjailLe , avons-nous dit, était un génie pur , instinctif, aveugle , de propre et libre mouvement , et presque dénué des qualités moyennes qui accompagnent et secondent si efficacement dans le poète le don supérieur et divin. U n'était ni adroit » ni habile aux détails, avait le jugement peu délicat, le goût peu sûr, le tact asse2 obtus, et se rendait mal cgjiippte de ses procédés d'artiste; il se piquaît pourtant d'y entendre finesse et de ne pas tout dire. Entre

son génie el son bon sens, il n'y avait rien ou à peu près, et ce bon sens, qui ne manquait ni de subtilité ni de dialectique, devait faire mille efforts, surtout s'il y était provoqué , pour se guin* der jusqu'à ce génie , pour l'embrasser , le comprendre et le régenter. Si Corneille était' Tenu plus tôt, avant l'Académie et Richelieu , à la place d'Alexandre Hardy par exemple , sans doute il n'eût été exempt ni de chutes, ni d'écarts, ni de méprises; peut-être même trouverait-on chez lui bien d'autres ;énormités que celles dont notre goût se révolte en quelques-uns de ses plus mau*vais passages; mais du moins ^^es chutes alcfrs eussent été uniquement selon la nature et la pente de son génie ; et , quand il se serait relevé*, quand il aurait entreVu le beau, le grand, le sublime , et s'y serait précipité comme en sa région propre , il n'y eût pas traîné après lui le bagage des règles, mille scrupules lourds et puérils, mille petits empêchements à un plus large et vaste essor. La querelle du Cidy en l'arrêtant dès son premier pas, en le forçant de revenir sur lui-même et de confronter son œuvre avec les règles , lui déranger pour l'avenir cette croissance prolongée et pleine de hasards , cette sorte de végétation sourde et puissante a laquelle

la nature semblait l'avoir destiné. Il s'effaroucha , il s'indigna d'abord des chicanes de la critique;

LE RLE COHNElttÈ. 75

mais il réfléchit beaucoup intérieurement aux règles et préceptes qu'on lui imposait , et il finit par s'y accommoder et par y croire. Les dégoûts qui suivirent pour lui le triomphe du Cid le ramenèrent à Rouen dans sa famille, d'où il ne sortit de nouveau qu'en 1659, Horace et *Cinna* en main. Quitter l'Espagne dès l'instant qu'il y avait mis pied , ne pas pousser plus loin cette glorieuse victoire du Cid le renoncer de gaîté de cœur à tant de héros magnanimes qui lui tendaient les bras ; mais tourner à côté et s'attaquer à une Rome castillane la foi de Lucain et de Sénèque, ces Espagnols , bourgeois sous Néron ; c'était pour Gommeil ne pas profiter de tous ses avantages et mal interpréter la voix de son génie au moment où elle venait de parler si clairement. Mais alors la mode ne portait pas moins les esprits vers Rome antique que vers l'Espagne. Outre les galanteries amoureuses et les beaux sentiments de rigueur qu'on prêtait à ces vieux républicains , on avait une occasion, en les produisant sur la scène, d'appliquer les maximes d'état et tout ce jargon politique et diplomatique qu'on retrouve dans Balzac, Gabriel Naudé, et auquel Richelieu avait donné cours. Corneille se laissa probablement séduire par ces raisons du moment; l'essentiel, c'est que de son erreur même il sortit des chefs-d'œuvre.

Nous ne le suivrons pas dans les divers succès qui marquèrent sa carrière durant ses quinze plus belles années. Polyeucte y Pompée y le Menteur ^ Bûdogune ^ H é radius ^ don S anche et Nicotnède en sont les signes durables. 11 rentra dans rimitaltion espagnole par le Menteur . comédie dont il faut ^mirer bien

moins le comique (Corneille n'y entendait rien) que VimbrogUo^ le mouvement et la fantaisie ; il rentra encore dans le génie castillan par Héraclius sur^omt fSLt Nicomède et don Sanche^ ces deux admirables créations, uniques sur notre théâtre , et qui^ venues en pleine Fronde, et par leur singulier mélange d'héroïsme romanesque et d'ironie familière, sou-* levaient mille allusions malignes ou généreuses, et arrachaient d'universels applaudissements. Ce fut pourtant peu après ces triomphes,^ qu'en 1653 , affligé du mauvais succès de Perthante , et touché peut-être de sentiments et de remords chrétiens , Corneille résolut de renoncer au théâtre. Il avait quarante-sept ans; il venait de traduire en vers les premiers chapitres de l'imitation de Jésus-Christ^ et voulait consacrer désormais son reste de verve à des sujets pieux.

Corneille s'était marié dès 1640; et, malgré ses fréquents voyages à Paris , il vivait habituellement à Rouen en famille. Son frère Thomas et lui avaient épousé les deux sœurs, et logeaient

PICRfTE GOKNEILLE. 77

dâiis deux maisons contiguës. Tous deux soi-* gnaient leur mère veuve. Pierre avait six enfants ^ et , comme alors les pièces de théâtre rapportaient plus aux comédiens qu'aux auteurs , et que d'ailleurs il n'était pas sur les lieux pour sur^ veiller ses intérêts , il gagnait à peine de quoi soutenir sa nombreuse famille. Sa nomination à l'Académie française n'est que de 1647. Il avait promis , ayskfit d'être nommé , de s'arranger de manière à passer à Paris la plus grande partie de l'année ; mais il ne p^ît pas qu'il le fit. Il ne vint. s'établir dans la capitale qu'en 1662, et jusque-là il ne retira guère les avantages que procure aux académiciens l'assiduité aux séances. Les mœurs littéraires du temps ne res-

semblaient pas aux nôtres : tes auteurs ne se faisaient aucun scrupule d'implorer et de recevoir les libéralités des princes et des seigneurs. Corneille, en tête d'*Toracès* a l'honneur d'être à San Eminence (c'est ainsi que M. de Ballesdens de l'Académie avait l'honneur d'être à M. le Chancelier; c'est dilisi-qu'Attàfe dit & la reine Iphodice, en parlant de Nicomède qu'il ne connaît pas : Cet homme est-il à Wus? Les gentilshommes alors se vantaient d'être les domestiques d'un prince ou d'un seigneur. Tout ceci nous mène à expliquer et à excuser dans notre illustre poète ces singulières dédicaces à Richelieu, à Montauron, à Mazarin,

à Fouquet y qui ont si mal à propos scandalisé Voltaire, et que M. Taschereau a réduites fort judicieusement à leur véritable valeur. Vers la même époque, en Angleterre, les auteurs n'étaient pas en condition meilleure, et on trouve là-dessus de curieux détails dans les *Vies des Poètes* par Johnson et les *Mémoires* de Samuel Pepys. Dans la correspondance de Malherbe avec Peyresc, il n'est presque pas une seule lettre où le célèbre Jyrique ne se plaigne de recevoir du roi Henri plus de compliments que d'écus. Ces mœurs subsistaient encore du temps de Corneille; et, quand même elles auraient commencé à passer d'usage, sa pauvreté et ses charges de famille l'eussent empêché de s'en affranchir. Sans doute il en souffrait par moments, et il déplore lui-même quelque part ce je ne sais quoi d'abaissément secret auquel un noble cœur a peine à descendre; mais, chez lui, la nécessité était plus forte que les délicatesses. Disons-le encore : Corneille, hors de son sublime et de son pathétique, avait peu d'adresse et de tact. Il portait, dans les relations de la vie, quelque chose de gauche et de provincial; son discours de réception à l'Académie, par exemple, est un chef-d'œuvre de mauvais goût, de plate

louange et d'emphase commune. Eh bien ! il faut juger de la sorte sa dédicace à Montauron, la plus attaquée de toutes,

el ridicule même lorsqu'elle parut. Le bon Corneille y manqua de mesure et de convenance; il insista lourdement là où il devait glisser ; lui , pareil au fond à ses héros , entier par l'âme, mais brisé par le sort , il se baissa trop cette fois pour saluer, et frappa la terre de son noble front. Qu'y £dre ? Il y avait ei^ui , mêlée à l'inflexible nature du vieil Horace^ quelque partie de la nature débonnaire de Perihariie et de Prusias ; lui aussi , il s^ fut écrié, en certains monoents et sans songer à la plaisanterie :

Ah ! ne me brouillez pas avec le Cardinal,

On peut en sourire; pn doit l'en plaindre; ce serait injure que de l'en blâmer.

Corneille s'était imaginé, en 1653, qu'il re- Qonçait à la scène. Pure illusion ! Cette retraite, si elle avait été possible , aurait sans doute mieux valu pour son repos , et peut-être aussi pour sa gloire; mais il n'avait pas un de ces tempéraments poétiques qui s'imposent à volonté une continence dé quinze ans, comme fit plus tafd Racine. 11 suffit donc d'un encouragement et d'une libéralité de Fouquet, pour le réentraîner sur la scène oii il demeura vingt années encore, jusqu'en 1674, déclinant de jojur en jour au milieu de mécomptes sans nombre et de cruelles amertumes. Avant de dire un mot de sa vieillesse et de sa fin , nous

80 CRITIQUAS ET MRTRAITS.

nous arrêterons pour réâumer les principaat traits de son génie êl de son œuvre.

La forme dramatique de Corneille n'a point la liberté de fantaisie que se sont donnée Lope de Vega et Shakspeare , ni la sévérité exactement régulière à laquelle Racine s'est assujéti. S'il avait osé, s'il était venu avant d'A.ubignac, Mai* ret, Chapelain, il se serait, je pense, fort peu soucié de graduer et d'étagér ses actes, de lier ses scènes , de concentrer ses effets sur un même point de l'espace et de la durée; il aurait procéda au hasard , brouillant et débrouillant les fils de son intrigue, changeant de lieu selon sa commo^ dite , s'aitardant en chemin , et poussant devant lui ses personnages péle-^nêle jusqu'au mariage ou à la mort. Au milieu de cette confiision, se seraient détachées ça et là de belles scèn'ea, d'admirables groupes ; car Corneille enteriàfpin bien le groupe , et , aux moments essentiels , pose fort dramatiquement ses personnages. H les balance l'un par l'atitre , les dessine vigo»* reusem^nt' par une parole mâle et brève, le» contraste par des reparties tranchées, et présente a l'œil du spectateur des masses d'une savante structure. Mais il n'avait pas le génie assez artiste pour étendre au drame entier cette configuration concentrique qu'il a réérliée par places ; et d'autre part , \$a fantaisie n'était paa

PIERRE CORNEILLE. 81

assez libre et alerte, pour se créer une forme mouyante, diffuse, ondoyante et multiple , mais non moins réelle , non moins belle que l'autre , et comme nous l'admirons dans quelques pièces de Shakspeare , comme les Scblegel l'admirent dans Calderon. Ajoutez a ces imperfections naturelles l'influence d'une poétique superficielle et méticuleuse , dont Corneille s'inquiétait outre mesure , et vous aurez le secret de tout ce qu'il y a dé louche , d'indécis et d'incomplètement cal^ çulé dans l'ordon-

nance de ses tragédies. Ses Discours e\ ses Examens nous donnent sur ce sujet mille détails , où se révèlent les coins les plus cachés de l'esprit du grand Corneille. On y voit combien l'impitoyable unité de lieu le tracasse 9 combien il lui dirait de grand cœur : Oli ! que vous me gênez! et avec quel soin il cherche à la réconcilier avec la bienséance. Il n'y parvient pas toujours. Pauline vientjusque dans une antichambre pour trouver Séifère dont elle décorait attendre la visite dans son cabinet. Pompée semble s'écarter un peu de la prudence Âin général d'armée , lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui jusqu'au sein d'une ville où celui-ci est le maître; mais U était impossible de garder V unité de lieu sans lui faire faire cette -^ échappée. Quand il y avait pourtant nécessfte absolue que l'action se passât en deux lieux I. 6

Sa CRITIQUES ET PORTRAITS.

différents y voici rexpédiejnt qu imaginait Corneille pour éluder la règle : « C'était que ces «r deux lieux n'eussent point besoin de diverses « décorations, etqu'audun des deux nefût jamais « nommé , mais seulement le lieu général où tons « les deux sont compris , comme Paris , Rome , « Lyon, ConstantinopLe , etc. Cela aiderait à « tromper l'auditeur qui, ne voyant rien qui lui « marquât la diversité des lieux, ne s'enaperce- « vrait pas , à moins d'une réflexion malicieuse <c et critique, dont il y a peu qui soient capables, « là plupart s'attachant avec chaleur à l'action « qu'ils voient représenter. » Il se félicite presque comme un enfant de la complexité d!Iféra~ cliuSj et que ce poème soit si embarrassé qu!U defnande une men^eilleuse attention. Ce qu'il nous fait surtout remarquer dans Otkon, c'est qui! on rHa point

encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour rien conclure aucun.

Les personnages de Corneille sont grands, généreux, vaillants, tout en dehors, hauts de tête et nobles de cœur. Nourris la plupart dans une discipline austère, ils ont sans cesse à la bouche des maximes auxquelles ils rangent leur vie ; et , comme ils ne s'en écartent jamais, on n'a pas de peine à les saisir ; un coup d'oeil suffit • ce qui est presque le contraire des personnages de Shakspeare et des caractères humains en celte

vie. La moralité de ses héros est sans tache : comme pères, comme amants, comme amis ou ennemis, -on les admire et on les honore; aux endroits pathétiques, ils ont des accents sublimes qui enlèvent et font pleurer; mais ses rivaux et ses maris ont quelquefois une teinte de ridicule : ainsi don Sanche dans le Cid^ ainsi Prusias et Pertharite. Ses tyrans et ses marâtres sont tout d'une pièce comme ses héros, méchants d'un bout -a l'aître; et encore, à l'aspect d'une belle action^ il leur arrive quelquefois de faire volteface , de se retourner subitement à la vertu : tels Grimold*et Ârsinoé. Les hommes de Corneille ont l'esprit formaliste et pointilleux : il» se que-: relieut sur l'étiquette ; ils raisonnent longuement et ergotent à haute voix avec eux-mêmes jusque dans leur passion. Auguste, Pompée et autres ont dû étudier la dialectique a Salamanque , et lire Aristote d'après les Arabes. Ses héroïnes, ses adorables furies^ se ressemblent presque toutes : leur amour est subtil, combiné, alambiqué , et sort plus de la tête que du cœur. On sent que Corneille connaissait peu les femmes. U a pourtant réussi a exprimer dans Chimène et dans Pauline cette vertueuse puissance de sacrifice , que lui même avait pratiquée en sa jeunesse. Chose singulière ! de-

puis sa rentrée au théâtre en 1659, et nous les pièces nombreuses de sa

décadence, Attila, Bérénice, Pulchérie, Suréna, Corneille eut la manie de mêler l'amour à tout, comme La Fontaine Platon. 11 semblait que les succès de Quinault et de Racine entraînaient sur ce terrain, et qu'il voulût en remonter à ces douceurs comme il les appelait. Il avait fini par se figurer qu'il avait été en son temps bien autrement galant et amoureux que ces jeunes perruques blondes, et il ne parlait d'autrefois qu'en hochant la tête comme un vieux berger.

Le style de Corneille est le mérite par où il excelle à mon gré. Voltaire, dans son commentaire, a montré sur ce point comme sur d'autres une souveraine injustice et une assez grande ignorance des vraies origines de notre langue. Il reproche à tout moment à son auteur de n'avoir ni grâce, ni élégance, ni clarté, ni mesure, plume en main, la hauteur des métaphores, et quand elles dépassent, il les trouve gigantesques. Il retourne et déguise en prose ces phrases altières et sonores qui vont si bien à l'allure des héros, et il se demande si c'est à écrire et parler français. Il appelle grossièrement solécisme ce qu'il devrait qualifier d'audiotisme, et qui manque si complètement à la langue étroite, symétrique, écourtée, et à la française, du dix-huitième siècle. On se souvient des magnifiques vers de l'épître à Ariste dans lesquels Cor-

PIERRE CORNEILLE. 8

neille se glorifie lui-même après le triomphe

du Cid :

Je sais ce que je raux , et crois ce qu'on m'en dit.

Voltaire a osé dire de cette belle épître : « Elle paraît écrite entièrement, dans le style de ff Régner, sans grâce, sans finesse, sans élégance , sans imagination j mais on y voit de « la facilité et de la naïveté. « Prusips, en parlant de son fils Nicomède que les victoires ont exalté , s'écrie :

Il ne Teut pins dépendre, et croit que ses conquêtes. Au-dessus de son bras ne laissent peini de téUts.

Voltaire met en note : « Des têtes au-dessus des « bras^ il n'était plus permis d'écrire ainsi ea <r 1657. » 11 serait certes piquant de lire quelques pages de Saint-Simon qu'aurait commentées Voltaire. Pour nous, le style de Corneille nous semble avec ses négligences une des plus grandes manières du siècle qui eut Molière et Bossuet. La touche du poète est rude, sévère et vigoureuse. Je le comparerais volontiers à un statuaire qui , travaillant sur l'argile pour y exprimer d'héroïques portraits , n'emploie d'autre instrument que le pouce , et qui , pétrissant ainsi son œuvre, lui donne un suprême caractère de vie avec mille accidents heurtés qui l'accom-

pagnent et Tachèvent ; mais cela est incorrect ; cela n'est pas lisse ni propre ^ comme on dit. Il y a peu de peinture et de couleur dans le style de Corneille; il est chaud plutôt qu'éclatant; il tourne volontiers à l'abstrait, et l'imagination y cède à la pensée et au raisonnement. Il doit plaire surtout aux hommes d'état, aux géomètres, aux militaires, à ceux qui goûtent les styles de Démosthènes , de Pascal et de César.

En somme, Corneille, génie pur, incomplet, avec ses hautes parties et ses défauts , me fait l'effet de ces grands arbres, nus,

rugueux, tristes et monotones parle tronc , et garnis de rameaux et de sombre verdure seulement à leur sommet. Ds sont forts, puissants, gigantesques, peu touffus ; une sève abondante y monte : mais n'en attendez ni abri, ni ombrage, ni fleurs. Us feuillissent tard , se dépouillent tôt , et vivent long-temps à demi dépouillés. Même après que l'ur front chauve a livré ses feuilles au vent d'automne, leur nature vivace jette encore par endroits des rameaux perdus et de vertes pousaées. Quand ils vont mourir, ils ressemblent par feiurs craquements et leurs gémissements à ce tfoDcdiargé d'armures, auquel Lucain a comparé ^ . k gnnd Pompée.

tàk \k neillfesse du grand CorneiHe , une

de ces vieillesses ruineuses^ sillonnées et chenues, qui tombent pièce a pièce et dont le cœur est long à mourir. Il avait mis toute sa vie et toute son âme au théâtre. Hors de là, il valait peu : brusque, lourd, taciturne et mélancolique, son grand front ridé ne s'illuminjait , son œil terne et voilé n'étincelait , sa voix sèche et sans grâce ne prenait de Taccent, que lorsqu'il parlait du théâtre, et surtout du sien. Il né savait fi^s causer, tenait mal son rang dans le monde, et ne voyait guère MM. de La Rochefoucauld et de Retz, et madame de Sévigné, que pour leur lire ses pièces. Il devint de. plus en plus chagrin et morose avec les ans. Les succès de ses jeunes rivaux l'importunaient ; il s'en montrait affligé et noblement jaloux^ comme un taureau vaincu ou un vieil athlète. Quand Racine eut parodié par la bouche de P Intimé ce .vers du Cid :

Ses rides sur son front-oot graTé ses exploit»^

Corneille , qui n'entendait pas raillerie , s'écria naïvement : « Ne tient-il donc qu'à un jeune « homme de venir ainsi tourner en ridicule « les vers des gens? » Une fois il s'adresse a Louis XIV qui a fait représenter à Versailles Sertorius OEdipe et Rodogune'y ikipplore la même faveur pour Othon y Pulchérie^'^Suréna^ et croit qu'un seul regard du maître les tirerait du

tombeau. lise compare au vieux Sophocle accusé de démence et lisant Œdipe pour réponse ; puis il ajoute :

Je n'irai pas si loin , et si mes quinze lustres Font encor quelque peine aux modernes illustres. S'il en est de fâcheux jusqu'à s'en chagriner, Je n'aurai pas long.temps & les importuner. Quoique je m'en promette, ils n'en ont rien à craindre : C'est le dernier éclat d'un feu prêt à s'éteindre ; ^ur le pointU'expirer, il tâche d'éblouir, Et ne frappe les yeux que" pour s'évanouir.

Une autre fois, il disait à Chevreau : « J'ai pris ((congé du théâtre , et ma poésie s'en est allée « avec mes dents. » Corneille avait perdu deux de ses enfants, deux fils, et sa pauvreté avait peine h produire les autres. Un retard dans le paiement de sa pension le laissa presque en détresse a son lit de mort : on sait la noble conduite de Boileau. Le grand vieillard expira dans la nuit du 30 septembre au 1®^ octobre 1684, rue d'Argenteuil , où il logeait. Charlotte Corday était arrière-petite-fille d'une des filles de Pierre Corneille.

Dans ces rapides essais, par lesquels nous tâchons de ramener l'attention de nos lecteurs et la nôtre à des souvenirs pacifiques de littérature et de poésie , nous ne nous sommes nullement imposé la loi, comme certaines gens peu charitables ou mal instruits voudraient le faire croire, de mettre eii avant à toute force des

idées soidisant nouvelles , de contrarier sans relâche les opinions reçues, de réformer, de casser les jugements consacrés^ d'exhumer coup sur coup

.jjes réputations et d'en démolir. En supposant i^u'un tel rôle . convînt jamais a quelqu'un, qui «ferions-nous, bon Dieu! pour l'entreprendre I Le noire est plus simple : nous avons quelques principes d'art et de critique littéraire , que nous essayons .d'appliquer, sans violence toutefois et à l'amiablo^ aux auteurs illustres des deux siècles précédents». D'ailleurs, l'impression qu'une dernière et plus fraîche lecture' a laissée en nous, impression pure, franche, aussi prompte et naïve que possible , voilà surtout ce qui décide du ton et de la couleur dé notre causerie; voila ce qui nous a poussé à la sévérité contre Jean- Baptist^ à l'estime pour Boileau , à L'admiration pour madame de Sévigné, Mathurin Régnier et d'autres encore ; aujourd'hui , c'est le tour de La Fontaine ^ . En revenant sur lui après tant de panégyristes et de biographes , après les travaux de M. Walkenaer en particulier, nous nous condamnons a n'en rien dire de bien nouveau, pour le fond , et à ne faire au plus que retraduire à notre guise et motiver un peu diffléreairement parfois les mêmes conclusions de louange , les. mêmes hommages d'une critique désarmée et pleine, d'amour. Mais ces redites pourtant , dût

' Dans l*4>rdre premier où parurent successivement plusieurs de ces articles en 1829, ceux de J.-B. Rousseau et de Régnier avaient précède • en date celui sur La Fontaine,

la formé seule les rajeunir, ne nous ont pas semblé inutiles , ne serait-ce que pour montrer que nous aussi , le dernier venu et le plus obscur, nous savons au besoin et' par conviction nous i^anger à la suite de nos devanciers dans la carrière.

Et puis , si La Harpe et Champfort ont loué La Fontaine avec une ingénieuse sagacité , ils l'ont beaucoup trop détaché de son siècle qui était bien moins connu d'eux que de nous. Le dix-huitième siècle, en effet , n'a su naturellement de l'époque de Louis XIV que la partie qui s'est continuée et qui a prévalu sous Louis XV. U en a ignoré ou dédaigné tout un autre coté, par lequel le dernier règne regardait les précédents , eôté qui certes n'est pas le moins original, et que Saint-Simon nous dévoile aujourd'hui. Aussi ces admirables mémoires , qui jusqu'ici ont été envisagés surtout comme ruinant le prestige glorieux et la grandeur factice de Louis XIV , nous semblent-ils bien plutôt restituer a cette mémorable époque un caractère de grandeur et de puissance qu'on ne soupçonnait pas, et devoir la réhabiUter hautenaënt dans l'opinion , par les endroits mêmes qui détruisent les préjugés d'une admiration superficielle. Il en sera, selon nous, des variations de nos jugements sur le siècle de Louis XIV, comme il en a été de nos diverses

façons de voir touchant les choses de la Grèce et du moyen-âge. D'abord , par exemple , on étudiait peu y ou du moins on entendait mal le théâtre grec; on l'admirait pour des qualités qu'il n'avait pas; puis, quand, y jetant un coup d'œil rapide, on s'est aperçu que ces qualités qu'on estimait indispensables manquaient sou* vent, on l'a traité assez à la légère : témoins Voltaire et La Harpe. Enfin , en l'étudiant mieux» comme a fait M. Villemain, on est revenu à l'admirer précisément pour n'avoir pas ces qua^ lités de fausse noblesse et de continuelle dignité qu'on avait cru y voir d'abord» et que plus tard on avait été désappointé de n'y pas trouver. C'est aussi la marche qu'ont suivie les opinions sur le moyen-âge , la chevalerie et le gothi<(Ue. A l'âge d'or de fantaisie et d!opéra rêvé par La Curne de Sainte-Palaye etTressan

^, ont succédé des études plus sévères , qui ont jeté quelque trouble dans le premier arrangement romanesque ; puis ces études, de plus en plus fortes et intelligentes, ont rencontré au fond un âge non plus d'or mais de fer, et pourtant merveilleuse encore ; de simples prêtres et des moines plus hauts et plus puissants que les rois , des barons gigantesques dont

^ li ne faudrait pourtant pas mettre sur la même liRoe^ pour (l'ensemble des travaux , La Curne de Sainte-Palaye qui en a fait d'immenses , et Tressan qui n'en a fait que de fort l<Jgers, .

LA FOLfTAINC. 93 •

les grands ossements et les armures énormes nous effraient^ un art de granit et de pierre, savant, délicat) aérien, majestueux et mystique. Ainsi la monarchie die Louis XIV, d'abord admirée pour l'apparente et fastueuse régularité qu'y af* ficha le monarque et que célébra Voltaire, puis trahie dans son infirmité réelle par les Mémoires de Dangeau, de la princesse Palatine, et râpetifiisée k dessein par Lemontey, nous reparait chez Saint-Simon vaste , encombrée et flottante, dans une confiision qui n'est pas sans grandeur eC'sans beauté, avec tous les rouages de plus en plus inutiles de l'antique constitution abolie, avec tout ce que l'habitude conserve de formes et de mouvements , même après que l'esprit et le sens des choses ont disparu 3 déjà sujette au bon plaisir despotique , mais mal disciplinée encore k l'étiquette suprême qui finira par triompher. Or , ceci bien posé , il est aisé de rétablir en leur vraie place et de voir en leur vrai jour les hommes originaux du temps , qui , dans leur conduite ou dans leurs œuvres , ont fait autre chose que remplir le programme dii maître. Sans cette connaissance générale , on court risque de les considérer trop a part, et comme des êtres étranges et acciden-

tels. C'est ce que les critiques du dernier siècle n'ont pas évité en parlant de La Fontaine : ils l'ont trop isolé et chargé dans

96 CRITIQUES ET POKTRAITS.

étudier les anciens. C'est aussi vers ce temps qu'il dut se mettre à la lecture de Rabelais , de Marot ' et des poètes du seizième siècle, véritable fonds d'une bibliothèque de province k cette époque. Il publia, en 1654, une traduction en vers die V Eunuque de Térence ; et Fun des parents de sa femme , Jannart , ami et substitut de Fouquet , emmena le poète à Paris pour le présenter ou surintendant.

Ce voyage et cette présentation décidèrent du sort de La Fontaine. Fouquet le prit en amitié , se l'attacha et lui fit une pension de mille francs , à condition qu'il en acquitterait chaque quartier par une pièce de vers , ballade ou madrigal , dizain ou sixain. Ces petites pièces, aVec le Songe de Vaux ^ sont les premières productioniis originales que nous ayons de La Fontaine : elles se rapportent tout-a*fait au goût d'alors^, à celui de Saint-^Èvremond et de Benserade , au marotisme de Sarrazin et de Voilure, et leyV ne sais quoi de mollesse et de rêverie voluptueuse , qui n'appartient qu'à notre délicieux auteur, y perce bien déjà , mais y est encore trop chargé de fadeurô et de bel-esprit. Le poète de Fouquet fut accueilli , dès son début, comme un des ornements les plus délicats de cette société polie et galante de Saint- Mandé et de Vaux. Il était fort aimable dans le monde, quoi qu'on en ait dit, et particulière*

fineni dan8 un monde privé; sa conversation, abandonnée et naïve , s'assaisonnait au besoin de finesse malicieuse, et ses distractions savaient fort bien s'arrêter à temps pour n'être qu'un

charme de plus : il était certainement moins bonhomme en société que le grand Corneille. Les femmes, le rien-faire et le sommeil se partageaient tour k tour ses hommages et ses vœux. Il en convenait agréablement ; il s'en vantait même parfois , et causait volontiers de lui-même et de ses goûts avec les autres sans jamais les lasser, et en les faisant seulement sourire. L'intimité surtout avait mille grâces avec lui : il y portait un tour affectueux et de bon ton familial j il s'y livrait en homme qui oublie tout le reste , et en prenait au sérieux ou en déroulait avec badinage les moindres caprices. Son goût déclaré pour le beau sexe ne rendait son commerce dangereux aux femmes que lorsqu'elles le voulaient bien. La Fontaine , en effet , comme Régnier, son prédécesseur, aimait avant tout les amours faciles et de peu de défense. Tandis qu'il adressait^ à genoux, aux Iris , aux Climènes et aux déesses , de respectueux soupirs, et qu'il pratiquait de son mieux ce qu'il avait cru lire dans Platon , il cherchait ailleurs et plus bas des plaisirs moins mystiques qui l'aidaient à prendre son martyre en patience. Parmi ses bonnes fortunes à son arrivée dans la I. n

capitale , on cite la célèbre Claudine , troisième femme de Guillaume Colletet , et d'abord sa servante ', Colletet épousait toujours ses servantes. Notre poète visitait souvent le bon vieux rim,jeir en sa maison du faubourg Saint-Marceau, et courtisait Claudine tout en devisant , à souper, des auteurs du seizième siècle avec le mari , qui put lui donner là-dessus d'utiles conseils et lui révéler des richesses dont il profita. Fendant les six premières années de son séjour à Paris, et jusqu'à la chute de Fouquet, La Fontaine produisit peu; il s'abandonna tout entier au bonheur de cette vie d'enchantement et de fête , aux délices d'une société choisie qui goûtait son commerce, ingénieux et appréciait ses galantes bagatelles. Mais ce songe s'évanouit par la captivité

de l'enchanteur; et, sur ces entrefaites , madame la duchesse de Bouillon , nièce de Mazarin , ayant demandé au poète des contes en vers , il s'empressa de la

satisfaire, et le premier recueil des Contes, parut en 1664 : La Fontaine avait quarante-trois ans. On a cherché à expliquer un début si tardif dans un génie si facile , et certains critiques sont allés jusqu'à attribuer ce long silence à des études secrètes , à une éducation laborieuse et prolongée. En vérité , bien que La Fontaine n'ait pas cessé d'essayer et de cultiver à ses moments de loisir son talent , depuis le jour où l'ode de Malherbe

le lui révéla » j'aime beaucoup mieux croire à sa paresse, à son sommeil j^ k ses distractions, k tout ce tju'on voudra dé naïf et d'oublieux en lui, qu'admettre cet ennuyeux noviciat auquel il se serait condamné. Génie instinî:tif, insouciant, volage et toujours livré au courant des circonstances, on n'a qu'à rapprocher quelques traits de sa vie pour le connaître et le comprendre. Au sortir duL collège , un chanoine de Soissons lui prête dçs livres pieux , et le voilà au séminaire ; un officier lui lit une ode de Malherbe, et le voilà poète ; Pintrel et Maucroix lui conseillent l'an-i^ tiquité, et le voilà qui rêve Quinlilien et raffFole de Platon en attendant Baruch. Fouquet lui commande dizains et ballades , il en fait ; madame de Bouillon , des contes , et il est oonteur ; un autre jour ce seront des fables pour monseigneur le Dauphin, un poème du Quinquina pour madame da Bouillon encore , un opéra de Daphné pour LuUi , la Captmté de Saint-Malc à la requête de MM. de Port-Royal ; ou bien ce seront des lettres, de longues lettres négligées et fleuries , mêlées de vers et de prose , à sa femme , à M. de Maucroix , à Saint-Evremond , aux Conti , aux Vendôme, à tous ceux enfin qui lui en demanderont. LaFontaine

dépensait son génie, comme son temps, comme sa fortune, sans savoir comment; et au service de tous. Si jusqu'à l'âge de quarante ans

100 CRITIQUES ET PORTRAITS.

il en parut moins prodigue que plus tard, c'est, que les occasions lui manquaient en province, et que sa paresse avait besoin d'être surmontée par une douce violence. Une fois d'ailleurs qu'il eut rencontré le genre qui lui convenait le mieux, celui du conte et de la fable ^ il était tout simple qu'il s'y adonnât avec une sorte d'effusion, et qu'il y revînt de lui-même à plusieurs reprises, par penchant comme par habitude. La Fontaine, il est ^rai, se méprenait un peu sur lui-même; il se piquait de beaucoup de correction et de labeur, et sa poé-

clique qu'il tenait en gros de Maucroix, et que Boileau et Racine lui achevèrent, s'accordait assez mal avec la tournure de ses œuvres. Mais cette

'légère inconséquence, qui lui est commune avec d'autres grands esprits naïfs de son temps, n'a pas lieu d'étonner chez lui, et elle confirme bien plus qu'elle ne contrarie notre opinion sur la nature facile et accommodante de son génie. Un célèbre poète de nos jours, qu'on a souvent comparé à La Fontaine pour sa bonhomie aiguisée de malice, et qui a, comme lui, la gloire d'être créateur inimitable dans un genre qu'on croyait usé, le même poète populaire qui, dans ce moment d'émotion politique, est rendu, après une trop longue captivité, à ses amis et à la France, Béranger, n'a commencé aussi que vers quarante ans à concevoir et à composer ses immortelles chan-

sons. Mais , pour lui , les causes du retard nous semblent différentes, et les jours du silence ont été tout autrement employés. Jeté jeune et sans éducation régulière au milieu d'une littérature compassée et d'une poésie sans amie , il a dû hésiter long-temps , s'essayer en secret , se décourager maintefois et se reprendre j tenter du nouveau dans bien des voies, et, en un mot, brûler bien des vers avant d'entrer en plein dans le genre unique que les circonstances ouvrirent à son cœur de citoyen. Béranger, comme tous les grands poètes de ce temps , même les plu? instinctifs , a su parfaitement ce qu'il faisait et pourquoi il le faisait : un art délicat et savant se cache sous ses rêveries les plus épicuriennes , sous ses inspirations les plus ferventes ; honneur en soit à lui ! mais cela n'était ni da temps ni du génie de La Fontaine.

Ce qu'est La Fontaine dans le conte y tout le monde le sait ; ce qu'il est dans la fable , on le sait aussi, on le sent;* mais il est moins aisé de s'en rendre compte. Des auteurs d'esprit s'y sont trompés; ils ont mis en action, selon le précepte, des animaux, des arbres, des hommes, ont caché un sens fin , une morale saine sous ces petits drames, et se sont étonnés ensuite d'être ^jugés si inférieurs a leur illustre devancier : c'est que La Fontaine entendait autrement la

fable. J'excepte les premiers livres dans lesquels il montre plud' de timidité, se tient davantage a son petit récit, et n'est. pas encore tout-à-fait à Taise dans cette forme qui s'adaptait moins immédiatement à son esprit que l'élégie ou le conte. Lorsque le second recueil parut, contenant cinq livres , depuis le sixième jusqu'au onzième in- * clusiveînénl, les contemporains se récrièrent, comme ils font toujours, et le mirent fort au-dessous du premier. C'est pourtant dans ce recueil aue se trouve au complet

la fable, telle que l'a ^Riventée La Fontaine, 11 avait fini évidemment par y voir surtout un cadre commode a pensées, à sentiments, à causerie; le petit drame, qui en fait le fond, n'y est plus toujours l'essentiel comme auparavant; la moralité de quatrain y vient au bout par un reste d'habitude : niais la fable, plus libre en son cours, tourne et dérive, tantôt h l'élégie et a l'idylle , tantôt à l'épître et au conte; c'est une anecdote, une conversation, une lecture, élevées a la poésie, un mélange d'aveux charmants, de douce philosophie et de plainte rêveuse. La Fontaine est notre seul grand poète personnel et rêveur avant André Chénier. Il se met volontiers dans ses vers, et nous entretient de lui 5 de son âme, de «es caprices et de ses fs^blesscs.'Son accent respire d'ordinaire la^ malice, la gaîté, et le conteur grivois nous rit du

LA FONTAINE. 103

coin de l'œil, en branlant la tête. Mais^ soifvent aussi il a des Ions qui viennent du cœur et* une tendresse mélancolique qui le rapproche des poètes de notre âge. Ceux- du seizième siècle avaient bien eu déjà quelque avant-goritt de rêverie ; mai» elle manquait chez eux d'inspiration individuelle-, et ressemblait trop a un lieu commun uniforme^ diaprés Pétrarque et Bembo. La Ft>ntaine lui rendit un caractère primitif d'expression vive et discrète ; il la débarrassa de tout ce qu'elle pouvait avoir contracté de banal ou de sensuel; Platon, sous ce^rapport, lui furt bon à quelque chose , comme il Tavait été à Pétrarque; et quand le poète s'écrie dans une dis ses fables délicieuses :

Ne sentirai- je plus de charme qui m'arrête? Ai -je passé lé temps d'aimer ?*

ce mot charme^ ainsi employé en un sens indéfini et tout métaphysique, marque en poésie française un progrès nouveau qu'ont relevé et poursuivi plus tard André Chénier et ses successeurs. Ami de la retraite , de la solitude^ et peintre des champs, La Fontaine a encore sur ses devanciers du seizième siècle, l'avantage d'avoir donné à ses tableaux des couleurs;|idèles qui sentent , pour ainsi dire , le pa^et^ |é teii^oir. Ces plaines immenses de blés où i^e^romèa^ dé

grand matin le maître , et où Falpette cache son nid ; ces bruyères et ces buissons où fourmille tout un petit monde; ces jolies garennes, dont les hôtes étourdis font la cour à l'aurore dans la

' rosée et parfument de thym leur banquet , c'est la Beauce , la Sologne , la Champagne , la Picardie; j'en reconnais les fermes avec leurs mares», avec les basses-cours et les colombiers. La Fontaine avait bien observé ces pays , sinon en maître des eaux et forêts, du moins, en poète ^ il y était né; il y avait vécu long-temps , et même

#après qu'il se fut fixé dans la capitale, il retournait chaque année vers l'automne , à Château- Thierry, pour y visiter son bien et le vendre en détail; car Jean , comme on sait, mangeait le fonds ai^ec le retenu.

Lorsque tout le bien de La Fontaine fut dissipé, et que l'empoisonnement de Madame l'eut privé de la charge de gentilhomme qu'il remplissait auprès d'elle , madame de La Sablière le recueillit dans sa maison et l'y soigna pendant plus de vingt ans. Abandonné dans ses mœurs, perdu de fortune, n'ayant plus ni feu ni lieu, ce fut pour lui et pour son talent une inestimable res-

source que de se trouver maintenu, sous le& auspices: d'une femme aimable, au sein d'une société spirituelle et de bon goût , avec/toutes les douceurs de Faïssance. Il sentît vivement le prix

LA FONTAINE- lo5

de ce bienfait ; et cette inviolable amitié , faqpîi* lière a la fois et respectueuse , que la mort seule put rompre , est un des sentiments naturels qu'il réussit le mieux à exprimèJL Aux pieds de ma* dame de La Sablière et des autres femmes distinguées qî^il célébrait en les respectant, sa muse parfois souillée reprenait une sorte de pureté et de fraîcheur, que ses goûts un peu vulgaires, et^ . de moins en moins scrupuleux avec l'âge , ne tendaient que trop à affaiblir. Sa vie , ainsi ordonnée dans son désordre, devint double , et il^ en fit deux parts : Fune, élégante, animée , spi- % rituelle , au grand jour, bercée entre les jeux de la poésie et les illusions du cœur ; rai)|;re obscure et honteuse, il faut le dire, et livrée à ces égarements prolongés des sens que la jeunesse embellit du nom de volupté , mais qui sont comme un vice au front du vieillard. Madame de La Sablière elle-même , qui reprenait La Fontaine , n'avait pa& été toujours exempte de passions humaines et de faiblesses selon le monde ; mais, lorsque Vinfidélité du marquis de La Fare lui eut laissé le cœur libre et vide , elle sentit que nul autre que Dieu ne pouvait désormais le remplir, et elle consacra ses dernières années aux pratiques les plus actives de la charité chrétienel Cette conversion aussi sincère qu'éclatante eut lieu en 1685. La Fontaine en fut touché comme d'un

exemple à suivre; sa fragUité et d'autres liaisons qu'il contracta vers cette époque le détournèrent^ et ce ne fut que dix ans après , quand la mort de madame de La Sab^fife lui eut donné un second et solennel avertissement, que cette bonne pensée germa

en lui pour n'en plus sortir. Mais, dès 1684, nous avons de lui- un admirable Discours en vers , qu'il lut le jour de sa réception à l'Académie française, et dans lequel, s'adressant à sa bienfaitrice , il lui expose avec candeur l'état de son ame :

Des solides plaisirs je n'ai suivi que l'ombre> J'ai toujours abusé du plus cher de nos biens. Les pensers amusants^, les yagues entretiens , Vains enfants du loisir, délices chimériques ; Les romans et le jeu , peste des républiques , Par qui sont dévoyés les esprits les plus droits , Ridicule fureur qui se moque des lois ; Cent autres passions des sages condamnées, Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années. L'usage des vrais biens réparerait ces maux ; Je le sais, et je cours encore à des biens faux.

Si faut-il qu'à la fin de tels pensers nous quittent.; Je ne vois plus d'instant qui ne m'en sollicitent : Je recule , et peut-être attendrai-je trop tard \ Car qui sait les moments prescrits à son départ? Quels qu'ils soient , ils sont courts

C'est , on le voit , une confession grave , ingénue , oii l'onction religieuse et une haute mora* lité n'empêchent pas un reste de coup d'œil

LA FONTAINE. " IO7

amoureux Ters ces chimériques délices dont on est mal détaché. Et puis une simplicité d'exagération s'y mêle : les romans et le jeu qui ont égaré le pécheur ^onhi peste de\$ républiques ^ une fureur qui se moque des lois. Et plus loin :

Que me serrent ces vers avec soin composés? N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ? C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre , Et qu'au moins vers ma fin je ne commence

à vivre; Car je n'ai pas vécu , j'ai servi deux tyrans ; Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans. Qu'est-ce que vivre, Iris? vous pouvez nous l'apprendre; Votre réponse est prête, il me semble l'entendre : C'est jouir des vrais biens avec tranquillité , Faire usage du temps et de l'oisiveté , S'acquitter des honneurs dus à l'Etre suprême, Renoncer aux Phylis crt faveur de soi-même , Bannir le fol amoiir et les vœux impuissants , Gomme Hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

Sincère , éloquente , sublime poésie , d'un tour singulier, où la vertu trouve moyen de s'accommoder avec l'oisiveté , où les Phylis se placent à côté de l'Etre suprême, et qui fait naître un sourire dans une larme ! Que La Fontaine n'a-t-il connu le Dieu des bonnes gens? il lui en aurait moins coûté pour se convertir.

Au premier abord, et a ne juger que par les œuvres, Fart et le travail paraissent tenir peu de place chez La Fontaine, et^ si l'ataplton de la critique n'avait été éveillée sur ce point par quelques mots de ses préfaces et par quelques

témoignages contemporains , on n'eût jamais songé probablement à en faire l'objet d'une question. Mais le poète confesse , en tête de

Psyché^ que ta prose lui coûte autant que les vers. Dans une de ses dernières fables au duc de Bourgogne , il se plaint cje fabriquer à force de temps des vers moins sensés que la prose du jeune prince. Ses manuscrits présentent beaucoup de ratures et de changements; les mêmes morceaux y sont recopiés plusieurs fois, et souvent avec des corrections heureuses. Par exemple, on a retrouvé, tout entière de sa main, une première ébauche de la fable intitulée le Renard , les Mouches et le Hérisson ^ et en la

comparant h celle qu'il a fait imprimer, on voit que les deux versions n'ont de commun que deux vers. Il est hiême plaisant de voir quel soin religieux il apporte aux errata : cf II s'est glissé, dit-il en tête de <r son second recueil^ quelques fautes dans Tim- «f pression. J'en ai fait faire un errata; mais ce i< sont de légers remèdes pour un défaut consicc déorable. Si on veut avoir quelque plaisir de la «r lecture de cet ouvrage, il faut que chacun fasse w corriger ces fautes k la main dans son exemff plaie, ainsi qu'elles sont marquées par chaque V errata, apsi bien pour les deux* premières K parties que pour les dernières. » Que conclure de toutes ces preuves ? Que La Fontaine était

de l'école de Boileau et de Racine. en poésie ^ qu'il suivait les mêmes procédés de composition studieuse , et qu'il fai^t difficilement ses vers faciles? pas le moins du monde : La Fontaine me l'affirmerait en face , que je le renverrais a Baruch, et que je ne le croirais pas. Mais il avait, comme tout poète , ses secrets , ses finesses , sa correction relative ; il s'en souciait peu ou point dans ses. lettres en vers ; peu encore , mais davantage, dans se\$ contes; il y visait tout-à-fait dans ses fables. Sa paresse lui grossissait la peine, et il aimait k s'en plaindre par manie. La Fontaine lisait beaucoup , non seulement les modernes Italiens et Gaulois , mais les anciens , dans les textes ou en traduction ; il s'en glorifie à tout propos :

Térence est dans mes mains , je m'instruis dans Horace ; Homère et son rival sont mes dieux du Parnasse j

Je le dis aux rochers , etc '

Je chéris TArioste et j'estime le Tasse; Plein de Machiavel , en-tété de Bocace , J'en parle si souvent qu'on en est étourdi ; J'en

lis qui sont du nord et qui sont du midi.

Fera-t-on de lui un savant ? Son érudition a pour cela de trop singulières méprises , et se permet des confusions trop charmantes. Il a écrit dans sa Vie d'Esopé : << Comme Planudes vivait dans « un siècle où la mémoire des choses arrivées à K Esopé ne devait pas être encore éteinte, j'ai

« cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé, j* En écnvant ceci, il oubliait que dix-neuf siècles s'étaient écoulés enU^e le Phrygien et celui qu'on lui donne pour biographe, et que le moine grec ne vivait guère" plus de deux siècles avant le règne de Louis^le-Grand. Dans une épître à Huet en faveur des anciens contre les modernes» et à l'honneur de Quintilien en particulier, il ea revient à Platon , son thème favori , et déclare qu'on ne pourrait trouver entre les sages modernes un seul approchant de ce grand philosophe, tandis que

La Grèce ca foarmillait dans son moindre canton.

11 attribue la décadence de l'ode en France a une cause qu'on n'imagineraît jamais :

Tode qui baisse un peu

Veut de la patience, et nos gens ont du feu.

D'ailleurs , en cette remarquable épître , il proteste contre l'imitation servile des anciens, et cherche à exposer de quelle nature est la sienne. Nous conseillons aux curieux de comparer ce passage avec la fin de la deuxième épître d'André Chénier; l'idée au fond est la même , mais on verra, en comparant lune et l'autre expression , toute la difflérencQ profonde qui sépare un poète ar-

tiste comme Chénier, d'avec un poète d'instinct comme La Fontaine.

Ce qui est vrai jusqu'ici de presque tous nos poètes, excepté Molière et peut-être Corneille ;

fi est vrai de Màrot^ de Ronsard^ de Régnier, albërbe , de Boileau , de Racipe et d'André ief, Fest aussi de La Fontaii^ : lorsqu'on a parcouru «es divers inérites , il faut ajouter que c'est encore par le style qu'il vaut leT mieux. Chez Molière au contraire, chez Dante, Shakspeare et Milton, le style égale l'invention sans doute, mais né la dépasse pas ; la manière de dire y réfléchit fe fond, sans l'éclipser. Quant a la façon de La Fontaine, elle est trop connue et trop bien analysée ailleurs pour que j'essaie d'y^iBvcnir. Qu'il me suffise de faire remarquer qu'il y entre une proportion assez grande de fadeurs galantes et de faux goût pastoral , que nous blâmerions dans Saint-Evremond et Voiture , mais •que nous aimons ici. C'est qu'en effet ces fadeurs et ce faux goût n'en sont plus, du moment qu'ils ont passé sous cette plume enchanteresse, et qu'ils se sont rajeunis de tout le charme d'alentour. La Fontaine manque un peu de souffle et de «uite dans ses compositions ; il a , chemin faisant , des distraéftions fréquentes qui font fuir son style et dévier sa pensée 3 ses vers délicieux , en découlant comme un ruisseau, sommeillent parfois , ou s'égarent , et ne se tiennent plus ; mais cela même constitue une manière , et il en

est de cette manière comme de toutes celles des homoptes de génie : ce qui autre part serait indijflTérent ou mauvais, y deyient uix tyait de caractère ou une grâce piquante. t^^

La conversion de madame de Là Sablière, que La Fontaine n'eut pas le courage d'imiter, avait laissé notre ^oète assez dés-œuvré et solitaire. Il continuait de loger chez cette dame j mais elle ne réunissait plus la même compagnie qu'autrefois, et elle s'absentait fréquemment pour visiter ^ des pauvres ou des malades. C'est alors surtout qu'il se livra , pour se désennuyer, k la société du pjÀnce de Conti et de MM. de Vendôme dont on sait les mœurs, et que, sans rien perdre au fond du côté de l'esprit, il exposa aux regards de tous une vieillesse cynique et dissolue , mal déguisée sous les roses d'Anacréon. Maucroix , Racine et ses vrais amis s'affligeaient de ces déré-*" glements sans excuse; l'austère Boileau avait,, cessé de le voir. Saint-Evremond, qui cherchait à l'attirer, en Angleterre , auprès de la duchesse de Mazarin, reçut de la courtisane Ninon une lettre où elle lui disait : « J'ai su que vous souhai- « tiez La Fontaine en Angleterre ; on n'en jouit cr guère à Paris; sa tête est bien affaiblie. C'est « le destin des poètes : le Tasse et Lucrèce l'ont « < éprouvé. Je doute qu'il y ait du philtre amou- « reux pour La Fontaine, il n'a guère aimé de

LA FONTAINE. li5

t femmes qui en eussent pu faire la dépense. » La tête de La Fontaine ne baissait pas comme le croyait Ninon j mais ce qu'elle dit du philtre amoureux et des sales amours n'est que trop vrai : il touchait souvent de l'abbé de Chaulieu des gratifications dont il faisait un singulier et triste usage. Par bonheur^ une jeune femme riche et belle, madame d'Hervart, s'attacha au poète, lui offrit l'atrait de sa maison , et devint pour lui, à force de soins et de prévenances, une autre La Sablière. A la mort de cette dame, elle recueillit le vieillard, et l'environna d'amitié jusqu'au dernier

moment. C'est chez elle que l'auteur de Joconde[^] touché enfin de repentir, revêtit le ciUce qui ne le quitta plus. Les détails de cette pénitence sont touchants ^ La Fontaine la consacra publiquement par une traduction du Dies irœ, qu'il lut à l'Académie , et il avait formé le dessein de paraphraser les Psaumes avant de mourir. Mais a part le refroidissement de la maladie et de l'âge, on peut douter que celte tâche , tant de fois essayée par des poètes repentants, eût été possible à La Fontaine ou même à tout autre d'alors. A cette époque de croyances régnantes et traditionnelles, c'étaient les sens d'ordinaire, et non la raison, qui égaraient; on avait été libertin, on se faisait dévot ; on n'avait point passé par l'orgueil philosophique ni par l'impiété I. 8

Il4 CRITIQUES ET PORTRAITS.

sèche; on ne s'était pas attardé longuement dans les régions du doute -, on ne s'était pas senti maintefois défaillir k la poursuite de la vérité- Les sens charmaient Fâme pour eux-mêmes, et non comme une distraction étourdissante et fougueuse ^ non par ennui et désespoir. Puis, quand on avait épuisé les désordres, les erreurs, et qu'on revenait a la vérité suprême , on trouvait un asile tout préparé, un confessionnal , un oratoire, un cilice qui matait la chair; et l'on n'était pas, comme de nos jours, poursuivi encore, jusqu'au sein d'une foi vaguement renaissante, par des doutes effrayants, d'éternelles obscurités et un abîme sans cesse ouvert : — je me trompe ; il y eut un homme alors qui éprouva tout cela , et il manqua en devenir fou : cet homme , c'était Pascal.

Septembre 1829.

Les grands poètes, les poètes de génie, indépendamment des genres[^] et sans faire acception de leur nature lyrique , épique ou dramatique , peuvent se rapporter a deux familles glorieuses, qui , depuis bien des siècles , s'entremêlent et se détrônent tour à tour, se disputent la prééminence en renommée , et entre lesquelles , selon les temps , l'admiration des hommes s'est inégalement répartie. Les poètes primitifs, fondateurs, originaux sans mélange[^] nés d'eux-mêmes

II6 CRITIQUES ET POHTRAITS.

et fils de leurs œuvres, Homère, Pindare, Eschyle, Dante et Shakspeare, sont quelquefois sacrifiés, préférés le plus souvent, toujours opposés aux génies studieux, polis, dociles, essentiellement éducatibles et perfectibles des époques moyennes. Horace , Virgile , le Tasse , sont les chefs les plus brillants de cette famille secondaire, réputée , et avec raison, inférieure à son aînée, mais d'ordinaire mieux comprise de tous, plus accessible et plus chérie. Parmi nous, Corneille et Molière s'en détachent par plus d'un côté. Boileau et Racine y appartiennent tout-à-fait et la décorent, surtout Racine, le plus merveilleux, le plus accompli en ce genre, le . plus vénéré de nos poètes. C'est le propre des écrivains de cet ordre d'avoir pour eux la presque unanimité des suffrages, tandis que leurs illustres adversaires qui, plus hauts qu'eux en mérite , les dominant même en gloire , sont à chaque siècle remis en question par une certaine classe de critiques. Cette différence de renommée est une conséquence nécessaire de celle des talents. Les uns, véritablement prédestinés et divins[^] naissent avec leur lot, ne s'occupent guère a le grossir grain à grain en cette vie, mais le dispensent avec profusion et comme à pleines

maines en leurs œuvres; car leur trésor est inépuisable au-dedans. Us font, sans trop s'inquiéter

1er ni se rendre compte de leurs moyens de faire; ils ne se replient pas à chaque heure de veille sur eux-mêmes; ils. ne retournent pas la tête en arrière à chaque instant pour mesurer la route qu'ils ont parcourue et calculer celle qui leur reste; mais ils marchent à grandes journées sans se lasser ni se contenter jamais. Des changements secrets s'accomplissent en eux , au sein de leur génie , et quelquefois le transforment ; ils subissent ces changements comme des lois, sans s'y mêler, sans y aider artificiellement, pas plus que l'homme ne hâte le temps où ses cheveux blanchissent , l'oiseau la mue de son plumage, ou l'arbre les changements de couleur de ses feuilles aux diverses saisons; et, procédant ainsi d'après de grandes lois intérieures et une puissante donnée originelle , ils arrivent à laisser trace de leur force en des œuvres sublimes, monumentales, d'un ordre réel et stable sous une irrégularité apparente comme dans la nature, d'ailleurs entrecoupées d'accidents, hérissées de cimes, creusées de profondeurs: voilà pour les uns. Les autres ont besoin de naître en des circonstances propices, d'être cultivés par l'éducation et de mûrir au soleil 3 ils se développent lentement, sciemment, se fécondent par l'étude et s'accouchent eux-mêmes avec art. Ils montent par degrés, parcourent les ia-

ILS CRITIQUES ET PORTRAITS.

tervalles et ne s'élancent pas au but du premier bond ; leur génie grandit avec le temps et s'édifie comme un palais auquel on ajouterait chaque année une assise; ils ont de longues heures de réflexion et de silence durant lesquelles ils s'arrêtent pour réviser leur plan et délibérer : aussi l'édifice, si jamais il se termine, est-il

d'une conception savante , noble , lucide , admirable , d'une harmonie qui d'abord saisit l'œil , et d'une exécution achevée. Pour le comprendre, l'esprit du spectateur découvre sans peine et monte avec une sorte d'orgueil paisible l'échelle d'idées par laquelle a passé le génie de l'artiste. Or , suivant une remarque très fine et très juste du père Tournemine , on n'admire jamais dans un auteur que les qualités dont on a le germe et la racine en soi. D'où il suit que , dans les ouvrages des esprits supérieurs^ il est un degré relatif où chaque esprit inférieur s'élève, mais qu'il ne franchit pas, et d'où il juge l'ensemble comme il peut. C'est presque comme pour les familles de plantes étagées sur les Cordillères, et qui ne dépassent jamais une certaine hauteur, ou plutôt c'est comme pour les familles d'oiseaux dont l'essor dans l'air est fixé à une certaine limite. Que si maintenant, à la hauteur relative où telle famille d'esprits peut s'élever dans l'intelligence d'un poème, il ne se rencontre pas une qualité cor^

respondante qui soit comme une pierre où mettre le pied, comme une plate-forme d'où l'on contemple tout le paysage; s'il y a là un roc à pic , un torrent , un abîme , qu'advient-il alors? Les esprits qui n'auront trouvé où poser leur vol s'en reviendront comme la colombe de l'arche, sans même rapporter le rameau d'olivier. — Je suis à Versailles, du côté du jardin , et je monte le grand escalier ; l'haleine me manque au milieu et je m'arrête; mais du moins je vois de là en face de moi la ligne du château, ses ailes, et j'en apprécie déjà la régularité , tandis que si je gravis sur les bords du Rhin quelques sentier tournant qui grimpe à un donjon gothique, et que je m'arrête d'épuisement à mi-côte , il pourra se faire qu'un mouvement de terrain , un arbre, un buisson, me dérobe la vue tout entière ^ . C'est là l'image vraie des deux poésies. La poésie racinienne est construite de telle sorte

qu'à toute hauteur il se rencontre des degrés et des points d'appui avec perspective pour les infirmes : l'œuvre de Shakespeare a l'accès plus rude , et l'œil ne l'embrasse pas de tout point; nous savons de fort hon-

^ U faut tout dire. Si les esprits supérieurs. les génies à pic, . ne frètent pas pied à divers degrés aux esprits inférieurs , ils en portent un peu la peine, et ne distinguent pas eux-mêmes les différences d'élévation entre ces esprits estimables qui votent (Ténian) tous confondus ^ ^ à ^ ns la plaine au même Jii veau. de terre. " * . ? * \ .. ' ,

nêtes gens qui ont sué pour y aborder , et qui , après s'être heurté la vue sur quelque butte ou sur quelque bruyère , sont revenus en jurant de bonne foi qu'il n'y avait rien là haut ; mais , à peine redescendus en plaine , la maudite tour enchantée leur apparaissait de nouveau dans son lointain I mille fois plus importune aux pauvres gens que ne Tétait à Boileau celle de Montlhéry :

Ses murs, dont le sommet se dérober h la vue, Sur la dme d'un roc s'allongent dans la nue ; Et, présentant de loin leur objet ennuyeux , Du passant qui les fuit semblent suivre les yeux.

Mais nous laisserons pour aujourd'hui la tour de Montlhéry et l'œuvre de Shakespeare, et nous essaierons de monter, après tant d'autres adorateurs , quelques-uns des degrés , glissants désormais à force d'être usés, qui mènent au temple en marbre de Racine.

Racine, né en 1639 ^ h la Ferté-Milon , fat orphelin dès l'âge le plus tendre. Sa mère , fille d'un procureur du roi des eaux et forêts à Villers- Cotterets , et son père , contrôleur du grenier à sel

de la Ferté-Milon, moururent à peu d'intervalle de temps l'un de l'autre. Agé de quatre ans, il fut confié aux soins de son grand-père maternel, qui le mit très jeune au collège à Beauvais; et après la mort de son père, il passa à Port-Royal de Châlons sa grand'mère et une de

ses tantes s'étaient retirées. C'est de là que datent les premiers détails intéressants qui nous aient été transmis sur l'enfance du poète. L'illustre solitaire Antoine Le Maistre l'avait pris en amitié singulière, et l'on voit par une lettre qui s'est conservée, et qu'il lui écrivait dans une des persécutions, combien il lui recommandait d'être docile et de bien soigner, durant son absence, ses oncles volumes de saint Chrysostôme. Le petit Racine en vint rapidement à lire tous les auteurs grecs dans le texte; il en faisait des extraits, les annotait de sa main, les apprenait par cœur. C'étaient tour à tour Plutarque, le Banquet de Platon, saint Basile, Pindare, ou, aux heures perdues, Théagène et Chariclée. Il décelait déjà sa nature discrète, innocente et rêveuse, par de longues promenades, un livre à la main (et qu'il ne lisait pas toujours), dans ces belles solitudes dont il ressentait les douceurs jusqu'aux larmes. Son talent naissant s'exerçait dès-lors à traduire en vers français les hymnes touchantes du Bréviaire, qu'il avait reléguées depuis; mais il se complaisait surtout à célébrer Port-Royal, le paysage, l'étang, les jardins et les prairies. Ces productions de jeunesse que nous possédons attestent un sentiment vrai sous l'inexpérience extrême et la faiblesse de l'expression et de la couleur; avec un peu d'atten-

tion, on y démêle en quelques endroits comme un écho lointain, comme un prélude confus des chœurs mélodieux d'Esther :

Je Tois ce cloître Ténérable , Ces beaux lieux du ciel bien
aimés , Qui de cent temples animés Cachent la richesse adorable.

C'est dans ce chaste paradis Que règne , en un trône de lys ,

La virginité sainte ; C'est là que mille anges mortels

D'une éternelle plainte Gémissent au pied des autels.

Sacrés palais de l'innocence , Astres -vivants , chœurs glorieux
, Qui faites voir de nouveaux cicux , Dans ces demeures de silence
, Non , ma plume n'entreprend pas De tracer ici vos combats ,

Vos jeûnes et vos veilles 5 Il faut , pour en bien révéler

Les augustes merveilles, Et les taire et les adorer.

11 quitta Port-Royal après trois ans de séjour; et vint faire sa
logique au collège d'Harcourt a Paris. Les impressions pieuses et
sévères qu'il avait reçues de ses premiers maîtres s'affaiblirent
par degrés dans le monde nouveau où il se trouva entraîné. Ses
liaisons avec des jeunes gens aimables et dissipés , avec l'abbé Le
Yasseur, avec La Fontaine qu'il connut dès ce temps-là, le mirent
plus. que jamais en goût de poésie, de

romans et de théâtre. Il faisait des sonnets galants en se ca-
chant de Port-Royal et des jansénistes, qui lui envoyaient lettres
sur lettres avec menaces d'anathème. On le voit, dès 1660, en re-
lation avec les comédiens du Marais au sujet d'une pièce que
nous ne connaissons pas. Son ode aux Nymphes de la Seine pour
le mariage du roi était remise a Chapelain , qui la recevait a^ec la
plus grande bonté du monde ^ et, tout malade qu'il était ^ la re-
tenait trois jours ^ y faisant des re-^ marques par écrit : la plus
considérable de ces remarques portait sur les IVitons^ qui n'ont

jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer. Cette pièce valut à Racine la protection de Chapelain et une gratification de Colbert. Son cousin Vitart, intendant du château de Chevreuse, l'y envoya une fois pour surveiller en sa place les ouvriers maçons, vitriers, menuisiers. Le poète est déjà tellement habitué au tracas de Paris, qu'il se considère à Chevreuse comme en exil 5 il y date ses lettres de Babylone; il raconte qu'il va au cabaret deux ou trois fois le jour, payant à chacun son pour-boire, et qu'une dame l'a pris pour un sergent; puis il ajoute : « Je lis cf des vers, je tâche d'en faire ; je lis les aventures » de l'Arioste, et je ne suis pas moi-même sans « f aventures. » Tous ses amis de Port-Royal, sa taMe, ses maîtres, le voyant ainsi en pleine voie

de perdition, s'entendirent pour Ten tirer. On lui représenta vivement la nécessité d'un état, et on le décida à partir pour Uzès en Languedoc, chez un de ses oncles maternels, chanoine régulier de Sainte- Geneviève, avec espérance d'un bénéfice. Le voilà donc pendant tout l'hiver de 1661, le printemps et l'été de 1662, à Uzèd^ tout en noir de la tête aux pieds, lisant saint Thomas pour complaire au bon chanoine, et l'Arioste ou Euripide pour se consoler 5 fort caressé de tous les maîtres d'école et de tous les curés des environs, à cause de son oncle, et consulté par tous les poètes et les amoureux dt, province sur leurs vers, à cause de sa petite renommée parisienne et de son ode célèbre sur la Pcdxj d'ailleurs sortant peu, s'ennuyant beaucoup dans une ville dont tous les habitants lui semblaient durs et intéressés comme des baillis '^ se comparant à Ovide au bord du Pont-Euxin, et ne craignant rien tant que d'altérer et de corrompre dans le patois du midi cet excellent et vrai français, cette pure fleur de froment dont on se nourrit devers la Ferté-Milon, Château- Thierry et Reims. La nature elle-même ne le séduit que médiocrement : « Si

le pays de soi « avait un peu de délicatesse, et que les rochers « y fussent un peu moins fréquents, on le pi'en-, ^ (drait pour un vrai pays de Cythère ^ » JB^

. llÂGIKE. 125

ces rochers rimportunent ; la chaleur Tétouffe, et les cigales lui gâtent les rossignols. Il trouve les passions du midi violentes et portées à Texcès; pour lui y sensible et tempéré , il vit de réflexion et de silence ; il garde la chambre et lit beaucoup, sans même éprouver le besoin de composer. Ses lettres à l'abbé. Le Vasseur sont froides, fines, correctes, fleuries, mythologiques et légèrement railleuses ; 1q bel-esprit sentimental et tendre qui s'épanouira dans Bérénice y perce de toutes parts y ce ne sont que citations italiennes et qu'allusions galantes ; pas une crudité comme il en échappe entre jeunes gens , pas un détail ignoble, et l'élégance la plus exquise jusque dans la plus étroite familiarité. Les femmes de ce pays l'avaient ébloui d'abord, et peu de jours après son arrivée, il écrivait à La Fontaine ces phrases qui donnent à penser : cr Toiites les « femmes y sont éclatantes , et s'y ajustent d'une « façon qui est la plus naturelle du monde ; et , i< pour ce qui est de leur personne ,

« Color ver us , corpus-solidum et succi plénium;

« mais comme c'est la première chose dont on « m'a dit de me donner garde , je ne veux pas « en parler davantage ; aussi bien ce serait profc faner la maison d'un bénéficié comme celle

« ôii je suis , que d'y faire de longs discours sur

« cette matière : Domus mea^ domus oraiionis^ « C'est pourquoi vous devez vous attendre que «f je ne vous en parlerai plus

du tout. On m'a « dit : Soyez aveugle. Si je ne puis l'être tout-à- (c fait, il faut du moins que je sois muet^ car,. «. voyez- vous , il faut être régulier avec les réguliers, comme j'ai été loup avec vous et avec les (c autres loups vos compères. » Mais ses habitudes naturellement chastes et réservées prévalurent , quand il ne fut plus entraîné par des compagnons de plaisir ; et quelques mois après , il répondait fort sérieusement à une insinuation railleuse de l'abbé Le Vasseur que , Dieu merci , sa liberté était sauve encore, et que, s'il quittait le pays^ il remporterait son cœur aussi sain et aussi entier qu'il l'avait apporté ; et là-dessus il raconte un danger récent auquel sa faiblesse a heureusement échappé. Ce passage est assez peu connu, et jette assez de jour dans l'âme de Racine, pour devoir être cité tout au long. « Il y a ici une demoiselle ((fort bien faite et d'une taille fort avantageuse. « Je ne l'avais jamais vue qu'à cinq ou six pas, et « je l'avais toujours trouvée fort belle ; son teint (c me paraissait vif et éclatant^ les yeux, grands et « d'un beau noir, la gorge et le reste de ce qui se cf découvre assez librement dans ce pays , fort ce blanc. J'en avais toujours quelque idée assez «c tendre et assez approchante d'une inclination j

(r mais je ne la voyais qu'a l'église : car , comme « je vous ai mandé , je suis assez solitaire , et « plus que mon cousin ne me l'avait recommandé . ce Enfin je voulus voir si je n'étais point trompé * •f dans l'idée que j'avais d'elle , et j'en trouvai K une occasion fort honnête. Je m'approchai ^ d'elle , et je' lui parlai. Ce que je vous dis là « m'est arrivé il n^y a pas un mois , et je n'avais «f d'autre dessein que de voir quelle réponse elle « me ferait. Je lui parlai donc indifféremment ; ce mais sitôt que j'ouvris la bouche , et que je if Tenvisageai , je pensai demeurer interdit. Je « trouvai sui* son visage de certaines bigarrures , «e comme si

elle eût relevé de maladie ; et cela « f me fit bien changer mes idées. Néanmoins je « ne demeurai pas , et elle me répondit d'un air « fort doux et fort obligeant; et, pour vous dire c< la vérité , il faut que je l'aie prise dans quelque « mauvais jour, car elle passe pour fort belle « dans la ville, et je connais beaucoup de jeunes « gens qui soupirent pour elle du fond de leur « cœur. Elle passe même pour une des plus sages « r et des plus enjouées. Enfin je fus bien aise de « cette rencontre , qui servit du moins a me déc< livrer de quelque commencement d'itiquié- « tude ; car je m'étu- die maintenant à vivre un K peu plus raisonnablement , et à ne me pas « laisser emporter à toutes sortes d'objets. Je

f(commence mon noviciat. . • » Racine avait alors vingt-trois ans. La naïveté d'inipressions et l'enfahce de cœur qui éclatent dans soh récit niarquent le point de départ d'où il s'avança' graduellement, à force d'expérience et d'étude ;j|, jusqu'aux der- nières profondeurs de la meine pas-" sion dansi Phèdre. Gep^dant son noviciat tié s'acheva pas : il s'ennuya d'attendre un bénéfice qu'on lui promettait toujours ; et , laissant Ik les cha- noines et la province , il revint 'à Paris , ou . son ode de la Re- nommée aux Muse^ lui valut une nouvelle gratification, son en- tr'ée à la cour, et d'être connu de Despréaux et dé Molière. La Thébaïde suivit de près. Jusque-là , Racine n'avait trouvé sur sa route que des protecteurs et des amis ; son premier succès dra- matique éveilla l'envie, et, dès ce moment, sa carrière fut semée d'embarras et fie dégoûts , doit sa sensibilité irritable faillit plus d'une fois s'aigrir^ où se dé- * courager. La. tragédie d! Alexandre le brouilla avec Molière et avec Corneille ; avec Mo- lière , parce qu'il lui retira l'ouvrage pour le dohner à l'Hôtel de Bourgogne ; avec Corneille , parce que l'illustre vieillard déclara au jeune homme, après avoir entendu sa pièce, qu'elle annonçait

un grand talent pour la poésie en général, mais non pour le théâtre. Aux représentations, les partisans de Corneille tâchèrent d'entraver le succès.

RAGUOE. lig

LES uns disaient que Taxile n'était point assez honnête homme; les autres, qu'il ne méritait point sa perte; les uns, qu'Alexandre n'était point assez amoureux; les autres, qu'il ne venait sur la scène que pour parler d'amour. Lorsque TXkt Andromaque y on reprocha à Pyrrhus un reste de férocité; on l'aurait voulu plus poli, plus galant, plus achevé. C'était une conséquence du système de Corneille, qui faisait ses héros tout d'une pièce, bons ou mauvais de pied en cap; à quoi Racine répondait fort judicieusement: ce Aristote, bien éloigné de nous demander des héros parfaits, veut au contraire que « les «personnages tragiques, c'est-à-dire ceux «c dont le malheur fait la catastrophe de la traie gédie, ne soient ni tout-à-fait bons ni tout-à- K fait méchants. Il ne veut pas qu'ils soient ex- « extrêmement bons, parce que l'union d'un « homme de bien exciterait plu^l'indignation « que la pitié d'un spectateur, ni qu'ils soient « méchants avec excès, parce qu'on n'a point pi- <r tié d'un scélérat. Il faut donc qu'ils aient une «f bonté médiocre, c'est-à-dire une vertu capable « de faiblesse, et qu'ils tombent dans le malheur «r par quelque faute qui les fasse plaindre sans « les faire détester. » J'insiste sur ce point, parce que la grande innovation de Racine et sa plus incontestable originalité dramatique consistent

130 CRITIQUES ET PORTRAITS.

précisément dans cette rédaction des person* nages héroïques à des proportions plus humaines^ plus naturelles', et dans cette analyse délicate des plus secrètes nuances du sentiment et de la passion. Ce qui distingue Racine, avant tout >A > dafns la composition du style , comme dans celle du drame, c'est la suite logique, la liaison \n^ interrompue des idées et des sentiments; c'est que chez lui tout est rempli sans vide et motivé sans réplique, et que jamais il n'y a lieu d'être surpris de ces changements brusques , de ces retours sans intermédiaire, de ces volte-faces subites, dont Corneille a fait souvent abus dans le jeu de ses caractères et dans la marche de ses drames. Nous sommes pourtant loin de reconnaître que , même en ceci , tout l'avantage au théâtre soit du côté de Racine ; mais lorsqu'il parut, toute, la nouveauté était pour lui, et ja nouveauté la mieux accommodée au goût d'une cour où se mêlaient tant de faiblesses, oii rien ne brillait qu'en nuances, et dont, pour tout dire , la chronique amoureuse , ouverte par une La Vallière, devait se clore par une Maintenons Il resterait toujours à savoir si ce procédé attentif et curieux, employé à l'exclusion de tout autre,' est dramatique dans le sens absolu du mot ; et pour notre part nous ne le croyons pas : mais il suffisait, convenons-en , à la société d'à-

lors , qui , dans son oisÎTeté polie 9 ne réclamait pas un drame plus agité , plus orageux , phis transportant^ pour parler comme madame de Sévigné^ et qui s'en tenait volontiers à Bérénice j g|en attendant Phèdre^ le chef-d'tœuvre du genre« Cette pièce de Bérénice fut commandée à Racine par Madame, duchesse d'Orléans^ qui soutenait à la cour les nouveaux poètes , et qui joua cette fois a Corneille le mauvais tour de le mettre aux prises, en champ clos , avec son jeune rival. P'un autre coté , BoLteau , ami fidèle et sincère, défendait Racine contre la cohue des auteurs , le

relevait de ses découragements passagers, et l'excitait , à force de sévérité , a des progrès sans relâche. Ce contrôle journalier de Boileau eut été funeste assurément à un auteur de libre génie , de verve impétueuse ou de grâce nonchalante , à Molière , à La Fontaine, par exemple ; il ne put être que profitable à Racine, qui, avant de connaître Boileau , suivait déjà cette voie de correction et d'élégance continue, où celui-ci le maintint et Tafermit. Je crois donc que Boileau avait raison lorsqu'il se glorifiait d'avoir appris à Racine à faire difficilement des vers faciles; mais il allait un peu loin, si, comme on l'assure, il lui donnait pour précepte de faire ordinairement , • le second vers avant le premier.

Vi^{fm}Andromaque , qui parut en 1667, jus[^]

15[^] CRITIQUES ET PORTRAITS.

qu'à Phèdre[^] dont le triomphe est d[^] 1677, dix années s'écoulèrent; on sait comment Racine les remplit. Animé par la jeunesse et l'amour de la gloire , aiguillonné à la fois par ses admirateurs et ses envieux , il se livra tout entier au développement de son génie. Il rompit directement avec Port-Royal ; et , à propos d'une attaque de Nicole contre les auteurs de théâtre, il lança une lettre piquante qui fit scandale et lui attira des représailles. A force d'attendre et de solliciter, il avait enfin obtenu un bénéfice , et le privilège de la première édition d'Andromaque est accordé" au sieur Racine, prieur de L'Épinai. Un régulier lui disputa ce prieuré ; un procès s'ensuivit , auquel personne n'entendit rien ; et Racine ennuyé se désista, en se vengeant des juges par la comédie des Plaideurs qu'on dirait écrite par Molière, admirable farce dont la manière décèle un coin inaperçu du poète, et fait ressouvenir qu'il lisait Rabelais , Marot , même Scarron , et tenait sa place au cabaret entre Chapelle et La Fontaine. Cette vie si

pleine, où, sur un grand fonds d'étude , s'ajoutaient les tracas littéraires , les visites à la cour, l'Académie a partir de 1673, et peut-être aussi , comme on l'en a soupçonné, quelques tendres faiblesses au théâtre, cette confusion de goûts, de plaisirs et de gloire, retint ' Racine jusqu'à l'âge de trente-huit ans, c'est-à-

AACIKE. 1 55

dire jusqu'en 1677) époque où il s'en dégagea pour se marier chrétiennement et se convertir.

Sans doute ses deux dernières pièces, *l'Esther* et *Phèdre* , avaient excité contre Fauteur un redoublement d'orage. Tous les auteurs sifflaient les jansénistes pamphlétaires , les grands seigneurs surannés et les débris des précieuses Boyer, Leclerc , Coras , Perrin , Pradon , Longepierre , Fontenelle, Barbier-d'Aucourt, le duc de Nevers, madame Des Houlières et l'Hôtel de Bouillon, s'étaient ameutés sans pudeur, et les indignes manœuvres de cette cabale avaient pu inquiéter le poète ; mais enfin ses pièces avaient triomphé; le public s'y portait et y applaudissait avec larmes; Boileau qui ne flattait jamais , même en amitié , décernait au vainqueur une magnifique épître, et bénissait et proclamait fortuné le siècle qui voyait naître ces pompeuses merveilles. C'était donc moins que jamais pour Racine le moment de quitter la scène où retentissait son nom ; il y avait lieu pour lui à Tenivement , bien plus qu'au désappointement littéraire : aussi sa résolution était-elle tout-à-fait pure de ces bouderies mesquines auxquelles on a essayé de la rapporter. Depuis quelque temps, et le premier feu de Tâche, la première ferveur de l'esprit et des sens étant dissipée, le souvenir de son enfance, de ses maîtres, de sa tante , religieuse à PoM-Royal , avait ressaisi Se

cœur de Racine ; et la comparaison involontaire[^] qui s'établissait en lui entre sa paisible satisfaction d'autrefois et sa gloire présente si amère et si troublée j ne pouvait que le ramener au regret d'une vie régulière. Cette pensée secrète qui le m⁻^ vaiUait perce déjà dans la préface de Phèdre , H. dut le soutenir, plus qu'on ne croit, dans l'analyse profonde qu'il fit de cette douleur vertueuse d'une âme qui mau[^] le mal et s'y livre» Son propre cœur lui expliquait celui de Phèdre ; et si l'[^] suppose , comme il est assez vraisemblable , que ce qui le retenait malgré lui au théâtre éua quelque attache amoureuse dont il avait peine à se dépouiller, la ressemblance devient plus in*timeet peut atder k faire comprendre tout ce qu'il a mis en cette circonstance de déchirant[^] ^e réellement senti et de plus particulier qu'a l'ordinaire dans les combats de cette passion. Quoi qu'il en soit , le but moral de Phèdre est hors de doute j le grand Ârnauld ne put s'empêcher[^] ■ *[^] cher lui-même de le reconnaître , et ainsi fat presque vérifié le mot de l'auteur « qui espérait[^] ¥ au moyen de cette pièce , réconcilier la traie gédie avec quantité de personnes célèbres par leur piété et par leur doctrine, b Toutefois[^] en s'enfonçant davantage dans ses réflexions de réforme , Racine jugea qu'il était plus prudent et plus comsé(|uent de renoncer' au théâtre , et il ei[^]

RACINE. 135

sortit avec courage , mais sans trop d'efforts. Il se maria , se réconcilia avec Port-Royal , se pré- ' para , dans la vie domestique , à ses devoirs de père j et[^] comme le roi le nomma k cette époque .41 historiographe ainsi que Boileau , il ne négligea pas non plus ses devoirs d'historien : a cet effet » il commença par faire une espèce d'extrait du traité de Lucien sur la Manière d[^]

écrire VJSistoire^ et s'appliqua à la lecture de Mézerai y de Vittorio Siri et autres.

D'après le peu qu'on vient de lire sur le caractère , les mœurs et les habitudes d'esprit de Racine , il serait déjà aisé de présumer les qua* lités et les défauts essentiels de son œuvre, de prévoir ce qu'il a pu atteindre , et en même temps ce qui a dû lui manquer. Un grand art de combinaison , un calcul exact d'agencement^ une construction lente et successive, plutôt que cette force de i^oncepiion , simple et féconde , qui agit simultanément et par voie de cristallisation autour de plusieurs centres dans les cerveaux naturellement dramatiques ; de la présence d'esprit dans les moindres détails ; une singulière adresse à ne dévider qu'un seul fil à la fois ^ de Thabilité pour élaguer plutôt que de la puissance pour étendre; une science ingénieuse d'introduire et d'éconduire ses personnages ; parfois la silua^ lion capitale éludée, soit par un récit poinpeux,^

136 CRITIQUES IET PORTRAITS.

ff

soit par l'absence motivée du témoin le plus em-^ barrassant; et de même dans les caractères , rien . de divergent ni d'excentrique ; les parties ao* * cessoires, les antécédents peu commodes supprimés ; et pourtant rien de trop nu ni de trop %^ monotone , mais deux où trois nuances assorties sur un fond simple ; — puis , au milieu de tout cela , une passion qu'on n'a pas vu naître , dont le flot arrive déjà gonflé , mollement écumeux , et qui vous entraîne comme le courant blanchi d'une belle eau : voila le drame de Racine. Et si: Ton descendait à son style et a l'harmonie de sa versification , on y suivrait des beautés du même ordre re-

streintes aux mêmes limites, et des variations de ton, mélodieuses sans doute, mais dans l'échelle d'une seule octave. Quelques remarques, à propos de Britannicus, préciseront notre pensée et la justifieront si, dans ces termes généraux, elle semblait un peu téméraire. Il s'agit du premier crime de Néron, de celui par lequel il échappe d'abord à l'autorité de sa mère et de ses gouverneurs. Dans Tacite, Britannicus est un jeune homme de quatorze à quinze ans, doux, spirituel et triste*. Un jour, au milieu d'un festin, Néron ivre, pour le rendre ridicule, le forcé de chanter; Britannicus se mit à chanter une chanson, dans laquelle il était faite allusion à sa propre, destinée si précaire et à l'héritage paternel»

RAGINX. 137

tel dont on l'avait dépouillé; et, au lieu de rire et de se moquer, les convives émus, mécontents dissimulés qu'à l'ordinaire, parce qu'ils étaient ivres, avaient marqué hautement leur compassion. Pour Néron, tout pur de sang qu'il est encore, son naturel féroce gronde depuis longtemps dans son âme et n'attend que l'occasion de se déchaîner; il a déjà essayé d'un poison letal contre Britannicus. La débauche l'a saisi: il est soupçonné d'avoir souillé l'adolescence de sa future victime; il néglige son épouse Octavie pour la courtisane Acte. Sénèque a prêté son ministère à cette honteuse intrigue; Agrippine s'est révoltée d'abord, puis a fini par embrasser son fils et par lui offrir sa maison pour les rendez-vous. Agrippine, mère, fille, sœur et veuve d'empereurs, homicide, incestueuse, prostituée à des affranchis, n'a d'autre crainte que de voir son fils lui échapper avec le pouvoir. Telle est la situation d'esprit des trois personnages principaux au moment où Racine commence sa pièce*. Qu'a-t-il fait? Il est allé d'abord au

plus simple, il a trié ses acteurs; Burrhus l'a dispensé de Sénèque, et Narcisse de Pallas. Othon et Sénécion, jeunes voluptueux qui perdent le prince, ^ sont à peine nommés dans un endroit. 11 rapporte dans sa préface un mot sanglant de Tacite sur Agrippine : Quæ cunctis malæ dominatior Us

13d CRITIQUES ET PORTRAITS.

cupù Unibus flagrans, habebat in pavdibus PaA^

laiftem y et il ajoute : <t Je pe dis que ce mot-

ff d'Agrippine, car il y aurait trop.de choses k en

« dire. C'est elle que je me suis surtout eiOforcé

« de bien exprimer, et ma tragédie n'est pas

ff moins la disgrâce d'Âgrippine que la mort A»

ft Britannicus.% Et malgré ce dessein formel de

"^'auteur, le caractère d'Âgrippine n'est exprimé

qu'imparfaitement ; comme il Êillait intéresser à

sa disgrâce, ses plus odieux vices sont rejetéa

dans l'ombre ; elle devient un personnage peu

réel, vague, inexpliqué, une manière de mère

tendre et jalouse ; il n'est plus guère question de

ses adultères et de ses meurtres qa'en allusion,

à l'usage de ceux qui ont lu l'histoire dans Tacite.

Enfin 9 à la place d'Acte, intervient la roma-
 nesque Junie. Néron amoureux n'est plus que le
 rival passionné de Britannicus, et les côtés hideux
 du tigre disparaissent, ou sont touchés délicate-
 ment à la rencontre. Que dire du dénoûment ?
 de Junie réfugiée aux Vestales, et placée sous la
 protection du peuple , comme si le peuple pro-
 tégèait quelqu'un sous Néron ? Mais ce qu'on a
 droit surtout de reprocher à Racine, c'est d'avoir
 soustrait aux yeux la scène du festin. Britannicus
 est à table , on lui verse à boire ; quelqu'un de
 ses domestiques goûte le breuvage , comme c'est
 la coutume, tant on est en garde contre un

crimes mais Néron a tout prévu ; le breuvage ^■ est trouvé
 trop chaud » il faut y verser de Feau froide pour lé rafraîchir, et
 c'est cette eau froide <Ju'oii a eu le soin d'empoisonner. L'effet
 est soudain ; ce poison tue sur l'heure , et Locuste fl^é chargée de
 le préparer tel , sons peine de mort. Soit dédain pour ces circons-
 tances , soit difficulté de les exprimer en vers^ Racine les à 9égli-
 gée9 dans le récit de Burrhus ; il se borne à rendre l'effet moral
 de l'empoisonnement sur les spectateurs, et il y réussit; mais on
 doit avouer que même ^ur ce point il a rabattu de la bi^èveté in-
 cisive 9 de la concision éclatante de Tacite. Trop souvent , lors-
 qu'il traduit Tacite , comme lorsqu'il traduit la Bible , Racine se

fraie ^ * une route entre les qualités extrêmes des ori- a # ^naux,
et garde prudemment le milieu de la chaussée, sans approcher
des bords d'où l'on » *

voit le précipice. Nous préciserons tout à Tfaenra le fait pour
ce qui concerne la Bible ; nous n'en citerons qu'un exemple rela-
tivement à Tacite. Âgrippine, dans sa belle invective contre Né-
ron^ s'écrie , que d'un côté l'on entendra ia fille d^ . Gennamcu-
Sy et de l'autre le fils ctEtwbarbus ,

Ajpipuyé die Sénèque et dû tritmn Burrhns , .^

Qui , tous deux de l'exil rappelés par moi-même , Partagent à
mes yeux l'autorité suprême.

Qr Tacite dit : ÀwUreieur hinc Germanici filia ^

140 CRITIQUES ET PORTRAITS. ^

debiUs rursus Burrhus et exsul Sénecaj truned scilicet manu
et professorid Ungûâ , generis hu^ff^ mord regimen expostu-
lantes. Racine a évidem* ment reculé devant l'énergique insulte
de mattre d'école adressée à Sénèque et celle de manchot et de
mutilé adressée k Burrhus , et son Âgrippiiil» n'accuse pas ces
pédagogues de vouloir régenta le monde. En général , tous les dé-
fauts du style de Racine proviennent de cette pudeur de goût
qu'on a trop exaltée en lui, et qui parfois le laisse en deçà du bien
, en deçà du mieux.

BritannicuSy Phèdre y Athalie^ tragédie romaine , grecque et
biblique , ce sont là lés tiipis grands titres dramatiques de Racine
et sous lesquels viennent se ranger ses autres chefs-d'œuvre.
Nous nous sommes déjà expliqué sur notre admît * ration pour
Phèdre ^ pourtant , on ne peut se le dissimuler aujourd'hui, cette

pièce est encore moins dans les mœurs grecques que Sntanmcus dans les mœurs romaines. Hippolyte amoureux ressemble encore moins à l'Hippolyte chasseur , favori de Diane, que Néron amoureux au Néron de Tacite ; Phèdre reine-mère et régente pour son fils, a la mort supposée de son époux, compense amplement' Junie protégée par le peuple et mise aux Vestales. Euripide lui-même laisse beaucoup sans doute à désirer pour la vérité; il a déjà perdu le sens supérieur des

mi

il^

. AAGIIIE. l4i

tl^aditions mythologiques que possédaient si profondément Eschyle et Sophocle ; mais du moins chez hii on 'embrasse tout un ordre de choses \ le paysage , la religion , les rites , les souvenirs de &miUe, constituent un fond de réalité qui i|pe et repose l'esprit. Chez Racine tout ce qui n'«8t -pas Phèdre et sa passion échappe et fuit : la triste Aricie , les Pallantides , les aventures diverses dé Thésée , sa descente aux enfers; soi^ départ d'Athènes, ses démêlés avec Neptune ^ laissent à peine trace dans notre mémoire. En regardant de près, on y verrait des contradictions : Racine admet d'une part la version de Plutarque , qui suppose que Thésée , au lieu de descendre aux enfers , avait été simplement re-

Cenu prisonnier par un roi de Thrace dont il ^ « avait voulu ravir la femme pour son ami Piri- 1

thoîs, et d'autre part il fait dire à Phèdre : ^ ^

Je Taime, non point tel que l'ont tu les enfers....

Dans Euripide , Vénus apparaît en personne et se venge ; dans Racine , Vénus tout entière à sa proie attachée n'est qu'une admirable métaphore. Racine a quelquefois laissé à Euripide des détails de couleur qui eussent été aussi des traits de passion :

• Pieux ! que ne suis- je assise à Vombre des forêts ! Quand pourrai- je , au traders d'une noble poussière , Suivre de loin un char fnjant dans la carrière?

14s CRITIQUES ET PORTRAITS.

dit la Phèdre dç Racine. Dans Euripide ^ €é mouvement est beaucoup plus prolongé : Pbiè^ dre voudrait d'abord se désaltérer à l'eau puM des fontaines et s'étendre à l'ombre des peupliers ; puis elle s'écrie qu'on la conduise sur fai montagne , dans les forêts de pins, où les chiaito chassent le cerf, et qu'elle veut lancer le étutà thessalien; enfin elle désire l'arène sacrée d4 Xiimfta, où s'exetcent les coursiers rapides; et la nourrice qui, à chaque souhait^ l'a interrompue ^ lui dit enfin : « Quelle est donc cette nouvelle ff fantaisie? Vous étiez tout a l'heure sur la mon-" « tagne , à la poursuite des cerfs , et maintenant (f vous voilà éprise du gymnase et des exercices ^ <t(des chevaux ! Il faut envoyer consulter Vora*

(H (c cle.*». » Au troisième acte, au moment où Thésée j qu'on croyait mort, arrive, et quand A Phèdre, OEnone et Hippolyte sont en présence,

Phèdre ne trouve rien de mieux que de s'enfuii* en s'écriant :

Je ne dois désormais songer qu'à me cacher ;

c'est imiter Fart ingénieux de Timanthe , qui , à l'instant solennel, voila la tête d'Agamemnôn.

Tout ceci nous conduirait , si nous l'osions , à conclure avec Corneille que Racine avait un bien plus grand talent pour la poésie en général que pour le théâtre en particulier, et à soupçonner

HACiifi:. 143

que s'il fut dramatique en son temps , c'est que son temps était peu dramatique ; mais que probablement, s'il avait vécu de nos jours , son génie se serait. de préférence ouvert une autre voie[^] La vie de retraite , de ménage et d'étude , qu'il v[^]na pendant les douze années de sa maturité la plus entière [^] semblerait confirmer notre conjecture. Corneille aussi essaya pendant quelques années de renoncer au théâtre ; mais , quoique déjà sur le déclin , il n'y put tenir, et rentra bientôt dans l'arène. Rien de cette impatience ni de cette difficulté à se contenir ne paraît avoir troublé le long silence de Racine. Il écrivait l'histoire de Port-Royal, celle des campagnes du roi, prononçait deux ou trois discours d'académie, et s'exerçait à traduire quelques hymnes d'église. Madame de Maintenon le tira de son inaction , [^] vers 1688, en lui demandant une pièce pour Saint-Cyr; de là le réveil en sursaut de Racine à l'âge de quarante-huit ans; une nouvelle et immense carrière parcourue en deux pas : Esther pour son coup d'essai, Athalie pour son coup de maître. Ces deux ouvrages si soudains , si imprévus, si différents des autres, ne démentent-ils pas notre opinion sur Racine? n'échappent-ils pas aux critiques générales que nous avons hasardées sur son œuvre?

Racine , dans les sujets hébreux, est bien au«*

i44 CRITIQUES ET PORTRAITS.

trement à son aise que dans les sujets grecs et romains. Nourri des livres sacrés , partageant les croyances du peuple de Dieu, il

se tient strictement au récit de l'Ecriture, ne se croit pas obligé de mêler l'autorité d'Aristote à l'action , ni surtout de placer au cœur de son drame une intrigue amoureuse (et l'amour est dé toutes les choses humaines celle qui, s'appuyant sur une base éternelle, varie le plus dans ses formes selon les temps, et par conséquent induit le plus en erreur le poète). Toutefois, malgré la parenté des religions et la communauté de certaines croyances, il y a dans le judaïsme un élément à part, intime , primitif, oriental, qu'il importe de saisir et de mettre en saillie , sous peine d'être pâle et infidèle , même avec un air d'exactitude ; et cet élément radical , si bien compris de Bossuet dans sa Politique sacrée^ de M. de Maistre en tous ses écrits, et du peintre Martin dans son art, n'était guère accessible au poète doux et tendre qui ne voyait l'ancien Testament qu'à travers le nouveau, et n'avait pour guide vers Samuel que saint Paul. Commençons par l'architecture du Temple dans Athalie : chez les Hébreux, tout était figure, symbole, et l'importance des formes se rattachait à l'esprit de la loi. Mais d'abord je cherche vainement dans Racine ce temple merveilleux bâti par Salomon, tout en marbre, en

RAGUIE. 145

cèdre, revêtu de lames d'or, reluisant de chérubins et de palmes ; je suis dans le vestibule , et je ne vois pas les deux Êi-meuses colonnes de bronze de dix-huit coudées de haut , qui se nomment , l'une Jachin^ l'autre Booz; je ne vois ni la mer d'airain, ni les douze bœufs d'airain, ni les lidhs^ je ne devine pas dans le tabernacle ces chérubins de bois d'olivier, hauts de dix coudées, qui enveloppent l'arche de leurs ailes. La scène se passe sous un péristyle grec un peu nu, et je me sens déjà moins disposé à admettre le sacrifice de sang et l'immolation par le couteau

sacré, que si le poète m'avait transporté dans ce temple colossal où Salomon, le premier jour, égorgea pour hosties pacifiques vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis. Des reproches analogues * peuvent s'adresser aux caractères et aux discours des personnages. L'idolâtrie monstrueuse de Tyr et de Sidon devait être oppoifiée au culte de Jehovah, dans la personne de Ma- ^ thah , qui, sans cela , n'est qu'un mauvais prêtre, débitant d'abstraites maximes \ j'aurais voulu entrevoir, grâce à lui, ces temples impurs de Baal,

Où siégeaient, sur de riches carreaux,

Cent idoles de jaspe aux têtes de taureaux ;

Où; sans lever jamais leurs têtes colossales^

Veillaient, assis en cercle, et se regardant tous , .^î

Des jdieux d'airain posant leurs mains sur leurs genoux.

. 146 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Le grand-prêtre est beau, noble et terrible ; mais' on le conçoit plus terrible encore et plus inexorable , pour être le ministre d'un dieu de colère. Quand il arme les lévites , et qu'il leur rappelle que leurs ancêtres, à la voix de Moïse, ont autrefois massacré leurs frères (<c Voici ce que dit le Seigneur, Dieu d'Israël : « Que chaque homme i< place son glaive sur sa cuisse, et que chacun ((tue son frère, son* ami, et celui qui lui est le « plus proche. ^ Les enfants de Lévi firent ce que Moïse avait ordonné. ») , il délaie ce verâet en périphrases évasivcs :

Ne descendez-vous pas de ces fameux lévites, Qui f lorsqu'au dieu du Kil le volage Israël Repdlt dans le désert un culte crimi-

nel , De leurs plus chers parents saintement homicides, ' Consa-
crèrent leurs mains dans le sang des perfides , Et par ce noble ex-
ploit.vous acquirent l'honneur D'être seuls employés aux autels
du Seigneur ?

E|i somme , Athalie est une œuvre imposante d*ensemble , et
par beaucoïlf) d'endroits magni* fique, mais non pas si complète
, ni si désespérante qu'on a bien voulu croire. Racine n'y a pas pé-
nétré l'essence même de la poésie hébraïque orientale; il y
marche sans cesse avec précaution , entre le naïf du sublime et le
naïf du gracieux , et s'interdit soigneusement l'un et l'autre. Il ne
dit pas comme Lamartine :

Osias n'était plus ; Dieu m'apparut ; je vis v

Adonaï Têtu de gloire et d'épouvante ; _' _.^

Les bords éblouissants de sa robe flottante Remplissaient le
sacré panris.

Des séraphins debout sur des marches d'iToire Se voilaient
devant lui de six ailes de feux ; ~ Volant de Tun à l'autre, ils se di-
saient entre eux : Saint , Saint , Saint , le Seigneur, le Dieu, le roi
des dieux ! Toute la terre est pleine de sa gloire !

Il ne dirait pas dans ses chœurs » quand il fait parler l'impie
voluptueux :

Ainsi qu'on choisit une rose Bans les guirlandes de Sarons ,
Choisissez une -vierge jéclose Parmi les lis de vos vallons :

Enivrez-vous de son haleine , Ecartez ses tresses d'ébène ,
Goûtez les fruits de sa beauté.

•Vivez , aimez , c'est la sagesse :

Hors le plaisir et la tendresse ' Tout est mensonge et vanité.

Il ne dirait pas davantage :

O tombeau ! vous êtes mon père ; Et je dis aux vers de la terre
:

Vous êtes ma mère et mes sœurs.

li'avoueral-je? Esther, avec ses douceurs charmantes et ses aimables peintures , Esther^ moins dramatique qn'AthaUe, et qui vise moins haut, me semble plus complète en soi , et ne laisser rien à désirer. Il est vrai que ce gracieux épisode de la Bible s'encadre entre deux événements étranges , Sbnt Racine se garde de dire un seul mot , à M^oir , le somptueux festin d'Aïauérus

148 CRITIQUES ET «PORTRAITS.

qui dura cent quatre-vingts jours, et le massacre que firent les Juifs de leurs ennemis, et qui dura deux jours entiers , sur la prière formelle de la Juive Esther. A cela près, ou plutôt même à cause de l'omisdon , ce délicieux poème , si parfait d'ensemble , si rempli de pudeur , de soupirs et d'onction pieuse , me semble le fruit le plan naturel qu'ait porté le génie de Racine. C'est Tépanchement le plus.pur , la plainte la plus enchanteresse de. cette âme tendre qui ne savait assister à la prise d'habit d'une novice sans se noyer dans les larmes , et dont madame de Maintenon écrivait : « Racine , qui veut pleurer , viendra à la profession de la sœur Lalie. » Vers ce même temps , il composa pour Saint- Cyr quatre cantiques spirituels qui sont au nombre de ses plus beaux ouvrages. Il y en a deux d'après saint Paul que Racine traite comme il a déjà fait Tacite et la Bible , c'est-à-dire en l'enveloppant de suavité et de nombre , mais en Taffaiblissant i quelque-

fois. U est à regretter . qu'il n'ait pas poussé plus loin cette espèce de composition religieuse, et que, dans les huit dernières années qui suivirent *Athalie*^ il n'ait pas fini par jeter avec originalité quelques-uns des sentiments personnels, tendres, passionnés, fervents, que recelait son cœur. Certains passage^ des lettres à son fi]^ aîné, alors attaché à VanîUhsade de

RÂGINEi 149

Hollande, font rêver une poésie intérieure et pénétrante qu'il n'a épanchée nulle part , dont il a contenu en lui, durant des années, les délices incessamment prêtes à déborder , ou qu'il a seulement répandue dans la prière, aux pieds de IKeu, avec les larmes dont il était plein. La poésiti# alors, qui faisait partie de la littérature, se distinguait tellement de la vie que rien ne ramenait de l'une à l'autre, que l'idée même ne venait pas de les joindre, et qu'une fois consacré aux soins domestiques , aux sentiments de pire , aux devoirs de paroîs^en , on avait élevé une mu • raille infranchissable entre les Muses et^ soi. Au reste , comme nul sentiment profond n'est stérile en nous, il arrivait que cette poésie rentrée et sans issue était dans la vie comme un' parfum secret qui se mêlait aux moindres actions, aux moindres paroles, y transpirait par une Toie insensible et leur communiquait une bonne odeur de mérite et de vertu : c'est le cas de Racine, c'est l'efffet que nous cause aujourd'hui la lecture de ses lettres à son fils, déjà homme et lancé dans le monde , lettres simples et paternelles , écrites au coin du feu , à côté de la mère, au milieu des six autres eiifants, empreintes à chaque ligne d'une tendresse grave et d'une douceur austère, et où les réprimandes sur le style, les conseils d'éviter les répétitions de mots et le« .

locutions de la Gazette de Hollande^ se mêlent naïvement aux préceptes de conduite et aux avertissements chrétiens : « Vous avez eu quelle que raison d'attribuer l'heureux succès de votre voyage ^ par un si mauvais temps , aux

:« (T prières qu'on a faites pour vous. Je compte left <c miennes pour rien ; mais votre mère et vos « petites sœurs priaient tous les jours Dieu qu'il <c vous préservât de tout accident , et on faisait « la même chose à Port-Royal ;> Et plus bas : K M. de Torcy m'a appris que vous étiez dans la <c Gazette de Hollande : si je l'avais su^ je l'aurais <c fait acheter pour la lire à vos petites sœurs qui «r vous croiraient devenu un homme de consécution. » On voit que madame Racine songeait toujours à son fils absent, et que, chaque fois qu'on servait quelque chose d'assez peu bon sur la table, elle ne pouvait s'empêcher de dire : « Race celine en aurait volontiers mangé. » Un ami qui revenait de Hollande, M. de Bonnac, apporta à la famille des nouvelles du fils chéri ; on l'accabla de questions, et ses réponses furent toutes satisfaisantes : Mais je n'ai osé, écrit l'excellent père, te lui demander si vous pensiez un peu au bon <c Dieu, et j'ai eu peur que la réponse ne fût pas <c telle que je l'aurai^ souhaitée. > i L'événement domestique le plus important des dernières années

. nées de Racine est la profession que fit à Melun

RACINE. 151

sa fille cadette^ âgée de dix-huit ans; il parle à son fils de la cérémonie , et en raconte les détails à sa vieille tante « qui vivait toujours à^ Port-Royal dont elle était abbesse ^; il n'avait cessé de sangloter pendant tout l'office : ainsi , de ce cœur brisé , des trésors d'amour, des effusions inexprimables s'échappaient par

ces sanglêts ; c'était comme l'huile versée du vase de Mari[^]. Fénelon lui écrivit exprès pour le consoler. Avec cette facilité excessive, aux émotions, et cette sensibilité plus vive, plus inquiète de jour en jour, on explique l'effet mortel que causa à Racine le mot de Louis XIV» et ce dernier coup qui le tua; mais il était auparavant, et depuis longtemps, malade du mal de poésie : seulement, vers la fin, cette prédisposition inconnue avait dégénéré en une sorte d'hydropisie lente qui dissolvait ses humeurs et le livrait sans ressort au moindre choc« Il mourut en 1699, dans sa soixantième année, vénéré et pleuré de tous, comblé de gloire, mais laissant, il faut le dire, une postérité littéraire peu virile, et bien intentionnée plutôt que capable : ce furent les Rollin, les d'Olivet en critique,

* Si ce ne fut pas \ Port-Royal même que la Gille de Racine fut profcs* lion, c'est que ce monastère persécuté ne pouvait plus depuis longtemps recevoir pensionnaires ni novices ni religieuses. Fontaine, vieil ami de Port-Royal sur lequel il a laissé de bien touchants Mémoires, et réfugié alors à Melun, assista ^ imes les cérémonies de vèture.

IBÂ CRITIQUES ET PORTRAITS.

les Duché et les Campistron au théâtre, les Jean- Baptiste et les Racine fils dans le poème et dans l'ode. Depuis ce temps jusqu'au nôtre, et à travers toutes les variations de goût, la renommée de Racine a subsisté sans atteinte et a constamment reçu des hommages unanimes, justes au fond, et mérités en tant qu'hommages, bien que parfois très peu intelligents dans les motifs* Des critiques sans portée ont abusé du droit de le citer/ pour modèle, et Font trop souvent pro-

posé à l'imitation par ses qualités les plus inférieures ; mais , pour qui sait le comprendre , il a suffisamment , dans son œuvre et dans sa vie , de quoi se faire à jamais admirer comme grand poète , et chérir comme ami de cœur.

Décembre 1829. >

Racine fut dramatique sans doute ^ mais il le fut dans un genre qui l'était peu. En d'autres temps , en des temps comme les nôtres , où les proportions du drame doivent être si différentes de ce qu'elles étaient alors, qu'aurait-il fait? Eût-il également tenté le théâtre ? Son génie , naturellement recueilli et paisible , eût-il suffi à cette intensité d'action que réclame notre curiosité blasée ; à cette vérité réelle dans les mœurs et dans les caractères qui devient indispensable

154 CRITIQUES ET PORTRAITS.

après une époque da grande révolution; à cette philosophie supérieure qui^donne à tout cela un sens, et fait de l'action autre chose qu'un imbroglio de la couleur historique autre chose qu'un badigeonage? Eût-il été de force et d'humeur à mener toutes ces parties de front, à les maintenir en présence et en harmonie , à les unir, à les enchaîner soit un éternel indissoluble et vivante: à les fondre l'une dans l'autre au feu des passions ? N'eût-il pas trouvé plus simple et plus conforme à sa nature de retirer tout d'abord la passion du milieu de ces embarras étrangers dans lesquels elle aurait pu se perdre comme dans le sable , en s'y versant ; de la faire rentrer en son lit pour n'en plus sortir , et de suivre , solitaire, le cours harmonieux de cette grande et belle élogie, dont Esther et Bérénice sont les plus limpides , les plus transparents réservoirs ? C'est là une délicate question , sur

laquelle Ori ne peut exprimer que des conjectures ; j'ai hasardé la mienne; elle n'a rien d'irrévé^{nl} potir le génie de Racine. M. Etienne, dans soi! dkc[^]Mrs de réception à l'Académie, déclare qu'il admise Molière bien plus comme philosophe ^{^tf e edl}Dina poète. Je ne suk pas sur ce point de l'avis de M. Etienne , et dans Molière la qualité de poète ne me paraît inférieure k auciine autre ; maîsje me garderai bien d'accuser le spirituel auteur de&

"^ RAGIlfe. î55

Deux GendAs de vouloir renverser Tautel du plus grand maître de iiotre scène. Or , est*ce davantage vouloir renverser Racine q^{^e} de déclarer qu'on préfère chez lui la poésie ptire au drame , et qu'on est tenté de le rapporter à la famille des génies lyriques, des chantres élégiaques et pieux, dont la mission ici-bas est de célébrer Vamour (en prenant amour dans le même sens que Dante et Platon) ?

Indépendamment de Texamen direct des œuvres , ce qui nous a surtout confirmé dans notre opinion , c'est le silence de Racine et la disposition d'esprit qu'il marqua durant les longues atmées de sa retraite. Les facultés innées qu'on a exercées beaucotip et qu'on arrête brusquement au milieu dé la carrière[^] après les premiers instants dontiés ail délassement et au repos , se réveillent et recommencent h désirer le genre de mouvement qui leur est propre. D'abord il n'en vient à Famé qti'uiie plainte sourde , lointaine, étouffée, qui n'indique pas son objet et ttous livre à tout le vague de VennuL Rientôt l'inquiétude se décide; la faculté sans aliment fl'ùffafne, pour ainsi dire; elle crie au-dedans de nous ; c'est comme un coursier généreux qui hennit dans l'étable et demande l'arèoe ; on n'y peut tenir, et tous les projets de retraite sont oubliés. Qu'on se figure , par exemple , à la place

IS6 CRITIQUES ST PORTRAITS. 4

de Racine , au sein du même loisif, quelqu-an de ces génies incontestablement dramatique^ ^ Shakspeare, [y%)]lière, Beaumarchais, Scott. Ohi les premiers mois d'inaction passés , comme 1q cerveau du poète va fermenter et se remplir l comme chaque idée, chaque sentiment va rei^êtiic à ses yeux un masque, un personnage, et m^r-: cher k ses côtés ! que de générations spontaoé^ vont éclore de toutes parts et lever, la tête suç cette eau dormante I que d'êtres inachevés, flottants, passeront dans ses rêves et lui feront signe* de venir ! que de voix plaintives lui parleront^ comme a Tan<:rède dans la forêt enchantée ! La: reine Mab descendra en char et se posera, sui; ce front endormi. Soudain Ariel ou Puck, Scapini; ou Dorine , Chérubin ou Fenella , merveilleux lutins , messagers malicieux et empressés , s'agiteront autour du maître, le tireront de mille côtés pour qu'il prenne garde à leurs êtres chéris ^ à leurs amants séparés , à leurs princesses malheureuses ; ils les évoqueront devant lui , comme dans l'Elysée antique le devin Tirésias évoquait les âmes des héros qui n'avaient pas vécu; ils les feront passer par groupes , ombres fugitives, rieuses ou éplorées, demandant la vie,, et, dans les limbes inexplicables de la pensée, attendanwa lumière du jolir. Diana Verno]]^ à cheval, franchissant les barrières et se perdant

HACINE. 167

^ans le taillis ; Juliette au balcon tendant les bras à Roméo; l'ingénue Agnès, à son balcon aussi y et rendant à son amant salut pour salut du matin au soir; la moqueuse Suzanne et la belle comtesse habillant le page; que sais-je? JtoQles ees rayissantes figures , toutes ces apparitions enchantées souriront au poète et

l'appelleront k elles du sein de leur nuage. Il n'y résistera'pas loig-temps, et se relancera, tête baissée, dans ce monde qui tourbillonne autour de lui. Chacun reviendra à ses goûts et à sa nature. Beaumai'chais , comme un joueur excité par l'abstinence , tentera de nouveau avec fureur les chances et la foUe des intrigues. Scott , plus insouciant peut-être , et comme un voyageur simplement curieux qui a déjà vu beaucoup de"" siècles et de pays , mais qui n'est pas las encore , se remettra en marche au risque de repasser, chemin faisant , par les mêmes aventures. Molière , penseur profond , triste au-dedans , ayant hâte de sortir de lui-même et d'échapper à ses peines seicrètes, sera cette fois d'un comique plus grave ou plus fou qu'à l'ordinaire. Shakspeare redoublera de grâce , de fantaisie ou d'effi*oi. Le grand Corneille enfin (car il est de cette famille) , Corneille couvert de cicatrices , épuisé , mais infatigable et sans relâche comme ses héros, pareil àjcÈ valeureux comte de Fuentès dont parle

158 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Bossuet j et qui combattit k Rocroi jusqu'au dm^ nier soupir, Cprneillie rfimènera obstinément «a combat ses vieilles bandes espagnoles et ses dMipeaux déchirés.

Voilà les poètes dramatiques. Dirai-je que Utb^ cine ne leur ressembla jamais dans sa retraite^ qu'il ne vit plus rien de ce qu'il avait quitté ; qu'il n'eut point, à ses heures de rêverie, Aés apparitions charmantes qui remuaiéiit , coptfnd autrefois , son cœur ? ce serait faire injure à aon génie. Mais ces créations mêipes vers lesquelles UQ doux penchant dut le ren traîner d'abord » c^s Monime , ces Phèdre , ces Bérénice au long voila \$ ces nobles amantes sohtaires qu'il revoyait, à la nuit ton^bante , sous les traits de la Gbampmesléf et qui s'enfuyaient, comme Di-

don, dans les'bo* cages, qu'étaient-elles, je le demande? Où vou-
laient-elles le ramener ? Différait-Belles beau« coup de V Elé-
gie à la voix gémissante , '

Au ris mêlé de pleurs , aux longs cheveux épars , Belle, leTant
911 ciel ses hujuldes regards?

Et quand il se fut tout-a-fait réfugié dans l'amour divin , ces
formes attrayantes d'un amour profane c ontinuèr en t« elles
long-temps à repassér dans ses songes ? Pour moi , je ne le crois
point. Il fut prompt à les dissiper et à les oublier ; ses affections
bientôt allèrent toutes ailleurs ; il ne pensait qu'à Port-Royal ,
alors persécuté , et se

RACINE. 159

complaisait ^ . Uçieusement dans ses soiivenirs
d'enfance : « « En effet, dit-il, il n'y avait point
« r de maison religieuse qui fât en meilleure odeur
« que Port-Royal. Tout ce qu'on en voyait au-
« dehors inspirait de la piété 5 on admirait la
« manière grave et touchante dont les louanges
« de Dieu y étaient chantées, la simplicité et en
« même temps la propreté de leur église , la
tf modestie des domestiques, la solitude des par*
ff loirs, le peu d'empressement des religieuses à
(c y soutenir la conversation , leur peu de curio*

« site pour savoir les choses du monde et même
 « les affaires de leurs proches j'en un mot, une
 « entière indifférence pour tout ce qui ne regar-
 tf dait point Dieu. Mais combien les personnes
 « qui connaissaient L'intérieur de ce monastère y
 <r trouvaient-elles de nouveaux sujets d'édifica-
 « tion I Quelle paix ! quel silence ! quelle cb^«
 « rite ! quel amour pour la pauvreté et pour la
 «r mortification ! Un travail \$ans relâche, une
 « prière continuelle, point d'ambition que pour
 cr Ijçs emplois les plus vils et les plus humiliants,
 « aucune impatience dans les sœurs, nulle bizar-
 rerie dans les mères, l'obéissance toujours
 « prompte, et le commandement toujours rai-
 <r 8onnable*^>» Et vers le mêqpie temps il écrivait à
 son fils { ce M. de Rost m'a appris que la Champ-
 <(mealé était à l'extrémité, de quoi il paraît très

« affligé i mais ce qui est le plus affligeant ^ c'est «c de quoi il
 ne se soucie guère," je yeux dire ff l'obstination avec laquelle cette
 pauvre mal- K heureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant fc
 déclaré, à ce qu'on m'a dit, qu'elle trouvait tf très glorieux pour

elle de mourir comédienne. « Il faut espérer c[ue] ., quand elle verra la mort tf dé plus près, elle changera de langage, comme <c font d'ordinaire la plupart de ces gens qui font fc tant les fiers' quand ils se portent bien. CQ-iut « madame de Caylus qtii m'apprit hier cette partf ticularité , dont elle était e£frayée , et qu'elle a ((sue de M. le curé de Saint-Sulpice. » Et, dans une autre lettre : « Le pauvre M. Bpyer est mort ce fort chrétiennement ; sur quoi je voi^s dirai ^ en « passant , que je dois réparation à la mémoire (T de la Champmeslé , qui mourut avec d'assez (c bons sentiments , après avoir renoncé k la co- « médie , très repentante de sa vie passée , mais « surtout fort affligée de mourir : du moins, <f M. Despréaux me l'a dit ainsi, l'ayant appris « du curé d'Âuteuil , qui l'assista à la mort ; car « elle est morte à Âuteuil , dans la maison d'fih f< maître à danser, où elle était venue prendre « l'air. » On a besoin de croire , pour excuser ce ton de sécheresse , que Racine voulait faire indirectement la leçon à son fils , et condamner ses propres erreurs dans lia personne de celle qui çn

RÂGUIE. 161

avait été Tobjet. Mais , même en tenant compte de rintention , on peut conclure hardiment , après avoir lu et comparé ces passages , que les sentiments du poète ne prenaient plus la forme dramatique , et que la figure de la Champmeslé lui était depuis long-temps sortie de la mémoire. Port-Royal avait toute son âme ; il y puisait le calme ; il y rapportait ses prières ; il était plein des gémissements de cette maison afilligée, quand il fit entendre, pour l'heureuse maison de Saint- Cyr, la mélodie touchante des chœurs d^Esiher ^. En un mot , c'était la disposition lyrique qui prévalait évidemment dans le poète, et qui, le plus souvent , au défaut d'épanchement convenable , débordait dans ces larmes

dont nous avons parlé. Un de nos amis les plus chers, qui , pour être romantique , à ce qu'on dit, n'en garde pas moins à Racine un respect profond et un sincère amour, a essayé de retracer l'état intérieur

* Racine se trouvait précisément dans Pèglise du monastère , quand Tarchevèque Harlay de Ghampvallon y vint, le 17 mai 1679, à neuf heures du matin, pour renouveler la persécution qui avait été interrompue durant dix années, mais qui, à partir de ce jour-là, ne cessa plus jusqu'à rentière ruine. Il causa quelque temps avec le prélat qui , ayant aperçu, Tavait fait appeler par politesse ; plus tard, surtout quand sa tante fut abbesse, il devint \. Versailles le chargée d'affaires en titre des pauvres persécutées. Toutes les demandes d'adoucissement près de i^archevêque, les suppliques pour obtenir tel ou tel confesseur, roulaient sur lui. Il usait son temps et son crédit a ces démarci^, avec un zèle où il entraînait quelque pensée d'espittioo.

16a CRITIQUES ET PORTRAITS,

de cette belle âme dans une pièce de vers qu'il ne nous est pas permis de louer, mais que taoïis ifisérons ici comme achevant de mettre eii lumière notre point de vue critique.

LES LARMES DE RACINE

Racine qui vent plenrer Tiendra à la profession de la sœur Lalie.

Madaub di Maimtbioox*

Jean Racine ^ le grand poète , Le poète aimant et pieux ,
Après que sa lyre muette Se fut voilée à tous les yeux , Renonçant
à la gloire humaine, S'il sentait en son âme pleine Le flot contenu
murmurer, Ne savait que fondre en prière , Pencher l'urne dans
la, poussière Aux pieds du Seigneur, et pleurer.

Comme un cœur pur de jeune ûlle

Qui coule et déborde en secret ,

A chaque peine de famille ,

Au moindre bonheur, il pleurerait ;

A voir pleurer sa fille ainée ;

A voir sa table couronnée

D'enfants, et lui-même au déclin ;

A sentir les inquiétudes

De père , tout causant d'études

Les soirs d'hiver avec Rollin ^ /;

Ou si dans la sainte patrie , Berceau de ses rêves touchants , Il
s'égaraient par la prairie Att fond de Port-Royal-des-Champs f

RACINE. 163

^ S'il reToyail du cloître austère

Les longs murs » Tétang solitaire , Il pleurerait cx>mme un exi-
lé ; Pour lui pleurer a^ait des charmes > - Le jour que mourait
dans les larmes Ou La Fontaine ou Ciiampmeslé * .

Surtout ces pleurs avec délices En ruisseaux d'amour s'écou-
laient , Chaque fois que sous des cilices Des fronts de seize ans se
"voilaient , Chaque fois que des jeunes filles , Le jour de leurs to-
bux , sous les grilles S'en allaient aux yeux des parents ; Et fou-
lant leurs bouquets de fête , Livrant les cheveux de leur tête.

Epanchaient leur âme à torrents.

Lui-même il dut payer sa dette ; Au temple il porta son agneau
y Dieu marquant sa fille cadette La dota du mystique anneau.

Au pied de l'autel avancée , La douce et blanche fiancée Atten-
dait le divin époux ; Mais , sans voir la cérémonie , Parmi l'en-
cens et Tharmonie Sanglotait le père à genoux.

Sanglots , soupirs , pleurs de tendresse , Pareils à ceux qu'en
sa ferveur Madeleine la pécheresse Répandit aux pieds du Sau-
veur 5 Pareils aux flots de parfum rare Qu'en pleurant la sœur de
Lazare

* Il est permis de supposer, malgré ce qu'on a vu plus haut ,
que le poète donna secrètement à la Champmeslé quelques
larmes et quelques prières.; . , W,.

i64 CRITIQUES ET PORTRAITS.

De ses loDgs cheyeux essuya j Pleurs abondants comme les
TÔtres, O le plus tendre des apôtres , Avant 'le jour d'Allelula I

Prière confuse et muéf te , Effusion de saints désirs!

Quel luth se fera l'interprète De ces sanglots , de ces soupirs ?

Qui démêlera le mystère De ce cœur qui ne peut se taire Et qui
pourtant n'a point de Voix?

Qui' dira le sens des murmures Qu'éveille à travers les ra-
mures Le vent d'automne dans les bois?

C'était une offrande avec plainte] Gomme Abraham en sut of-
frir ; C'était une dernière étreinte Pour Vcnfant qu'on a vu nour-
rir ; C'était un retour sur lui-même , Pécheur relevé d'anathème ,
Et sur les erreurs du passé ; Un cri vers le juge sublime Pour
qu'en faveur de la victime Tout le reste fût effacé.

» C'était un rêve d'innocence ,

Et qui le faisait sangloter, De penser que , dès son enfance , n
aurait pu ne pas quitter Port-Royal et son doux rivage , Son val-
lon calme dans l'orage , Refuge propice aux devoirs ; Ses châtai-
gniers aux larges ombres ^ Au dedans , les corridors sombres , La
solitude des parloirs.

'Oh! û , les yeux mouillés encore, {•

Ressaisissanl'ion luth dormant , .Sm*

AAGIKE. l6&

D n'a pas dit , à Toix sonore , Ce qu'il sentait en ce moment ;
S'il n'a pas raconté , poète , Son âme pudique et discrète , Son ho-
locauste et ses combats , Le Maître qui tient la balance N'a com-
pris que mieux son silence ; O mortels , ne le blâmez pas !

Celui qu'invoquent nos prières

N« fait pas descendre les pleurs

Pour étinceler aux paupières, .

Ainsi que la rosée aux fleurs ;

Il ne fait pas sous son haleine -

Palpi ter la poitrine humaine ^

Pour en tirer d'aimables sons ; * '

Mais sa rosée est fécondante ;

Mais son haleine-, immense , ardente ,

Travaille, à fondre nos glaçons.

Qu'importent ces chants qu'on exhale y Ces harpes autour du
saint lieu ; Que notre voix soit la cymbale Marchant devant
l'arche de DiéU ; Si l'âme, trop tôt consolée , Comme une veuve
non voilée,.

Dissipe ce qu'il faut sentir j Si le coupable prend le change.

Et tout ce qu'il paie en louange , .

S'il le retranche au repentir ?

Les derniers sentiments exprimés dans celte* pièce ne furent
point étrangers à l'âme de Racine. Dans un très beau cantique sur
/a Charité ^ imité de saint Paul, il dit lui-mêtné, en des termes
assez semblables, et dont notre ami paraît s'être souvenir :

166 CRITIQUES ET PORTRAITS.

En vain je parlerais- le langage des anges;

En yain , mon Dieu , de tes louanges Je remplirais tout l'uni-
vers :

Sans amour ma gloire n'égale Que la gloire de la cjrm bale, Qui
d'un vain brujit frappe les airs.

Si maintenant l'on m'objecte que cette théorie conjecturale serait admissible peut-être si Racine n'avait pas fait Athalie[^] mais c[^]Athalie seule répond victorieusement à tout, et révèle dans le poète un génie essentiellement dramatique, je répliquerai à mon tour qu'en admirant beaucoup Aihcdie[^] je ne lui reconnais point tant de portée que la quantité d'élévation, d'énergie et de sublime qui s'y trouve, ne me paraît pas du tout • dépasser ce qu'il en faut pour réussir dans le haut lyrique, dans la grande poésie religieuse, dans l'hymne, et qu'à mon gré cette magnifique tragédie atteste seulement chez Racine des qualités fortes et puissantes qui couronnaient dignement sa tendresse habituelle.

L'examen un peu approfondi du style de Racine nous ramènera involontairement aux mêmes conclusions sur la nature et la vocation de son talent. '•Qu'est-ce, en effet, qu'un style dramatique? C'est quelque chose de simple[^] de familier, de vif, d'entre-coupé, qui se déploie et se brise, qui monte et redescend, qui change sans effort en passant d'un personnage à l'autre, et varie

dans le même personnage selon les moments de la passion. On se i[^]enjoie, on cause, on plaie[^] santé; puis l'ironie s'aiguise, puis la colère se gonfle, et voilà que le dialogue ressemble à la lutte étincelante de deux serpents entrelacés. Les gestes, les inflexions de voix et les sinuosités du discours sont en parfaite harmonie 9 les hasards naturels, les particularités journalières d'une conversation qui s'anime, se reproduisent en leur lieu. Auguste est assis avec Cinna dans son cabinet et lui parle longuement j chaque fois que Cinna veut l'interrompre, l'empereur l'apaise d'autorité, [^]tend la main, ralentit sa parole, le fait rasseoir et continue. Le jeu de Talma[^] c'était tout le style dramatique mis en dehors et traduit aux yeux. -[^] Les personnages du

drame, vivant de la vie réelle comme tout le monde, doivent en rappeler à chaque instant les détails et les habitudes. Hier, aujourd'hui^ demain, sont des mots très significatifs pour eux. Les^plus chers souvenirs dont se nourrit leur passion favorite leur apparaissent au complet avec une singulière vivacité dans les moindres circonstances. Il leur échappe soudain de dire : Tel Jour, A telle heure y En tel endroit, h'simoviv dont une âme est pleine, et qui cherche un langage , s'empare de tout ce qui l'entoure, en tire des images, deis comparai-^ sons sans nombre, en fait jaillir des sources^imr

168 CRITIQUES ET PCmTRAITS.

prévues de tentresse. Juliette» au balcon, crpit entendre le chant de l'alouette, et presse son jeune époux de partir: mais Roméo veut que ce soit le rossignol qu'on entend, afin de rester encore.

La douleur est superstitieuse ; l'âme, en ses moments extrêmes, a de singuliers retours ; elle semble , avant de quitter cette vie , s'y rattacher à plaisir par les fils les plus déliés et les plus fragiles. Desdémona , émue du vague pressentiment de sa fin, revient toujours, sans savoir pourquoi, à une chanson de Saule que lui chantait dans son^ enfance une vieille esclave qu'avait sa mère. C'est ainsi que le lyrique même, grâce aux détails naïfs qui le retiennent et le fixent dans la réalité, ne fait pas hors-d'œuvre, et concourt directement à l'effet dramatique.

Le pittoresque -épique , le descriptif pompeux^ sied mal au style du drame ; mais sans se mettre exprès à décrire , sans étaler sa toile pour peindre , il est le mot de pure causerie , qui , jeté comme au hasard, va nous donner la couleur des lieux et préciser

d'avance le théâtre où se déploiera la passion. Duncan arrive avec sa suite* au château de Macbeth; il en trouve le site agréable, et; Banco lui fait remarquer qu'il y a des nids de martinets à chaque frise et à chaque créneau^ preuve, dit-il, que l'air est salubre en cet

endroit. Shakspeare abonde en traits pareils; les tragiques grecs en offriraient également : Racine n'en a jamais.

Le style de Racine se présente, dès l'abord, sous une teinte assez uniforme d'élégance et de poésie; rien ne s'y détache particulièrement. Le procédé en est d'ordinaire analytique et abstrait; chaque personnage principal , au lieu de répandre sa passion au dehors en ne faisant qu'un avec elle , regarde le plus souvent cette passion au dedans de lui-même, et la raconte par ses paroles telle qu'il la voit au sein de ce monde intérieur , au sein de ce moi, comme disent les philosophes ; de là une manière générale d'exposition et de récit qui suppose toujours dans chaque héros ou chaque héroïne un certain loisir pour s'examiner préalablement ; de là encore tout un ordre d'images délicates, et un tendre coloris de demi-jour, emprunté à une savante métaphysique du cœur; mais peu ou point de réalité , et aucun de ces détails qui nous ramènent à l'aspect humain de cette vie. La poésie de Racine élude les détails, les dédaigne, et quand elle voudrait y atteindre, elle semble impuissante à les saisir. Il y a dans Bajazet un passage entre autres, fort admiré de Voltaire : Acomat explique à Osmin comment , malgré les défenses

170 CRITIQUES ET PORTRAITS.

rigoureux^es du sérail , Roxane et Bajazet ont pu se voir et s'aimer :

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle De la mort
d'Amurat fit courir la nouvelle. La sultane , à ce bruit feignant de
s'effrayer , Par des cris douloureux eut soin de Tappuyer. Sur la
foi de ises pleurs ses esclaves tremblèrent y

De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent ; Et les dons
achevant d'ébranler leur devoir, Lçurs captifs dans ce trouble
osèrent s'entrevoir.

Au lieu d'une explication nette et circonstanciée de la ren-
contre, comme tout cela est touché avec précaution ! comme le
mot propre est habilement évincé ! les esclaves tremblèrent! les
gardes se troublèrent! que d'efforts en pure perte que d'élégances
déplacées dans la bouche sévère du grand- visir ! — Mo-
nime a voulu s'étrangler avec son bandeau , ou , comme dit Ra-
cine , faire un affreux lien d'un sacré diadème ; elle apostrophe ce
diadème en vers enchanteurs que je me garderai bien de blâmer.
Je noterai seulement que, dans la colère et le mépris dont elle ac-
cable ce fatal tissu y elle ne l'ose nommer qu'en termes généraux
et avec d'exquises injures. Il résulte de cette perpétuelle nécessité
de noblesse et d'élégance que s'impose le poète , que lorsqu'il en
vient à quelques-unes de ces parties de transition qu'il est impos-
sible de relever et d'ennoblir,

' RACINE. ' l'Jl

son vers inévitablement déroge et peut alors sembler pro-
saïque par comparaison avec le ton de l'ensemble. Champfort
s'est amusé à noter dans Esther le petit nombre de vers qu'il
croit entachés de prosaïsme. Au reste, Racine a tellement pris
garde à ce genre de reproche , ' qu'au risque de violer les conve-
nances ; dramatiques , il a voulu prêter des paroles pompeuses ou

fleuries à 'ses p^ersonnagès les plus subalternes comme à ses héros les plus achevés. Il traite se^ confidentes sur le même pied que ses reines; Arcas s'ékpriiie tout aussi majestueusement qu'Agamemnon; M. Yillemain a déjà remarqué que, dans Euripide , le vieillard qui tient la place d*Arcas n'a qu'un langage simple, non figuré, conforme à sa condition d'esclave : « Pourquoi cf donc sortir de votre tente, ô roi Agamemnon, « lorsque autour de nous tout est assoupi dans un ((calme profond , lorsqu'on n'a point encore « relevé la sentinelle qui veille sur les re-tranche- « ments. » Et c'est Agamemnon qui dit : ;• Héc(las ! on n'entend ni le chant des oiseaux , ni <f le bruit de la mer; Ijb silence règne sur l'Eu- ((ripe, ji Dans Racine, au contraire, Arcos prend les devants en poésie, et il est le premier à s'écrier : *

Mais tout dort , et rarinée, et les vents , et Neptune.^

I'J2 CRITIQUES KT PORTRAITS.

Chez Euripide, le vieillard a vu Âgamemnon dan» tout le déiordre d'une nuit de douleur; il Ta ti> allumer un flambeau, écrire une lettre et l'effacer,. y imprimer le cachet et le rompre, jeter à terror ses tablettes et verser ûii torrent de larmes. Racine fils avoue avec candeur qu'on peut regretler dans Tlphigénie française cette vive peinture de l'Agamemnon grec j mais Euripide n'avait < pas craint d'entrer dans l'intérieur de la tente du héros , et de nommer certaines choses de la viepar leur nom ^.

Le procédé continu d'analyse dont Racine fiit^ usage, l'élégance merveilleuse dont il revêt seapensées , l'allure un peu solennelle et arrondie de sa phrase, la. mélodie cadencée de ses vers, tout contribue à rendre son style tout-à-fait dis* tinct de la plupart des styles franchement et purement dramatiques. Taima,

qui, dans ses dernières années, en était venu à donner à ses rôles , surtout à ceux qui lui fournissait Corneille , une simplicité d'action , une familiarité saisissante et sublime, l'aurait vainement essayé poir les héros de Racine ; il eût même été coupable de briser la déclamation soutenue de leur discours , et de

* ■ Euripide d'ailleurs ues'était pas fait faute, on le voit, de quelques antchronismes de mœurs et de moyens. On n'écrivait pas de lettres tu siège de Troie ; il n'est jamais question d*écriture dans Homère : mais les Grecs songeaient plus aux convenances dramatiques qu'à l'exactitude historique.

HAGILFE. 173

ramener k la causerie ce beau vers un peu chanté. Est-ce h dire pourtant que le caractère dramatique manque entièrement à cette manière de faire parler des personnages? Loin de notre pensée un tel blasphème ! Le style de Racine convient à ravir au ^enfe de drame qu'il exprime, et nous offre un composé parfait des mêmes qualités heureuses. Tout s'y tient avec art, rien n'y jure et ne sort du ton; dans cet idéal complet de dé-| .licatesse et de grâce , ^Monime, en vérité, aurait bien tort de parler autrement. C'est une conversation douce et choisie, d'un charme croissant; une confidence pénétrante et pleine d'émotion , comme on se figure qu'en pouvait su^érer au poète le commerce paisible de cette société où une fenime écrivait la Princesse de Clèves, C'est un sentiment intime, unique , expansif , qui se mêle à tout, s'insinue partout, qu'on retrouve dans chaque soupir , dans chaque larme , et qu'on respire avec l'air. Si l'on passe brusquement des tableaux de Rubens à ceux de M. Ingres, comme on a l'œil rempli de l'éclatante variété pittoresque du grand maître flamand, on ne voit d'abord dans l'artiste français qu'un ton assez uniforme , une

teinte diffuse de pâle et douce lumière. Mais qu'on approche de plus près et qu'on observe avec soin : mille nuances fines vont éclore sous le regard ; mille intentions savantes vont s'offrir

de ce tissu profond et serré j on ne peut plus en détacher ses yeux. C'est le cas de Racine lorsqu'on vient à lui en quittant Molière ou Shakspeare : il demande alors plus que jamais à être regardé de très près et long-temps ; ainsi seulement , on surprendra les secrets de sa manière ; ainsi , dans l'atmosphère du sentiment principal qui fait le fond de chaque tragédie, on verra se dessiner et se mouvoir les divers caractères avec leurs traits personnels ; ainsi, les différences d'accentuation, fugitives et ténues, deviendront saisissables , et prêteront une sorte de vérité relative au langage de chacun; on saura avec précision jusqu'à quel point Racine est dramatique, et dans quel sens il ne l'est pas.

Racine a fait les Plaideurs; et , dans cette admirable farce , il a tellement atteint du premier coup le vrai style de la comédie , qu'on peut s'étonner qu'il s'en soit tenu à cet essai. Comment n'a-t-il pas deviné , se dit involontairement la critique questionneuse de nos jours, que l'emploi de ce style sincèrement dramatique , qu'il venait de dérober à Molière , n'était pas limité à la comédie ; que la passion la plus sérieuse pouvait s'en servir et l'élever jusqu'à elle ? Comment ne s'est-il pas rappelé que le style de Corneille , en bien des endroits pathétiques, ne diffère pas essentiellement de celui de Molière ? Il ne s'agit-

pas de terminer la fusion ; l'œuvre de réforme dramatique qui se poursuit maintenant sous nos yeux eût été dès lors accomplie. — C'est que , sans doute , dans la tragédie telle qu'il la concevait Racine n'avait nullement besoin de ce franc et libre langage; c'est que les Plaideurs ne furent jamais qu'une débauche

de table , un accident de cabaret dans sa vie littéraire ; c'est que d'invincibles préjugés s'opposent toujours à ces fusions si simples que combine à son aise la critique après deux siècles. Du temps de Racine, Fénelon son ami , son admirateur, et qui semblait un de ses parents les plus proches par le génie, écrivait de Molière : « En pensant bien, il parle souvent fort mal. 11 se sert des phrases les plus forcées et « les moins naturelles. Térence dit en quatre « mots , avec là plus élégante simplicité , ce que croit celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime ((bien mieux sa prose que ses vers. Par exemple, « PAïfaie est moins mal écrit que les pièces qui ici sont en vers ; il est vrai que la versification « française l'a gêné ; il est vrai même qu'il a « f mieux réussi pour les vers dans F Amphitryon , « où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais en général il me paraît, jusque dans « sa prose , ne parler point assez simplement « pour exprimer toutes les passions, y^ Il faut se

souvenir que l'auteur de cet étrange jugement avait la manière d'écrire la plus antipathique à Molière qui se puisse imaginer. Il était doux , fleuri, agréablement subtil , épris des antiques chimères , doué des signes gracieux de l'avenir» et sa prose , encore qu'un peu traînante , ne ressemblait pas mal à ces beaux vieillards divinisés dont il nous parle souvent , à longue barbe plus blanche que la neige, et qui, soutenus d'un bâton d'ivoire , s'acheminaient lentement au milieu des bocages vers un temple du plus pur marbre de Paros. Quoi qu'il en soit, il énonçait à coup sûr, ^ dans cette lettre à l'Académie , l'opinion de plus d'un esprit délicat , de plus d'un académicien de son temps , et Racine lui-même se serait probablement entendu avec lui pour critiquer sur beaucoup de points la diction de Molière.

La sienne est scrupuleuse , irréprochable , et tout reloge qu'on a coutume de faire du style de Racine en général , doit s'appliquersans réserve à sa diction. Nul n'a su mieux que lui la valeur des mots, le pouvoir de leur position et de leurs, alliances , l'art des transitions , ce chef-d'œmre le plus difficile de la poésie , comme lui disait Boileau ; on peut voir là-dessus leur correspondance. En se tenant à un vocabulaire un peu restreint, Racine a multiplié les combinaisons et les ressources,. On remarquera que dans ses tours il

RACINE. ij'J

conserve par Moments des traces légères êf^Uthe langue antéfiettre à la sienne , et je trouve pour mon comti^e ntĩ charme infini a ces îkfiotismes trop peu âombreiBc qui lui ont valu à'être souligné quelquefois par tes critiques du demief siècle. *

En sommé, et ceci soit dit pour dernier mot , il j aurait injustice , ce me semble , à traiter R^ cine autrement que tous les vrais poètes de génie, à lui demander ce qu'il n'a pas, à ne pas le prendre pour ce qu*il est , à ne pas accepter, en le jugeant , les conditions de sa nature. Son style est complet en soi , aussi complet que son drame loi-même ; ce style est le produit d'une organi-* sation rare et flexible , modifiée pat une éducation continue et par une multitude de circonstances sociales qui ont pour jamais disparu ; il est , autant qu'aucun autre , et k force de finesse, sinon avec beaucoup de saillie , marqué au coin d'une individualité distincte , et nous retrace presque partout le profil noble, tendre et mélancolique de l'homme avec la date du temps. D'où il résulte aussi que vouloir ériger ce style en sif lé-modèle ^ le professer à tout propos et en toute occurrence , y rapporter toutes les autres manières comme à Un type invariable, c'est bien

peu le comprendre et l'admirer bien superficiellement , c'est le renfermer tout entier dans ses

qualités de grammaire et de diction. Nous croyons faire preuve d'un respect mieux entendu en déclarant le style de Racine , comme celui de La Fontaine et de Bossuet , digne sans doute d'une éternelle étude , mais impossible , mais inutile à imiter, et surtout d'une forme peu applicable au drame nouveau, précisément parce qu'il nous paraît si bien approprié à un genre de tragédie qui n'est plus.

JanTier 1830.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU

Louis XIV vieillissait au milieu de toutes ses disgrâces et survivait à ce qu'on a bien voulu appeler son siècle. Les grands écrivains comme les grands généraux avaient presque tous disparu. On perdait des batailles en Flandre et on donnait droit de préséance aux bâtards légitimés sur les ducs; on applaudissait Gamipistron. C'est précisément alors , si l'on en croit un bruit assez généralement répandu depuis une centaine d'années, que commença de briller un poète illustre,

180 CRITIQUES ET PORTRAITS.

notre grand lyrique ^ comme disent encore quelques-uns. Né en 1669 à Paris, d'un père cordonnier , nier , qu'il renia plus tard , ou qu'au moins il aurait certainement troqué très volontiers contre un autre, Jean-Baptiste Rousseau se sentit de bonne heure l'envie de sortir d'une si basse condition. On ne sait trop comment se

passèrent se» premières années; il s'est bien gardé d'en p^{er}l^{er} jamais , et il paraît s'être expressément interdit, comme une honte, tout souvenir d'enfance; c'était mal imiter Horace pour le début. Rousseau se destinait pourtant à la poésie lyrique. 11 connut Boileau , alors vieux et chagrin , et reçut de lui des conseils et des traditions. Il s'insinua auprès de grands seigneurs qui le protégèrent , le baron de Breteuil, Bonrepeaux, Chamillard, Tallard, et fut même attaché à ce dernier dans l'ambassade d'Angleterre. Il avait vu à Londres Saint- Évremond ; à Paris, il était des familiers du 7V/wpie , des habitués du café Laurent; il s'essayait au théâtre par de froides comédies ; il paraphra^{sait} les psaumes que le maréchal de Noailles lt^{ait}i commandait pour la cour , et composait pour la ville d'obscènes épigrammes, qu'il appelait les gloria patri de ses psaumes. Son existence Utté^{rait}* raïrc , comme on voit, ne laissait pas de dev^{enir} considérable : il était membre de l'Académie à» Inscriptions; Topinion le désignait pour l'Aca-*

^AN^BAPTIST^ ROUSSEAU. 181

demie française , comme héritier présomptif de Boileauq. En uà mot, tout annonçait à J.-B. Rous^{seau} qu'il aUàit, durant quelques années, tenir* un des premiers rangs, le premier rang peutêtre!... dans le^s cercles littéraires^s entre La Motte, Crébillon, La Fosse, Duché, Ln Grarige- Chancel 9 Saurin de l'Académie des Sciences, et autres. Tout cela se passait vers 1710.

Mais , comme nous Tayons déjà indiqué , et comme il le dit lui-^{même} avec une élégance par-, faite, il' s'était accoquiné à la hantise du café Laurent; c'était rue Dauphine, non loin du Théâtre*Français , qui de la rue Guénégaud avait passé dans celle des Fos^s-Saint-Germain^{des}-* Prés. Les établissements de l'es-
pèce des cafés ne dataient guère que de ces années*là, et rempla-

çaient avantageusement pour les auteurs et gens de lettres le cabaret, où ils s'étaient encore enivrés sans vergogne Chapelle et Boileau. Le café n'avait pas passé de mode, malgré ta prédiction de madame de Sévigné ; bien au contraire, il devait exercer une assez grande influence sur le dix-huitième siècle, sur cette époque si vive et si hardie, nerveuse, irritable, toute dî saillie, de conversations, de verve artificielle, d'enthousiasme après quatre heures du soir ; j'en prends à témoin Voltaire et son amour du moka. Ce café de la veuve

182 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Laurent était donc une espèce de café Procope du temps ; on y politiquait ; on y jugeait la pièce nouvelle ; on s'y récitait à Toraille Tépigramme de Gâcon sur VathénaU de La Grange-Chancel, le huitain de La Grange en réponse aux critiques de M. Le Noble ; on y comparait la musique de Lulli et celle de Gampra. Or, Hous-rjseau, après quelques essais lyriques peu goûtés, avait donné en 1696, au Théâtre-Français, la comédie du Flatteur, qui n'avait eu qu'un demisuccès, et en 1700, le Capricieux, qui réussit encore moins. Il s'en prit de sa disgrâce aux habitués du café, et les chansonniers dans de grossiers couplets à rimes riches, ce qui le fit aussitôt reconnaître. On peut juger du scandale. Rousseau se désacçôquina du café et désavoua les couplets dans le monde ; mais on en parlait toujours ; de temps à autre de nouveaux couplets clandestins se retrouvaient sur les tables, sous les portes ; cette petite guerre dura dix ans et ouvrit le siècle. Enfin, en 1740, quelques derniers couplets, si infâmes qu'on doit les croire fabriqués à dessein par les ennemis de Rousseau, mirent le comble à l'indignation, Rousseau, non content de s'en laver, les imputa à Saurio ; die là, procès en diffamation et

en calomnie , arrêt du Parlement en 1712 , et bannissement de Rousseau à perpétuité hors du Royaume.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU. 183

Jeao-Baptiste avait quarante- trois ans; quelque long que fut alors le noviciat des poètes , son éducation lyrique devait être achevée. 11^ I avait déjà composé quelques odes , et sa haine contre La Motte, qui en composait aussi, n'avait pas peu contribué , sans doute , a déterminer sa vocation laborieuse et tardive. Qu'est-ce donc qu'un poète lyrique? Avec sa nature d'esprit et ses habitudes, Rousseau pouvait-il prétendre à l'être? pouvait-il s'en rencontrer un, vers 1710? Un poète lyrique, c'est une âme a nu qui passe et chante au milieu du monde , et selon les temps, et les souffles divers, et les divers tons où elle est montée , cette âme peut rendre bien des espèces de sons. Tantôt, flottant entre un passé gigantesque et un él>louissant avenir, égarée comme une harpe sous la main de Dieu, l'âme du prophète exhale les gémissements d'une époque qui finit, d'une loi qui s'éteint, et saluera avec amour la venue triomphale d'une loi meilleure et le char vivant d'Emmanuel; tantôt, a des époques moins hautes, mais belles encore et plus purement humaines , quand les rois sont héros ou fils de héros, quand les demi-dieux ne sont morts que d'hier , quand la force et la vertu ne sont toujours qu'une même chose, et que le plus adroit à la lutte, le plus rapide a la courte , qst aussi le plus pieux , le plus sage et

184 CRITIQUES ET PORTRAITS.

le plus vaillant, le chanfre lyrique, véritable prêtre comme le statuaire , décernera au milieu ^ d'une soLeanelle harmonie les louanges des vain* queurs; il dira les noms des coursiers et s'ik

Soat de race généreuse ^ il parlera des aïeux e<; des fondateurs de villes, et réclamera les couronnes , les coupes ciselées et les trépieds dW. Il sersi lyrique aussi, bien q^u'avec moins de grandeur çt de gloire, celui qui, vivant dans lesi loisirs de l'abondance et a la cour des tyrims, chantera les délices gracieuses de la vie et les pensées tristes qui viendront parfois l'effleurer dans les plaisirs. Et à toutes les époques de (rouble et de renouvellement, quiconque, témoin des orages politiques , en saisira par quelque côté le sens profond, la Loi sublime , et répondra à chaque accident aveugle par un écho, intelligent et sonore; ou quiconque, en ces jours de révolution et d'ébranlement, se recueillera en lui-même et s'y fera un monde a part, un monde poétique de sentiments et d'idées, d'ailleurs anarchique ou harmonieux, funeste ou serein , de consolation pu de désespoir , ciel , chaos ou enfer; ceux-là encore seront lyriques, et prendi'ont place entre le petit nombre dont se soutient l'humanité et dont elle adore les nomS:. Nous voilà bien loin de Jean-Baptiste ; il n'a rien été de tout cela. Fils honteux de son père , sans^

JEAN*BÂPTISTE ROUSSEAU. i85

finfan<:e, vain, malicieux, clandestin, obec^ne Bti propos , de vie équivoque , balloté des cafés aux anlichambrea, il eût été bon peut-être à don- ., ner quielques jolies chansons au Temple^ s'il avait eu plus de sensibilité, de naturel et de mollesse. On lui a fait honneur, et Chaulieu Ta félicité agi^éablement, d'avoir refusé une place dans les Fermes , que lui offrait le ministre Chamillard. Mais ce refus nous semble moins tenir k des principes d'honorable indépendance, qu'au goût qu'avait Rousseau pour H ^ie de Paris ^ les tripots littéraires. Sans dir^ positivement qu'il fiit un malhonnête homme , sans trancher ici la question restée indécise

des derniers cou* plets , on peut affirmer que ce fut un cœur bas, un caractère louche , tracassier» né pour la domesUcité des grands seigneurs ; avec cela , nul ^génie, peu d'esprit , tout en métier. Quand il eut quitté la France , en 1712, et durant les trente années dignes de pitié qT^i succédèrent aux trente années dignes d^enifiçj Rousseau, successivement protégé du comte du Luc , du prince Eugène , du duc d'Aremberg, dut travailler sur lui-même pour mériter ces faveurs dont il vivait, et rétablir sa réputation compromise^ Dans l'insignifiante correspondance, qu'il entretenait avec d'Olivet , Brossette, Desfontaines et M. Boudet » PU'Ill^arque un grand étalage de principes ve-

ligé eux , moraux , et un caractère anti-philoso» phique très prononcé. En supposant cette conversion sincère, on s'étonne que Rousseau n'ait pas plus tiré parti pour sa poésie de cette nature de sentiments ; c'était peut-être en e£fet la seule corde lyrique qui fût capable de vibrer en ces temps-la. Les événements extérieurs dégoûtaient par leur petitesse et leur pauvreté ; la guerre se faisait misérablement et même sans Téclat des désastres ; les querelles religieuses étaient sottes, criardes, sans éloquence, quoique persécutrices; les mœurs, infâmes et platement hideuses; c'était une société et un trône sourdement en proie aux vers et à la pourriture. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que l'ordre ancien dépérissait, que la religion était en péril, et qu'on se précipitait dans un avenir mauvais et fatal. Voilà ce que sentaient et disaient du moins les partisane et les débris du dernier règne , M. d'Aguesseau et Racine fils par exemple. Or, sans faire d'hypothèse gratuite , sans demander aux hommes plus que leur siècle ne comporte , on conçoit , ce me semble , dans cette atmosphère de souvenirs et d'affections , une âme tendre, chaste, austère, effrayée de la contagion croissante et du débordement phi-

losophique , fidèle au culte de la monarchie de Louis XIV, assez éclairée pour dégager la religion du jansénisme , etffette

JEÂN-'BAPTISTE ROUSSEAU. 187

âme , alarmée , avant L'orage, de pressentiments douloureux , et gémissant avec une douceur triste ; quelque chose en un mot comme Louis Racine jp aussi honnête, et plus fort en talent et en lumières. Rousseau manqua k cette mission , dont il n'était pas digne. Il avait reçu comme une lettre morte les traditions du règne quiânissait; il s'y attacha obstinément ; ses antipathies littéraires et sa jalousie contre les talents rivaux l'y repoussèrent chaque jour de plus en plus y il tint pour le dernier siècle , parce que le petit Arouet était du nouveau. Dans les poésies à la mode , il était bien plus choqué des mauvaises ii^imes que du mauvais goût et des mauvais principes. De la sorte , chez lui, nul sentiment vrai du passé non plus que du présent ; son esprit était le plus terne des miroirs; rien ne s'y peignait ; il ne réfléchit rien; sans originalité , sans vue intime ou même finement superficielle, sans vivacité de souvenirs , aussi loin des chœurs à'Eslher que des vers datés de FhiUshou'rg , tenant tout juste au siècle de Louis XIV par VOde à Namur^ ce fut le moins lyrique de tous les hommes à la mtiins lyrique de toutes les époques.

Avec un auteur aussi peu» naïf que Jean-Bap-^ liste, chez qui tout vient de labeur et rien d'inspiration, il n'est pas inutile de rechercher, avant Texamen des œuvres, quelles furent les idées

188 CRITIQUES ET PORTRAITS.

d'après lesquelles il se dirigea, et de constater sa critique et sa poétique. Deux mots suffiront. Le bon Brossettc/ce personnage excellent mais banal, un des dévots empressés de feu Despréaux,

espèce de courtier littéraire , x[ui caressait les illustres pour recevoir des exemplaires de leur part et faire collection de leurs lettres , s'était lourdement avisé, en écrivant h Rousseau , de lui signaler, comme* une découverte, àsnifiVOde à la Fortune^ un passage qui semblait imité de Lucrèce. Lk*dessus Rousseau lui répondit : « Il i< est vrai, monsieur, et vous Favez bien remar- K que, que j'ai eu en vue le passage de Lucrèce, ^ quo magis in du- biis y etc., dans la strophe quo « vous me citée de mon Ode à la Fortune ; et « je vous avoue , puisque vous approuvez la ma^ « nière dont je me suis approprié la pensée de , « cet ancien , que je m^en sais meilleur gré que « si j'en étais l'auteur, par la raison que c'est ^ l'expression seule qui fait le poète, et non la « pensée, qui appartient au philosophe et a Fo-» ff rateur, comme à lui. d L'aveu est formel ; on conçoit maintenant que Saurin ait dit qu'il ne regardait Rousseau que comme le premier entre les plagiaires. Les jligements et les lectures de Rousseau répondaient à une aussi forte poétique. Il aime et admire Régnier, mais il le range après Malherbe , et trouve qu'n'/ ne lui a manqué qtie

iEA2ff^BA t»TlSTE ROUSSEAU. l8g

le bonheur de naître sous le règne de Louis-le- Grand, Il appelle Gresset un génie supérieur^ et ne le chicane que sur ses rimes ; il ne voit rien de plus élei^é ni de plus rempli de fureur et de sublime que les vers de Duché, ce qui ne Fempêche pas d'écrire h prqpos de M. de Monchesnay : « Jp lie connais que lui (il/, de Monchesnay!) « présentement , qui sache faire des vers marqués «r' au bon coin^ » Réfugié a Bruxelles en 4724, il prie son ami Fabbé d'Olivet de lui envoyer un paquet de tragédies ; en voici la liste : elle serait plus complète et plus piquante^ si Rotrou ne s'y trouvait pas :

Fenceslas , de Rotrou ;

Cléopdtre ^ de La Chapelle ;

Géta , de Péchantré ;

Ahdtanic , TiridàU , de Gampistron ;

Polixène , Manlius , Thésée ^ de La Fosse ;

Absàlon , de Duché.

Je me suis trompé en disant que Rousseau ne s'inquiétait jamais de l'idée ; il a £aiit une ode sur les Divinités poétiques , dans laquelle est exposé en stylç barbare un système d'allégorisation qui 'ne va h rien moins qu'ïi mettre Bellone pour la guerre, Ti^iphone pour la peur. Le plus plaisant, c'est qtie pour cette démonstration esthétique, comme on dirait aujourd'hui , il s'est imaginé de recourir b l'ombre d'ÂIcée :

Je la Tois ; c'est l'ombre d'Alcée

Qui me la découvre à Vinstant,]

Et qui déjà, d'an œil content,

Dévoile à ma Tue empressée

Ces déités d'adoption.

Synonymes de la pensée ,

Symboles de l'abstraction.

Âlcée se met donc à chanter en ces termes :

ff

Des sociétés temporelles

Le premier lien est la voix ,

Qu'en divers sons l'homme , à son choix >

Modifie et fléchit pour elles ;

Signes communs et naturels »

Où les âmes incorporelles

Se tracent aux sens corporels.

Rousseau avait probablement attrapé ces lam* beaux de métaphysique, sinon dans le commerce d'Alcée j du moins dans les livres ou les conversations de son ami , M. de Grouzas. Il y tenait au reste beaucoup plus qu'on ne croirait. Ses odes en sont charmées; et ses allégories , qu'il estimait autant et plus que ses odes , nous offrent comme la mise en œuvre et le résultat direct du système.

Attaquons-nous maintenant , sans plus tarder, aux œuvres de Jean-Baptiste : nous laisserons de côté son théâtre; et, puisque nous avons nommé ses allégories, nous les frapperons tout d'abord. Le fantastique au dix-huitième siècle , en France , ' avait dégénéré dans tous les arts. De briUimt , de

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU. IQI

gracieux , de grotesque ou de terrible qu'il était au moyen-âge et à la renaissance , il était devenu froid , lourd et superficiel ; on le tourmentait comme une énigme , parce qu'on ne l'entendait plus à demi-mot. Le fantastique en effet n'est autre chose qu'une folle réminiscence, une charmante étourderie^ un caprice étince-

lant, quelquefois un effroyable éclair sur un front serein ; c'est un jeu à la surface dont l'invisible ressort gît au plus profond de l'âme de la Muse. Que les faciles et soudains mouvements de cette âme se ralentissent et se perdent; que ce jeu de physionomie devienne calculé et de pure convenance j qu'on sourie, qu'on éclate, qu'on grimace, qu'on fasse la folle a tout propos , et voilà la Muse devenue une femme a la mode , sottre , minaudière, insupportable j c'est a peu près ce qui arriva de l'art au dix-huitième siècle. Le fantastique surtout, cette portion la plus délicate et la plus insaisissable , y fut méconnue et défigurée. On eut les amours de Boucher; on eut des oi^es et des volutes, au lieu d'acanthes et d'arabesques de toutes formes ; on eut les Bijoux indiscrets , les métamorphoses de laPucelle , VÉcumoir^ le So-pha, et ces contes de Yoisenon où des hommes et des femmes sont changés en anneaux ou en baignoires. Cazotte seul , par son esprit , rappela un peu la grâce firivole d'Hamilton; mais on n'é-

igs CRITIQUES ET PORTIUKITS.

tak pas moins éloigné alors de TARIoste, deHabe^ lais et de Jean Goujon , que deMichel-Ânge. On peut rendre encore cette justice à J.-B. Rousseau, qu'à la moins fantastique de toutes les époques , il a été le moins fantastique de tous les hommes. Ses allégories sont jugées tout d'une toix ; ba^ roques, métaphysiques, sophistiquées, sèches^ inextricables , nul défaut n'y manque. Nous renvoyons à Torticolis j a la Grotte de MerKn , au Masque de Laverne , ^ Morosophie y lise et comprenne qui pourra ! Le style est d'un langage marotique hérissé de grec , et qu'on croirait forgé à l'enclume de Chapelain ; on ne sait par où les prendre , et j'en dirais volontiers , comme Saint-Simon de M. Pussort , que c'est un fagot (f épines.

Mais les odes , mais les cantates , voilà les vrais titres, les titres immortels de Rousseau à la gloire ! Patience , nous y arrivons. — Les odes sont , ou sacrées, ou politiques, ou personnelles. Quand on a lu la Bible , quand on a comparé au teste des prophètes les paraphrases de Jean-Ba||île, on s'étonne peu qu'en taillant dans ce sublime étemel , il en ait quelquefois détaché en lambeaux du grave et du noble ; et Ton admire bien plutôt qu'il ait si souvent affaibli, méconnu ^ remplacé les beautés supêmes qu'il avait sous ta main. A prendre en effet la plus renommée de

JEAJN-BAPTISTE ROUSSEAU. IqS

ses iimtations, celle du Cantique d'Ézéchias, qu'y voit-on ? Ici , la critique de détail est indispensable, et j'en demande pardon au lecteur. Rousseau dit :

Tai TU mes tristes journées Décliner vers leur penchant ; Au midi de mes années Je touchais à mon couchant. La Mort déployant ses ailes Couvrait d'ombres éternelles La clarté dont je jouis , . ' Et dans cette nuit funeste

Je cherchais en -vain le reste De mes jours évanouis.

Grand Dieu ^otre main réclame

Les dons que j'en ai reçus y

£lle vient couper la trame

Des jours qu'elle m'a tissus :

Mon dernier soleil se lève , ^

Et votre souffle m'enlève

De la terre des vivants ,
Comme la feuille séchée , ^
Qui , de sa tige arrachée ,
Devient le jouet des vents.

Les quatre premiers vers de la première strophe sont bien; et les six derniers passables grâce a l'harmonie , quoiqu'un peu vides et chargés de mots^ mais il fallait tenir compte du verset si touchant d'Isaïe : « Hélas! ai-je dit, je ne ver- « rai donc plus le Seigneur, le Seigneur dans «f le séjour des vivants! Je ne verrai plus les « mortels qui habitent avec moi la terre ! » Ne I. i3

plus voir les autres hommes , ses frères en dou^ leurs , voilà ce qui ai&ige surtout le mourant. La seconde strophe est faible et commune , excepté les trois vei*s du milieu ; a la place de cette trame usée qu'on voit partout , il y a dans le texte : (c Le tissu de ma vie a été tranché comme la If tKame du tisserand. » Qu'est devenu ce tisserand auquel est comparé le Seigneur ? Au lieu de la feuille sèche^ le texte donne : «f Mon péle- «f rinage est fini ; il a été emporté comme la tente «f du pasteur. » Qu'est devenu cette tente du désert, disparue du soir au matin, et si pareille a la vie ? Et pins loin : t "*"^

Comme un lioo^ plein de rage Le mal a brisé mes os ; Le tombeau m'ouTre un passage 4 Dans ses lugubres cachots*.

Victime faible et tremblante ,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour.

Et , dans ^la crainte mortelle ,

Je suis comme Vhirondelle

Sous la griffe du vautour.

Les deux derniers vers ne seraient pas mm^ vais , si on ne lisait dans le texte : w Je criais vers <c vous comme les petits de l'hirondeUe , et je <(gémissais comme la colombe. » On voit que^ Rousseau a précisément laissé de coté ce qu'il y a de plus neuf et de plus marqué dans l'orîgiial. £t pourtant il aurait dû , ce semble , comprendre

^<i£AÎ)[^BAPTISTE àoUSSEÀtJ. İqB

la force dé ce cantique si rempli d'une pieuse tristesse, Thomme 'malheureux, et peut-^être coupable , que Dieu avait frappé a son midi , et qqi avait besoin de retrouver le reste de ses jours pour se repentir et pleurer. De hotre temps , auprès de nous, un grand poète s'est inspiré aussi du Cantique d'Ézéchias^ lui aussi il a demandé grâce sous la verge de Dieu , et s'est écrié en gémissant :

Tous les jours sont à toi ; que t'importe leur nombre? Tu dis : le temps se hâte, ou revient sur ses pas. £h ! n'es-tu pas Celui qui fis reculer l'ombre Sur le cadran rempli d'un roi que tu sauvas?

Voilà comment on égale les prophètes sans le^ paraphraser; qu'on relise la quatorzième des secondes Méditations; qu'on relise en même temps dans les premières le dithyrambe intitulé Poésie sacrée, et qu'on le compare avec VEpode du premier livre de Jean-Baptiste.

L'ode politique n'a aucun caractère dans Rousseau; il en partage la faute avec les événements et les hommes qu'il célèbre. La naissance du duc de Bretagne, la mort du prince de Conli, la guerre civile des Suisses en 17⁷⁶ l'armement des Turcs contre Venise en 1715, la bataille même de Péterwaracfin , tout cela eut dans le temps plus ou moins d'importance, mais n'en a presque aucune aux yeux de la postérité. Le

186 CRITIQUES ET PORTRAITS.

poète a beau se démenier , se commander Teitthonsiasme , se provoquer au délire; il en est pour ses frais , et Ton rit de Tentendre, à la mort du prince de Conti , s'écrier dans le pindarisme de ses regrets :

Peuples , dont la dolear aux larmes obstinée , De ce prince chéri déplore le trépas , Approchez , et Toyez qaele est la destinée Des grandeurs d'ici-bas.

De nos jours, si féconds en grands événements et en grands hommes, il en est advenu tout autrement. Desimpies naissances, de simples morts de princes et de rois ont été d'éclatantes leçons, de merveilleux compléments de fortune, des chutes ou des résurrections d'antiques dynasties, de magnifiques symboles des destinées sociales. De telles choses ont suscité le poète qui les devait célébrer; Tode politique a été véritablement fondée en France; les Funérailles de Louis XVIII en sont le chef-d'œuvre.

Rousseau ne s'est pas contenté de mettre du pindarisme extérieur et de l'enthousiasme à froid dans ses odes politiques , pour tâcher ' d'en ré- ' chauffer les sujets ; il a porté ces habitudes d'écouter jusque dans les pièces les plus personnelles, et, pour ainsi

dire, les plus domestiques. Le comte du Luc, son patron, tombe malade; Rou[^]seau en est touché ; il veut le lui dire et lui sou-

JÉAN-BAPRISTE ROUSSEAU. 197

haïter une prompte convalescence, rien de mieux ; c'était matière à des vers sentis et touchants ; mais Rousseau aime bien mieux déterrer dans Pindare une ode à Hiéron , roi de Syracuse , qui[^] vainqueur aux jeux pythiques par son coursier Phérénicus , n'a pu recevoir le prix en personne pour cause de maladie. Là les digressions my-thologiques sur Chiron, Esculape , sont longues, naturelles et à leur place. Rousseau calque le dessin de la pièce et tâche d'en reproduire le mouvement. Dès le début, il voudrait nous faire croire qu'il est en lutte avec le génie comme avec Protée; mais tout cet attirail convenu de regard furieux , de ministre terrible[^] de souffle iwin-ci[^] bley de tête éche[^] élée y de sainte manie [^] à[^] assaut victorieux, àejoug impérieux , ne trompe pas le lecteur , et le soi-disant, inspiré ressemble trop à ces faux braves qui, après s'être frotté le visage et ébouriffé la perruque, se prétendent échappés avec honneur d'une rencontre périlleuse. Fuis vient la comparaison avec Orphée et la prière aux trois sœurs filandières pour le comte du Luc [^] on y trouve quelques strophes assez touchantes, que La Harpe, d'ordinaire peu favorable à Jean-[^] Baptiste, mais attendri cette fois comme Pluton, a jugées lout-a-fait rft[^]/z[^] d'Orphée. Par malheur, ce qui glace aussitôt, c'est que le moderne OrphéQ npuç raconte que

strophe commence avec éclat, puis finit en dé[^] tonnant; cette métaphore qui promettait avorte ; cette image est brillante, mais jure au milieu de son entourage terne , comme de l'argent plaq[dir sur de l'étain. C'est que ce brillant et ce beau appartiennent tantôt à Platon , tantôt à Pindare , tantôt même à Boi-

leau et à Racine : Rousseau s'en est emparé comme un rhétoricien fait d'une • bonne expression qu'il place à toute force dans le prochain discours. Ce qui est bien de lui , c'est le prosaïque, le commun, là déclamation à vide, ou encore le mauvais goût, comme les livrées de V^eertamne et les haleines qui fondent Fé^uorce des eaux. À vrai dire , le style de Rousseau n'existe pas.

Notre opinion sur Jean-Baptiste est dure, mais sincère; nous la préciserons davantage encore. Si, en juin 1829, un jeune homme de vingt ans, inconnu, nous arrivait un matin d'Auxerre ou de Rouen avec un manuscrit contenant le Cantique d'Eze^udias^e Y^uOde au Comte du Luc et la Cantate de Circé^e ou l'équivalent y après avoir jeté un coup d'œil sur les trois che^u&d'œuvre, on lui dirait, ce me semble, ou du moins on penserait à part soi : « Ce jeune homme n'est « pas dénué d'habitude pour les vers ; il a déjà « dû en brûler beaucoup; il sent assez bien V^e l'harmonie de détail ; mais sa strophe est pe-

JIAN-BAPTISTE ROUSSEAU. 301

ir santé et son vers symétrique. Son style a de t^e la gravité , quelque noblesse , mais peu d'ima- « ges, peu de consistance, nulle originalité; il « y a de beaux traits , mais ils sont pris. Le pire , « c'est que l'auteur manque d'idées et qu'il se « r traîne pour en ramasser de toutes parts. Il f^e a besoin de travailler beaucoup , car, le génie r n'y étant pas, il ne fera passablement qu'a « force d'étude. » Et là -dessus, tout haut on l'encouragerait fort, et tout bas on n'en espérerait rien.

Que restera-t-il donc de J.-B. Rousseau? Il a aiguisé une trentaine d'épigrammes en style marotique, assez obscènes et labo-

rieusement naïves, c'est à peu près ce qui reste aussi de Mellin de Saint-Gelais.

Mêlé , toute sa vie , aux querelles littéraires , salué , comme Crébillon , du nom de grand par Desfontaines, Le Franc-jetla faction anti-vollairienne , Rousseau avait perdu en réputation , à mesure que la gloire de son rival s'était affermie et que les principes philosophiques avaient triomphé j il avait été même assez sévèrement apprécié par La Harpe et Le Bjnn. Mais, depuis qu'au commencement de ce siècle, d'ardents et généreux athlètes ont rouvert l'arène lyrique, et l'ont remplie de luttes encore inouïes, cet instinct bas *et envieux, qui est de toutes les époques, a ra-

202 CBITIQUÈS ET POUTRÀITS.

mené Rousseau et à vânt sur la scène littéraire , comme adversaire de nos jeuries contemporains : on a redoré sa vieille gloire et recousu son dra- . peau. Gâcon , de nos jours, se fût réconcilié avec lui, et l'eût appelé noite grand lyrique. C'est cette tactique peu digne, quoique étemelle, qui a provoqué dans cet article notre sévérité franche et sans réserve. Si nous avions trouvé le nom de Jean-Baptiste sommeillant dans un demi-jour paisible , nous nous serions gardé d'y porter si rudement la main; ses malheurs seuls nous eussent désarmé tout d'abord , et nous l'eussions laissé sans trouble à son rang, non loin de Piron, de Gresset et de tant pl'aulres, qui certes le va^ laient bien.

Juin 1839.

Cet article, dont le ton n'est pas celui des précédents ni des suivants , et dont Tanteur aujourd'hui désavoue entièrement Pamertume blessante, a été reproduit ici comme pamphlet propre à donner idée du paroxysme littéraire de 1829. Ajoutons seulement

que, sans trop modifier le fond de notre jugement sur les odes , qui n'est guère après tout que celui qu'a porté Vauvenargues [Je ne sais si Rousseau a surpassé Horace et Pindare dans ses odes : s'il les a surpassés, j'en conclus que Cécile est un mauvais genre, etc. , etc.) , il nous semble injuste et dur, en y réfléchissant , de ne pas prendre en considération ces trente dernières années de sa vie , où Rousseauif montra jusqu'au bout de la constance et une honorable fermeté \ ne pas vouloir rentrer dans sa patrie par grâce, sans jugement et réhabilitation. Quels qu'aient été sa conduite secrète, (>8 nouveaux tracassés à l'étranger, sa brouille avec la prêtre Eugène , etc. , etc. , il demeura digne à l'article du bannissement. Sa correspondance durant ce temps d'exil avec Rollin , Racine fils , Bros-

JSAN-BAPTISTE ROUSSEAU.

jeté, M. de Chaumont et le baron de Breteuil, à des parties qui recommandent son goût et qui tendent à relever son caractère. Quelques-uns de ses vers religieux (en les supposant écrits depuis cette date fatale) semblent même s'inspirer du sentiment énergique qu'il a de sa propre innocence : « Mais de ces langues diffamantes Dieu saura venger Pin- « nocent, etc. , » et plusieurs semblables endroits. Il est fâcheux que , non content de protester pour lui , il ait persisté à incriminer les autres, comme Rollin le lui fit sentir un jour (voir V Eloge de Rollin par de Boze). A le juger impartialement, on conçoit que l'abbé d'Olivet et d'autres contemporains de mérite , sous l'influence et l'union de l'amitié , aient pu dire, en parlant de lui, l'illustre malheureux. On doit désirer (sans toutefois en être bien certain) qu'ils aient plus raison que Lenglet Dufresnoy dans ses Pièces curieuses sur Rousseauif.

Vers l'époque où J.-B. Rousseau banni adressait à ses protecteurs des odes composées au jour le jour , sans unité d'inspirati/>n , et que n'animait ni l'esprit du siècle nouveau ni celui du siècle passé , en 1729 , a l'hôtel de Conti , naissait d'un des serviteurs du prince un poète qui devait bientôt consacrer aux idées d'avenir , a la philosophie, à la liberté , à la nature, une lyre incomplète, mais neuve et sonore, et que le temps ne brisera pas. C'est une remarque à faire

^^aux approches des grandes crises politiques et au milieu des sociétés en dissolution , sont souvent jetées d'avance, et comme par une ébauche anticipée , quelques âmes douées vivement des trois ou quatre idées qui ne tarderont pas a se dégager et qui prévaudront dans l'ordre nouveau. Mais en même temps, chez ces individus de nature fortement originale,^ ces idées précoces restent fixes , abstraites , isolées , déclamatoires. Si c'est dans l'art qu'elles se produisent et s'expriment^, la forme en sera 'hue , sèche et ^ride, comme tout ce qui vient avant la. saison.. Ces hommes auront grand mépris de leur siècle, <le sa mesquinerie, de sa corruption, de son mauvais goût. Ils aspireront a quelque chose de mieux, au simple, au grand, au vrai, et se dessècheront et s'aigriront à l'attendre; ils voudront le tirer d'eux-mêmes ; ils le demanderont à l'avenir, au passé, et se feront antiques pour se rajeunir; puis les choses iront toujours, les temps s'accompliront , la société mûrira , et lorsqu'éclatera la crise , elle les trouvera déjà vieux, usés, presque en cendres; elle en tirera des étincelles, et achèvera de les dévorer. Ils auront été malheureux , acres , moroses , peut-être violents et coupables. Il faudra les plaindre, et tenir compte^ en les jugeant, de la nature des temps et de la leur. Ce sont des espèces de

victimes publiques , des Prométhées dont le foie est rongé par une fatalité interne; tout l'enfantement de la société retentit en eux , et les déchire; ils souffrent, et meurent du mal dont rhumatisme, qui ne meurt pas, guérit, et dont elle sort régénérée. Tels furent , ce me semble y au dernier siècle , Alfieri en Italie , et Le Brun en France,

Né dans un rang inférieur , sans fortune et k la charge d'un grand seigneur , Le Brun dut se plier jeune aux nécessités de sa condition. Il mérita vite la faveur du prince de Conti par des éloges entremêlés de conseils et de maximes philosophiques. A la fois secrétaire des commandements et poète lyrique , il s'éleva le mieux qu'il put la dépense de sa vie par l'audace de sa pensée , et il s'habitua de bonne heure à garder pour l'ode, ou même pour l'épigramme , cette verdeur franche et souvent acerbe qui ne pouvait se faire jour ailleurs. Aussi, plus tard, bien qu'il conservât au fond l'indépendance intérieure qu'il avait annoncée dès ses premières années, on le voit toujours au service de quelqu'un. Ses habitudes de domesticité trouvent moyen de s'acclimater avec sa nature énergique. Au prince de Conti succèdent le comte de Vaudreuil et M. de Calonne , puis Robespierre , puis Bonaparte et pourtant , au milieu de ces servitudes diverses ,

[LE BÂUN. StC]

Le Biiin demeure ce qu'il a été tout d'abord» méprisant les bassesses du temps , vivant d'avenir , effréné de gloire , plein de sa mission de poète , croyant en son génie , rachetant une action plate par une belle ode , ou se vengeant d'une ode contre son cœur par une épigramme sanglante. Sa vie littéraire présente aussi la même continuité de principes, avec beaucoup de taches et de mauvais endroits. Élève de Louis Racine, qui lui avait légué

le culte du grand siècle et celui de l'antiquité , nourri dans l'admiraljon de Findare et, pour ainsi dire, dans la religion lyrique, il était simple que Le Brun s'accommodât peu des mœurs et des goûts frivoles qui l'environnaient ; qu'il se séparât de la cohue moqueuse et raisonneuse des beaux-esprits à la mode; qu'il enveloppât dans une égale aversion Saint-Lambert et d'Alembert, Linguet i^La Harpe, RuI-' bière et Dorât, Lemierre et Colardeau, et que , forcé de vivre des bienfaits d'un prince , il se passât du moins d'un patron littéraire. Certes, il y avait, pour un poète comme Le Brun , un beau rôle à remplir au dix-huitième siècle. Luimême en a compris toute la noblesse j il y a constamment visé , et en a plus d'une fois des-* sine les principaux traits. C'eût été d'abord de vivre à part , loin des coteries et des salons patentés , dans Is silence du cabinet ou des chawpsj

de travailler la 9 peu soucieux des succès du jour, pour soi , pour quelques amis de cœur et pour une postérité indéfinie; c'eût été d'ignorer les tracasseries et les petites guerres jalouses qui fourmillaient aux pieds de trois ou quatre grands hommes, d'admirer sincèrement, et à leur prix, Montesquieu , Buffbn , Jean-Jacques et Voltaîte, sans épouser leurs arrière-pensées, ni les antipathies de leurs sectateurs; et puis, d'accepter le bieii, de quelque part qu'il .vînt , de garder ses amis, dans quelque camp qu'ils fussent, et, s'appélassent-ils Clément, M armontel ou Falissot. Voilà ce que concevait Le Brun, et ce qû*il se proposait en certains moments ; mais il fut loin d'y atteindre. Caustique et irascible , il se montra souvent injuste par vengeance ou mauvaise humeur. Au lieu de négliger simplement les salons littéraires et pmiosophiques , pour vaquer avec plus de liberté à son génie et à sa gloire , il les attaqua en toute occasion, sans mesure et en masse. Il se délectait a la satire, et décochait ses traits à Gil-

bert ou à Beaumarchais aussi volontiers qu'à La Harpe lui-même. Une fois, par sa Wasprie , il compromit étrangement sa chasteté lyrique , en se prenant au collet avecFréron. Reconnaissons pourtant que sa conduite ne fût souvent ni sans dignité ni sans courage. Là noble façon dont il adressa mademoiselle Corneille à

Voltaire , la respectueuse indépendance qu'il maintint en l'absence de ce monarque du siècle » le soin qu'il mit toujours à se distinguer de ses plats courtisans, l'amitié pour Buffon , qu'il professait devant lui, ce sont là des traits qui honorent une vie d'homme de lettres. Le Brun aimait les grandes existences à part : celle de Buffon dut le séduire, et c'était encore un idéal qu'il eût probablement aimé à réaliser pour lui-même. Peut-être, si la fortune lui eût permis d'y arriver , s'il eût pu se fonder ainsi, loin d'un monde où il se sentait déplacé , une vie grande , simple , auguste; a'il avait eu sa tour solitaire au milieu de son parc, ses vastes et majestueuses allées , pour y déclamer en paix et y raturera loisir son poème de la Nature; si rien autour de lui n'avait froissé son âme hautaine et irritable, peut-être toutes ces boutades de conduite , toutes ces sorties colériques d'amour-propre eussent-elles complètement disparu : l'on n'eût pu lui reprocher, comme à Buffon , que beaucoup de morgue et une excessive plénitude de lui-même. Mais Le Brun fut longtemps aux prises avec la gêne et les chagrins domestiques. Son procès avec sa femme, que le prince de Conti lui avait séduite*, la bauqueroute du prince de Guéménée , puis la

* On alla jusqu'à dire qu'il Pavait vendue au pape, et , chose fâcheuse pour le caractère de Le Brun , plusieurs ont pu le croire.

àO CRITIQUES ET PORTRAITS.

révolution, tout s'opposa à ce qu'il consolidât jamais son existence. Je me trompe : vieux, presque aveugle , au-dessus du besoin grâce aux bienfaits du gouvernement ^, il s'était logé, dans les combles du Palais-Royal , pour y trouver le calme nécessaire a la correction de ses odes; c'était la sa tour de Montbar. Une servante mégère qu'il avait épousée, lui en faisait souvent une prison. A une telle âme , dans une pareille vie, on doit pardonner un peu d'injustice et d'aigreur.

Le talent lyrique de Le Brun est grand, quelquefois immense , presque partout incomplet. Quelques hautes pensées , qui n'ont jamais quitté le poète depuis son enfance jusqu'^ sa mort , dominent toutes ses belles odes, s'y reproduisent sans cesse , et , à travers la diversité des circonstances où il les composa , leur impriment un caractère marquant d'unité. Patriotisme, adoration de la nature , liberté républicaine, royauté du génie, telles siont les sources fécondes et retentissantes auxquelles Le Brun d'ordinaire s'abreuve. De bonne heure , et comme par un instinct de sa mission future , il s'est pénétré du

^ Le Brun dut ces bienfaits à son talent sans doute , à sa renommée lyrique, mais par malheur aussi à sa méchanceté satirique que le pouvoir achetait de sa servilité. On cite une épigramme contre Carnot, lors du vote de Garnot contre Vempire ; elle fut commandée à Le Brun et payée d'une pension.

rôle de Tyrtée , et il^iourmande déjà nos défaites sous Contad^ Soubise et Clermont^ comme plus tard il céléBrera le naufrage victorieux du Vengeur et Marengo. Au sortir des boudoirs , des toilettes et de tous ces bosquets de Cythère et d'Amathonte , dont il s'est tant moqué , mais dont il aurait dû se garder davantage , il se réfugie au sein de la nature , comme en un

temple majestueux où il respire et se déploie plus à Taise; il la voit peu et sait peu la retracer sous les couleurs aimables et fraîches dont elle se peint autour de lui; il préfère la contempler face à face dans ses soleils, ses volcans, ses tremblements de terre , ses comètes échevelées , et plonge avec BujSbn a travers les déserts des temps. Quant a la liberté , elle eut toujours ses vceux , soit que dans les salons de Thôtel de Conti, sous Louis XV, il s'écrie avec une douleur de citoyen :

Les Anténors Tendent l'empire , Thaïs l'achète d'an sourire ;
L'or paie , absout les attenta^ Partout, à la cour, à Tarmé^^
Règne un dédain de renommée Qui fait la chute des états;

soit qu'il prélude a ses hymnes. républicaines dans les soirées du ministre Galonné; soit même qu'en des temps horribles , auxquels ses chants furent trop mêlés ^, et dont il n'eut pas le cou-

^ Il y a de vilains vers de lui sur Marie- Antoinette; on ne les a pas

3112 ' CRITIQ^tJSS.^gyW)BTRAITS.

rage de se séparer ha^ttijçment , il exhale dans le silence cette ode touchante, ^nt le début , imité d'un psaume, ressemble à quelque chanson de . Béranger :

Prends les ailes de la colombe , Prends , disais-je à mon âme ,
et fuis dans les déserts *.

Enfin , toutes les fois qu'il ^eut décrire l'enthousiasme lyrique et marquer les traits du vrai génie , Le Brun abonde en images éblouissantes et sublimes. Si Corneille en personne se fut adressé h Voltaire , il n^eût pas , certes , plus dignement parlé que Le Brun ne l'a fait en son nom. Il faut

cMBprii dans «es œovres. Ils parurent ea brochure vers Fan ui
; on y lit :

Oh ! ^e Vienne aux Français fit on présent 4lB9te ! Toi y qui
de la Discorde allamas le flamhean ^ Reine que noos donna la
colère céleste , Qne la fondre n Vt-eUe embrasé ton bercean !

Les suivants , pires encore , sont trop atroces pour que je les
transcrive. Le jour où le roi lui avait accordé une pension , il avait
pourtant fait un quatrain de remerciement qui finissait ainsi :

Larmes, que n^ait pu m'arracher le malheur,

iiSRi

CoulâFnpur la reconnaissance !

Quand Le Brun écrivait ces horreurs en qS , David n'avait pas
craint de peindre Marat. Ces Rois dû ta fyre et du savant pinceau,
qu'avait chantés André Chénier, étaient tons dena apostats de
nette aantlé sainte. ^ De religion à projNrement parler, et de rien
qui y ressemble , Le Brun en avait même moins qu'il ne convenait
à son temps. H était làdessus aussi sec et net que Tolney. On lit
en marge d\ine édition de La Fontaine annotée par lai , à propos
du po^ne de ta CapthM et «m/ Maie : « Ce petit poème, ^noî^ae
U sujet en scit pieux, est res^ d*in- Wrèt , de vert Kenrenx et de
beautés neuves. >

voir encore comme en toute occasion le poète a conscience de
lui-même , comme il a foi en sa gloire , et avec quelle sécurité sin-
cère , du milieu de la touii»e qui Timportune , il se fonde sur fk
justice des âges :

Ceux dont le présent est Vidole Ne laissent point de soutenir ;
Dans un saocès Tain et fifhrole Us ont osé leur ayenir.

Amants des roses passagères , Us ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs.

Leur plus long règne est d'une aurore ; if^^ais le temps rajeunit encore W^L'antfque laurier des neuf Sœurs*

Après cet hommage rendu au talent de Le Brun , il nous sera permis d'insister sur ses défauts. Le principal , le plus grave selon nous , celui qui gâte jusqu'à ses plus belles pages, est un défaut tout systématique et calculé. Il avait beaucoup médité sur la langue poétique , et pensait qu'elle devait être radicalement distincte de la prose. En cela , il avait fort raison ; et le procédé si vanlé de Voltaire , d'écire les vers sous forme de prose pour juger s'ils sont bons, ne mène qu'a faire des vers prosaïques , comme sont , au reste , la plupart de ceux de Voltaire. Mais , à force de méditer sur les prérogatives de la poésie, Le Brun éh était venu à envisager les hardiesses comme

ai 4 CRITIQUES ET PORTRAITS.

une qualité a part, indépendante du mouvement des idées et de la marche du style , une sorte de beaulé mystique touchant à l'essence même de l'Sde; de la, chez lui, un souci perpétuel des hardiesses^ un accouplement forcé des termes les plus disparates, un placage? extérieur de^mélaphores; de là , surtout vers la fin , un abus intolérable de la Majuscule , une minutieuse personification de tou3 les substantifs , qui reporte involontairement le lecteur au culte de la déesse Raison , et à ces temps d'apothéose pour toutes les vertus et pour tous les vices. C'est ^ce

qui a fait dire à un poète de nos jours singulièrement spirituel que
Le Brun était

Fougueux comme Pindare... et très mythologique.

À part ce défaut, qui, chez Le Brun, avait dégénéré en une espèce de tic, son style, son procédé et sa manière le rapprochent beaucoup d'Alfieri et du peintre David, auxquels il ne nous paraît nullement inférieur. C'est également quelque chose de fort, de noble, de nu, de roide, de sec et de décharné, de grec et d'académique, un retour laborieux vers le simple et le vrai. D'un côté comme de l'autre, c'est avant tout une protestation contre le mauvais goût régnant, une gageure d'échapper aux fades pastorales et aux opéras languoureux, aux amours de Boucher

et aux abbés de Walieau, aux descriptions de Saint-Lambert et aux vers musqués de Berois. L'accent déclamatoire perce à tout moment dans

^ le talent de Le Brun, lors même que ce talent s'abandonne le plus à sa pente. Ses odes républicaines, excepté celle du Vengeur, semblent à bon droit communes, sèches et glapissantes^ elles ne lui furent peut-être pas pour cela moins énergiquement inspirées par les circonstances. C'est qu'avec beaucoup d'imagination il est naturellement pieu coloriste, et qu'il a besoin, pour arriver à une expression vivante, d'évoquer, comme par un soubresaut galvanique, les êtres de l'ancienne mythologie. Son pinceau maigre, quoique étincelant,

* lant, joue d'ordinaire sur un fond abstrait y il ne prend guère de la splendeur large. que lorsque le poète songe à Buffon et retrace d'après lui la na-

, ture. Mais un mauvais, exemple que Buffon donna à Le Brun, ce fut cette habitude de retoucher et de corriger à satiété, que Tillet auteur des Epoques possédait à un haut degré, en vertu de cette patience qu'il appelait génie. On rapporte qu'il recopia ses *Jérusalem* jusqu'à dix-huit fois. Le Brun faisait ainsi de ses odes. Il passa une moitié de sa vie à remanier la plume en main, à retrier les brouillons, à les remettre au net et à en préparer une édition qui ne vint pas. Une note,

216 CRITIQUES ET PORTRAITS.

placée en tête de la première publication du *Journeux* nous avertit, comme motif d'excuse ou cas singulier, que le poète à composé cette ode, de soixante vers environ, en très peu de jours et presque (un seul jet. Si Le Brun avait eu plus de temps, il aurait peut-être trouvé moyen de la gâter.

En se déclarant contre le mauvais goût du temps par ses épi-grammes et par ses œuvres, Le Brun ne s'est pas assez en rester pur lui-même. Sans aucune sensibilité, sans aucune disposition rêveuse et tendre, il aimait ardemment les femmes, probablement à la manière de Buffon, quoiqu'en seigneur moins suzerain et avec plus de galanterie. De là mille billets en vers à propos de rien, et, mêlé avec ses odes, une prodigieuse quantité d'Eglés, de Zéphirs de Delphes, de Cépheides de Zélis et de Zelmis, Tantôt c'est un persiflage doux et honnête à une jeune coquette très aimable et très vaine qui m'appelait son berger dans ses lettres, et qui prétendait à tous les talents et à tous les cœurs tantôt ce sont des vers fugitifs sur ce que M. de Toulon, bienfaiteur de mesdemoiselles Corneille et de J'aricour les a mariées toutes deux, après les avoir célébrées dans ses vers. Enfin, vers le temps de Marengo et d'Austerlitz, il soutint,

comme personne ne l'ignore , sa fameuse querelle avec Legoavé , sur la question de savoir si V encre sied ou ne sied pas aux doigts de rose.

Nous diions un mot des élégies de Le Brun , parce que c'est pour nous une occasion de parler d'André Chénier, dont le nom est sur nos lèvres depuis le commencement de cet article, et auquel nous aspirons , comme à une source vive et fraîche dans la brûlante aridité du désert. En 1765, Le Brun, âgé de trente-quatre ans, adressait à l'Académie de La Rochelle un discours sur Tibulle, où on lit ce passage ; « Peut-être qu'au « moment où j'écris, tel auteur, vraiment animé «r du désir de la gloire et dédaignant de se prêter cr a des succès frivoles y compose dans le silence de son cabinet un de ces ouvrages qui de- « viennent immortels , parce qu'ils ne sont pas « assez ridiculement jolis pour faire le charme « des toilettes et des alcôves, et dont tout l'avenir « parlera , parce que les grands du jour n'en dic(ront rien ailleurs petits soupers.)» André Chénier fut cet homme ; il était né en 1762 , un an précisément avant la prédiction de Le Brun. Vingt ans plus tard , on trouve les deux poètes unis entre eux par l'amitié et même par les goûts , malgré la différence des âges. Les détails de cette société charmante, où vivaient ensemble, •vers

1782 , Le Brun , Chénier, le marquis de Brazais , le chevalier de Pange , MM. de Trudaine j cette vie de campagne , aux environs de Paris , avec des excursions fréquentes d'où Ton rapportait matière aux élégies du matin et aux confidences du soir; tout cela est resté couvert d'un voile mystérieux, grâce à l'insouciance et à la discrétion des éditeurs. On devine pourtant et Ton rêve à plaisir, ce petit monde heureux d'après quelques épîtres réciproques, et quelques vers épars :

Abel , mon jeune Abel , et Trudaine et son frère > Ces vieilles amitiés de l'enfance première , Quand tous quatre muets , sous un maître inhumain , Jadis au châtimeⁿt nous présentions la main; Et mon frère , et Le Brun , les Muses elles-m^{me} ; De Pange fugitif de ces neuf Sœurs qu'il aime : Voilà le cercle entier qui , le soir quelquefois , A des vers , non sans peine obtenus de ma -voix , Prête une oreille amie et cependant séyère.

Le Brun dut aimer dès l'abord, chez le jeune André, un sentiment exquis et profond de Tantique , une âme modeste, candide , indépendante» faite pour l'étude et la retraite j il n'avait vu en Gilbert que le corbeau du Pinde^ il en vit dans Chénier le cygne. Un goût vif des plaisirs les unissait encore. Les amours de Le Brun avec la femifte qu'il a célébrée sous le nom d'Adélaïde

LE BRUN* âj|9

se rapportent précisément au temps dont nous parlons. Chénier , dans une délicieuse épître , dit à sa Muse qu'il envoie au logis de son ami :

Là , ta course fidèle

Le trouvera peut-être aux genoux d'une belle ; S'il est ainsi , respecte un moment précieux ; Sinon , tu peux entrer

et il ajoute sur lui-même :

Les ruisseaux et les bois , et Vénus , et l'étude , Adoucissent un peu ma triste solitude.

Tousdeux ont chanté leurs plaisirs et leurs peines d'amour en des élégies qui sont, à coup sûr , les plus remarquables du temps. Mais la victoire reste tout entière du côté d'André Cliénier. L'élé-

gie de Le Brun. est aèche, nerveuse, vengeresse , déjà sur le retour , savante dans, le goût de Properce et de Callimaque; l'imitation d» l'antique n'en exclut pas toujours le fade et le commun moderne. L'élégie d'André Chénier est molle , fraîche , blonde, gracieusement éplorée , voluptueuse avecune teinte de tristesse , et chaste même dans sa sensualité. La nature de France, les bords de la Seine, les îles de la Marne, tout ce paysage riant et varié d'alentour se mire en sa

poésie comme en un beau fleuve ; on sent qu'il vient de Grèce, qu'il y est né , qu'iten est plein : mais ses souvenirs d'un autre ciel se lient harmonieusement avec son émotion présente, et ne

font que l'éclairer, pour ainsi dire, d'un plus doux rayon. Cette charmante mythologie que le dix-huitième siècle avait défigurée en l'adoptant , et dont le jargon courait les ruelles , il la recompose , il la rajeunit avec un art admirable; il la fonde merveilleusement dans la couleur de ses tableaux, dans ses analyses de cœur, et autant qu'il le faut seulement pour élever les mœurs d'alors à la poésie et à l'idéal. Mais, par malheur, cette vie de loisir et de jeunesse dura peu. La révolution , qui brisa tant de liens, dispersa tout d'abord la petite société choisie que nous aurions voulu peindre , et Le Brun , qui partageait les opinions ardentes de Marie-Joseph , se trouva emporté bien loin du sage André. On souffre à penser quel refroidissement , sans doute même quelle aigreur , dut succéder à l'amitié fraternelle des premiers temps. Ici tout renseignement nous manque. Mais Le Brun, qui survécut treize années à son jeune ami, n'en a parlé depuis en aucun endroit; il n'a pas daigné consacrer un seul vers à sa mémoire , tandis que chaque jour , à chaque heure, il aurait dû s'écrier avec larmes : « J'ai connu un poète, et il est mort, et vous » l'avez laiss-

sé tuer , et vous l'oubliez ! » Il est à craindre pour Le Brun que les dissentiments politiques n'aient aigri son cœur, et que Téchaud d'André ne soit venu avant la réconciliation.

Pardonnez-moi, j'ai peine à croire qu'il ne fût pas au nombre de ceux dont l'infortuné poète a souffert, avec un reproche mêlé de tendresse :

Qu'avaient pu faire mes amis ? Oai, de leur voix chérie

Un mot à travers ces barreaux Eût versé quelque baume en mon âme flétrie ;

De Tor peut-être à mes bourreaux...

Mais tout est précipice, ils ont eu droit de vivre.

Vivez, amis; vivez contents.

En dépit de Bûte soyez lents à me suivre.

Peut-être en de plus heureux temps, « Tai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune ,

Détourné mes regards distraits ; A mon tour aujourd'hui mon malheur importe,

Vivez , amis , vivez en paix *.

Quoi qu'il en soit , la gloire de Le Brun , dans l'avenir, ne sera pas séparée de celle d'André Chénier. On se souviendra qu'il l'aima longtemps , qu'il le prédit , qu'il le goûta en un siècle de peu de poésie , et qu'il sentit du premier coup

' Il serait dur, mais pas trop invraisemblable, de conjecturer qu'en écrivant les vers suivants (voir l'édition d'Eugène Renduel)

, Chénier a pu songer au jour où il se sentit déçu et blessé dans son admiration première pour Le Brun :

Ah ! j'atteste les cieux^que j'ai voulu le croire , Pai voulu démentir et mes yeux et Fhistoire : Mais non : il n'est pas vrai que les cœurs excellents Soient les seuls en effet où germent les talents. Un mortel peut toucher une lyre sublime , Et n'avoir qu'un cœur faible^ étroit, pusillanime, Inhabile aux vertus qu'il sait si bien chanter, Ne les imiter point et les faire imiter, etc. , etc.

que ce jeune homme Êûsait ce que lui-nAne aurait voulu faire. On lui tiendra compte oe ses efforts, de ses veilles , de sa poursuite infatigable de la gloire , de la tradition lyrique qu'il soutint avec éclat , de cette flamme intérieure enfin qui ne lui échappait que par accès, et qui minait sa vie« On verra en lui un de ces hommes d'essai que la nature lance un peu au hasard , un des précurseurs aventureux du siècle dont a déjà resplendi l'aurore.

Juillet 1839.

ANDRÉ CHÉNIER

Hâtons-nous de le dire , ce n'est pas ici un rapprochement à anti-thèses, un parallèle académique que nous prétendons faire. En accouplant deux hommes si éloignés par le temps où ils ont vécu, si dijGTérents par le genre et la nature de leurs œuvres , nous ne nous soucions pas de tirer quelques étincelles plus ou moins vives , de faire jouer à l'œil quelques reflets de surface plus ou moins capricieux. C'est une vue essentiellement logique qui nous mène a joindre ces noms , et

parce que, des deux idées[^]poétiques dont ils sont les types admirables, l'une, sitôt qu'on l'approfondit , appelle l'autre et en est le complément. Une voix pure , mélodieuse et savante , un front noble et triste , le génie rayonnant de jeunesse , et , parfois[^] l'œil voilé de pleurs; la volupté dans toute sa fraîcheur et sa décence ; la nature dans ses fontaines et ses ombrages; une flûte de buis, un archet d'or, une lyre d'ivoire; le beau pur, en un mot , voila André Chénier. Une conversation brusque, franche et à saillies; nulle préoccupation d'art , nul quant à soi; une boi|che de satire aimant encore mieux rire que mordre ; de la rondeur, du bon sens; une malice exquise, par instants une amère éloquence ; des récits enfumés de cuisine , de taverne et de mauvais lieux; aux mains, en guise de lyre , quelque instrument bouffon , mais non criard ; en un mot , du laid et du grotesque à foison, c'est ainsi, qu'oii peut se figurer en gros Mathurin Régnier. Pl[^]cé k l'entrée de nos deux principaux siècles littéraires , il leur tourne le dos et regarde le seizième ; i il y tend la main aux aïeux gaulois, aMpnt-sâgne, à Ronsard , a Rabelais , de même qu'André Chénier , jeté k rissue de ces deux mêmes siècles classiques, tend déjà les bras au notre, et semble le frère aîné des poètes nouveaux. Depuis 1Q13, année où Régnier mourut , jusqu'en 1 78% année

MATHURIN REGNIER ET ANDRE GUENIER. j|a[^]

OÙ commencèrent le%[^] premiers chants d'André Chénier, je ne vois, en exceptant les dramatiques, de poète parent de ces deux grands hommes que La Fontaine, qui en est comme un mélange agréablement tempéré. Rien donc de plus piquant et de plus instructif que d'étudier dans leurs rapports ces deux figures originales , à physionomie presque contraire , qui se tiennent debout en sens inverse , chacune a un isthme de notre littérature

centrale > et, comblant l'espace et la durée qui les séparent , de les adosser l'une à l'autre, de les joindre ensemble parla pensée, comme le Janus de notre poésie. Ce n'est pas d'ailleurs en différences et en contrastes que se passera toute cette comparaison : Régnier . et Chénier ont cela de commun, qu'ils sont un peu en dehors de leurs époques chronologiques, le premier plus en arrière, le second plus en avant, et qu'ils échappent par indépendance aux règles artificielles qu'on subit autour d'eux. Le caractère de leur style et l'allure de leur vers sont les mêmes, et abondent en qualités pareilles; Ghénier a retrouvé par instinct et étude ce que Régnier faisait de tradition et sans dessein; ils sont uniques en ce mérite, et notre jeune école chercherait vainement deux maîtres plus consommés dans l'art d'écrire en vers. *

Mathurin était né à Chartres , enBeauce , André I. 15

CRITIQUES ET PORTraits.

à Bysance, en Grèce; toiEt deux se montrèrent poètes dès l'enfance. Tonsuré de bonne heure , élevé dans le jeu de paume et le tripot de son père , qui aimait la table et le plaisir , Régnier dut au célèbre abbé de Tiron , son oncle , les premiers préceptes de versification , et , dès qu'il fut en âge , quelques bénéfices qui ne renrichirent pas. Puis il fut attaché en qualité de chapelain à l'ambassade de Rome , ne s'y amusa que médiocrement; mais, comme Rabelais avait fait, il y attaqua de préférence les choses par le côté de la raillerie. A son retour, il reprit, plus que jamais , son train de vie , qu'il n'avait guère interrompu en terre papale, et mourut de débauche avant quarante ans. Né d'un savant ingénieur et d'une Grecque brillante, André quitta très jeune Bysance, sa patrie; mais il y rêva souvent dans les délicieuses vallées du Languedoc , où il fut élevé ; et , lorsque plus tard, entré au col-

lège de Navarre , il apprit la plus belle des langues , il semblait, comme a dit M. Villemain, se souvenir des jeux de son enfance et des chants de sa jeunesse. Sous-lieutenant dans l'Angoumois, puis attaché à l'ambassade de Londres , il regretta amèrement sa chère indépendance, et n'eut pas de repos qu'il ne l'eût reconquise. Après plusieurs voyages^ retiré aux environs de Paris, il commençait une vie heureuse dans laquelle l'é*

MATHURIN IHBMKI^IET ANDRE CHENIER. SSy

tude et ramitiédm^ft\$ent ^e plus en plus sur les plaisirs^ quailQTw^révolution éclata. U s'y lanôa avec candeur , fy arrêta k propos , y fit la part équitable au peuple et au prince, et mourut sur l'échafaud en citoyen , se frappant le front en poète. L'excellent Régnier, né et grandi pendant les guerres civiles , s'était endormi en bon bourgeois et en joyeux compagnon au sein de l'ordre rétabli par Henri IV.

Prenant successivement les quatre ou cinq grandes idées auxquelles d'ordinaire puisent les poètes, Dieu, la nature, le génie, l'art, l'amour, la vie proprement dite, nous verrons comme elles ;se sont révélées aux deux hommes que nous étudions en ce moment , et sous quelle face ils ont tenté de les reproduire. Et d'abord , k commencer par Dieu, ab Jwe principium, nous trouvons, et avec regret, que cette magnifique et féconde idée est trop absente de leur poésie , et qu'elle la laisse déserte du côté du ciel. Chez eux, elle n'apparaît même pas pour être contestée; ils n'y pensent jamais, et s'en passent, voilà tout. Us n'ont assez longtemps vécu l'un ni l'autre , pour arriver , au sortir des plaisirs , à cette philosophie supérieure qui relève et console. La corde de Lamartine ne vibrait pas en eux. Épicuriens et sensuels , ils ne font l'effet, Régnier , d'un abbé romain , Chénier , d'un Grec

d'autrefois. Chénier éiflni vpaïen aimdbk, croyant à Pales, a Vénus, amx Muses; un Akâ- Kade candide et modeste , nourri de poésie , d'amitié et d'amour. Sa sensibilité est Tiye et tendre ; mais toat en s'attristant à l'aspect de lamort , il ne s'élève pas andessus des croyances de Tibulle et d'Horace :

i Aojourdlioi qii*aa tombeaa je suis prêt k deaceodre^ Mes amis , dans tos mains je dépose ma cendre. Je ne veïx point, ooa-Tei^ d^on fnnëbre Unceully - Que les pontifes saints antonr de mon œrcæQ , Appelés aux accents de rairain lent et somibre. De leur chant lamentable accompagnent mon ombre. Et sous des murs sacrés aillent enserelîr Ha -vie et ma dépouille , et toat mon sourenîr.

Il aime la nature, il ràdore, et non seulement dans ses variétés riantes, dans ses sentiers et ses buissons , mais dans sa majesté éternelle et sublime, aux Alpes, au Rhône, aux grèves de rOcéan. Pourlant l'émotion religieuse que ces grands speclacles excitent en son âme ne la fait jamais se fondre en prière sous le poids de CinJinL C'est une émotion religieuse et philosophique à la fois, comme Lucrèce et Buffon pouvaient en avoir, comme son amiLe-Brun était capable d'en ressentir. Ce qu'il admire le plus au ciel , c'est tout ce qu'une physique savante lui en a dévoilé j ce sont les mondes roulant dans les fleuves d^éther^ les

MATHURUI REGNIER ET ANDRE GRENIER. Hùg

msires et leurs poids^ leurs formes j leurs distances ;

Jb Toyagé arec eux dans Içurs cercles immenses ; Comme eux , astre , soudain je m'entoure de feux y . * j| Bans rétemel concert

je me place avec eux; . , En moi leurs doubles lois agissent et respirent ; Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent. Sur moi qui Wattire ils pèsent à leur tour.

On dirait , chose singulière l que l'esprit du poète se condense et se matérialise à mesure qu'il s'agrandit et s'élève. Il ne lui arrive jamais, aux heures de rêverie, de voir, dans les étoiles , des fleurs divines qui jonchent les parvis du saint lieu des âmes heureuses qui respirent un air pur, et qui parlent, durant les nuits, un mystérieux langage aux âmes humaines. Je lis , à ce propos, dans un ouvrage inédit, le passage suivant, qui revient à ma pensée et la complète :

« Lamartine, assure-t-on, aime peu et n'est guère André Chénier ; cela se conçoit ; car André Chénier, s'il vivait, devrait comprendre bien mieux Lamartine qu'il n'est compris de lui. La poésie d'André Chénier n'a point de fétu religion ni de mysticisme; c'est, en quelque sorte , le paysage dont Lamartine a fait le « ciel, paysage d'une infinie variété et d'une immortelle jeunesse, avec ses forêts verdoyantes, ses blés, ses vignes, ses monts, ses prairies » et ses fleuves; mais le ciel est au-dessus. Il est avec son azur qui change à chaque heure de

30 critiques et PORTUIT9.

« ce jour , avec ses horizons indécis et ses ondoyantes

lueurs du matin et du soir, et la nuit, avec ses

(4) lueurs d'or , dont le ciel est jaloux. Il est vrai que

« du milieu du paysage , tout en s'y promenant

comme couché à la renverse sur le gazon , on jouit

<c (jTu ciel et de ses merveilleuses, beautés , tandis
 « que l'œil humain, du haut des nuage», l'œil
 « d'Élie sur son char , ne verrait en bas la terre
 « que comme une masse un peu confuse. Il ett
 t("vrai encore que le paysage réfléchit le ciel daM
 (c ses eaux , dans la goutte de rosée , aussi hijeh
 « que dans le lac immense , tandis que le domë
 « du ciel ne réfléchit pas les images projetées de
 « la terre. Mais, après tout, le ciel est toujours
 « le ciel, et rien n'en peut abaisser la hauteur. » ^
 Ajoutez , pour être juste , que le ci^l qu'on voit
 du milieu du paysage d'André Chénier , ou qui
 s'y réfléchit, est un ciel pur, serein, étoile, mais
 physique , et que la terre aperçue par le poète
 sacré , de dessus son char de feu y toute confuse
 qu'elle paraît, est déjà une terre plus que terres ^
 tre pour ainsi dire, harmonieuse, endoyante ^
 baignée de vapeurs, et idéalisée par la distance.

Au premier abord, Régnier semble encore moins reUgieux que
 Chénier. Sa profession ecclésiastique donne aux écarts de sa

conduite un caractère plus sérieux, et en apparence plus significatif. On peut se demander si son libertin

BUTHURIK J[^]EGNIER ET ANDRE CHENIER. 23 1

nage ne s'appuyait pas d'une impiété systématique , et s'il n'avait pas appris de quelque abbé romain l'athéisme , assez en Togue en Italie vefs ce temps-là. De plus, Régnier, qui avait vu dans ses voyages de grands spectacles naturel», pe paraît guère s'en être ému. La campagne, le silence, la solitude et tout ce^{ui} ramène plus aisément l'âmt[^] à elle-même et a Dieu, font place,, en ses vers [^] au fracas des rues . de Paris , k l'odeur des tavernes et des cuisines, aux allées kifoctes des plus misérables taudis. Pourtant Régnier 9 tout épicurien et débauché qu'on le <UNinaît, est revenu, vers la fin et par accès, à des sentiments pieux et à des repentirs pleins de larmes. Quelques sonnets, un fragment de poème s[^]cré et des stances en font témoignage. Il est vrai que c'est par ses douleurs physiques et par les aiguillons ,de[^] ses maux qu'il semble surtout amené à la contrition morale. Régnier, dans le cours de sa vie , n'eut qu'une grande et seule affaire : ce fut d'aimer les femmes, toutes et sans choix. Ses aveux Ik-dessus ne laissent rien[^] à désirer :

Or moy qui suis tout ûamo et de nuict et de jour, «Qui n[^]ha-leine que feu , ne respire qu'amour, Je me laisse emporter à mes fiâmes communes , Et cours souz divers vents de diverses fortunes. Ravy de tous olïjects yfayme si vivement Que je n'ay pour Famoar ny choix ny jugement.

âSa CRITIQUES ET PORTRAITS.

De toute eslection mon âme est despourr[^]ne , ' £t nul object certain ne limite ma y«ue. Toute femme m'agrée

Ennemi déclaré de ce qu'il appelle P honneur ji c'est-à-dire de la délicatesse , préférant comme d'Âubigné Yestre au pareslre,. il se contenta d'un amour facile et de peu de défense :

Aymer en trop haut lien une dame hautaine , C'est aymer en souci le travail et la peine, C'est nourrir son amour de respect et de soin.

La Fontaine était du même avis quand il préférait ingénument les Jeannètons aux CUrtiennes^ Régnier pense que le même fea qui anime le grand poète échaulTe aussi l'ardeur amoureuse , et il ne serait nullement fôché que , chez lui , la poésie laissât tout à l'amour. On dirait qu'il ne fait des vers qu'à son corps défendant ; sa verve l'importune, et il ne cède au génie qu'à la dernière extrémité. Si c'était en hiver du moins, eu décembre, au coin du feu, que ce maudit génie vînt le lutiner! on n'a rien de mieux à fairQ alors que de lui donner audience :

Mais aux jours les plus beaux de la saison nouTelIe-, Que Zéphire en ses rets surprend Flore la belle , Que dans Tair les oiseaux, les poissons en la mer, Se plaignent doucement du mal qui vient d'aymer, Ou bien lorsque Cérès de fourment se couronne , Ou que Bacchus soupire amoureux de Pomone , Ou lorsque le safran , la dernière des fleurs , Pore le scorpion de ses belles couleurs \

MATHUam REGNIER ET ANDRE GHENIER. ^35

C'est alors que la yèrve insolemment m'outrage , Que. la raison forcée obéit à la rage , El: que , sans nul respect des hommes ou du lieu , n fiaut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu.

Oh ! qu'il aimerait bien mieux , en honnête compagnon qu'il est ,

S'égayer au repos que la campagne donne, Et, sans parler curé , doyen , chantre ou Sorbonne , B'un bon mot faire rire, en si belle saison , Vous, Tos chiens et vos chats, et toute la maison!

On le voit , l'art , à le prendre isolément , tenait peu de place dans les idées de Régnier; il le pratiquait pourtant, et , si quelque grammairien chicaneur le poussait sur ce terrain , il savait s'y . défendre en maître, témoin sa belle satire neuvième contre Malherbe et les puristes. Il y flétrit avec une colère étincelante de poésie ces réformateurs mesquins, ces regratteurs de mots y qui prisent un style plutôt pour ce qui lui manque que pour ce qu'il a , et leur opposant le portrait d'un génie véritable qui ne doit ses grâces qu'a la nature , il se peint tout entier dans ce vers d'inspiration :

Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Péja il avait dit : ^

La yerve quelquefois s'égaye en la licence.

Mais la où Régnier surtout excelle , c'est dans « U connaissance de la vie , dans l'expression des

234 GIIITIQUES ET PORTRAITS.

mœurs et des personnages , dans la peinture des intérieurs ; ses satires sont une galerie d'admirables portraits flamands. Son poète, son pédant, son fat, son docteur, ont trop de saillie pour s'oublier jamais, une fois connus. Sa fameuse Macette^ ppk est la petite- fille de Patelin et l'aïeule de Tartufe^ montre jusqu'où le

génie de Rénier eût pu atteindre sans sa fin prématurée. Dans ce chef-d'œuvre, une ironie amère, une vertueuse indignation, les plus hautes qualités de poésie, ressortent du cadre étroit et des circonstances les plus minutieusement décrites de la vie réelle. Et comme si l'aspect de l'hypocrisie libertine avait rendu Rénier à de plus chastes délicatesses d'amour, il nous y parle, en vers dignes de Chénier, de

la belle en qui j'ai la pensée

D'un doux imaginer si doucement blessée, Qu'aymants et bien aimés, en nos doux passe-temps, Nous rendons en amour jaloux les plus contents.

Rénier avait le cœur honnête et bien placé > à part ce que Chénier appelle les douces faiblesses, il ne composait pas avec les vices. Indépendant de caractère et de parler franc, il vécut à la cour avec les grands seigneurs, sans ramper ni flatter.

André de Chénier aimait les femmes non moins vivement que Rénier, et d'un amour nppTnojs

MATHURIN REGKIER Et ANpRE GSûe^ItR. d35

sensuel, mais avec des différences qui tiennent à son siècle et à sa nature. Ce sont des Fhrynés sans doute ^ du moins pour la plupart, mais galantes et de haut ton; non plus des Alizons ou des Jeannes vulgaires en de fétides réduits. U nous introduit au boudoir de GJycère; et la belle Amélie y et Rose à la danse nonchalante, et Julie au rire étincelant, arrivent à la fête; Torgie est complète et durera jusqu'au matin. o dieux! si Camille le savait! Qu'est-ce donc que cette Camille si sévère? Mais, dans l'une des nuits précéder dentés, son amant ne l'a-t-il pas surprise elle-même

aux bras d'un rival? Telles sont les femmes d'André Chénier, des Ioniennes de Milet, de belles courtisanes grecques , et rien de plus. U le sentait bien , et ne se livrait à elles que par instants , pour revenir ensuite avec plus d'ardeur a l'étude, a la poésie , à l'amitié, c^ Choqué , dit* «r il quelque part dans ime prose éner- gique trop ^ peu connue ^, choqué de voir les lettres si <r pros- ternées et le genre humain ne pas songer « à relever sa tête, je me livrai souvent aux dis- «(tractions et aux égarements d'une jeu- nesse <f forte et fougueuse ; mais, toujours dominé par « l'amour de la poésie , des lettresje#de l'étude , « souvent chagrin et dé- couragé par la fortune

* Premier chapitre d'an ouvrage sur les causes et les effets de la perfection et de U décadente àt% lettres» {EdU^ de M. RobeutOa

« OU par moi-même , toujours soutenu par me» « amis, je sentis que mes vers et ma prose , goûi< tés ou non, seraient mis au rang du petit «f nombre d'ouvrages qu'aucune bassesse n'a flé- « tris. Ainsi, même dans les chaleurs de l'âge et « des pas- sions, et même dans les instants où la cf dure nécessité a inter- rompu mon indépen- « dance , toujours occupé de ces idées favo- rites, « et chez moi, en voyage, le long des rues, cr dans les pro- menades, méditant toujours sur « l'espoir, peut-être insensé , de voir renaître « les bonnes disciplines, et cherchant à la foi& « dans les histoires et dans la nature des choses tf les causes et les effets ^de la perfection et de la « décadence des lettres ^ j'ai cru qu'il serait bien « de resserrer en un livre simple et persuasif ce <c que nombre d'années m'orit fait mûrir de ré- « flexions sur ces matières. * André Chénier. nous a dit le secret de son âme : sa vie ne fut pa\$ une vie de plaisir, mais d'art, et tendait a se purifier de

plus en plus. Il avait bien pu , dans un moment d'amoureuse ivresse et de découragement moral , écrire à de Pange :

Sans les dons de Vénus quelle serait la -vie? Dès rinst^{a*} qî Vénus me doit être raTîe , Que je meure I Sans elle ici -bas rien n'est doux.

Mais bientôt il pensait sérieusement au temps prochain où fuiraient loin de lui les jours cou--.

MATHUA Ir BVOJEflier ET ANDRE GHENIER. 15']

ormés de rose ; il rêvait , aux bords de la Marne » quelque re-
traite iAdépendanle et pure , quelque saint loisir[^] où les beaux-
arts ; la poésie , la peinture (car il peignait volontiers), le console-
raient des voluptés perdues , et où l'entoureraient mi petit
nombre d'aixiis de son choix. André Chénier avait beaucoup ré-
fléchi sur l'amitié , et y portait des idées sages [^] des principes
sûrs , applicables efi . tous les temps de dissidences littéraires : «
J'ai évité, dit-il, de me lier avec quantité de « gens de bien et de
mérite, dont il est hono- « f rable d'être l'ami, et utile d'être l'audi-
teur, « mais que d'autres circonstances ou d'autres « idées ont
Ëiit agir et penser autrement que tf moi. L'amitié et la conversa-
tion familière exi- <c. gent au moins une conformité de principes
: <c sans cela, les disputes interminables dégènè- . « rent en que-
relles, et nroduisent l'aigreur et ff l'antipathie. De plus, prévoir
que mes amis ff auraient lu avec déplaisir ce que j'ai toujours eu
[^] « dessein d'écrire m'eût été amer... »

Suivant André Chénier , Vart ne fait que des vers y le cœur
seul est poète; mais cette pensée si vraie ne le détournait pas, aux
heures de calme et de paresse , d'amasser par des étudbs ex-
quises Vor et la soie qui devaient passer en ses vers. Lui-même

nous a dévoilé tous les ingénieux secrets de sa manière dans son poème de Vlwen^

238 GiaTiQm:s et portraits.

tion^ et dans la seconde de ses épîtres , qui .est , Il la bien prendre, une admirable satire. L'ana- Ipe la plus fine , les préceptes de composition les plus intimes , s'y transfèrent sous ses doigts, s'y couronnent de grâce , y reluisent d'images , et s'y modulent comme uii chant. Sur ce terrain critique et didactique, il laisse bien loin derrière lui Boileau et le prosaïsme ordinaire de ses axiomes. Nous n'insisterons ici que sur un point. Chénier se rattache de préférence aux Grecs, de même que Régnier aux Latins et aux satirique^ italiens modernes. Or , chez les Grecs , on le sait, la division des genres existait, bien qu'avec moins de rigueur qu'on ne l'a voulu établir depuis :

La nature dicta yingt genres opposés , D'un fil léger entre eux , chez les Grecs , dWisés. Nul genre , s'échappant de ses bornes prescrites , N'aurait osé d'un autre enirahir les limites; Et Pindare à sa l3rre , en im couplet bouffon , N'aurait point de Marot associé le ton.

Chénier tenait donc pour la division des genres et pour rinté-grilé de leurs limites; il trouvait dans Shakspeare de belles scènes, non psTs une belle pièce. Il ne croyait point, par exemple, qu'on pût , dans une même élégie , débiter dans le Ion de Régnier , monter par degrés , passer par nuances à raccenl de la douleur plaintive ou de la méditation amère , pour se reprendre ensuite a la vie réelle et aux choseM'alentour. Son

nUTHURDt iic&msn et andriû ch^nua. aSg

talent , il est Traî , ne réclamait pas d'ordinaire , dans la durée d'une même rêverie , plus 'd'une corde et plus d'un ton. Ses émotions rapides, qui toutes sont diverses et toutes furent vraies un moment , ridéht tour à tour la surface de son &me , mais sans la bouleverser , sans lancer les vagues au ciel et montrer à nu le sable du fond. Il compare sa inuse jeune et légère à Tharmonieuse cigale , amante des buissons , qui ,

De rameaux en rameaux tour à tour reposée, D'un peu de fleur nourrie et d'un peu de rosée , , S'égaie. • • • '

tî s'il est triste, si sa main im^prudente a tari son trésor y si sa maîtresse lui a fermé , ce soir-la, le seuil inexorable ^ une visite d'ami , un sourire de blanche voisine , un livre entr' ouvert , un rien le distrait, l'arrache a sa peine, et, comme il||'a dit avec une légèreté négligente ,

On pleure ; mais bientôt la tristesse s'envole;

Oh! quand viendront les jours de massacre, d'ingratitude et de délaissement, qu^il n'en sera plus ainsi ! Comme la douleur alors percera avant dans son âme et en armera toutes les puissances ! Comme son iambe vengeur nous montrera d'un vers à l'autre les enfants , les vierges aux belles couleurs qui venaient de parer et de baiser l'agneau , le mangeant ê^il est tendre , et passera

240 CRITIQUES ET PGRThkITS.

des fleurs et des rubans de la fête aux crocs sanglants, du charnier populaire! Comme alors sur*^ tout il aurait besoin de lie et de' fange pour y pétrir tous ces bourreaux barbouilleurs de lois! Mais , avant cette formidable époque ^ , Chénier né sentit guère tout le parti qu'on peut tirer du laid dans l'art , ou du

moins il répugnait à s'en salir. Nous citerons un remarquable exemple où évidemment ce scrupule nuisit à son génie, et où la touche de Régnier lui fit faute. Notre poète^ cédant h des considérations de fortune et de famille, s'était laissé attacher a l'ambassade de Londres , et il passa dans cette ville l'hiver de i 782. Mille ennuis , mille dégoûts l'y assaillirent; seul, à vingt ans, sans amis, perdu au milieu d'une société aristocratique , il regrettait la France, et les cœurs qu'il y avait laissés , et sa pauvreté honnête et indépendante ^. C'est alors qu'un soir, après avoir assez mal dîné à Co^eni-Garden^ dans Hood's iwn^ comme il était de trop bonne

* Pour juger André Chénier comme homme politique , il faut parcourir le Journal de ^Paris de 90 et gi ; sa signature «y retrouve fréquemment, et d'ailleurs sa marque est assez sensible. Relire aussi comme t(^moignage de ses pensées intimes et combattues, vers le même temps , Tadmirable ode : O Versaille, ô bois, ô portiques, etc. , etc.

3 La fierté délicate d'André Chénier était telle que, durant ce séjour à Londres, comme les fondions d'attaché n^avaient rien de bien actif Cl que le premier secrétaire faisait tout , il s^abstint d^abord de toucher ses appointements , et qu'il fallut qu'un jour M. de La Luzerne trouvât cela mauvais et le dit un peu haut pour Ty décider.

'SIATRXTm REGICISR ET ATÎDRE GRENIER. 2^\\

lieute pour se présenter à aucune société i U se mty au milieu du fracas, à écrire , dans une prose forte et simple » tout ce qui se passait en «on âme: qu'il s'ennuyait, qu'il souffrait, et d'une souffrance pleine d'amertume et d'humiliation ; que la solitude , si

chère aux malheureux, est pour eux un grand mal encore plus <{u'un grand plaisir j car ils s'y exaspèrent , ils y ruminent leur fiel ^ ou , s'ils finissent par se résigner , c'est découragement et faiblesse , c'est impuissance d'en appeler des injustes institutions humaines à la sainte nature primitive ^ c'est, en MXi mot, à la façon des morts ^ qui s* accoutument 'à porter la pierre de leur tombe ^ parce qu'Hls ne peui^eni la soulei^er; — que cette fatale résignation rend dur^ farouche , sourd aux consolations des amis , et qu'il prie le ciel de l'en préserver. Puis il en vient aux ridicules et aux politesses hautaines Ae la noble société qui daigne l'admettre, à la dureté de c«s granits pour leurs inférieurs, leur excessif attendrissement pour leurs pareils j il raille en eux cette sensibilité distinctiçe que Gilbert avait déjà flétrie, et il termine en ces mots cette confiance dé lui-même à luimême : « Allons, voilà une heure et demie de >« tuée; je m'en vais. Je ne sais plus ce que j'ai ^ écrit, mais je ne l'ai écrit que pour moi. Il n'y « a ni apprêt ni élégance. Celg ne sera vu que d^ i« i6

!Xf^2 CRITIQUES ET PORTRAITS.

te moi , et je suis sûr que j'aurai un jour quelque «t plaisir à relire ce morceau de ma triste et pen- V sive jeunesse. j> Oui, certes, Chénier relut plus d'une fois ces pages touchantes, et, lui qui re^ feuilletait sans cesse et son âme et sa me y il dut , à des heures plus heureuses , se reporter avec larmes aux ennuis passés de son exil. Or, j'ai soigneusement recherché dans ses œuvres les traces de ces premières et profondes souffrances ; je n'y ai trouvé d'abord que dix vej||^ datés également de Londres , et du même temps que le morceau de prose ; puis, en regardant de plus près, l'idylle intitulée Liberté m'^st revenue à la pensée, et j'ai compris que ce berger , aux noirs cheveux épars, à l'œil farouche

«ous d'épais sourcils , qui -traîne après lui, dans les âpres sentiers et aux bords des torrents pierreux, ses brebis maigres «t affamées y qui brise sa^ûte , abhorre les chants, les danses et les sacri&ces; qui repousse la plainte du blond chevrieuf et maudit toute consolation , parce qu'il est esclave ; j'ai compris que ce berger-là n'était autre que la poétique et idéale personnification du souvenir de Londres, et de l'espèce de servitude qu'y avait subie André ; et je me suis demandé alors , tout en admirant du profond de mon cœur cette idylle énergique et sublime , s'il n'eût pas encore mieux valu que le poète se fût mis franchement en scène ; qu'il eût

MATHURIK REGNrei^T ANDKE GHENICR. ^4^

osé en vers ce qui ne î*a\ait pas effrayé dans sa prose naïve ; qu'il se fût montré à nous dans cette taverne enfumée , entouré de mangeurs et d'indifflérents , accoudé sur sa table, et rêvant; — rêvant à la patrie absente , aux parents , aux amis , aux amantes , a ce qu'il y a de plus jeune et de plus frais dans les sentiments humains; rêvant aux maux delà solitude , à l'aigreur qu'elle engendre, à l'abattement où elle nous prosterne, a toute cette haute métaphysique de la souffrance ; — pourquoi non ? — puis , revenu à terre et rentré dans la vie réelle, qu'il eût buriné en traits d'une empreinte ineffaçable ces grands qui l'écrasaient et croyaient l'honorer de leurs insolentes faveurs ; et cela fait, l'heure de sortir arrivée, qu'il eût fini par son coup-d'œil d'espoir vers l'avenir, et son /brsan et hoec oUni. Ou, s'il lui déplaisait de remanier en vers ce qui était jeté en prose, il avait en son souvenir dix autres journées plus ou moins pareilles à celle-là, dix autres scènes du même genre qu'il pouvait choisir et retracer.

Les styles d'André Chénier et de Régnier, avons-nous déjà dit, sont un parfait modèle de ce que notre langue permet au génie s'e\primant en vers , et ici nous n'avons plus besoin de séparer nos éloges. Chez l'un comme chez l'autre, même procédé chaud, vigoureux et libre; même luxe et même aisance de pensée , qui pousse en

^44 CRITIQUES SRÎtoïlaITS.

tous sens et se dévelopitib %n pleine végétation » avec tous ses embranchements de relatifs et d'in«ddences entrecroisées ou pendantes; même profusion d'irrégularités heureuses et familières , d'idiotismes qui sentent leur fruit , grâces et ornements inexplicables qu'ont sottement émon- <iés les grammairiens, les rhéteurs et les analystes ; même promptitude et sagacité de coup d'œil à suivre l'idée courante sous la transparence des. images , et a ne pas la laisser fuir, dans son ^Oïlrt trajet de telle figure à telle autre ; même art prodigieux enfin a mener à extrémité une métaphore , a la pousser de tranchée en tranchée , et k la forcer de rendre, sans capitulation, tout ce qu^elle contient ; à la prendre à l'état de filet d^eau , à l'épandre , à la chasser devant soi , à la grossir de toutes les aiSluences d'alentour, jusqu'à ce qu'elle s'enfle et roulé comme un grand fleuve. Quant a la forme , a l'al-lure du vers dans Régnier et dans Chénier, elle nous semble , a peu de chose près, la meilleure possible, a savoir, curieuse sans recherche, et facile saris relâchement, tour k tour oublieuse et attentive , et tempérant les agréments sévères par les grâces négligentes. Sur ce point, ils sont l'un et Tautre bien supérieurs k La Fontaine, chez qui la forme rythmique manque presque entièrement, et qui n'a pour charme, de ce côté-lh , que sa négligence.

MATHURIN REGNIER ET ANDRÉ CHÉNIER

Que si l'on nous demande maintenant ce que nous prétendons conclure de ce long parallèle que nous jurions pu prolonger encore ; lequel d'André Chénier ou de Régnier nous préférons ; lequel mérite la palme, à notre gré ; nous laissons au lecteur le soin de décider ces questions et autres pareilles, si bon lui semble. Voici seulement une réflexion pratique qui découle naturellement de ce qui précède, et que nous lui soumettons : Régnier clôt une époque ; Chénier en ouvre une autre. Régnier respice Qu'il lui bon nombre de nos trouvères, Villon, Marot, Rabelais ; il y a dans son génie toute une partie d'épaisse gaieté et de bouffonnerie joviale, qui tient aux mœurs de ces temps, et qui ne saurait être reproduite de nos jours. Chénier est le révélateur d'une poésie d'avenir, et il apporte au monde une lyre nouvelle ; mais il y a chez lui des cordes qui manquent encore, et que ses successeurs ont ajoutées ou ajouteront. Tous deux, complets en eux-mêmes et en leur lieu, nous laissent aujourd'hui quelque chose à désirer. Or il arrive que chacun d'eux possède précisément une des principales qualités qu'on regrette chez l'autre ; celui-ci, la tournure d'esprit rêveuse et les extases choisies ; celui-là, le sentiment profond et l'expression vivante de la réalité : coté parés avec intelligence, rapprochés avec art, ils tendent ainsi à se compléter.

réci|proquement. Sans doute, s'il fallait se décider entre leurs deux points de vue pris à part, et opter pour l'un à l'exclusion de l'autre, le type d'André Chénier pur se concevrait encore mieux maintenant que le type pur de Régnier : il est même tel esprit subtil et délicat auquel tout accommodement, fût-il le mieux

ménagé , entre les deux genres , répugnerait comme une mésalliance , et qui aurait difficilement bonne grâce à le tenter. Pourtant , et sans vouloir ériger notre opinion en précepte , il nous semble que , comme en ce bas monde , même pour les rêveries les plus idéales , les plus fraîches et les plus dorées , toujours le point de départ est sur terre , comme , quoi qu'on fasse et où qu'on aille , la vie réelle est toujours là , avec ses entraves et ses misères, qui nous enveloppe , nous importune, nous excite à mieux , nous ramène à elle , ou nous refoule ailleurs, il est bon de ne pas l'omettre tout-a-fait, et de lui donner quelque trace en nos œuvres comme elle a trace en nos âmes. Il nous semble > en un mot , et pour revenir à l'objet de cet article , que la touche de Régnier, par exemple » ne serait point, en beaucoup de cas, inutile pour accompagner, encadrer et faire saillir certaines analyses de < cœur ou certains poèmes de sentiment, à la manière d'André Chénier.

• Août 1839.

ESPOIR ET VERTU

ET POÉTIQUE

APRÈS LA RÉVOLUTION DE 1830 *.

À chaque grande révolution politique et sociale , tout , qui est un des côtés principaux de chaque société, change, se modifie, et subit à son tour une révolution , non pas dans son principe ?

* Juillet 1830 étant venu interrompre d'un coup le développement de poésie et de critique auquel tant de jeunes esprits se

confiaient de plus en plus, nous qui acceptions cette révolution tout entière et qui la jugions alors d'une bien autre portée qu'on n'a vu depuis, nous tâchions, dès les premiers moments, de remettre l'art en accord avec les destinées nouvelles que nous supposions à la société, et de le rallier à elle dans une direction agrandie et encourageante. En reproduisant cet article au milieu du volume "Le Droit où l'Unité de vues et de système cesse

J248 CRITIQUES ET, PORTRAITS.

côté tout-à-fait intérieur et propre, qui est éternel, mais dans ses conditions d'existence et ses manières d'expression, dans ses rapports avec les objets et les phénomènes d'alentour, dans la nature diverse des idées, des sentiments dont il s'empreint, des inspirations auxquelles il puise. La révolution de 1830 a trouvé l'art en France à un certain état de développement qu'elle est venue du premier abord troubler et suspendre ; mais cette perturbation ne peut être que passagère : les destinées de l'art ne sont pas un accident qu'un autre accident supprime ; elles vont reprendre leur cours selon une pente nouvelle et se creuser un autre lit à travers la société plus magnifique et plus fertile. Seulement bien des questions se présentent : l'art aura-t-il gagné à ce changement de toutes choses ? ne court-il pas risque de se diviser, de s'amaigrir en une multitude de courants et de canaux, dès qu'il se

soit du moins fléchit, nous voyons indiquer à quelle manière les choses se feront lors de la transformation de l'école romantique et critique de la restauration : mais les programmes en divers genres ont en tort. L'œuvre par son art est demeurée une arche de pont sans suite, la tentative littéraire ayant été à fond compromise dans la médiocre issue de son remède positif ; ainsi lie

d^arrÎTer d*nne rÎTO à Tantre aTCC essor, concert et déploie-
ment afSfrmi , dknqne poète , dknqne antenrVT est poussé
comme il a p«, indiTÎdncUement, et moyennant tontes sortes de
mécomptes , de tâtonnements, do CMCCsmoas à h voene et de
démentis fnt MM ■ipudiîwni caqnmnit, si Pon vent

MOUVEMENTS POÉTIQUE APRES 1850. ^49

mêlera davantage à cette société tout industrielle et démocra-
tique? et n'est-il pas à craindre encore , s'il veut rester isolé , sur
une lisière a part, et choisir des lieux peu fréquentés pour s'y
épandre et s'y contenir , qu'il ne s'amoncelle en lacs obscurs , sa-
crés , silencieux , où nul n'ira s'abreuver? ou bien, mêlé a tout
sans s'y confondre, ramené a pleins flots sur le terrain commun
et poussé vers un terme in^mense et inconnu , réfléchissant avec
harmonie dans ses eaux les spectacles et les formes de ses rivages
, deviendra-t-il dorénavant plus profond, plus large que jamais,
surtout moins inaccessible? Nous n'essaierons pas ici d'aborder
ces mystères d'avenir dans toute leur vague étendue, nous y re-
viendrons souvent par quelques points ; aujourd'hui , nous bor-
nant à ce qui concerne le mouvement littéraire et poétique pro-
prement dit, nous tâcherons de montrer dans quel sens nous
concevons le changement inévitable que l'art va subir et pour le-
quel il est mûr. On saisira en quels termes nouveaux nous pen-
sons que la question poétique et littéraire doit se poser pour l'ar-
tiste aussi bien que pour le critique.

Au dix-huitième siècle , l'art était tombé , comme on sait ,
dans une fâcheuse décadence ^ ou plutôt l'art n'existait plus en
soi et d'une vie indépendante; il n'avait plus de personnalité.

a50 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Le talent se mettait au service de certaines idées religieuses ou philosophiques qui avaient besoin d'en combattre et d'en détruire d'autres. L'esprit et ce qu'on appelait le goût survivaient toujours et foisonnaient à l'envi; mais c'étaient comme des fleurs légères jetées sur des armes, comme des paillettes au fourreau de soie des épées. Le génie, la plupart du temps y n'était lui-même qu'un moyen; il se subordonnait à des haines, à des déclama-tions, à une tactique philosophique reçue et imposée; il se ra-baissait à une œuvre de tous les jours, utile, mais simplement destructive. Nous savons quelles exceptions on peut nous oppo-ser. Diderot s'élevait à de hautes théories, et atteignait plus d'une fois dans ses méditations au principe éternel de l'art; mais il échouait trop souvent dans l'élucution. Rousseau nous semble un admirable et savant écrivain, un vigoureux philosophe, plutôt qu'un grand poète; Voltaire, comme artiste, ne triomphe que dans la moquerie, c'est-à-dire dans un genre de poésie qui est anti-poétique par excellence. Beaumarchais, plus qu'eux tous, s&>it, par accès briUants, le pur caprice du génie. André Chénier et Bernardin de Saint-Pierre, seuls 9 ' demeurent tout-à-fait à part : vrais et dii^sles poètes, artistes exquis et délicats, aimant iaWflia en Im-même, radorani sans autre but

MOUVEMENT POETIQUE APRES 1830. â5i

que de l'adorer, le cultivant avec mollesse, innocence et une ingénuité curieuse, ils étonnent et consolent, à l'extrémité de ce siècle, comme des amis qu'on n'attend pas; ils gardent discrète-ment et sauvent dans leur sein les dons les plus charmants de la Muse, aux approches de la tourmente sociale.

Pendant tout le cours violent de la révolution française, l'art se tut; il existait moins que jamais à part; sa personnalité était

comme abîmée et anéantie en présence des incomparables événements qui consternaient ou emportaient les âmes. Pourtant il était impossible que le contre-coup de cette ruine sociale ne retentît pas tôt ou tard dans la poésie , et qu'elle aussi n'accomplît pas sa révolution. Cette révolution commença bientôt

en effet ; mais elle se fit d'abord un peu à part , et hors de la voie commune de la société ; elle se prépara sur les hauteurs et ne descendit pas du premier jour dans la grande route que suivait cette société rajeunie. Tandis que la France , encore tout éperdue des secousses de sa révolution religieuse et politique, s'occupait d'en développer ou d'en restreindre les conséquences , et, avant d'avoir recouvré son sang- froid, tâchait de faire la part des bienfaits et de celle des erreurs; tandis que, saisie d'une enivrante fièvre de combats, elle se précipitait à travers l'Europe

2^e CRITIQUES ET POTHÈTES.

dépensait son surcroît d'énergie par des victoires» la révolution dans l'art se préparait au dedans, peu comprise, inaperçue ou moquée à l'origine, mais réelle , croissante, irrésistible. Deux grands génies que nous aimons à citer ensemble et à embrasser dans une égale admiration, M. de Chateaubriand et madame de Staël ouvrirent cette révolution au début , par des côtés assez éloignés, et selon des directions un peu différentes, mais qui ont fini par converger et se confondre. Madame de Staël, dès 1796, avait; un sentiment profond et consolant de l'homme libre , de la société régénérée ; elle était poussée vers l'avenir par une sorte d'aspiration vague et confuse , mais puissante -, elle gardait du passé un souvenir triste et intelligent; mais elle se sentait la force de s'en détacher et de lui dire adieu pour se confier au courant des choses et au mouvement du progrès, sous l'œil de

la Providence. Toutes ces impressions d'une âme sympathique avec l'esprit nouveau des temps , cette croyance a une philosophie plus réelle et plus humaine, cette liberté morale reconquise, cette spontanéité reconnue, cette confiance accordée aux facultés les plus glorieuses et les plus désin-[^] téressées de iiptre être , toutes ces qualités et ces vues de madame de Staël, en passant dans les livres d'art qu'elle composa, leur donnèrent un

[^] MOUVEMENT POETIQUE APRES 1830. a53

tour unique, une originalité vraiment moderne, des tré[^]or[^] de chaleur, d'émotion et de vie , une portée immense quoique parfois hors de mesure avec la réalité. Ce qu'il y avait de démesuré et d[^] vaguement instinctif dans son œuvre d'art elapê'cha madame de Staël d'être comprise alors et d'être appréciée à sa valeur comme artiste et poète. M. de Chateaubriand, plus fort, plus grand homme, et sachant mieux à quoi se prendre , frappa bien davantage [^] lorsqu'il commença pourtant, il était moins que madame de Staël en harmonie avec l'esprit progressif et les destinées futures de la société , mais il s'adressait à une disposition plus actuelle et plus saisissable[^] il s'était fait l'organe éclatant de tout ce parti nombreux que la réaction de 1 800 ramenait vivement aux souvenirs e||[^]ux regrets du passé , aux magnificences du culte, aux prestiges de la\ieille monarchie. Il fut donc populaire jusqu'à un certain point, populaire dans les châteaux, dans Je clergé, au sein des familles pieuses; sa renommée considérable tenait beaucoup a l'espèce de religion sentimentale et poétique qu'il célébrait avec génie , à l'opposition courageuse dont on lui savait gré , a la défaveur impériale qu'il avait osé encourir. La renommée de madame de Staël était due éfalement à l'opposition politique , a la 'persécution qui la rendait intéressante , étala

philosophie sentimentale qui était en vogue alors dans tout un certain monde ; l'art n'en avait presque pour rien dans leur gloire; à ce titre d'artistes, on était disposé plutôt à les railler. La révolution qu'ils préparaient de ce côté n'était pas descendue encore; elle avait, pour cela, quelque chose de trop particulier à la nature de ces deux grands génies et de trop artificiel par rapport à la société. Quand M. de Chateaubriand, bien autrement artiste que madame de Staël, voulait s'enfermer dans l'art pur, il composait son poème des *Martyrs* qui ressemble si peu au monde dans lequel il vivait, qui se détache si complètement des affections et des sympathies contemporaines; véritable épopée alexandrine, brillante, érudite, désintéressée; hymne auguste né du loisir, de l'imagination, de l'étude, consacrant un passé accompli; groupe harmonieux en marbre de Carrare restitué par le plus savant ciseau moderne sur un monument des jours anciens. On ne comprit pas les *Martyrs* on n'aurait pas compris alors l'Aveugle d'André Chénier. La société, d'après l'organisation factice qu'elle contractait sous l'Empire, n'était pas capable d'accueillir la révolution de l'art, et l'art pur n'avait rien de mieux à faire que de se tenir encore quelque temps en dehors de cette société, réactionnaire à la presque unanimité en littérature;

MOUVEMENT POÉTIQUE APRÈS 1830. 255

trouvait une ample distraction aux bulletins de la grande Harmonie dans les feuilletons de Geoffroy et dans les vers semillants de l'abbé Delille.

La restauration prit la France sur ces entrefaites; les trois ou quatre premières années en furent peu littéraires ; les factions politiques, les débats orageux et hostiles, les luttes renaissantes de l'ancien régime et de la révolution tuèrent toute cette frêle

poésie delillienne; mais ce n'est guère qu'en 1819 qu'on voit une poésie nouvelle éclore sur les hauteurs de la société, dans les endroits les plus abrités du souffle populaire et les moins battus de la foule. Cette poésie reçut tout-à-fait à sa naissance les rayons du génie catholique, chevaleresque et monarchique de M, de Chateaubriand. Aristocrate d'origine et d'inclination, mais indépendante de nature, loyale et cvalière à la façon de Montrose et de Sombreuil, elle se retourna vers le passé , l'adora , le chanta avec amour , et s'efforça dans son illusion de le retrouver et de le transporter au sein du présent; le moyen-âge fut sa passion , elle en pénétra les beautés, elle en idéalisa les grandeurs; elle eut le tort de croire qu'il se pouvait reproduire en partie par ses beaux endroits, et en cela elle fut abusée par les fictions de droit divin et d'aristocratie pi*étendue essentielle qui recouvraient d'un faux lustre le fond démocratique de la société moderne.

!Si\$6 <:iatiQUES .et iportraits.

Cea^ jeunes j^oèles pourtant n'étaient pas étrangers du teui h /cette société dont ils mécoiipdissaient alors llmpulsion pirofonde et invincible; ils avaient prise 6Ui!(*elle , dans un certain cercle, parce qu'ils s'adressaient à des passions qui étaient encore flagrantes , a des sympathies rétrogrades qu'une classe d'élite partageait avec eux. Les vs^ues émotions religieuses et les rêveries de cœur qu'ils savaient communiquer aux âmes , et qui étaiet)it ciQmme une maladie sociale de ces dernières années , leur conciliaient bien des sufifrages de jeunes gens et de femmes que la couleur féodale ou monarchique , isolée du reste , n'aurait pu séduire. Toute cette période rétrograde et militante de l'école de poésie dite romantique se prolonge jusqu'en i 824, et se termine après la gueirre d'Espagne et lors de la brusque retraite de

M. de Chateaubriand. A cette époque la fougue politique et les illusions honorables des jeunes poètes se dissipèrent ; ils comprirent que la monarchie restaurée) avec ses misérables ruées d'agiotage et ses intrigues obscures de congrégation , n'était pas tout-à-fait semblable à l'idéal qu'ils avaient rêvé et pour lequel ils auraient combattu; ils se retirèrent dès ce moment du tourbillon où ils s'étaient égarés ; et, spectateurs impartiaux, ne s'irritant plus de l'esprit libéral qui soufflait alentour , ils s'enfermèrent de préférence dans

MOUVEMENT POETIQUE APRES 1830. 267

l'art désintéressé : pour eux une nouvelle période comme]^ , qui vient de finir en 1850.

, Dans/ ^ Vieillard et le Jeune Homme de M. Ballanche ^ le jeune homme ^ qui, plein de nobles et de sincères affections, repousse d'abord le temps présent , comme incomplet et aride , qui résiste aux destinées sociales encore incertaines , et se réfugie de désespoir dans un passé chimérique; ce jeune homme, type fidèle de bien des âmes tendres de notre âge, finit par se réconcilier avec cette société nouvelle mieux comprise , et par reconnaître, à la voix du vieillard initiateur , c'est-à-dire à la voix de la philosophie et de l'expérience, que nous sommes dans une ère de crise et de renouvellement, que ce présent qui le choque, c'est une démolition qui s'achève, une ruine qui devient plus ruine encore j que le passé finit de mourir , et que cette harmonie qu'il regrette dans les idées et dans les choses ne peut se retrouver qu'en avançant. C'est à peu près aussi ce qui arriva aux poètes dont nous parlons. Libéraux de fait et de nature , même quand leurs opinions inclinaient en arrière, gens de caprice et d'indépendance, ils avaient en eux une sympathie toute créée et préexistante avec le mouve-

ment futur de la société. Seulement ils voulaient l'harmonie , et comme la société d'alors n'était rien moins qu'harmonique , ils s'en prirent I.. 17

:9158 CRITIQUES ET PORTRAITS.

long-temps à l'esprit de révolution cpïi venait la troubler. Puis , plus tard , quand ila^^entirént que cet esprit de réyoliition était la "fie même «t l'avenir de Thumanité , ils se réconcilièrent avec lui 9 et ils espérèrent, ainsi que beaucoiip de. gens honnêtes à cette époque, que la dynastie restaurée ferait sa paix avec le jeune siècle ; iju'on touchait à une période de progrès pai^* blesj et que la* Monarchie selon la Charte ne fierait pas un poème de plus par l'illustre auteur des Martyrs.

Us se trompaient ; mais leur erreur, honorable dans son principe ^ ne resta pais stérile dans ses résultats. Us s'enfermèrent dans l'art, croyant que l'heure d'accomplir sa révolution était venue ; ils s'animèrent de cet ^ithousiasme qui seul pousse au grand, et firent beaucoup, en s'imaginant qu'ils pouvaient davantage.

Grâce à eux, à leurs théories et k leurs travaux, l'art , qui ne se mêla pas encore au mouvement général de la société , acquit du moins, pendant cette retraite en commun , une conscience distincte et profonde de sa personnalité; il s'éprouva lui-même , reconnut sa valeur , et trempa son instrument. Qu'il y eût bien des inconvésiients dans cette manière un peu absolue d'envisager et de pratiquer l'art , de l'isoler du monde , des passions politiques et religieuses contemporaines,

MOUVEIHEKT POETIQUE APRES l830. âSg

de le âtre^ avant tout , impartial , amusant , caloré , Ipidustrieux ; qu'il y eût là-dedans une extrême préoccupation individuelle , une prédilection trop amoureuse pour la forme , je n'essaierai pas de le nier, quoiqu'on ait exagéré beaucoup trop ces inconvénients. On a pu plai^ santer fort agréablement sur le cénaclé littéraire; et certes , il . faut le laisser parmi les souvenirs de la restauration , où il avait bien le droit de figurer a distance respectueuse du canapé politique. Mais ce qu'il serait injuste de contester, c^est le développement mémorable de l'art durant ces dernières années , son^ffranchissement de tout servage , sa royauté intérieure bien établie et reconnue , ses conquêtes heureuses sur plusieurs points non jusque-là touchés de la réalité et de la vie , son intei^prétation intime de lanature, et son vol d'aigle au-dessus des plus hautes sommités de l'histoire.

Pourtant, avouons-le , il n'est pas devenu populaire encore ; son mouvement n'embrasse m ne reproduit tout le mouvement social qui gagne et s'étend de jour en jour. Redescendu avec regret dés hauteurs du moyen-âge , il s'était trop habitué 'k considérer la terrasse commode de la restauration comme une sorte de terrasse royale de Saint-Germain, comme un paisible et riant pl-Meau où l'on pouvait rêver et chanter sous des

a6o CRITIQUES ET PORTRAITS.

ombrages , se promener ou j'ipsefeoir à loisir sans essuyer la chaleur du jour^et la pousi^ère ; et il se contentait de voir, de temps à autre , le peuple et le gros de la société se presser confusément au bas, dans la grande route commune, oii, à part le nom bien cher de Béranger, ne retentissait aucun nom de vrai poète.

Aujourd'hui que la restauration n'est plus[^] que la terrasse si laborieusement construite a croulé, et que peuple et poètes vont marcher ensemble, une période nouvelle s'[^]ouvre pour la poésie y l'art est désormais sur le pied commun , dans l'arène avec tous , côte à côte avec l'infatigable humanité. Heureusement, il a vie et jeunesse y il a confiance en lui-même , il sait ce qu'il vaut, et qu'il y a place pour sa royauté, même au sein des nations républicaines. L'art se souvient du passé qu'il a aimé , qu'il a compris , et dont il s'est détaché avec larmes j mais c'est vers l'avenir que tendent désormais ses vœux et ses efforts 3 sut de lui-même, intelligent du passé, il est armé et muni au complet pour son lointain pèlerinage. Les destinées presque infinies de la société régénérée, le tourment religieux et obscur qui l'agite, l'émancipation absolue à laquelle elle aspire, tout invite l'art à s'unir étroitement à elle, à la charmer durant le voyage, à la* soutenir contre l'ennui en se[^] faisant l'écho harmo-

MOUVEMENT POETIQUE ÂPRES 1830. 26 1

nieux, l'organe prophétique de ses sombres et douteuëib pensées. La mission , l'œuvre de l'art aujourd'hui, c'est vraiment l'épopée humaine; c'est de traduire sous mille formes , et dans le drame , et dans l'ode , et dans le roman, et dans V élégie j — oui, même dans V élégie redevenue solennelle et primitive au milieu de ses propres et personnelles émotions , — c'est de réfléchir et de rayonner sans cesse en mille couleurs le sentiment de l'humanité progressive , de la retrouver telle déjà, dans sa lenteur, au fond des spectacles philosophiques du passé, de l'atteindre et de la suivre à travers les âges , de l'encadrer avec ses passions dans une nature harmonique et animée, de lui donner pour dôme un

ciel souverain, vaste, intelligent, où la lumière s'aperçoit toujours dans les intervalles des ombres.

II octobre 1830.

La révolution de juillet a mis en lumière peu d'hommes nouveaux , elle a dévoré peu d'hommes anciens^ elle a été si prompte, si spontanée, si confuse , si populaire , elle a été si exclusivement TiKuvre des masses, l'exploitela jeune^e, qu'elle n'a guère donné aux personnages déjà connus le temps d'y assister et d'y coopérer , sinon vers les dernières heures , et qu'elle ne s'est pas donné

* Ce morceau a fait partie du recueil de vers et opuscules de Farcy , publié chez M. Hachette.

GEORGE PÂRCY. S^

à elle-même le temps de produire ses propres personnaifesr
Tout ce qui avait déjà un nom s'y est rallié un peu tard ; tout ce qui n'avait pas encore de nom a dû s'en retirer trop tôt. Consultez les listes des héroïques victimes ; pas une illustration , ni dans la science y ni dans les lettres, ni dans les armes, pas une gloire antérieure ; c'était bien du pur et vrai peuple , c'étaient bien de vrais jeunes hommes; tous ces nobles martyrs sont et resteront obscurs* Le nom deFarcy est peut-être le seul qui frappe et arrête, et encore combien ce nom sonnait peu haut dans la renommée l comme il disparaissait timidement dans le bruit et l'éclat de tant de noms contemporains! comme il avait besoin de travaux et d'années pour signifier aux yeux du public ce que l'amitié y lisait déjà avec confiance I Mais la mort , et une telle mort , a plus fait pour l'honneur de Farcy qu'une vie plus longue n'aurait

pu faire , et elle n'a interrompu la destinée de notre ami que pour la couronner. ^

Nous publions les vers de Farcy , et pourtant, * nous le croyons , sa vocation était ailleurs : son goût, ses études, son talent original, les conseils de ses amis les plus influents , le portaient vers la philosophie; il semblait né pour soutenir et continuer avec indépendance le mouvement spirituahste émané de FEcole normale. Il n'avait

traversé lapoésie qu'en courant, dans ses voyages , par aventure de jeunesse, et comme on traverse ^ certains pays et certaines passions. Au moment oii les forces de son esprit plus rassis et plus mûr se rassemblaient sur l'objet auquel il était éminemment propre et qui allait devenir l'étude de sa vie, la Providence nous Tenleva. Ces vers donc, ces rêves inachevés, ces soupirs exhalés çà et là dans la solitude, le long des grandes routes, au sein des îles d'Italie, au milieu des nuits de l'Atlantique; ces vagues plaintes de première jeunesse, qui, s'il avait vécu, auraient à jamais sommeillé dans son portefeuille avec quelque fleur séchée, quelque billet dont l'encre a jauni, quelques-uns de ces mystères qu'on n'oublie pas et qu'on ne dit pas ; ces essais un peu pâles et indécis où sont pourtant épars tous les traits de son âme , nous les publions comme ce qui reste d'un homme jeune, mort au début, frappé à la poitrine en un moment immortel, et qui, cher *de tout temps à tous ceux qui l'ont connu, ^ne saurait désormais demeurer indifférent à la patrie.

Jean-George Farcy naquit à Paris le 20 novembre 1800, d'une extraction honnête, mais fort obscure. Enfant unique, il avait quinze mois lorsqu'il perdit son père et sa mère; sa grand'mère le recueillit et le fit élever. On le mit de

bonne heure en pension chez M. Gandon, dans le faubourg Saint-Jacques ; il y commença ses études, et lorsqu'il fût assez avancé, il les poursuivit au collège de Louis-le-Grand, dont l'institution de M. Gandon fréquentait les cours. En 1819, ses études terminées, il entra à l'école normale, et il en sortait lorsque l'ordonnance du ministre Corbière brisa l'institution en 1822. Durant ces vingt-deux années, comment s'était passée la vie de l'orphelin Farcy? La portion extérieure en est fort claire et fort simple; il étudia beaucoup, se distingua dans ses classes, se concilia l'amitié de ses condisciples et de ses maîtres ; il allait deux fois le jour au collège; il sortait probablement tous les dimanches ou toutes les quinzaines pour passer la journée chez sa grand'mère. Voilà ce qu'il fit régulièrement durant toutes ces belles et fécondes années; mais, ce qu'il sentait là-dessous, ce qu'il souffrait, ce qu'il désirait secrètement ; mais l'aspect sous lequel il entrevoyait le monde, la nature, la société; mais ces tourbillons de sentiments que la puberté excite et comprimée éveille avec elle ; mais son jeune espoir, ses vastes pensées de voyages, d'ambition, d'amour; mais son vœu le plus intime, son point sensible et caché, son côté pudique; mais son roman, mais son cœur, qui nous le dira? o

Une grande timidité, beaucoup de réserve, une sorte de sauvagerie ; une douceur habituelle qu'interrompait parfois quelque chose de nerveux, de pétulant, de fugitif; le commerce très agréable et assez prompt, l'intimité très difficile et jamais absolue ; une répugnance marquée à vous entretenir de lui-même, de sa propre vie, de ses propres sensations, à remonter en causant et à se complaire familièrement dans ses souvenirs, comme si, lui, il n'avait pas de souvenirs, comme s'il n'avait jamais été apprivoisé au sein de la famille, comme s'il n'y avait rien eu d'aimé et de

choyé , de doré et de fleuri dans son enfance ; une ardeur inquiète, déjà fatiguée, se manifestant par du mouvement plutôt que par des rayons; l'instinct voyageur à un haut degré} l'humeur libre , franche, indépendante, élancée, un peu fauve, comme qui dirait d'un chamois ou d'un oiseau ^ ; mais avec cela un cœur d'homme ouvert à l'attendrissement et capable au besoin ^ stoïcisme; un front pudique comme celui d'une jeune fille, et d'abord rougissant aisément; l'adoration du beau , de l'honnête; l'indignation généreuse contre le mal; sa narine s'enflant

^ « A sa taille mince , "k des favoris d'un blond vif , on Teât pris plhir <(un Ecossais , » a dit de lui M. de Latouche (yallée aux Loupi), Ce trait est saisi d'après nature , il peint tout Farcy au physique et résume les plus minutieuses descriptions qu'on pourrait faire de lui : Ecossais de pliybnomie et aussi de philosophie , c'est juste eela.

alors et sa lèvre se relevant^ pleine de dédain ; puis un coup-d'œil rapide et sûr^ >une parole droite et concise , un nerf philosophique très ^. perfectionné; tel nous apparaît Farcy au sortir' de l'Ecole normale ; il avait donc , du sein de sa vie monotone , beaucoup senti déjà et beaucoup vu; il s'était donné à lui-même, à côté de l'éducation classique qu'il avait reçue, une éducation morale plus intérieure et toute solitaire.

L'École normale dissoute , Farcy se logea dans la rue d'Enfer, près de son maître et de son ami ^ M. Victor Cousin, et se disposa à poursuivre les études philosophiques vers lesquelles il se sentait appelé. Mais le régime déplorable qui asservissait l'instruction publique ne laissait aux jeunes hommes libéraux et indépendants aucun espoir prochain de trouver place, même aux rangs les plus modestes. Une éducation particulière chez une

noble dame russe se présenta, avec tous les avantages apparents qui peuvent dorer ces sortes i^ de chaînes; Farcy accepta. Il avait beaucoup|& désiré connaître le monde , le voir de près daiitài son éclat, dans les séductions de son opulence, respirer les parfums des robes de femmes , ouïr les musiques des concerts , s'ébattre s9k l'ombrage des parcs ; il vit , il eut tout cela , mais non en spectateur libre et oisif, non sur ce pied complet d'égalité qu'il aurait voulu , et ih en

â68 CRITIQUOTS ET PORTRAITS.

souffrait amèrement. C'était la une arrière-pen" sée poignante que toute Tamabilité délicate et ^ ingénieuse de la mère ne put assoupir dans Famé du jeune précepteur. Il se contint durant près de trois ans. Puis, enfin, trouvant son pécule assez grossi et sa chaîne par trop pesante , il la secoua. Je trouve, dans des notes qu'il écrivait alors, l'expression exagérée, mais bien vive, du sentiment de fierté qui l'ulcérât : ce Que me parlez-vous de joie? Oh ! voyez , voyez o^ « mon âme encore marquée- des flétrissantes em- « preîns de l'esclavage , voyez ces blessures c(honteuses que le temps et mes larmes n'ont pu «fermer encore... Laissez-moi, je veux être « libre... Ah ! j'ai dédaigné de plus douces chaïc< nés; je veux être libre. J^aime mieux vivre •f avec dignité et tristesse que de trouver des <f joies factices dans l'esclavage et le mépris de

« moi-même. »

Ce fut un an environ avant de quitter ses fonctions de précepteur (1 825) qu'il publia une traduction du troisième volume des *Eléments de la Philosophie de V Esprit humain* ^ par Dugald Stewart. Ce travail, entrepris d'après les conseils de M. Cousin, était

précédé d'une introduction dans laquelle Farcy éclaircissait avec sagacité et exposait avec précision divers points délicats de psychologie. Il donna aussi quelques articles litté-

raires qm Globe dans les premiers temps de sa fondation.

Enfin, vers septembre 1826, voilà Farcy libre, maître de lui-même ; il a de quoi se suffire durant quelques années , il part ; tout froissé encore du contact de la société, c'est la nature qu'il cherche, c'est la terre que tout poète , que tout savant, que tout chrétien, que tout amant désire : c'est l'Italie. Il part seul; lui, il n'a d'autre but que de voir et de sentir, de s'inonder de lumière, de se repaître de la couleur des lieux , de l'aspect général des villes et des campagnes, de se pénétrer de ce ciel si calme et si profond, de contempler avec une âme harmonieuse tout ce qui vit , nature et hommes. Hors de là , peu de choses l'intéressent; l'antiquité ne l'occupe guère, la société moderne ne l'attire pas. Il se laisse et il se sent vivre. A Rome , son impression fut particulière. Ce qu'il en aima seulement , ce fut ce sublime silence de mort quand on en approche ; ce furent ces vastes plaines désolées où plus rien ne se laboure ni ne se moissonne jamais, ces vieux murs de brique, ces ruines au-dedans et au-dehors, ce soleil d'aplomb sur des routes poudreuses , ces villas sévères et mélancoliques dans la noirceur de leurs pins et de leurs cyprès. La Rome moderne ne remplit pas son attente; son goût simple et pur repoussait les colifichets : «c Déd^éément , écrivait-il , je ne suis

poète ne crût voir arriver un rimeur bien pédant, bien humble et bien vain. L'accueil de Lamartine et son jugement favorable encouragèrent Farcy à continuer ses essais poétiques. Il composa donc plusieurs pièces de vers durant son séjour à Ischia; il les

eil[^]oyait en France, à son excellent ami M. Yiguier, qu'il avait eu pour maître à l'Ecole normale , réclamant de lui un avis sincère , de bonnes et franches critiques , et , comme il disait , des critiques antiques avec le mot propre sans périphrase . Pour exprimer toute notre pensée, ces vers de Farcy nous semblent une haute preuve de talent , comme étant le produit d'une puissante et riche faculté très fatiguée , et en quelque sorte épuisée avant la production. On y trouve peu d'éclat et de fraîcheur -, son harmonie ne s'exhale pas , son style ne rayonne pas ; mais le sentiment. qui l'inspire est profond, continu, élevé; la faculté philosophique s'y manifeste avec largeur et mouvement. L'impression qui résulte d[^] ces vers , quand on les a lus ou entendus , est celle d'un stoïcisme triste et résigné qui traverse noblement la vie en contenant une larme. Nous signalons surtout au lecteur la pièce adressée à un ami victime de l'amour; elle est sublime de gravité tendre et d'accent à la fois viril et ému. Dans la pièce à madame O'R., . , alors enceinte j on remarquera une strophe qui ferait honneur k

GEORGE FARCT. 1[^]5

Lamartine lui-même : c'est celle où le poète , s'adressant à l'enfant qui ne vit encore que pour sa mère , s'écrie :

Ta seras beau ; les dieux , dans leur magnificence, N'ont pas en vain sur toi , dès avant ta naissance , Epuisé les faveurs d'un climat enchanté ; Comme au sein de l'artiste une sublime image, Êtes-tu pas né parmi les œuvres du vieil âge ? N'es-tu pas fils de la beauté ?

• Ce que nous disons avec impartialité des vers de Farcy, il le sentit lui-même de bonne heure et mieux que personne ; il aimait

vivement la poésie, " îtmais il savait surtout qu'on doit ou y exceller ou s'en abstenir : « Je ne voudrais pas , écrivait-il « à M. Viguier, que mes vers fussent de ceux «dont on dit: Mais cela n^ est pas mal en vérité j «(et qu'on laisse là pour passer a autre chose. » Sans donc renoncer, dès le début, à cette chère et consolante poésie , il ne s'empressa aucune'^ ment de s'y livrer tout entier. D'autres idées le prirent a cette époque : il avait dû aller en Grèce avec son ami Colin; mais ce dernier ayant été obligé par des raisons privées de retourner en France , Farcy ajourna son projet. Ses économies d'ailleurs tiraient a leur fin. L'ambition de faire fortune , pour contenter ensuite ses goûts de voyage , le préoccupa au point de l'engager dans une entreprisé fort incertaine et fort coû>teuse avec un homme qui le leurra de promesses • I. 18

a'J^ CRITIQUES iET PORTRAITS.

et fipalef»ent Tabn^a. Plein de âoin idée » Farcy quitta Naples à la fin de rannée 1827, re:ÿint à Palis, où il ne passa que huit jours, et ne vit qu'à peine ses amis , pour éviter leurs conseils et remontrances, puis partit en Angleterre, d'où il s'embarqua pour le Brésil. Nous le retrouvons à Paris en avril 1829, Tout ce que ses amis surent alors, c'est que eelte année d'absence s'était passéo-pour lui dans les ennuis , les mécomptes , et que sa candeur avait été jouée. U ne s*explijgf quait jamak; là-dessus qu'avec une eiL-trême resserve ; il avait ceci pour constante. maxime : « Si c< tu veux que ton secret reste caché , ne le dis a ^ personne; car pourquoi 'un autre serait-il plus t discret que toi-même dans tes affaires ? Ta con- »< fidence est déjà pour lui un mauvais exemple «r et une excuse. » El encore : f(Ne nous plai- « gnons jamais de notre destinée : qui se fait « plaindre se fait mépriser. » Mais nous avons trouvé, dans un journal qu'il écrivait à son usage ,

quelques détails précieux sur cette année de solitude et d'épreuves :

« J'ai quitté Londres le lundi 2 juin 1828; le flf navire George et Mary , sur lequel j'avais arrêté ^ mon passage, était parti le dimanche matin; « il m'a fallu le joindre à Gravesend : c'est de là « que j'ai adressé mes derniers adieux à mes amis -< de France. J'ai encore éprouvé une .fois com«>

GEORGE FARGT. 2^5

« bien les émoti<ms ^ dans ce qu'on appelle les K occasions solennelles, sont rares pour moi; a fc moins que ce ne soient pas là mes occasions « solennelles. J'ai quitté l'Angleterre pour l'A-4r mérique , avec autant d'indifférence que si je « faisais mon premier pas pour une promenade « d'un mille : il en a été de même de la France, <c mais il n'en a pas été de même de l'Italie : € c'est là que j'ai joui pour la première fois de (t mon indépendance, c'est là que j'ai été le plus «r puissant de corps et d'esprit. Et cependant que ir j'y ai mal employé de temps et de forces ! Âi-je « mérité ma liberté ? — Quand je pense que je cr n'avais déjà plus alors que des réminiscences

* d'enthousiasme , que je regrettais la vivacité « et la fraîcheur de mes sensations et de mes € pensées d'autrefois ! Était-ce seulement ^ue les ir enfants s'amuse de tout, et que j'étais devenu

* plus sévère avec moi-mênie ? — Mais la pureté « d'âme, mats les croyances encore naïves, mais « les rêves qui embrassent tout, parce qu'ils ne ir reposent sur rien, c'en était déjà fait pour moi. « Je ne voyais qu'un présent dont il fallait jouir, « et jouir seul, parce que je n'avais ni richesses, « ni bonheur à faire

partager à personne , parce « que l'avenir ne m'offrait que des jouissances « déjà usées avec des moyens plus restreints; et if vi^e^s croître dans la vie, c'est déchoit; «^-^Et

^76 CRITIQUES ET POETRAITS.

K cependant, du moins, tout ce que je voyais alors « agissait sur moi pour me; ranimer; iout me « faisait fête dans la nature ; c'était vraiment un V concert de la terre, des cieux, de la mer, des «r forêts et des hommes: c'était un& harmonie «r ineffable qui me pénétrait, que je méditais et « que je respirais a loisir; et quand je croyais y •f avoir dignement mêlé ma voix k mon tour, par tr un travail et par un succès égal k mes forces et , <c au ton du chœur qui m'environnait, j'étais cr heureux; — oui , j'étais heureux , quoique seul^ « heureux par la nature et avec Dieu. Et j'ai pu •c être assez faible pour livrer plus de la moitié « de ce temps aux autres, pour ne pas m'établir ^ déHnitivement dans cette félicité. La peur de « quelque dépense m'a^retenu ; et la vanité, et « pis encore, m'ont emporté plus d'argent qu'il « n'en eût fallu pour jouir en roi de ce que j'a- « vais sous les yeux. — La société, . . . — moi qui ne K vaux rien que seul et inconnu, moi qui n'aime •c et n'aimerai peut-être plus jamais rien que la t< solitude et le sombre plaisir d'un cœur mélcai-- « colique. — Mais il faudrait des événements et « des sentiments pour appuyer cela; il faudrait «c au moins des études sérieuses pour me rendre «c témoignage a moi-même. Un goût vague rie se tr suffit pas k lui seul , et c'est pourquoi il est si « aisé au premier venu de me faire abandonner

r ce qui tout à l'heure me semblait ma vie. J'en «r demeure bien marqué assez profondément au « fond de.môn âme, et il me reste toujours une f part qu^on ne peut ni corrompre ni m'enle\er. •f Est-ce par là que j'échapperai, ou ce secret • parfum lui-même s'évaporerait-il ? »

Cette longue traversée , le manque absolu de livres et de conversation , son ignorance de l'astronomie qui lui fermait l'étude du ciel^ tout contribuait a développer démesurément chez hii son habitude de rêverie sans objet et sans résultat.

<f 319 Juillet. — Encore dix jours au plus , j'este père , et nous serons à Rio. Je me promets « beaucoup de plaisir et de vraies jouissances au tf milieu de cette nature grande et nouvelle. De «r jour en jour je me fortifie dans l'habitude delà tf contemplation solitaire. Je puis ni maintenant ir passer la moitié d'une belle nuit , seul, à rêver tf en me promenant , sans songer que la nuit est tr le temps du retour à la chambre et du repos , tr sans me sentir ap- pesanti par l'exemple de tout «f ce qui m'entoure. C'est là un progrès dont je < me félicite. Je crois que l'âge, en m'ôtant de « plus en plus le besoin de sommeil, augmentera tf cette disposition. Il me semble que c'est une «r des plus favorables à qui veut occuper son « esprit. La pensée arrive alors , non plqs seule-

Sf^S CRITIQUES ET PORTAITS.

« ment comme vérité , mais comme sentièmeni. « Il y a un calme , une douceur, une tristesse «r dans tout ce qui vous environne , qui pénètre « par tous les sens ; et cette douceur, cette « tristesse toitabent vraiment goutte a goutte sur « le cœur, comme la fraîcheur du soir. Je ne « connais rien qui doive être plus doix que de « se promener h cette heure-là avec une femme « aimée.

» Pauvre Farcyl voilà que tout a la fin , sans y songer, il donne un démenti a son projet contemplatif, et, qu'avec un setil être de plus, avec une compagne telle qu'il s'en glisse inévitablement dans les plus doux vœux du cœur, il peuple tout d'un coup sa «olitude. C'est qu'en effet il ne lui a manqué d'abord qu'une lemme aimée, pour entrer en pleine possession de la vie et pour s'appri-voiser parmi les hommes.

«< 29 noifembre y Rio- Janeiro. — Que n'ai-je t: écoulé ma ré-pugnance à m^engager avec une «r personne donft je connais-sais les fautes anté- << rieures, et qui, du côté du caractère, me « semblait plus habile qu'estimable ! Mais l'air mour de m'enrichir m'a séduit. En voyant ses ' « relations rétablies sur le pied de l'amitié et de « la confiance avec les gens les plus distingués, « j'ai cru qu'il y aurait de ma part du pédantisme « et deJU pruderie à elrc plus difficile que tout

OEORGE FAUCY. K'i'^S'^e^

,<(ki mande. J'ai craint ^tte ce ne fut q%ie Fennui «' de me déranger qui me déconseillât ceilK3 dé- « KDarche.. Je me suis dit q;u'il fallait s'habituer « k >iivre avec tous les caractères et tous les « principes ; qu'il serait fort utile pour moi de «(voir agir un bo«ime d'a&ires raisonnant sa « coâduke et marchant adroi-tement au succès. « J'a4 résisté à mes. penchants , qm me por-taient « à la YÎe aelitaiire et contemplatÎYe. J'af ployé « miui ca-ractère impaliient jusqu'à condescendre •c aux désirs souirent ca-pricie«x d'un homme que ir j^cstiniiais aunlesBous de moi en tout , excepté « dans un talent équivoque de faire fortune. Si « je la'étais décidé aqvielque dépense, j'avais la • « Grèce sous les yeux , où je vivais avec Mollière ,

V avec qui j'aimerais mieux u^ne mauvaise tente

V qu'un paJâk avec l'autre. Eh bien! cet argent » que je me suis refusé d'une part, je l'ai dépensé « de l'autre iaulileinent v ennuyeusement, à « voyager et à attendre. J'ai sacrifié tous mes « goûts y l'espoir assez voisin de quelque réputafi tion par mes vers, et, par là eocore, d'un bon <f accueil à mou retour en Fraiice. En ce faisant,

o: « j'ai cru accomplir un, grand acte de sagesse , c me préparer d^ grands éloges de la part de la « prudence hun^ne, et, l'événement arrivé, * il se trouve que j'ie n'ai fait qu'une grosse sot- «f t^..^ Ēnân me voiJai à deux nulle iieues de-

fc mon pays, sans ressources, sans occupation, •r forcé de recourir à la pitié des autres , en leur «présentant pour titre a leur confiance une « histoire qui ressemble à un roman trèsinvrai- « semblable; — et pour terminer peut-être ma « peine et cette plate comédie, un duel qui i(m'arrive pour demain, avec un mauvais sujet , (c reconnu tel de tout le monde , qui m'a insulté « grossièrement en public , sans que je lui en « eusse donné le moindre motif; — convaincu « que le duel , et surtout avec un tel être , est ce une absurdité, et ne pouvant m'y soustraire; « — ne sachant , si je suis blessé , où trouver « mille reis pour me faire traiter, ayant ainsi en « perspective la misère extrême, et, peut-être, « la mort ou Thôpital; — et cependant, content cf et aimé des dieux, — Je dois avouer pourtant ce que je ne sais comment ils (les dieux) pren- «< dront cette dernière folie. Je ne sais^ oui, ce c'est le seul mot que je puisse dire; et, en vécf rite, je Tai souvent cherché de bonne foi et <e de sang froid ; d'où je conclus qu'il n'y a pas «c au fond tant de mal dans cette démarche que «c beaucoup le disent, puisqu'il n'est pas clair «f comme le jour qu'elle est cri-

minelle, comiiii ce de tuer par trahison , de voler, de calomnier, ce et même d'être adultère (quoique la chose soit < aussi ouelque peu difficile k débrouillerai ^

GEORGE FARGY. 5181

« certaine cas). Je conclus donc que , pour un « cœur droit qui se présentera- devant eux avec . ^ cette ignorance pour excuse , ils se serviront « de Taxiome de nos juges de la justice humaine : « Dans le doute , il faut incliner vers le parti le « plus doux ; transportant ici le dpute , comme « il convient à des dieux, de l'esprit des juges a «f celui de l'accusé. »

L'affaire du duel terminée (et elle le fut a l'honneur de Farcy), l'embarras d'argent restait toujours; il parvint à en sortir, grâce à l'obligeance cordiale de MM. Polydore de La Rochefoucauld et Pontois , qui allèrent au-devant de sa pudeur. Farcy leur en garda k tous deux une profonde reconnaissance que nous sommes heu- reui: de consigner ici.

De retour en France , Farcy était désormais un homme achevé : il avait l'expérience du monde, il avait connu la misère, il avait visité et senti la nature; les illusions ne le tentaient plus; son caractère était mûr par tous les points ; et la conscience qu'il eut d'abord de cette dernière métamorphose de son être lui donnait une sorte d'aisance au-dehors dont il était fier en secret : «f Voici l'âge , se disait-il , où tout devient sé- «f rieux, où ma personne ne s'efface plus devant ' * les autres , où mes paroles sont écoutées , où « l'on compte .avec moi en toutes manières ^ où

afifa CRITIQUES ET PORTRAITS.

<c mes pensées et mes sentiiments ne sont pkis (c seulement des rêves de jeune homme auîqnels «c on Si'intéressè si on en a)e temps , et qu'on né- <c gl%e sans, façon de» que la Tête sérieuse recom- « mence. Et pour moi-même, tout prend dans (f mes rappinrU avec le» autres vm caractère plus ic positif; safis> entrer dans les affaires, je ne me « défie plus de mes idt»es ou de mes sentiiments , » je ne les renferme plus en moi; je dis aux te vns que je ie& désapproiTe , au^x autres qiê j^ fc les aime; toutes mes questions dfema-ndent'nne « réponse; m^es actions, au lieu de se perdre i< dans ie vague, ont un but; je veux influencer sur « les autres, etc. »

Ëtt BEième temps: que cette défiance excessive de lui-même faisait place a une noble aisance, l'âpreté tranchante dans les jugements et les epi* ntions , qui s'accorde si bien avec risolemeni et la timidité , cédait chez lui à une vne des choses plus calme , plus étendue et plus bienveillante. Les élans généreux ne lui manquaient jamais; il était toujours capable de vertueuses colères; mais sa sagesse désesp<^rait moins promptement des hommes; elle ea4ieftdait davantaige les tempéramentsi et entraiit pin» avant dans les raisons. Souvent , qiiiajBid M- Vigwier ,, ce sage optimiste par excellence , cherchait , dans ses causeries abandonnée>^ k lui épancher quelque ch<ise de son

GSORGE FARCY. s83

impaititilité inelligenlc, il lui arrîTail de rencontrer a rimprovisle dans Tâme de Farcy je ne sais quel endroit sensible, pétulant, récalcitrant, par 6ti celte nature, douce et saurage tout ensemble , lui échappait ; c'était comme nn coup de jarret qui emportait le cerf dans les bois. Cette facilité à s'emporter et a s'effaroucher disparaissait de jour en jour chez Farcy. Il en était -venu

à tout considérer et à tout comprendre. Je le comparerais, pour la sagesse prématurée, à Vauvenargues, et plusieurs de ses pensées morales semblent écrites en prose par André Chénier :

« Le jeune homme est enthousiaste dans ses idées, âpre dans ses jugements, passionné dans ses sentiments, audacieux et timide dans ses actions.

« Il n'a pas encore de position ni d'engagement dans le monde; ses actions et ses p^{ar} rôles sont sans conséquence.

* Il n'a pas encore d'idées arrêtées; il cherche à connaître et vit avec les livres plus qu'avec les hommes; il ramène tout, par désir d'unité, par élan de pensée, par ignorance, au point de vue le plus simple et le plus abstrait; il raisonne au lieu d'observer, il est logicien intraitable; le droit, non seulement il domine, mais opprime le fait.

a84 CRITIQUES ET PORTJEUTS.

« Plus tard on apprend que toute doctrine a sa raison, tout intérêt son droit, toute action sa justification et presque son excuse.

(On s'établit dans la vie; on est las de ce qu'il y a de raide et de contemplatif dans les premières années de la jeunesse; on est un peu plus avant dans le secret des dieux; on sent que qu'on a à vivre pour soi, pour son bien-être, pour son plaisir, pour le développement de toutes ses facultés, et non seulement pour réaliser un type abstrait et simple; on vit de tout son corps et de toute son âme, avec des hommes et non seul avec des idées. Le sentiment de la vie, de l'effort contraire, de l'action et de la réaction, remplace la conception de l'idée abstraite et subtile,

et morte pour ainsi dire, « puisqu'elle n'est pas incarnée dans le monde.. . » On va , on sent avec la foule ; on a failli, parce ce qu'on a vécu, et l'on se prend d'indulgence pour i< les fautes des autres. Toutes nos erreurs nous « sont connues ; l'âpreté de nos jugements d'au- « trefois nous revient a l'esprit avec honte ; on «< laisse désormais pour le monde le temps faire ce ce qu'il a fait pour nous, c'est-à-dire, éclairer « les esprits.jjmodérer les passions. »

11 n.'était pas temps encore pour Farcy de rentrer dans TUniversilé ; le ministère de IVf . de 'Yatimesnil ne lui avait donné qu'un court es-

GEORGE FARGT. 285

ppir. Il accepta donc un enseignement de philosophie dans rinstitution de M. Morin, à Fontenay-aux-Roses ; il s'y rendait deux fois par semaine^ et le reste du temps il vivait à Paris, jouissant de ses anciens amis et des nouveaux qu'il s'était faits. Le monde politique et littéraire était alors divisé en partis, en écoles, en salons, en coteries. Farcy regarda tout et n'épousa rien inconsidérément.JDans les arts et la poésie, il recherchait le beau, le passionné, le sincère, et faisait la plus grande part à ce qui venait de l'âme et à ce qui allait à l'âme. Et politique , il adoptait les idées généreuses, propices à la cause des peuples, et embrassait avec fol les consé* quences du dogme de la perfectibilité humaine. Quant aux individus célèbres , représentants des opinions qu'il partageait, auteurs des écrits dont il se nourrissait dans la solitude, il les aimait, il les révérait sans doute , mais il ne relevait d'aucun, et, homme comme eux, il savait se conserver en leur présence une liberté digne et ingénue , 'aussi éloignée de la révolte que die la flatterie. Parmi le petit nombre d'articles qu'il in-

séra vers cette époque au Globe y le morceau sur Benjamin Constant est bien propre à faire apprécier l'étendue de ses idées politiques et la mesure de son indépendance personnelle.

11 n'y avait j[^]lus qu'un point secret sur le-

a88 CRITIQUES ET PORTRAITS.

éprouvé en sentiments devait cesser dans son âme , et qu'il était temps enfin d'avoir une passion , un amour. La tête , chez lui , sollicitait le cœur ; et il se portait en secret un défi , il se disait une gageure d'aimer. Il vit beaucoup , à cette époque , une femme connue par ses ouvrages , par l'agrément de son commerce et sa beauté, s'imaginant qu'il en était épris, et tâchant, à force de soins, de le lui faire comprendre. Mais, soit qu'il s'exprimât trop obscurément, soit que la, préoccupation de cette femme distinguée fut ailleurs , elle ne crut jamais recevoir dans Farcy un amant malheureux. Pourtant il l'était , quoique moins profondément qu'il n'eût fallu pour que cela fût une passion. Voici quelques vers commencés que nous trouvons dans ses papiers :

Thérèse , que les dieux firent en vain si belle , Vous que vos seuls dédains ont su trouver fidèle , Dont Tesprit s[^]éblouit à ses seules lueurs , Qui des combats du cœur n'aimez que la victoire , Et qui rêvez d'amour comme on rêve de gloire , L'œil fier et non voilé de pleurs ;

Vous qu'en secret jamais un nom ne vient distraire, Qui n'aimez qu'à compter, comme une reine altière , , La foule des vasaux s'empressant sous vos pas ; • Vous à qui leurs cent voix sont douces à comprendre , Mais qui n'eûtes jamais une âme pour entendre Des vœux qu'on murmuç[^] plus bas j

Thérèse , pour long-temps , adieu !

GEORGE FARCT. ^89

La suite manque , mais l'idée de la pièce avait d'abord été crayonnée en prose. Les vers y auraient peu ajouté , je pense, pour l'éclat et le mouvement ^ ils auraient retranché peut-être a la fermeté et k la concision.

' « Thérèse , que la nature fit belle en vain , « plus ravie de dominer que d'aimer , pour qui « la beauté n'est qu'une puissance, comme le «f courage et le génie ; •

If Thérèse , qui vous amusez aux lueurs de >^ « votre esprit j qui rêvez d'amour comme un « autre de combats et de gloire , l'œil fier- et <r jamais humide ;

« Thérèse , dont le regard , dans le cercle qui « vous entoure de ses hommages, ne cherche « personne; que nul penser secret ne vient dis- « traire] que nul espoir n'excite , que nul regret <f n'abat ;

« Thérèse , pour long-temps , adieu ! car j*es- « pérerais en vain auprès de vous ce que votre if cœur ne saurait me donner, et je ne veux pas «r de ce qu'il m'offre.

« Car, où mon amour est dédaigné , mon or- « gueil n'accepte pas d'autre place ; je ne veux « pas flatter votre orgueil par mes ardeurs comme « par mes respects.

« Mon âge n'est point fait à ces empressements «r paisibles, a ^ partage si nombi^iix ; je sais

i^9 GRITIQ«S:\$ %T 9QA7JUIITS.

« mal 9 au^rè\$ do la beauté, s.épareF Vamilié do c TamQw;
j'kai e1jicrCl>€r ailleurs cecpxe^ eher* Il cliei^ais \aioieia9i9n.t
aupvè^ de. yqus^

« Une. âme plaa farble oii; plus tiendm «je^etiellr •r Iera
peut-être celui ^ujQ d'auti^s on& dé43Î^é;. « d'autres discours
rempliront mes souvenirs; « une auUf^ îotage charmera mes
trisleais^Si ne-" j(Yeuses 9 et j.e n« v.erraÂ plus yos lè^rea dé-
dain •f gueuses et vos yeux qui ne regardent pasv

«f Adieu ju^squ'en des temps et des pays loin- « tains ; jusq-
Waux lieux, où la nature a^uieiiUet^a n l'automi^de ma vie y
jusqu'aux temps» ou «kon « cœur sera paisible , où mes yeo^ se-
ronli dis-" K trails auprès de vousJ Adieu j^ua«|u.es à n:o^ vieux
« jo-urs! » "

U souriraiit \ notire iantaisie de croire que la scène suivante se
rapporte aqjMetque oircônstacuce fugitive de la liaison dont elle
aurait mairqiifté^ le plus vjijf et leyCIus aimable moment. Qa!ol
qu'il en soit, le tableain. que Farcy a traeé de souvenir est un
cbe£«d'œuvre^ de délicatesse > d'aAtendvûs-^ sèment gracieux ,
de naturel cb/OÂsi, d^artsimtpl et vraiment attique : Platoa ou
!&ernardia de Saint-Pierre n^'auraient pas conté autrement,

« \9 juin. — Hélène Sfa tut y mai\$ ses joiwtffii sq> « couvrirent
de rougeur; elle laissa sur Gbérard* « un. regard plein de dé-
dain^ tandis^que sea libres «r se contractaient >. aptée\$<par la
«colère. SIU ve*

GEOKGE FaftCY. 2gi

« tomba sur le divan , à demi assise , a demi eoa- « chée , ap-
puyant sa tête sur une main , tandis « que l'autre était fort occu-

pée a ramener les plis « de sa robe. -^ Ghérard jeta les yeux sur elle ; a « l'instant toute sa colère se changea en confi- <(sion. Il \int à quelques pas d'elle , s'appuyant <f sur la cheminée, ému et inquiet. Après un mo- <c ment de sil&nce : ^ Hélène, lui dit-il d'une voix <c troublée , je vous ai affligée , et pourtant je vous

^ jure »-- « Moi y monsieur? non, vous ne

i< m'avez point affligée > vos offenses n'ont pas ce « pouvoir sur moi« » -- « Hélène , eh bien l oui , «c j'ai eu tort de parler ain^ « je l'avoue ; mais par- <f donnez-moi.... ^r — « Vous pardonner !.... Je <c n'ai pour vous ni ressentiment ni pardon , et <f j'ai déjà oublié vos paroles. » • v-

<c Ghérard s'approcha vivement d'elle : — «c Hé- « lène , lui dit-il en cherchant à s'emparer de sa <c main : pour un mot dont je me repens.... » --^ « Laissez-moi , lui dit-elle en retirant sa main : (c faudra-t-il que je m'enfuie / et ne vous suffit-il « pas d'une injure ? »

tf Ghérard s'en revint tristement à la cbemi- « n^e , cachant son front dans ses mains , puis (C tout à coup se retourna , les yeux humides de <(larmes; il se jeta à ses pieds , et ses mains s'a- (c vançaient ver» elle , de sorte qu'il la serrait K presque dans, ses bras.^ » ,f

.tJ

2g2 CRITIQUES ET f^MTRAITS.

ce Oui^ s'écria-t-il, je vous ai offensée , je le sais « bien ; oui , je suis rude , grossier : mais je vous « aime^ Hélène; ph ! cela, je vous défie d'en douce ter. Et si vous n'avez pas pitié de moi , vous qui « êtes si bonne; Hélène , qui réconciliez ceux qui <f se

haïssent.... » Et voyant qu'elle se défendait « faiblement : « Dites que vous me pardonnez! ce Faites-moi des reproches, punissez-moi, châ- « tiez-moi;^ j'ai tout mérité. Oui , vous devez me (f châtier comme un enfant grossier. Hélène , (r dit-il en osant poser son visage sur ses genoux, « si vous me frappez, alors je croirai qu'après « m 'avoir puni , vous me pardonnez. » ^

<c Ghérard était beau'; une de ses joues s'ap- « puyait sur les genoux d'Hélène , tandis que K l'autre s'offrait ainsi à la peine. Il était la, « tombé à ses pieds avec grâce, ,et elle ne se sentit « pas la force de l'obliger a s'éloigner. Elle leva ((la main et l'abaissa vers son visage ; puis sa tête <c s'abaissa elle-même avec sa main : elle sourit « doucement en le voyant ainsi penché, sans être « vue de lui. Et sans le vouloir, et en se laissant c< aller k son cœur et à sa pensée, qui achevaient c< le tableau commencé devant ses yeux , sur le « visage de Ghérard , au lieu de sa main , elle « posa ses lèvres. »

« Elle se leva au même instant , effrayée de « ce qu'elle avait fait, et cherchant h se dégager

GEORGE FARCY. '% SQS

« des bras de Ghérard qui ravaient enlacée. Le c< coeur de Ghérard nageait dans la joie , et ses « yeux rayonnants allaient chercher les,ieux « d'Hélène sous leurs paupières abaissées. « Oh ! ir ma belle amie , lui dit-il en la retenant ; <f comme un bon chrétien , j'aurais baisé la main « qui m'eût frappé; voudriez-vous m'cmpêcher « d'achever ma pénitence? » Et plus hardi à mei< sure qu'elle était plus confuse , il la serra dans « ses bras , et il rendit à ses lèvres qui fuyaient « les siennes ^ le baiser qu'il en avait reçu. »

« Elle alla s'asseoir à quelques pas de lui , et « l'heureux Ghérard, pour dissiper le trouble « qu'il avait causé , commença à l'entretenir de ; « ses projets pour le lendemain, auxquels il « voulait l'associer. — « Ghérard , lui dit-elle (après un long silence, ces folies d'aujourd'hui, «oubliez-les, je vous en prie, et* n'abusez pas

« d'un moment » — « Ah ! dit Ghérard, que

<(le ciel me punisse si jamais je l'oublie! Mais « vous, oh! promettez-moi que cet instant passé, « vous ne vous en souviendrez pas pour me faire « expier à force de froideur et de réserve un « bonheur si grand. Et moi, ma belle amie, «f vous m'avez mis à une école trop sévère pour « que je ne .tremble pas de paraître fier d'une *^ faveur. » — a Eh bien ! je vous le promets , « dit-elle en souriant; soyez donc sage. » Et

294 # GRITIKUKjS %T PORTRAITS.

u Gbérard le lui jura, en baissant sa main qu'il « prQssa sur son cœur. ^ ^

Durant U» deux derniers mois de sa vie, Farcy avait loué une petite maison dans le charmant vallon d'Aulnay, près de Fontenay-aux^Rôses où l'appelaient ses occupations. Cette convenance , la douceur du lieu ^ le voisinage déchois, l'amitié de quelques habitants du vallon , peut^tre aussi le souvenir des noms célèbres qui ont passé par Ta » les parfums poétiques que les camélias de Chateaubriand ont laissés alentour, tout lui &i8aijL 4'Aulnay un séjour de bonne , de simple et délicieuse vie. Il réalisait, pour son compte le vœu qu'un poète de ses amis avait laissé échapper autrefois en parcourant ce joli paysage :

Que ce vallon est frais , et que j'y -voudrais vivre !
Le matin, loin du bruit, quel bonheur d'y poursuivre
Mou doux Pisser d'hier qui , de mes doigts tressé ,
Tiendrait mon lendemain à la veille enlacé !
Là , mille fleurs sans nom, délices de l'abeille ;
Là , des prés tout remplis de fraise et de groseille ;
Des bouquets de cerise aux bras des cerisiers j
Des gazons pour tapis , pour buissons des rosiers ;
Des châtaigniers en rond sous le coteau des aulnes ^
Les sentiers du coteau mêlant leurs sables jaunes
Au vert doux et touffu des endroits non frayés,
Et grim pant au sommet le long des flancs rayes ;
Aux plaines d'alentour, dans des foins , de vieux saules
Plus qu'à demi noyés , et cachant leurs épaules
Dans leurs cheveux pendants, comme çn voit des nageurs ;
De pclits horizons nuances de rougeurs i
Ete oetiu fonds riant s , éenx oa trois bUncs villages
Entrevus d'assez loin à travers des feuillages j
— Oh ! que j'y voudrais vivre, au moins vivre un printemps ,
Loin de t^sHs, du 1n*uit , cbs pvopts Inconstants ,

Vivre sans souvenir ! -^

Dans cette retraite heureuse et variée, l'âme de Farcy s'enno-
blissait de jour en jour; son esprit s'élevait, loin des fumées des
sens, aux hautes et aux plus sereines pensées. La politique
active et quotidienne ne l'occupait que médiocrement, et sans
doute, la vaine des ordonnances, il en était encoeur à se
méditations métaphysiques et morales > ou quelque lecture,
comme celle des Harmonies dans laquelle il se plongeait avec
enivrement. Nous extrayons religieusement ici les dernières pen-
sées écrites sur son journal \ elle ont empreintes d'un instinct
inexplicable et d'un pressentiment sublime :

•r Chacun de nous est un artiste qui a été chargé de sculpter
lui-même sa statue pour son tombeau, et chacun de nos actes
est un trait des traits dont se forme notre image. C'est à la na-
ture à décider si ce sera la statue d'un adolescent, d'un homme
mûr ou d'un vieil- •r lard. Pour nous, tâchons seulement qu'elle
soit « belle et digne d'arrêter les regards. Du reste, « pourvu que
les formes en soient nobles et <r pures, il importe peu que ce soit
Apollon ou

^gp CRITIQUES JET PORTRAITS.

« Hercule, la Diane chasseresse ou la Vénus de Praxitèle. »

<f Voyageur, annonce à Sparte que nous « sommes ici
pour obéir à ses saints commandements. »

r 5 Us moururent irréprochables dans la guerre comme
dans l'amitié. » ■." t (f Ici reposent les cendres de don Juan Diaz
Porlier, général des armées espagnole, qui a « été heureux

dans ce qu'il a entrepris contre « les ennemis <le son pays, mais qui est mort « victi|ie des dissensions civiles. »

Peut-être, après tout, ces nobles épitaphes de héros ne lui revinrent-elles à l'esprit que le mardi, dans l'intervalle des ordonnances k l'insurrection , et comme un écho naturel des héroïques battements de son cœur. Le mercredi , vers les deux heures après midi , à la nouvelle du combat, il arrivait a Paris , rue d'Enfer, chez son ami Colin, qui se troiivait alors en Angleterre. Il alla droit à une panoplie d'armes rares suspendue dans le cabinet de son ami, et il se munit d'un sabre, d'un fusil et de pistolets. M^ ^ dame Colin essayait de le retenir et lui recommandait la prudence : « Eh! qui se dévouera, « madame , lui répondit-il , si nous , qui n'avons <^ ni femme ni enfants, nous ne bougeons. pas? » Et il sortit pour parcourir la ville. I/aspect du

^ GEORGE FARGT. ^97

"iOUVement lui parut d'abord plusincerlain qu'il t'aurait souhaité ; il vit quelques amis ; le» conjectures étaient contradictoires. Il courut au bu»reau du Globe , et de là à la maison de santé de M. Pinel, a Chaillot, où M. Dubois, rédacteur en chef du journal, était détenu. Lés troupes royales occupaient les Champs-Elysées, et il' lui fallut passer la nuit dans l'appartement de M. Dubois. Son idéje fixe, sa crainte était le manque de direction ; il cj^nchait les chefs du mouvement , des noms signalés, et il n'en trouvait pas. Il revint le jeudi de grand matin à la ville, par le faubourg et la rue Saint-Honoré , de compagnie avec M. Magnin ; chemin faisant , la vue de quelques ^ cadavres lui remit la colère au cœur et aussi l'espoir. Arrive à la rue Dauphine, il se sépara de M. Magnin en disant : « Pour moi, je vais re- <r prendre mon fusil que j'ai laissé ici près, et « me battre. » Il revit pourtant dans

la matinée M. Cousin , qui voulut le retenir à la mairie du onzième arrondissement, et M. Géruzèz, auquel il dit cette parole d'une magnanime équité : •c Voici des événements dont, plus que personne, « nous profiterons;; c'est donc à nous d'y prendre « part et d'y aider. » Il se porta avec les attaquants vers le Louvre , du côté du Carrousel y ^ les soldats royaux faisaient un feu nourri dans la rue de Rohan , du haut d'un balcnpn qui est à

119^ CRITIQUES XT PORTRAITS.

Tangle de cette me et delà rue Sainl-Hotiôré ; Farcy , qui débouchait au ^coiti de la rue de Rohan et dé celle de Montpen^ier , tomba Tun des premiers, atteint de haut en bas d'une balle dans la poitrine. C'est là , et non , comme on Ta fait y k la porte de l'hôtel de Nantes , que devrait être placée la pierre funéraire consacrée à sa mémoire. Farcy survécut près de deux heures k sa blessure. AI. Litt^é, son ami, qui combattait au même rang et aux pieds duquel ifit^mba, le fit transporter a la distance de quelques pas, dans la maison du marchand de vin , et le hasard lui amena précisément M. Loyson, jeune chirurgien J^ de sa connaissance. Mais l'art n'y pouvait rien : Farcy parla peu , bien qu'il eût toute sa présence d'esprit. M. Loysonlui demandas'ilcfésiraitfaire appeler quelque parent^ quelque ami ; Farcy dit qu'il ne désirait personne ; et comme M. Loyson insistait , le mourant nomma un ami qu'on ne trouva pas chez lui, et qui ne fut pas informé a temps pour venir. Une fois seulement , a un bruit plus violent qui se faisait dans la l'ue, il parut craindre que le peuple n'eût le dessous et . ne fût refoulé; on le rassura; ce furent ses dernières paroles ; il mourut calme et grave, recueilli en lui-même, sans ivresse comme sans regret (29 juillet 1830.) ^

Le corps fut transporté et inhumé au Père-La-

chaise ^ dans h partie du cimelière où reposent les morts de
.juillet. Plusieurs personnes , et entre autres M. Guigniaut, pro-
noncèrent de tou^ , cfaanis adieux*

Les anus de Farcy n'ont pas été infidèles i|U çulle de la noMe
victime; ils lui ont élevé un monument funéraire . qui devra être
replacé au véritable endroit de sa chute, M. Colin a vivement re-
pr4[])duit ses traits sur la toile. M. Cousin lui a dédié sa traduc-
tion des Lois de Platon, se souvenant que Farcy était mort en
combattant pour les lois. Et nous , nous publions %es vers ,
comme on expose de pieuses reliques *.

Mais s'il nous est permis de parler un moment * * en notre
propre nom, disons-le avec sincérité, le sentiment que nous ins-
pire la mémoire de

^ Deux poètes (jënër^uK et délicats^ dont l'un avait connu
Farcy et dont Taure Pavait vu seulement , MM. Antony Desc-
bamps et Brizeux, ont consacré a sa mémoire des vers que nous
n'avons garde d'omollre ^

dans cette tiste d'homme{es funèbres. Voici ceux de M. Des-
cliamps :

Que ne suis-je couché dans un tombeau profond !

Percé comme Farcy d^une balle de plomb ,

Lui , dont l'âme était pure, et si pure la vie ,

Sans troubles ni remords également suivie !

Lui qui, lorsque j^étais dans Vî/e Procida,

Sur le bord de la mer un matin m^aborda , ..,^-

Me parla de Paris , de nos amis de France , *^

IJe Rome quM quittait ; puis de quelque souffrance...

Et s'asseyant au seuil d'une blanche maison ,

Lut ,dans André Chénier: O Srmnlhce Jpoilon !

Ex quand il eut fini celte belle lecture ,

Farcy n'est pas celui d'un regret vulgaire; en songeant k la mort de notre ami, nous serions tenté plutôt de Tenvier, Que ferait-il aujourd'hui, s'il vivait? que penserait-il? que sentirait-il? Ah! certes, il serait encore le même, loyal, solitaire^ indépendant, ne jurant par aucun parti,

Emu par le climat et la douce nature ,

Se leva brusquement , et me tendant la main ,

Grimpa , comme un chevreau , sur le coteau voisin .

M. Brizeux a dit :

A LA MÉMOIRE DE GEORGE FARCY

Il adorait La France, \i Poésie et la Philosophie. Qoe la Patrie(conservé son nom !

Victor Coosiif.

Oui ! toujours j'enviai , Farcy, die te connaître , Toi que si jeune encore on citait comme un maître. Pauvre cœur qui d'un souffle , hélas ! t^intimidais, Attentif à cacher Tor pur que tu gar-

dais ! Un soir , en nous parlant de Naple et de ses grèves, Reaux pays enchantes où se plaisaient tes rêves, Ta bouche eut un instant la douceur de Platon^ V Tes amis souriaient,.^, lorsque, changeant de ton , Tu devins brusque et sombre, et te mordis la lèvre , Fantasque , impatient , rétif comme la chèvre ! Ainsi tu te plaisais à secouer la main Qui venait sur ton front essuyer ton chagrin. jf Que.dire ? le linceul aujourd'hui te recouvre ,

Et, j'en ai peur, c'est lui que tu cherchais au Louvre. Paix a toi , noble cœQr ! ici tu fus pleuré Par un ami bien vrai , do toi-même ignoré ; Là haut, réjouis-toi ! Platon parmi les Ombres Te dit le Verbe pur , Pythagore les Nombres.

GEORGE FAHGT. 301

s'engpuant peu pour tel ou tel personnage; au lieu de professer la philosophie chez M. Morin, il la professerait dans un Collège royal 5 rien d'ailleurs ne serait changé à sa vie modeste, ni à ses pensées ; il n'aurait que quelques illusionis de moins, et ce désappointement pénible que le régime héritier de la révolution de juillet fait éprouver a toutes Jes âmes amoureuses d'idées et d'honneur. Il aurait foi moins que jamais aux hommes j et^ sans désespérer des progrès d'avenir, il serait triste et dégoûté dans le présent. Son stoïcisme se serait réfugi^ encore plus avant dans la contemplation silencieuse des choses j la réalité pratique, indigne de le passionner,, ne lui apparaîtrait de jour en jour davantage que sous le côté médiocre des intérêts et du bien-être ; il s'y accommoderait en sage , avec * modération; mais cela seul est déjà trop : la tiédeur s'ensuit a la longue j fatigué d'enthousiasme, une sorte d'ironie involontaire, comme chez beaucoup d'esprits supérieurs , Taurait peut-être gagné avec Tâge : il à mieux fait de bien mourir I — Disons seulement, en usant du mot de Pindare : « Âh

! si les belles et bonnes <r âmes comme la sienne, pouvaient avoir deux « jeunesses! » ^

Juin i83i.

VICTOR HUGO

EN r83i.

Ce siècle srvait deux sibsI RôtM remplaçait SpafIU; Bég^ Napoléoi^v peirçait sous Ikmaparte , Et du premier Consul , trop-géné par le droit / Le front de l'Empereur brisait le masque étt<^, AHts dbns Besançon , Tieille ville e^agnole, Jtté comme la graine au gré de Tair qui vole ^ Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois Un enfant sans couleur, sans regard et sans -vtAx ; Si débile, qu'il fut, ainsi qu'une chimère, Abandonné de tous , excepté de sa mère , Et que son cou ployé comme un frêle roseau Fit faire. en même temps sa bière et sonl)erceau.

YICTOK HUGO EN]85l. 305

Cet enfanl que la y'ie ef&içadt de aon livre,* £t qui n'avait pas kiième un lendemaia k firte , C'est moi.

Je "VOUS diirai peut-être quelque jour Quel lait pur, que de soins , que de vœux , que d'amour, Prodigués pour ma vie en naissant condamnée , M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée { ^ ^ g ^ i <iui sur trois fils attachés à ses pas, Epandait son amour et ne mesurait pas !

O l'amour d'une mère! amour qwe nul n'oublie ! Pain mervei-
Ueux qu'un Dieu partage et mnHiplie ! Table toujours servie au

paternel foyer î Chacun en a sa part , et tous l'ont tout entier î

Je pourrai dicc un j^or,, lorsque la nuit douteuse Fera parler,
les soirs>, ma vieillesse conteuse, Comment ce haut destin de
gloire' et de terreur^ Qui remuait le nix>ndé aux pas de PEmpe-
ceur , Dans son souffle orageux m'emportact sans défense, A tous
les vents de l'air fit fiotler mon enfance ; Car, lorsque l'aquilon
bat ses flots palpitants , L'Océan convulsîf tourmente en même
temps Le navire à trois ponts qu! tonne avec forage Et la feuille
échappée aux arbres du rivage!

Maintenant, jeune encore > el souvent épreuve ^ 3 'ai plus
d'un souvenir pro&tMiément gravé ,. }^ l'on peut distinguer bien
des choses passées Dans ces plis de mon front que creuseq^mes
pensées. Certes , plus d'un vieillard sSns flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux , Pâlirait , s'il voyait
, comme ûti gouffre dans l'onde , Mon âme oii ma pensée habite
comme un monde , Tout ce que j'ai souffert , tout ce que j'ai goûté
,« Tout ce quLia'a menti comme un fruit avorté > Mbn plus
beau tempe passé sans espoir {}u*ST renaissance ,
li;çs.aii|cgBos^li9.ttniY^pn^U9r dteuih à^ mmjewattsc^

306 CRITIQUES ET PORTRAITS.

lîiîière, de l'enfance, des débuts et de l'éducation morale du
poète, notre ami, dont le nom se popularise de JQur en jour.
Notre admiration bien connue pour ses ouvrages nous dispense
et nous interdit presque de Taborder uniquement de ce dernier
côté. Le rôle de simple narrateur nous va mieux, -et ne mène pas
moins directement a notre but, qui est de faire apprécier d'un
plus grand nombre notre célèbre contemporain. Littérairement,
d'ailleurs , nous nous sommes dit qu'écrire ces détails, sur un

homme bien jeune encore , sur un poète de vingt-neuf ans , à peine au tiers de la carrière qu'il promet de fournir, ce n'était, pour cela, ni trop tôt ni trop de soins ; que ces détails précieux qui marquent l'aurore d'une belle vie se perdent souvent dans l'éclat et la grandeur qui succèdent j que les contemporains les savent vaguement ou négligent de s'en enquérir, parce qu'ils ont sous les yeux l'homme vivant qui leur suffit ; que lui-même, avec rage et les distractions d'alentour, il revient moins volontiers sur un ^assé relativement obscur, sur des souvenirs trop émouvants qu'il craint de réveiller; sur des riens trop intimes dont il aime à garder le mystère j et qu'ainsi , faute de s'y être pris k temps , cette réalité originelle du poète , cette formation première et continue , dont la postérité est si eu-

VICTOR HUGO EN 1831. 50'J

rieuse , s'évanouit dans une sorte de vague conjecture, ou se brise au hasard en quelques anecdotes altérées. L'incertitude planant sur les premières années d'un grand homme semblera peut-être à certaines gens plus poétique : pour moi 5 je ne vois pas ce que perdraient Corneille et Molière à ce que leurs commencements fussent mieux connus. Nous ne sommes plus tout-k-fait aux temps homériques où un nuage allait si bien sur un berceau. De nos jours, les poètes ont beau faire, la réalité les tient de toutes paris et les envahit; ils sont, bon gré mal gré, un objet de publicité : on les coudoie, on les lithographie, on les lorgne à loisir, on a leur adresse dans l'aimanach , et ce n'est qu'en vers que l'un d'entre mx a pu dire : '

.... ils passent , et le monde Ne connaît rien d'eux que leur voix.

Donc, Victor-Marie Hugo naquit, en 1802 (26 février), dans Besançon , vieille ville espagnole , de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo , colonel du régiment en garnison , et de Sophie Trébuchet, fille d'un armateur de Nantes; d'un père soldat et d'une mère vendéenne . Chétif et

* J'ai ajouté à l'article sur Hugo de la Biographie publiée par M. de Boisjolin , un détail de généalogie, à savoir que sa famille paternelle, anoblie dès 1531 en la personne de George Hugo, capitaine des gardes du duc de Lorraine, avait donné à la fin du dix-septième siècle un savant et célèbre théologien de ce nom , évêque de Poitiers.

308 CRITIQUES ET PORTRAITS.

moribond, il n'avait que six semaines quand le régiment dut quitter Besançon pour l'île d'Elbe. L'enfant l'y suivit, et y demeura jusqu'à l'âge de trois ans. La première langue qu'il balbutia fut l'italien des îles ; la première nature qui se réfléchit dans sa prunelle fut cette âpre et sévère physionomie d'un lieu peu remarqué alors , désormais insigne. Cette jeune vie s'harmonisait déjà par des rapports anticipés et fortuits avec la grande destinée qu'elle devait célébrer un jour ce frêle écheveau invisible se mêlait déjà à la trame splendide , et courait obscurément au bas de la pourpre encore neuve dont plus tard il rehaussa le lambeau.

En 1805 , l'enfant revint à Paris avec sa mère , qui se logea dans la rue de Clichy. Il allait à l'école rue du Mont-Blanc. Les souvenirs de ce temps ne lui retracent qu'une chèvre et un puits surmonté d'un saule dans la cour de la maison^ il jouait là autour avec son jeune camarade Delon, depuis frappé d'une condamnation capitale dans l'affaire de Saumur, et mort en Grèce com-

mandant de l'artillerie de lord Byron. En 1807, ma-^ dame Hugo repartit en Italie avec ses fils pour rejoindre son mari , gouverneur de la province d' Aveline, où il extirpait les bandes de brigands, entre autres celle de Fra-DiMolo. L'enfant y resta jusqu'en 1809; il en rapporta mille sensa-

VICTOR nuGo EN j83i* 309

lions fraîches et graves^ des formes merveillev&és de défilés , de gorges , de montagnes , des pers^ pectives gigantesques et féeriques de paysages^ tels qu'ils se grossissent et qu'ils flottent .dans la fantaisie ébranlée de lenfance.

De 1809 a 1811 , le jeune Hugo demeura eh France avec ses frères et sa mère. Madame Hugo, femme supérieure , d'un caractère viril et royal ^ comme dirait Platon , s'était décidée à ne pas voir le monde, et a vivre retirée dans une maison située au fond du cul-de-sac des Feuillantines., faubourg Saint*Jaèques , pour mieux vaquer a Téducation de ses fils. Une tendresse austère ei réservé^ , une discipline régulière , impérieuse , peu de familiarité , nul mysticisme, des entre*tiens suivis , instructifs et plus sérieux que l'enfance , tels étaient les grands traits de cet amour maternel si profond , si dévoué, si vigilant, et de l'éducation qu'il lui dicta envers ses fils , envers le jeune Victor en particulier. Un incident presque merveilleux, jeté au sein de celte vie de couvent^ dut aussi influencer beaucoup sur l'esprit et la gravité précoce de l'enfant poète. Le général La Horie , compromis en 1804 dans l'affaire de Moreau, était parvenu k se dérober aux poursuites en se cachant chez un ami. Uy tom|>a malade; et, un jour qu'il avait entrevu quelque inquiétude sur la physioTiomie de son hôte , craignant de lui

310 CRITIQUES ET PORTRAITS.

être un sujet de péril , et dans l'exaltation de la fièvre qui Tenflamait , il se fit transporter, le soir même , sur un brancard , rue de Clichy, où madame Hugo logeait alors. Madame Hugo, généreuse comme elle était, n'hésita pas à recueillir l'ami de son mari et le garda deux ou trois jours. Sa fièvre passée , La Harpe put sortir et chercher une retraite plus sûre. En 1809, après bien des épreuves et des fuites hasardées, il revint frapper à la porte de madame Hugo mais cette fois la retraite était profonde , l'asile était sûr, et il y demeura. Il y demeura près de deux ans , caché à tous , vivant dans une petite chambre à Textremil d'un corps-de-logis désert. La plus douce occupation du guerrier philosophe , au milieu de , cette inaction prolongée qui le dévorait, était de ^ s'entretenir avec le jeune Victor , de le prendre sur ses genoux, de lui lire Polybe en français, s'appesantissant à plaisir sur les ruines et les machines de guerre , de lui faire expliquer Tacite en latin , car l'intelligence robuste de l'enfant mordait déjà à cette forte nourriture. Un ancien prêtre marié , bon homme , M. de La Rivière , lui avait débrouillé , à lui et à ses frères, les premiers éléments , et la méthode libre du maître s'était laissée aller à l'esprit rapide des élèves. Cependant La Harpe , par suite d'une machination odieuse , dont l'auteur, alors puissant , vit

VICTOR HUGO EN 1831. V-^fe^l

encore ^ , et que M. Victor Hugo se proposait de révéler un jour, fut découvert , arrêté aux Feuillantines, en 1811, et jeté de là dans le cachot d'où il ne sortit que pour mourir avec Malet. Oh sent quelle impression profonde et amère durent jeter dans l'âme ardente du jeune enfant de l'Empire , et les discours du mécontent, et le supplice de la victime : cela le préparait dès lors à

son royalisme de 1814. À côté de ce souvenir sanglant et fatal, les Feuillantines lui en laissèrent d'autres plus doux. Dans le Dernier Jour d'un Condamné il s'est plu à rappeler le vieux puisard^ la charmante Pépita {espagnole, et le tome II des Voyages de Spallanzani ailleurs il parle de V escarpolette sous les marronniers; le dôme gris et écrasé du Val-de-Grâce, si mélancolique à voir entre la verdure des arbres, lui apparaît sans doute encore toutes les fois qu'il se représente des jardins de couvent^ c'est aussi dans ce lieu de rêverie qu'il commença de connaître et d'aimer cette autre Pépita non moins charmante, la jeune enfant qui, plus tard, devint sa femme.

Au printemps de 1811, il parût, avec sa mère et ses frères pour l'Espagne, où il rejoignit son père, général dès 1809, puis premier majordome du palais et gouverneur de deux provinces. U

* C'éuit Savary.

CRITIQUES ET POUTIUTS.

io^f ^i^elque temps au palais Macerario, à Madrid, et de là fut mis au séminaire des nobles, où il resta un an; on le destinait à entrer dans les pages du roi Joseph, qui l'aimait beaucoup. C'est à ce séjour au Collège des nobles qu'il faut rapporter les combats d'enfants pour le grand Empereur^ dont le poète fait quelque part mention. On ne se battait pas moins qu'à coups de couteaux, et l'un des frères de Victor fut grièvement blessé dans l'un de ces petits duels à l'espagnole. En 1812, comme les événements devenaient menaçants à l'horizon, et que les trônes groupés autour de l'Empire craquaient de toutes parts, madame Hugo ramena à Paris ses deux fils cadets, Eugène et Victor, l'aîné, déjà sous-lieutenant, demeura avec son père. Elle reprit son loge-

ment des Feuillantines , et leur fit achever , sous le vieux M. de La Rivière , leur éducation classique : Tacite et Juvénal furent toujours la moelle de lion dont ils se nourrirent. Les idées religieuses tenaient très peu de place dans cette forte et chaste discipline. Le fond de la philosophie de leur mère était le voltairianisme , et, femme positive qu'elle était, elle ne s'inquiéta pas d'y substituer une croyance pour ses fils. Tous deux , le jeune Victor surtout, avaient rapporté de l'Espagne , outre la connaissance pratique et l'accent guttural de cette belle langue ,

VICTOR HUGO EN 1831. 313

quelque chose de la tenue castillane, un redoublement de sérieux , une tournure d'esprit haute et arrêtée , un sentiment supérieur et confiant, propice aux grandes choses. Ce soleil de la Sierra ^ en bronzant leur caractère , avait aussi doré leur imagination. Victor commença , à treize ans, au hasard , ses premiers vers; il s'agissait, je crois , de Roland et de chevalerie. Quelques dissidences domestiques, élevées précédemment entre leur mère et le général , et qu'il ne nous apparut pas de pénétrer, avaient réveillé au foyer des Feuillantines les sentiments déjà anciens d'opposition à l'Empire , et la mère vendéenne; l'enfant élève de La Horie , se trouvèrent tout naturellement royalistes quand l'heure de la première Restauration sonna.

^Victor Hugo n'avait que douze ans; une idée . singulière, bizarre dans sa forme, le préoccupait au milieu de ce grand changement politique ; il se disait que c'était déchoir pour la France de tomber d'un Empereur à un Roi. Mais, à part cette velléité d'orgueil national qui se prenait à un nom , ses vœux et ses penchants , d'accord avec tout ce qu'il entendait autour de lui, étaient pour l'ordre nouveau. Il passa cette année , non plus aux

Feuillantines , mais rue Cherche-Midi , en face des Conseils de guerre , h étudier librement , k lire toutes sortes de livres , niême ies

314 CRITIQUES ET PORTRAITS.

Contemporaines de Rélif , à apprendre seul la géographie , à rêver , et surtout k accompagner chaque soir sa mère dans la maison de la jeune fille qu'il épousa par la suite , et dont en secret son cœur était déjà violemment épris. Vinrent ^ les Cent jours : les dissidences domestiques entre madame Hugo etle général s'étaient envenimées ; celui-ci, redevenu influent, usa des droits de père , et reprit d'autorité ses deux fils : ce qui augmenta encore la haine des jenfants contre le gouvernement impérial. Comme il les destinait à l'École polytechnique , il les plaça dans la pension Cordier et Décote, rue Sainte-Marguerite; ♦ ils y res-tèrent jusqu'en i 81 8 , et suivirent de là les

cours de philosophie, de physique et de mathématiques au Collège de Louis-le-Grand. L'aptilude d'Eugène et de Victor pour les mathématiqjk ^'^ frappa beaucoup leurs maîtres ; ils obtinrent même des accessits au concours de l'Université. Les solu-tions habituelles qu'ils donnaient des problèmes étaient promptes, rigouireuses , mais en même temps indirectes, impré-vues, d'une construction singulièrement rare et d'une symétrie compliquée. En 1816, après la seconde Restauration, Victor com-posa, dans ses moments de loisir , une tragédie classique de cir-constance sur le retour de Louis XVUI, avec des noms égypt^liens : elle avait pour ûIvq Iriamène. En 1817,

VICTOR HUGO EN 1831. 315

il en commença une autre intitulée Athélie ou les Scandinaves j mais il n'alla qu'à la fin du troisième act* et s'en dégoûta à mesure qu'il avançait : son goût se fit plus vite que sa tragédie. Cette même année , il avait envoyé .de sa pension, au concours de l'Académie française, une pièce de vers sur les A^^antages de [Étude , qui obtint une mention. Ce concours eut cela de particulier que MM. Lebrun, Casimir Delavigne, Saintine et Loyson y débütèrent également. La pièce du jeune poète de quinze ans se terminait par ces vers :

Moî , qui toujours fuyant les cités et les cours , De trois lustres à peine ai tu finir-*le* cours.

Elle parut si remarquable aux juges qu'ils ne purent croire à ces trois lustres , à ces quinze ans de l'auteur; et, pensant qu'il avait voulu surprendre par une supercherie la religion du respectable corps , ils ne lui accordèrent qu'une mention au lieu d'un prix. Tout ceci fut exposé dans le rapport prononcé en séance publique par M. Raynouard. Un des amis de Victor, qui assistait à la séance , courut à la pension Cordier avertir le quasi-lauréat , qui était en train d'une partie de barres et ne songeait plus à sa pièce. Victor prit son extrait de naissance , et Falla porter à M. Raynouard , qui fut tout stupéfait comme d'une merveille ; mais il était trop tard

516 CRITIQUES ET I^ORTRÂITS.

pour réparer la aiéprbe. M. François de Neuf^ château, qu\ avait été auési dans^on temps un enfant précoce , adressa à Victor^ugo des vers de félicitation et de confraternité. On y lisait , entre autres choses :

Dans ce concours heureux brillaient de toutes parts Le sentiment, le charme et l'amour des beaux-arts. Sur quarante rivaux qui briguaient son suffrage ,

Est-ce peu qu'aux traits séduisants ,

De votre muse de quinze ans l'Académie ait dit : « Jeune homme , allons ! courage ! » Tendre ami des neuf sœurs , mes bras vous sont ouverts ;

Venez, j'aime toujours les -vers.

Ce digne et naïf littérateur, lorsqu'il entendait plus tard retentir les succès bruyants , parfois contestés , de celui qui était devenu un homme , ne pouvait s'empêcher de dire avec componction :

^ Quel dommage ! il se perd; il promettait tant !

' « jamais il n'a fait si bien qu'au début. »

En 1818 les deux frères obtinrent du général Hugo la grâce de ne pas entrer à l'Ecole polytechnique, bien qu'ils fussent prêts par leurs études. Eugène avait gagné un prix aux Jeux floraux ; l'émulation de Victor en fut excitée : il concourut à son tour, tout en prenant ses inscriptions de Droit , et remporta deux prix sur coup en 1819 j l'un pour la Statue de Henri IV l'autre pour les Vierges de Verdun, l'Académie-

VICTOR HUGO EN 1851. ZI'J

mie des Jeux floraux , en couronnant ces odes , éprouva plus d'étonnement encore que l'Académie française n'en avait eu précédemment, et M. Soumet écrivait de Toulouse au jeune lauréat : « Vos dix-sept ans n'ont trouvé que des « incrédules. »

UOde sur la Statue de Henri IV avait été composée en une nuit. Voici comment : Madame Hugo était malade d'une fluxion de poitrine , et chacun de ses fils la veillait a son tour. La nuit du 5 au 6 février , c'était le tour de Victor. Sa mère, qui tenait beaucoup (car elle y croyait déjà) à la gloire future de son fils , regretta qu'il eut laissé passer un concours sans s'y essayer : les pièces , en efifet , devaient être envoyées à Toulouse avant le 15 , et il aurait fallu que Victor eût expédié la sienne dès le lendemain matin pour* qu'elle pût arriver à temps. La malade s'endormit "PP sur ce regret , et , le lendemain , au réveil , elle ' trouva pour bonjour l'ode pieuse composée a son chevet ; et le papier , mouillé de ses larmes de mère, partit dans la journée même.

En 1820, un troisième prix remporté pour Moïse sur le Nil valut à Victor le grade de Maître-ès-Jeux floraux. Ces années 1819 et 1820 furent sans doute les plus remplies, les plus laborieuses, les plus ardentes, les plus décisives de sa vie. Amour , politique , indépendance , cheva-

lerie et religion , pauvreté et gloire, étude opiniâtre , lutte contre le sort en vertu d'une volonté de fer, tout en lui apparut et grandit a la fois a ce degré de hauteur qui constitue le génie. Tout s'embrasa , se tordit , se fondit intimement dans son être au feu vulcanien des passions, sous le soleil de canicule de la plus âpre jeunesse, et il en sortit cette nature d'un alliage mystérieux , oïl la lave bouillonne sous le granit, cette armure brûlante et solide , à la poignée éblouissante de perles , à la lame brune et sombre, vraie armure de géant trempée aux lacs volcaniques. Sa passion pour la jeune fille qu'il aimait avait fini par devenir trop claire aux deux familles , qui , répugnant à unir un couple de cet âge et sans fortune , s'entendirent pour ne plus se voir momentanément.

ment. Il a consacré cette doubleur de l'absence dans une pièce intitulée *Premier Soupir*; une tristesse douce et fière y. est empreinte. Mais ce qu'il n'a pas dit et ce que je n'ai le droit ici que d'indiquer, c'est la fièvre de son cœur durant ces années continentes et fécondes, ce sont les ruses, les plans, les intelligences de cet amour merveilleux qui est tout un roman. Han d! Islande^ qui le croirait? Han dislande y commencé dès 1820, et qu'il ne publia par suite d'obstacles matériels qu'en 1823, devait être, à l'origine et dans la conception

TJCTOR HUGO EN 1831. Sig

première, un tendre message d'amour destiné à tromper les argus et à n'être intimement compris que d'une seule jeune fille. On se rappelle, en effet, quelques scènes délicieuses de cet ouvrage étrange, la pureté virginale d'Ordenier, le baiser d'Éthel dans le long corridor; le reste n'eût été qu'un fond noirci, un repoussoir pour faire ressortir le tableau, une ombre passagère et orageuse de désespoir. Durant ce même temps, Victor Hugo composait son premier volume d'Odes royalistes et religieuses. On sait comment son royalisme lui était venu. Quant à la religion, elle lui était entrée dans le cœur par l'imagination et l'intelligence; il y voyait avant tout la plus haute forme de la pensée humaine, la plus dominante des perspectives poétiques. Le genre (^ monde qu'il fréquentait alors, et qui l'accueillait avec toutes sortes de caresses, entretenait jour-nellement l'espèce d'illusions qu'il se faisait à lui-même sur ses croyances. Mais le fond de sa doctrine politique était toujours l'indépendance personnelle; et le philosophisme positif de sa première éducation, quoique recouvert des symboles catholiques, persistait obscurément dessous. Aidé de ses frères et de quelques amis, il rédigeait dans ce

temps un recueil périodique intitulé: le Consermteur litléraire^ dont la collection forme trois volumes. Il y écrivit une foule de y ers

3âa CRITIQU^JES ET PORTRAITS.

politiques et. d'articles critiques qui n'ont jamais été repro-
duits, et qu'il est difficile' aujourd'hui de reconnaître sous les ini-
tiales diverses et les noms empruntés dont les signait l'auteur.
Les traductions de Lucain et de Virgile, par M. d'Auverney, les Tu
et les Vous\ E pitre à Brutus, par Aristide, appartiennent réelle-
ment k Victor Hugo. La facture de ces vers, est classique , c'est-à-
dire ferme et pure ; ce sont d'excellentes études de langue^ et ,
dans la satire , l'aujLeur a la verve amère et mordante. Je recom-
manderai encore plusieurs articles sur Walter Scott , un sur By-
ron , un sur Moore , un sur les premières Méditations poétiques
qui avaient paru d'abord sans nom d'auteur. Ce qui domine dans
ce dernier et remarquable Jugement , c'est un cri de surprise , un
étonnement profond qu'un tel poète s'élève , qu'un tel " ^liyre pa-
raisse , un grain de sévérité littéraire et puriste , un sourire de pi-
tié au siècle qui se dispose sans doute à railler le noble inconnu.
Je ne puis résister k en donner quelques phrases ; le critique
vient de faire une citation : ce A de pareils <« vers 5 dit-il , qui ne
s'écrierait avec La Harpe : « Entendez-vous le chant du
poète?...» Je lus « en entier ce livre singulier, je le relus en- «
core j et , malgré les négligences , les néolo- « gismes , les répéti-
tions et l'obscurité que je pus « quelquefois y remarquer, je fus
tenté de dire à

VICTOR HUGO EN 1831. Ssi

« l'auteur : « Courage , jeune homme ! vous êtes « de ceux que Platon voulait combler d'honneurs et bannir de sa république. Vous devez vous attendre aussi à vous voir banni de notre terre « d'anarchie et d'ignorance; et il manquera à « votre exil le triomphe que Platon accordait du « moins aux poètes^ les palmes^ les fanfares et la « couronne de fleurs. » Victor Hugo ne connut Lamartine que deux ans plus tard /en 1821 , par l'intermédiaire de l'abbé de Rohan ; il voyait déjà M. de Bonald , surtout M. de La Mennais. M. de Chateaubriand , dans une note du Consermteur^ l'ayant qualifié d'Enfant sublime , Victor Hugo , conduit par M. Agier, Talla remercier » et il s'ensuivit une liaison de bienveillance d'une part, d'enthousiasme de l'autre, qui, durant quatre ou cinq ans , s'entretint très vive et très cultivée.

Un mot encore sur cette période du Conser^ vateur^ Utilitaire , et sur les deux frères, Eugène et Victor , qui en étaient les rédacteurs assidus. L'un et l'autre jeunes, à peu près obscurs, livrés à des convictions ardentes, exagérées, plus hautes et plus en arrière que le présent; avec un fonds d'ironie sérieuse et d'austère amertume, unique en de si fraîches âmes ; tous deux raidis contre le flot vulgaire , en révolte contre le torrent , le pied sur la médiocrité .et la cohue; examinant,

5 ai CRITIQUES ET PORTRAITS.

épiant avec anxiété , mais sans envie , les œuvres de leurs rivaux plus hâtés, et sans relâche méditant leur propre gloire à eux-mêmes, ils vécurent ainsi d'une vie condensée , rapide , haie* tante pour ainsi dire. Avant que la lumière et l'harmonie pussent se faire en eux, bien des orages gros d'éclairs, bien des nuées tumultueuses et grondantes balayèrent leur face , et s'abattirent dans l'insomnie sur leur sourcil visionnaire^ comme dit

Wordsworth en parlant du front des poètes. Eugène surbut (à qui nous devons bien, puisque nous l'avons nommé, ce triste et religieux souvenir), adolescent mélancolique, plus en proie à la lutte, plié obsédé et moins triomphant de la vision qui saisit toutes les âmes au seuil du génie et les penche échevelées, à la limite du réel, sur l'abîme de l'invisible. Eugène a exprimé dans le recueil cette pensée pénible, cet antagonisme désespéré, ce Duel du Précipice; la poésie soi-disant Erse, qu'il a composée sous ce nom, est tout un symbole de sa lugubre destinée. Les nombreux articles de critique dans lesquels il juge les ouvrages et drames nouveaux, respirent une conscience profonde, et accusent un retour pénétrant sur lui-même, un souci comme effrayé de l'avenir. Après le succès de la Marie Stuart de M. Lebrun, il écrivait : «(En général, une chose nous a frappé dans les.

VICTOR HUGO EN 1831: 3a5

« compositions de cette jeunesse qui se pressent maintenant sur nos théâtres ; ils en sont encore si contents de leur succès, qu'ils ne perdent pas à ramasser des couronnes un temps (qu'ils devraient consacrer de courageuse (f méditations; ils réussissent, mais leurs rivaux « sortent joyeux de leurs triomphes. Veillez, *veillez, jeunes gens; recueillez vos forces et vous en aurez besoin le jour de la bataille : les faibles oiseaux prennent leur vol tout d'un trait; les aigles rampent avant de s'élever sur » « leurs ailes: » Et pourtant son hardi et heureux frère ne rampait déjà plus. » fi. »

Victor Hugo perdit sa mère en 1821 : ce fut pour lui une affreuse douleur, tempérée seulement par l'idée que son mariage n'était plus désormais si impossible. Il passa une année dans une petite chambre rue Mézières, puis rue du Dragon, étudiant et

travaillante force , jaloux de prouver a son père qu'il pouvait se suffire à lui-même. Le parti dît royaliste arrivait aux affaires* dès cette époque ; Hugo jeune , non envié encore, caressé de tous, eût pu aisément se laisser porter et parvenir vite et haut. Sa fortune en dépendait ; et le seul obstacle alors h son mariage,* k son bonheur , c'était sa foHune ! Dans cette crise déUeate , il démettra opiniâtrement fidèle S là di^té 'mprale , k U gloire , k la poésie , a Ta^

venir. Des insinuations lui furent fkites ; il ne le» releva pas , et se tint à l'écart , pur de toute congrégation et de toute intrigue. Il ne demsRida rien^ ne youlut rien, et voici k quelle occasion seulement il reçut une pension du roi.

C'était après la conspiration de Saumur : Delon , son ancien camarade d'enfance , venait d'être condamné k mort , et la police cherchait a l'atteindre. Victor avait cessé de le voir depuis quelques années, k cause de la profonde division de leurs sentiments politiques. Mais^ il apprend son danger j il avait deux logements , celui de là rué d& Dragon , qu'il occupait j' et celui de la rue |Af ézières , abandonné depuis peu et disponible ; vite il écrit k la mère de Delodf , lui offrant un asile sûr pour son fils : «r Je suis f rop royaliste , « madame , lui disait-il , pour qu'on s'avise de le « venir chercher dahs ma chambre. » La lettre fut simplement adressée a madame Delon, femme du lieutenant-de-roi , a Saint-Denis, et mise a la poste. Nulle réponse : Delon s'était déjà soustrait aux poursuites. Deux ans après , comme Hugo passait la soirée chez un académicien long-temps mêlé a l'administration secrei^te, celui-ci, a propos d'un incident dç la conversation , le plaisanta sur ses intelligences avec les conspirateurs , et lui fit

une leçon de prudence. Hugo n'y comprenait rien : il fallut lui expliquer que, dans le

VICTOR HUGO EN 1831. 3a 5

temps, sa lettre avait été décachetée à la poste, et mise le soir même sous les yeux du roi Louis XVIII, comme c'était l'usage pour toutes les révélations de quelque importance. Louis XVIII, après l'avoir lue, avait dit : « Je connais ce jeune homme ; il se conduit en ceci avec honneur } je « lui donne la prochaine pension qui vaquera. » • La lettre, recachetée par les suppôts de police, n'était pas moins arrivée à madame Delon, qui aurait pu donner dans le guet-apens. D'autre part, le brevet de pension était aussi arrivé à Victor Hugo vers l'époque où parut son premier volume d'Odes, et il avait attribué cette faveur royale à sa publication récente ; il n'en sut qu'un peu plus tard la vraie origine.

Victor Hugo, après avoir passé la belle saison de 1822 à Gentiilly, près de la famille de sa fiancée, se maria au mois d'octobre, et dès lors son existence de poète et d'homme fut fondée telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui ; elle n'a fait, depuis ces neuf années, que monter et s'élargir sur cette base première. Voici une* liste complète de ses travaux jusqu'à ce jour :

Le premier volume d'Odes, publié en juin 1822 ;

Han { Islands } publié en janvier 1823 5

Le second volume d'Odes et Ballades y publié en février 1824 j

GRITIQUE ET POLITIQUE »'

- la Mv^e française : ce recueil, qui commence en juin 1823, et finit en juillet 1824., contient plusieurs articles de Hugo ;

JBug-Jargal , publié en janvier 1826 j • Relation dun Voyage au MonUBlanCy fait en enISSfôavec M. Ch. Nodier : le manuscrit venda n'a pas été publié ;

Le troisième volume diOdes^ publié en oc^tobre1826;

CromweU^ publié en décembre 1827j -

Les Orientales , publiées en décembre 1828 ;

Le Dernier Jour d'un Condamné^ publié en janvier 1829 : cette même année, 'ûùà% Marion jQelorme en juin , et Hernani en sc̄pteipbre ^

Hernaniy joué le 26 février 1830; * ^

Une Préface aux poésies de Dovalle ;

Notre-Dame de Paris ^ publié le 15 mars

Telles soQt les réponses de Victor Hugo aux détracteurs que sa gloire croissante a soulevés ; telles sont les marques de ses pas infatigables dans la carrière. Chaque degré vers le temple a son autel , et quelquefois double j chaque année dans ses domaines a plus d'une moisson. Sa course lyrique , qui est bien loin d'être close , ofire pourtant assez d'étendue pour qu'on en saisisse d'un seul regard le cycle harmonieux ; mais il n'est encore qu'au seuil de l'arène dra-^

TIGTOR QUGO EN 1:83 1. 3s^

màtique ; il y entre dans toute la matùrit4 de don observation , il s'y pousse de toutes les pui8# sances de son génie» L'avenir jugera. Mais rêve-» nons encore.

Depuis neuf ans la vie de Victor Hugo n'a pas changé : pure, grave^ honorable , indépendante j^ intérieure, magnifiquement ambitieuse dans son désintéressement, de plus en plus tournée à l'œuvre grandiose qu'il se sent appelé à accom^ plir. Ses opinions politiques et religieuses ont subi quelque transformation avec l'âge et la leçon des événements; ses idées de poésie et d'art se sont de jour en jour étendues et affer^ mies. Sa fièvre de royalisme passée , il est re* venu à la liberté , mais à la liberté vraie , plé-* nière et pratique , à celle que bien des libéraux n'ont jamais comprise , et que nous réclamons vainement encore. En même tQmps que le culte d'une pâle et morte dynastie s'évanouissait dans l'âme sévère du poète , celui de Napoléon y surgissait rayonnant de merveilles, et Victor Hugo devenait le chantre élu de cette gloire à jamais chère au siècle :

Napoléon , soleil dont je suis le Memnon !...

À l'Empereur tombé dressant dans l'ombre un temple...

Dès 18^, lors de la retraite de M. de Cha*teaubriand, il avait pris parti pour l'opposition. La première marque éclatante qu'il en donna fut

328cf' CRITIQUES ET PORTRAITS.

VOde à la Colonne, publiée en février 48517. L« général Hugo, qui ne mourut qu'en 1828 , vécut assez pour jouir avec larmes de ce trophée tout militaire , que dédiait son fils aux vétérans de l'empire. En août 1829, Victor Hugo refusa la pension que M. de La Bourdonnaye s'empressait de lui offrir en dédommagement des obstacles ministériels opposés à Marion Delorme. La révolution de juillet le trouva donc libre, sans obligation politique , ayant donné des gages au pays 9 prêt à lui en donner encore. Il a

chanté les Trois Jours dans les plus beaux vers qu'ils aient inspirés ; il a vengé par une deuxième Ode à la Colonne les mânes de Napoléon, qu'outrageait une chambre pusillanime. Les voûtes du Panthéon ont retenti de sa cantate funèbre en l'honneur des morts de juillet. Voilà jusqu'à ce jour les principaux faits de cette vie du poète ; il nous reste seulement à en caractériser plus en détail deux portions qui se mêlent intimement à la chronique fugitive de notre poésie contemporaine : ce sont les deux périodes que j'appellerai de la Muse française et du Cénacle.

Si l'on se reporte par la pensée vers l'année 1823, à cette brillante ivresse du parti royaliste , dont les gens d'honneur ne s'étaient pas encore séparés, au triomphe récent de la guerre d'Espagne, au désarmement du carbonarisme k l'in-

VICTOR HUGO EN 1851. 3⁹

térieur, à l'union décevante des habiles et des éloquents, de M. de Chateaubriand et de M. de Villèle ; si, faisant la part des passions , des fanatismes et des prestiges, oubliant le sang généreux, qui, sept ans trop tôt, coulait déjà des veines populaires; — si on consent à voir dans cette année, qu'on pourrait à meilleur droit appeler néfaste ^ le moment éblouissant, pindarique , de la Restauration , comme les dix-huit mois de M. de Martignac en furent le moment tolérable et sensé; on comprendra alors que de jeunes hommes , la plupart d'éducation distinguée ou d'habitudes choisies, aimant l'art, la poésie, les tableaux flatteurs, la grâce ingénieuse des loisirs, nés royalistes, chrétiens par convenance et vague sentiment, aient cru le temps propice pour se créer un petit monde heureux , abrité et recueilli. Le public , la foule n'y avait que faire , comme bien l'on pense ; en proie aux irritations de parti , aux engouements grossiers, aux fureurs stupides, on lais-

sait cet éléphant blessé bondir dans Farène , et l'on était là tout entre soi dans la loge grillée. Il s'agissait seulement de rallier quelques âmes perdues qui ignoraient cette chartreuse , de nourrir quelques absents qui la regrettaient , et la Muse française servit en partie à cela. C'était au premier SbovA dans ces retraites mondaines quelque chose de

530 carriQUES et portraits.

doux, de parfumé , de caressant et d'^ncfaanleirf rinitiation se faisait datis la louange ; on étà4 reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux , k je ne sais quel attouchement ma^ conique ; ^t dès-lors choyé , fêté , applaudià en mourir. Je n'exagère pas , il y avait des forimles * de tendresse, des manières adolescentes et pasr torales de se nommer ; aux femmes , par exemple, ^ on ne disait madame qu'en vers ; c'étaient des noms galants comme dans Clélie, Le mépris pour ibi vulgarité libérale avait provoqué dans un eoii^ cette quintessence. La chevalerie dorée , le ySi mpyenrâge de châtelaines , de pages et de marraines, le christianisme de chapelles et d'ermiteŝ» les pauvres orphelins , les petits mendiants iai^ saient fureur et se partageaient le fonds généra) des sujets , sans parler des innombrables mélan^ Golies personnelles. Un écho de la sentimentalité de madame de Staël y retentissait vaguement* Après le bel-esprit , on avait le règne du bequr cœur y comme a si bien dit l'un des plus spirituels témoins et acteurs de cette période. Le même a dit encore : « Ce poète-là , une étoile! dites plu- <c tôt une bougie. » M. de Latouche, dfans son piquant article de la Camaraderie , a mis sur le compte d'une société qui n'était plus celle-là, beaucoup des travers qu'il avait remarqués luimême , et peut-être excités pour sa part , durant

le premier eniurement de la Muse. Le plus beau jour, OH plutôt le plus, beau soir (car c'étaient des soirées) du petit monde poétique fiit cdui de la représentation de Clyiemnestre ^ si digne à tant d'égards de son succès. Ici point de contestation, de luttes comme plus tard, et de vic-« toire arrachée ; mais un concert de ravissement , des écharpes flottantes, une vraie fête de famille.^ On aurait pu compter ce soir-là tout le bataillon sacré , tout le chœur choisi ; de peur de froisser personne en mentionnant, en qualifiant ou en^ omettant , j'aime mieux renvoyer pour les noms le lecteur curieux aux collections de la Muse. Le seul Lamartine échappait a ces fades mollesses et les ignorait ; après avoir poussé son chant , il s'était enfui vers les lacs comme un cygne sau*. vage. Qu'on ne juge point pourtant que le résultat dernier de cette période fut d'être fatale à la poésie et à l'art; ceux qui étaient condamnés au mauvais goût en furent infectés et en périrent^ voilà tout; les natures saines et fortes triom-» phèrent. De Vigny, avec son beau et chaste gé-^ nie , ne garda de la subtile mysticité d'alors que ce qui lui sied comme un faible et comme une grâce. Four Hugo, il ne s'en est pas guéri seule-^ ment, il s^n est puni quelquefois. Ces vrais poètes gagnèrent aux réunions intimes dont ils étaie]][it l'âme , d'avoir dès-lors un public, Êiux

33À GRtTIQUI^ EQP. PoTRÂ1T&.

public il est vrai , provisoire du moins , artificiel •t par trop complaisant, mais délicat, sensible aux beautés , et frémissant aux moindres touches. L'autre public , le \rai , le définitif^ et aussi le plus lent à émouvoir, se dégrossissait durant ce temps , et il en était encore aux quolibets avec nos poètes, ou, qui mieux est, à ne pas même les connaître de nom , que déjà ceux-ci avaient

une gloire. Us durent à cette gloire précoce et restreinte de prendre patience,, d'avoir foi et de poursuivre. Cependant Hugo, par son humeur active et militante, par son peu de penchant à la rêverie sentimentale , par son amour presque sensuel de la matière, et des formes, et des couleurs, par ses violents instincts dramatiques et son besoin de la foule , par son intelligence complète du moyen-âge , même laid et grotesque , et les conquêtes infatigables qu'il méditait sur le présent, par tous les bords enfin et dans tous les tisons, dépassait et devait bientôt briser le cadre étroit, l'étouffant huis-clos, où les autres jouaient à Taise, et dans lequel, sous forme de sylphe ou de gnome, il s'était fait tenir un moment. Aussi lès marques qu'il en contracta sont légères, et se discernent à peine ; ses premières ballades se ressentent un peu de l'atmosphère où elles naquirent; il y a trop sacrifié au joli ; il s'y est trop détourné à la périphrase; plus tard, en dépouil-

VICTOR HUGO EN 1831. 533

Uni brusquement cette manière^ il lui est arrivé» par une contradiction bien concevable, d'at*^ tacher une vertu excessive au mot propre , et de pousser quelquefois les représailles jusqu'à prodiguer le mot cru. À part ces inconvénients-pas-* sagers, l'influence de la période de la Muse n'entra point dans son œuvre; ces «ucgeries expirèrent à l'écorce contre* la ver#eur et la sève du jeune fruit croissant. Et puis la dissolution de la coterie arriva assez vite par l'effet d'un contre* cotip politique. La chute de M. de Chateaubriand mit la désunion dans les rangs royalistes y et une bouffée perdue de cet orage emporta en- mille pièces le pavillon couleur de rose , guitares , cas^ solettes , soupirs et mandores; il ne resta debout que deux ou trois poètes.

On continua de se voir isolément et de s'aimer à distance. Hugo travaillait dans la retraite , et se dessinait de plus en plus. Vers 1828» à cette époque que nous avons appelée le moment calme et sensé de la Restauration, le public avait fait de grands progrès; l'exaspération des partis, soit lassitude , soit sagesse , avait cédé à un désir infini de voir, de comprendre et de juger. Les romans, les vices, la littérature, étaient devenus l'aliment des conversations , des loisirs ; et mille indices , éclos, comme un mirage, à l'horizon, et réfléchis à la face de la société ^ semblaient promettre

334 CRITIQUES ET PORTRAITS.

un âge de paisible développement où la voix des poètes serait entendue. Autour de Hugo , et dans l'abandon d'une intimité charmante, il s'en était formé un très petit nombre de nouveaux; deux ou trois des anciens s'étaient rapprochés ; on devisait les soirs ensemble, on se laissait aller à l'illusion flatteuse qui n'était, après tout, qu'un mensonge ; on comptait sur un âge meilleur qu'on se figurait facile et prochain. Dans cette confiante indifférence , le présent échappait inaperçu , la fantaisie allait ailleurs; le vrai moyen-âge était étudié, senti, dans son architecture, dans ses chroniques, dans sa vivacité pittoresque; il y avait un sculpteur, un peintre parmi ces poètes, et Hugo qui, de ciselure et de couleur, rivalisait avec tous deux. Les soirées de cette belle saison des Orientales se passaient innocemment à aller voir coucher le soleil dans la plaine , à contempler du haut des tours de Notre-Dame les reflets sanglants de l'astre sur les eaux du fleuve ; puis, au retour, à se lire les vers qu'on avait composés. Ainsi les palettes se chargeaient à l'envi, ainsi s'accumulaient les souvenirs. L'hiver, on eut quelques réunions plus arrangées, qui rappelèrent

peut-être par moments certain! travers de l'ancienne Muse , et l'auteur de cet article doit lui-même se reprocher d'avoir trop poussé à l'idée du Cénacle en le célébrant, (^oi qu'il

VICTOR HUGO Eiri83i. 355

en soit , cette année amena pour Victor Hugo sa plus paisible et sa plus riche efflorescence ly-» rique : les Orientales sont , en quelque sorte ^ son architecture gothique du quinzième siècle ; comme elle , ornées ^ amusantes , épanouieaj Nulles poésies ne caractérisent plus brillamment ce clair intervalle où elles sont nées , précisément par cet oubli où elles le laissent , par le désinté-) ressement du fond, la fantaisie libre et courante, la curiosité du style, et ce trône merveilleux dressé à l'art pur. Et, toutefois, pour sortir de la magnifique vision où il s'était étalé et reposé , Victor Hugo n'attendit pas la révolution qui a soufflé sur tant de rêves. Là où d'autres eussent mis leur âge d'or, tâchant de l'éterniser, — lui, — ardent et inquiet, s'était vite retrouvé avec de plus vastes désirs. Par Hernani donc ^ il aborda le drame, et par le drame, la vie active. Face à face désormais avec la foule, il est de taille à l'ébranler, à l'enlever dans la lutte; et nous avons ^ comme lui, confiance en l'issue. Après cela, faut-il l'avouer? qu'il y ait eu des regrets de notre part, hommes de poésie discrète et d'intimité, à voir le plus entouré de nos amis nous échapper dans le bruit et la poussière des théâtres, on le concevra sans peine; notre poésie aime le choix ^ et toute amitié est jalouse. Mais nous avons bientôt pensé que, même au milieu des plus eni^

les grands artistes , à suivre leurs traces lumineuses , à recueillir , à ranger , à inventorier leur héritage , à orner leur monument de tout ce qui peut le faire valoir et Téclairer! Cette critique-là sans doute a droit à nos respects ; elle est grave, savante,

définitive; elle explique , elle pénètre, elle fixe et consacre des admirations confuses, des beautés en partie voilées, des conceptions difficiles à atteindre , et aussi la lettre des textes (et il y a lieu. Aristarque pour les poèmes homériques, Tieck pour Shakespeare, ont été, dans l'antiquité et de nos jours, des modèles de cette sagacité érudite appliquée de longue main aux chefs-d'œuvre de la poésie- : vestigia semper adoraï Mais outre cette critique réfléchie «t lente des War.ton, des Ginguené, des Fauriel, qui s'assied dans une silencieuse bibliothèque, en présence de quelques bustes à demi obscurs, il en est une autre(plus alerte , plus mêlée au bruit du jour et à la question vivante, plus armée en quelque sorte k là légère , et donnant le signal aux esprits contemporains. Celle-ci n'a pas la décision du temps pour se diriger dans ses choix; c'est elle-même qui choisit, qui devine , qui improvise ; parmi les candidats en foule et le tumulte de la lice, elle doit nommer ses héros, ses poètes ; elle doit s'allacher à eux de préférence, les entourer de son amour et de %e%

VICTOR HUGO EN 1851. Z5q

conseils, leur jeter hardiment les mots de gloire et de génie dont les assistants se scandalisent , faire honte à la médiocrité qui les coudoie, crier place autour d'eux comme le héraut d'armes , marcher devant leur char comme Fécuyer :

Nous tiendrons , pour lutter dans l'arène lyrique , Toi la lance , moi les coursiers.

Quand là critique n'aiderait pas à ce triomphe du poète contemporain, il s'accomplirait également, je n'en doute pas, mais avec plus de lenteur et dans de plus rudes traverses. Il est donc bon pour le génie ^ il est méritoire pour la critique , qu'elle

ne tarde pas trop à le discerner entre ses rivaux, et à le prédire à tous, dès qu'elle l'a reconnu. Il ne manque jamais de critiquer circonspectement ceux qui sont gens, en vérité, à proclamer hautement un génie visible depuis dix ans; ils tirent gravement leur montre et vous annoncent ^ que le jour va paraître, quand il est déjà onze heures du matin. Il faut leur en savoir gré, car on en pourrait trouver qui s'obstinent à nier le soleil, parce qu'ils ne l'ont pas prévu. Mais pourtant si le poète, qui a besoin de la gloire, ou du moins d'être confirmé dans sa certitude de l'obtenir, s'en remettait à ces agiles intelligences dont l'approbation marche comme Tantique châtiment, pede pœna claudoy il y aurait

340 CRITIQUES ET PORTRAITS.

li^u pour lui de défaillir, de se désespérer en -chemin , de jeter bas le fardeau ayant la première borne, comme ont fait Gilbert, Chatterton et Keats. Lors même que la critique, douée de Fentkousiasme vigilant, n'aurait d'autre effet que d'adoucir, de parer quelques-unes de ces cruelles blessures que porte au génie encore méconnu l'envie malicieuse ou la gauche pédanterie , lorsqu'elle ne ferait qu'opposer son antidote au venin des Zoïles , ou détourner sur elle une portion de la lourde artillerie des respectables reviewers, €'en serait assez pour qu'elle n'eût pas perdu sa peine , et qu'elle eût hâté efficacement , selon son rôle auxiliaire, l'écoulement et la pitouction de l'œuvre. Après cela, il y aurait du ridicule à cette bonne critique de se trop exagérer sa part dans le triomphe de ses plus chers poètes; elle doit se bien garder de prendre les airs de la nourrice des anciennes tragédies. Diderot nous parle d'un éditeur de Montaigne, si modeste et si vaniteux à la fois , le pauvre homme , qu'il ne pouvait s'empêcher de rougir quand on prononçait devant lui le nom de l'auteur des

Essais. La critique ne doit pas ressembler à cet éditeik*. Bien qu'il y ait eu peut-être quelque mérite à elle de donner le signal et de sonner la charge dans la mêlée , il ne convient pas qu'elle en parle comme ce bedeau. si fier du beau sermon qu'il

vie t OR HUGO US" i83i. 341

aif ait sonné. La critique en effet, cette espèce de critique surtout , ne crée rien , ne produit rien qui lui soit propre ; elle convie au festin, elle force d'entrer. Le jour où tout le monde cpntemple et goûte ce qu'elle a divulgué la première, elle n'existe plus, elle s'anéantit. Chargée défaire la leçon au public, elle est exactement dans le cas de ces bons précepteurs dont parle Fontenelle, qui irai^aillent à se rendre inutiles^ ce« que le prote hollandais ne comprenait pas.

Toutefois, pour être juste, il reste encore à la critique, après le triomphe incontesté, universel, du génie auquel elle s'est vouée de bonne heure,

et dont elle voit s'échapper de ses mains le glo^rieux monopole, il lui reste une tâche estimable, un souci attentif et religieux ; c'est d'embrasâer toutes les parties de ce poétique développement, d*en marquer la liaison avec les phases qui précèdent, de remettre danstm vrai jour l'ensemble de Fœuvre progressive, dont les admirateurs plus récents voient trop en saillie les derniers^ jets.. Mais elle doit elle-même se défier d'une tendance excessive à retrouver tout l'homme dans ses productions du début, à le ramener sans cesse, des régions élargies oii il plane, dans le cercle ancien où elle l'a connu d'abord, et qu'elle préfère en secret peut-être, comme un domaine plus privé ; elle a à se défendre de ce sentiment d'une natu^

34a CRITIQUES ET PORTRAITS.

relie et amoureuse jalousie qui revendique un peu forcément pour les essais de Tartiste, antérieurs et moins appréciés, les honneurs nouveaux dans lesquels des admirateurs nombreux interviennent. Et, d'autre part, comme ces admirateurs plus tardifs , honteux tout bas de s'être fait tant prier, et n'en voulant pas convenir, acceptent le grand homme dans ses dernières œuvres au détriment des premières qu'ils ont peu lues et mal jugées, comme ils sont fort empressés de le féliciter d'avoir fait un pas vers eux, public, 'tandis que c'est le public qui, sans y songer, a fait deux ou trois grands pas vers lui, il est du ressort d'une critique équitable de contredire ces points de vue inconsidérés, et de ne pas laisser s'accréditer de faux jugements. Les grands poètes contemporains ^ ainsi que les grands politiques et les grands capitaines, se laissent mal aisément suivre, juger et admirer par les mêmes hommes dans toute l'étendue de leur carrière. Si un seul conquérant use plusieurs générations de braves, une vie de grand poète use aussi, en quelque sorte, plusieurs générations d'admirateurs^ il se fait presque toujours de lustre en lustre comme un renouvellement autour de sa gloire. Heureux qui, l'ayant découverte et pressentie avant la foule, y sait demeurer intérieur et fidèle, la voit croître, s'épanouir et mûrir.

yiGTOR HUGO EN 1831. iifi

jouit de son ombrage^ avec tous, admire ses inépuisables fruits , comme aux saisons où bien peu les recueillaient , et compte avec un orgueil toujours aimant les automnes et les printemps dont elle se couronne !...

Le récent ouvrage de M. Victor Hugo , auquel toute notre digression préliminaire ne se rattache qu'autant qu'on le voudra bien et qu'on en saisira la convenance, les Feuilles d'Automne nous paraissent , comme à tout le monde , son plus beau , son plus complet, son plus touchant recueil lyrique. Nous avons entendu prononcer le mot de nouvelle manière; mais, selon nous, dans les Feuilles d'Automne j c'est le fond qui est nouveau chez le poète plutôt que la manière. Celle-ci nous offre le développement prévu et l'application au monde moral de cette magnifique langue de poésie, qui, à partir de la première manière , quelquefois roide et abstraite , des Odes politiques j a été se nourrissant, se colorant sans cesse , et se teignant par degrés à travers les Ballades jusqu'à l'éclat éblouissant des Orientales. Il est arrivé seulement que, durant tout ce progrès merveilleux de son style, le poète a plus particulièrement affecté des sujets de fantaisie ou des peintures extérieures, comme se prêtant davantage à la riche exubérance dont il lui plaisait de prodiguer les torrents, et qu'il a*,

344 CRITIQUES ET PORTFOLIO.

Mais quelques mélanges d'épanchement intimes, lui ont permis de dormir cette portion si poreuse et si prolifère dont sa jeune âme avait autrefois donné les plus rares prémices. Pour qui a lu avec soin les li-^{es} Très lyriques et y des Odes, les pièces intitulées VAmour f^{ait} l'apitaphe et tout ce charmant poème qui commence au Premier Soupir et qui finit par une épique de Grâces j il est clair que le poète, sur ces côtes de la lyre , s'était arrêté à son premier mode , mode suave et simple, bien plus parfait que celui des Odes politiques qui y correspond , mais disproportionné avec l'harmonie et l'ondance des compositions qui ont succédé. On entrevoyait à

peine ce que deviendrait chez le poète cette inspiration personnelle élevée à la suprême poésie, en lisant la pièce intitulée Promenade ^ qui est contemporaine des Ballades, et la Pluie déiée, qui est contemporaine des Orientales ^ le sentiment, en effet , dans ces deux mcM'ceaux , est trop léger pour qu'on en juge , et il ne sert que de prétexte à la couleur. Il restait donc à M. Victor Hugo , ses excursions et voyages dans le pays des fées et dans le monde physique une fois terminés, à reprendre son monde intérieur, invisible, qui s'était creusé silencieusement en lui durant ce temps , et à nous le traduire profond , palpitant, immense , de manière à fairç pendant aux deux autres ou plutôt à les réfléchir , a les

VICTOR HUGO EN 133]^ 345

ab^Kirber , à les fondre cUqs soa réservoir aiÛDÔi^ ejt dans Tififini de ses propres émotions. Or , c'eist précisémeiit cette œuvre de maturité féconde qu'il pous a donnée aujourd'hui. Si l'on com^pare avec les Feuille^ d^ Automne les anciennes élégies que j'ai précédemment appelées un chapr^ mant petit poèp^e , et qu'on pourrait aussi bien intituler /i^^ Feuilles ou les Boutons de Printemps \$ on aperço^ d'abord la différence de dimension^ de coloris et de profondeur , qui , comme art du moins, est tout à l'avantage de la maturité^ il y a loin de l'horizon de Gentil/y a Ce qu'on en» tend sur la Montagne , et du Nuage à la Penfff de la Réifierie. Cette comparaison de la ipiise k ces dei^x saisons, qu'un éé si brûlant sépare, ^sl pleine d'enseignements sur la vie. A la verta confiance de la première-jeunesse , à la croyance ardente , à la virginale prière d'une âme stoïquis et chrétienne , a la mystique idolâtrie pour un seul être voilé , aux pleurs faciles , aux paroles fermes, retenues et nettement dessi-

nées dan» leur contour comme un profil d'énergique adolescent, ont succédé ici un sentiment amèrement vrai du néant des choses, un inexprimable adieu à la jeunesse qui s'enfiit, aux grâces enchantées que rien ne répare; la paternité à la place de l'amour; des grâces nouvelles, bruyantes, enfantines , qui courent devant les yeux , mais qui

aussi font monter les soucis au front et pencher tristement l'âme paternelle ; des pleurs (si Ton peut encore pleurer) , des pleurs dans la voix plutôt qu'au bord des paupières, et désormais le cri des entrailles au lieu des soupirs du cœur; plus de prière pour soi ou à peine , car on n'oserait, et d'ailleurs on ne croit que confusément; des vertiges , si Ton rêvé ; des abîmes, si Ton s'abandonne ; l'horizon qui s'est renibruni'à mesure qu'on a gravi; une sorte d'affaissement, même dans la résignation , qui semble donner gain de cause à la fatalité; déjà les paroles pressées, nombreuses , qu'on dirait tomber de là bouche du vieillard assis qui raconte , et dans les tons, dans les rythmes pourtant, mille variétés, mille fleurs, mille adresses concises et viriles à travers lesquelles les doigts se jouent comme par habitude, sans que la gravité de la plainte fondamentale en soit altérée. Cette plainte obstinée et monotone , qui se multiplie sous des formes si diverses, et tantôt lugubres, tantôt adorablement suppUantes , la voici :

Que TOUS ai-je donc fait, ô mes jeuues années , ^Pour in'avoir fui si Tite et vx)us être éloignées ,

Me croyant satisfait ?

Hélas î pour revenir m'apparaître si belles , Quand tous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes ,

Que tous ai-je donc fait ?

Et plus loin : ^

VICTOR HUGO EN 1831. 347

C'en est fait ! Son génie est plus mûr désormais ; Son aile atteint peut-être à de plus fiers sommets ; La fumée est plus rare au foyer qu'il allume ; Son astre haut monté soulève moins de brume ^ Son coursier applaudi parcourt mieux le champ clos ; Mais il n'a plus en lui , pour répandre à grands flots Sur des œuvres , de grâce et d'amour couronnées, Le frais enchantement de ses jeunes années.

Et ailleurs , toute la pièce ironique et contristée qui commence par ces mots : Oà donc est le bonheur? disais- je ^ etc.

L'envahissement du scepticisme dans le cœur du poète y depuis ces premières et chastes hymnes où il s'était ouvert a nous , cause une lente impression d'effroi , et fait qu'on rattache aux résultats de l'expérience humaine une moralité douloureuse. Vainement en effet , le poète s'écrie mainleiois Seigneur? ^ Seigneur! comme pour se rassurer dans les ténèbres et se fortifier contre lui-même ; vainement il montre de loin à son amie , dans le ciel sombre , la double étoile de l'Ame immortelle et de l'Eternité de Dieu /•y aine" ment il fait agenouiller sa petite fille aînée devant le Père des hommes, et lui joint ses petites mains pour prier, et lui pose sur sa lèvre d'enfant le psaume enflammé du prophète. Ni l'Islande Prière pour Tous si sublime, ni l'Aumône si chrétienne, ne peuvent couvrir l'amère réalité; le poète ne croit plus. Dieu éternel, l'humanité égarée» et souff-

frante, rien entre deux ! L'échelle lumineuse qu'a- Tait rêvée dans sa jeunesse le fils du patriarche , et que le Christ médiateur a réalisée par sa croix , n'existe plus pour le poète ; je ne sais quel souffle funèbre l'a renversée. Il est donc à errer dans ce monde , à interroger tous les vents , toutes les étoiles, a se pencher du haut des cimes , a redemander le mot de la création au mugissement des grands fleuves ou des forêts échevelées; il croit la nature meilleure pour cela que l'homme, et il trouve au monstrueux Océan une harmonie qui lui semble comme une lyre au prix de la voix des générations vivantes. L'Océan n'a-t-il donc , ô poète , que des harmonies pacifiques , et l'humanité que des grincements ? Ce l'est plus croire à la rédemption que de parler ainsi ; c'est voir Punivers et l'humanité , comme avant la venue , comme avant Job, comme en ces jours sans soleil où l'esprit était porté sur les eaux. Cela est beau, .cela est grand, ô poète, mais cela est triste; cela fait qtie votre esprit s'en revient , comme vous l'avez dit ,

avec un cri terrible ,

Ebloui , haletant , stupide , épouTanlé !

Oui, cela vous fait pousser des cris d^aigle sauvage , au lieu des sereins cantiques auxquels vous préludiez autrefois avec l'aigle sacré de Patmos, avec l'aigle transfiguré de Bante en son paradis.

ViCTOlt HUGO EN l83l. * 549

De là , dans les moments résignés et pour toute maxime de sagesse , ces fatales paroles :

Oublions , oublions î Quand la jeunesse est morte , Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte .

A l'horizon obscur.

Rien ne reste de nous : notre oeuvre est un problème ; L'homme , fantôme errant , passe sans laisser mërhe

Son ombre sur le mur.

L'autre vie, celle qui suit la tombe, est redevenue un crépuscule nébuleux, boréal, ^ans soleil ni lune , pareil aux limbes hébraïques ou à ce cercle de l'enfer où souffle une perpétuelle tempétej des faces mornes y passent et repassent dans lé brouillard, et Ton sent à leur souffle ce frisson qui hérisse le poil; les ailes dor qui viennent ensuite et les âmes comparées aux hirondelles ne peuvent corriger ce premier e£froi de la vision. J'ai besoin , pour me remettre , de m'étourdir avec le poète au gai tumulte des enfants , à la folle joie de leur innocence, et dem'oublier au sourire charmant du dernier né.

U y à donc en ce livre de notre grand poètei, progrès d'art , progrès de génie lyrique , progrès d'émotions approfondie^, amoncelées et re* muantes. Mais de progrès en croyance religieuse, en certitude philosophique, en résultats moraux, le dirai^je ? il n'y en a pas. C'est là un mémorable exemple de l'énergie dissolvante du siècle et de son triomphe k la loçgue sur les convictions fin-

350 CRITIQUES ET PORTRAITS.

dividuelles les plus hardies. On les croit indestructibles, on les laisse sommeiller en soi comme suffisamment assises , et un matin on se réveille , les cherchant en vain dans son âme : elles s'y

sont affaissées comme une île volcanique sous l'Océan. On a déjà pu remarquer un envahissement analogue du scepticisme dans les Harmonies du plus chrétien, du plus catholique de nos poètes, tandis qu'il n'y en avait pas trace dans les Méditations j ou du moins qu'il n'y était question du doute que pour le combattre. Mais l'organisation intime , l'âme de M. dq Lamartine, est trop encline par essence au . spiritualisme , au Verbe incréé, au dogme chrétien , pour que même les négligences de volonté amènent chez lui autre chose que des éclipses passagères. Dans M. Victor Hugo , au contraire , le tempérament naturel a un caractère précis a la fois et visionnaire, raisonneur et plastique , hébraïque et panthéiste , qui peut l'inàuire en des voies de plus en plus éloignées de celles du doux Pasteur. L'intuition libre , au lieu de le réconcilier insensiblement par l'amour, engendre familièrement en son sein des légions d'épouvantes. Il n'y avait donc qu'une volonté de tous les instants qui pût le diriger et le maintenir dans la première route chrétienne où sa muse de dix-neuf ans s'était lancée. Or le poète, qui possède cependant une vertu de volonté si

YIGTOR HUGO EN 1831. 55 1

efficace et qui en donne chaque jour des preuves assez manifestes dans le cours de son infatigable carrière, semble en être venu, soit indifférence pratique, soit conscience de l'infirmité humaine en ces matières , a ne plus appliquei^ cette volonté à la recherche ou a la défense de certaines solutions religieuses , à ne plus faire assaut avec ce rocher toujours instable et retombant. Il laisse désormais flotter son âme , et reçoit , comme un bienfait pour la muse , tous les orages, toutes les ténèbres , et aussi tous les rayons , tous les parfums. Assis dans sa gloire au foyer domes-

tique , croyant pour dernière et unique religion , à la famille , à la paternité , il accepte les doutes et les angoisses inséparables d'un esprit ardent, comme on subit une loi de l'atmosphère; il reste Vheureux et le sage dans ce qui l'entoure , avec des anxiétés mortelles aux extrémités de son génie ; c'est une plénitude entourée de vide. Quelle étrange vigueur d'âme cela suppose ! On trouverait quelque chose de semblable dans la sagesse du Roi hébreu. Le poète n'espère plus, ni ne se révolte plus»; il a tout sondé , il a tout interrogé, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope \ il recommence encore bien souvent, mais par irrésistible instinct et pur besoin de se mouvoir. Quand il marche, voyez-le, le cou penché, voyageur sans but,

35d CRITIQUES ET PORTRAITS.

rêveur effaré , courbant son vaste front sous la voûte du monde !

Que faire et que penser? Nier, douter ou croire ! ' Gairefour ténébreux ? triple route ! nuit noire ! Le plus sage s'assied sous l'arbre du diemin , Disant tout bas : J'irai, Seigneur, où tu m'en-Traies; n'espère ; et de loin , dans ces trois sombres Traies , n'écoute , pensif, n'archer le genre humain!

Et pourtant il s'était écrié autrefois dans les Actions de Grâces rendues au Dieu qui avait frappé d'abord , puis réjoui sa jeunesse :

J'ai TU sans murmurer la fuite de ma Joie; Seigneur, à l'abandon tous m'a-viez abandonné. J'ai sans plainte au désert tenté la triple voie , Et je n'ai pas maudit le jour où je suis né.

Voici la Vérité qu'au monde je révèle :

IJu ciel dans mon néant je me suis souvenu.

Louez Dieu ! La brebis vient quand l'agneau l'appelle :

J'appelais le Seigneur, le Seigneur est venu.

Nous avons essayé de caractériser, dans la majesté de sa haute et sombre philosophie , ce produit lyrique de la maturité du poète; mais* nous n'avons qu'à peine indiqué le charme réel et saisissant de certains retours vers le passé , les délicieuses fraîcheurs à côté des ténèbres, les mélodies limpides et vermeilles qui entrecoupent l'éternel orage de la rêverie. Jamais jusqu'ici le style ni le rythme de notre langue n'avaient

VICTOR HUGO EN>83l. 353

exécuté avec autant d'aisance et de naturel ces prodiges auxquels M. Victor Hugo a su dès longtemps la contraindre ^ jamais toutes les ressources et les couleurs de l'artiste n'avaient été à ce point assorties. Exquis pour les gens du métier^ original et essentiel entre les autres productions de l'auteur, qu'il doit servir à expliquer, le recueil des Feuilles (V Automne est aussi en parfaite harmonie avec ce siècle de rénovation confuse. Cette tristesse du ciel et de l'horizon , cette piété du poète réduite à la famille , est un attrait , une convenance , une vérité de plus, en nos jours de ruine , au milieu d'une société dissoute , qui se trouve provisoirement retombée à l'état élémentaire^'de famille, à défaut de patrie et de Dieu. Ce que le poète fait planer là-dessus d'inquiet , d'interminable , d'éperdu en rêverie , ne sied pas moins à nos agitations insensées. Ce Uvre , avec les oppositions qu'il enferme , est un miroir sit? cère : c'est l'hymne d'une grande âme qui a su se faire une sorte de bonheur à une époque déchirée et douloureuse , et qui le chante.

Juillet 1831.

On trouvera dans nos jugements ultérieurs sur M. Victor Hugo une dégradation successive de louanges et de couleurs éclatantes k son sujet , dégradation contenue pourtant toujours dans les limites de l'admiration et d'un certain respect invariable pour le talent. Lorsque nous le jugeons pour la première fois , c'était dans le Globe (2 et 9 janvier 1827,

354 CRITIQUES ET PORTRAITS

J'aurai fêté l'anniversaire (1^{er} U fia da voloiBe) : depuis l'âge de l'enfance jusqu'à l'âge de la maturité, notre opinion sur lui a parcouru tout un cercle dont les articles de 1831, qu'on vient de lire, marquent le point le plus élevé. En redescendant graduellement de là, en nous dé-voilant peu à peu, non sans effort pénible et sans regret, jusqu'à retrouver notre pleine liberté de critique, nous nous sommes rapproché peut-être, bien plus par des raisons plus réfléchies et plus radicales, des restrictions que l'âme s'effrayait d'appliquer à son talent et sur la manière de son œuvre et simple jugement

Wf

J'ai toujours aimé les correspondances, les conversations, les pensées, tous les détails du caractère, des mœurs, de la biographie en un mot, des grands écrivains; surtout, quand cette biographie comparée n'existe pas déjà rédigée par un autre, et qu'on a pour son propre compte à la construire, à la composer. On s'enferma pendant une quinzaine de jours avec les écrits d'un mort célèbre, poète ou philosophe; on l'étudia

, on le retourne, on l'interroge à loisir

on le fait poser devant soi ; c'est presque comme si Ton passait quinze jours à la campagne à faire le portrait ou le buste de Byron, de Scott, de Goethe j seulement on est plus a Taise avec son modèle, et le tête-à-tête, en même temps qu'il ^xige un peu plus d'attention, comporte beaucoup plus de familiarité. Chaque trait s'ajoute a •son tour, et prend place de lui-même dans cette physionomie qu'on essaie de reproduire ; c'est comme chaque étoile qui apparaît successivement sous le regard et vien^ luire à son point dans la trame d'tme belle nuit. Au type vague, abstrait, général, qu'une première vue avait embrassé , se mêle et s'incorpore par degrés une réalité individuelle, précise, de plus en plus accentuée et vivement scintillante ; on sent naître , on voit venir la ressemblance ; et le jour, le moment où l'on a saisi le tic familier, le sourire révélateur, la gerçure indéfinissable , la ride intime et douloureuse qui se cache en vain sous l<||i cheveux déjà clairsemés, — à ce moment l'analyse disparaît dans la création, le porU:ait parle et vit, on a trouvé l'homme. Il y a plaisir en tout temps à ces sortes d'études secrètes , et il y aura toujours place pour les productions qu'un sentiment vif et pur en saura tiret. Toujours , nous le croyons , le goût et l'art donneront de rà<spropos et quelque durée aux œuvres

les plus courtes et les plus individuelles, si, en* exprimant une portion même restreinte de la nature et de la vie , elles sont marquées de ce sceau unique de diamant, dont l'empreinte se reconnaît tout d'abord, qui se transmet inalté^ rable et imperfectible à travers les siècles, et qu'on essaierait vainement d'expliquer ou de contrefaire. Les révolutions passent sur les peuples, et font tomber les rois comme des têtes de pavots 3 les sciences s'agrandissent et accumulent ; les philosophies s'épuisent j et cependant la moindre perle, autrefois éclos du cerveau de l'homme , si le

temps et les barbares ne l'ont pas perdue en chemin , brille encore aussi pure aujourd'hui qu'à l'heure de sa naissance. On peut découvrir demain toute l'Egypte et toute l'Inde, lire au cœur des religions antiques, en tenter de nouvelles, l'ode d'Horace k Lycoris n'en sera, ni plus ni moins, une de ces perles dont nous parlons. La science , les philosophies, les religions, sont la, à côté, avec l^urs profondeurs et leurs gouffres souvent insondables; qu'importe? elle, la perle limpide et une fois née, se voit fixe au haut de son rocher, sur le rivage, dominant cet océan qui remue et varie sans cesse; plus humide, plus cristalline, plus radieuse au soleil après chaque tempête. Ceci ne. veut pas dire au moins que la perle et l'océan ,

%B CRITIQUES BT PORTRAITS.

jdV>ù ctile est sortie un jour, ne soient pas liés par Jbeaucoup de rapports profonds et mystérieux , ou, en d'autres termes, que l'art soit du tout indépendant de la philosophie , de la science et des révolutions d'alentour. Oh! pour cela, non ; chaque océan donne ses perles , chaque climat les mûrit diversement et les colore; les coquillages du golfe Persique ne sont pas ceux de l'Islande. Seulement l'art , dans la force de génération qui lui est propre , a quelque chose de fixe, d'accompli, de définitif, qui crée à un moment donné et dont le produit ne meurt plus ; qui ne varie pas avec les niveaux ; qui n'expire ni ne grossit avec leH vagues ; qui ne ae mesure ni au p<ùds ni à la brasse , et qui , au seÂii des courants les plus mobiles , organise une certaine quantité de touts , grands et petits , dont les plus choisis et les mieux venus , une fois extraits de la masse bottante, n'y peuvent jamais rentrer. C'est ce qui doit consoler et soutenir les artistes jetés en des jours d'orages. Partout il y a moyen pour eux de produire

quelque chose ; peut-être ou beaucoup, l'essentiel est que ce quelque chose soit le mieux , et porte en soi , précieusement gravée à l'un des coins, la marque éternelle. Voilà ce que nous avons besoin de nous dire avant de nous remettre, nous, critique littéraire, à l'étude curieuse de l'art, et à l'examen attentif des grands

PIDBEOT. 569

individus du passé ; il nous a semblé comme y tiennent grand ce qui a éclaté dans le monde et ce qui s'y remue encore, un portrait de Regnier de Bèze-leau, de La Fontaine, d'André Chénier de même à ces hommes dont les pareils restent de si longtemps fort rares , ne paraissent pas plus une nouveauté aujourd'hui qu'il y a un an ; et en nous présentant cette fois à Diderot , philosophe et artiste je le suis suivant de près dans son intimité alléguée, en le voyant dire, en l'écoutant pendant heures les plus familières , nous y avons gagné du moins y outre la connaissance d'un grand homme de plus, d'oublier pendant quelques jours l'affligeant spectacle de la société moderne, tant de misère et de turbulence dans les masses ; un si vague effroi , un si dégoûtant égoïsme dans les classes élevées , les gens «terribles mais sans idée» ni grandeur, des liaisons honteuses roïques qu'on immole, le sentiment de l'atrie s'efface et que rien de plus large ne s'ensuivrait la religion retombée dans l'arène d'où elle est le monde à reconstruire, et l'avènement de plots est plus nébuleux, recelant un rivage trop apparent (pas encore.

Il n'en était pas tout-à-fait ainsi du temps de Diderot. L'activité de l'action comme elle est alors à s'entamer au vif dans la théorie philosophique et politique la tâche est malgré les difficultés

tés du moment , semblait fort simple ; les obstacles étaient bien tranchés , et l'on se portait à l'assaut avec un concert admirable et des espérances à la fois prochaines et infinies. Diderot , si diversement jugé , est de tous les hommes du dix-huitième siècle celui dont là personne résume le plus complètement l'insurrection philosophique avec ses caractères les plus larges et les plus contrastés. Il s'occupa peu de politique , et la laissa à Montesquieu , à Jean-Jacques et à Raynal ; mais en philosophie il fut en quelque sorte l'âme et l'organe du siècle , le théoricien dirigeant par excellence. Jean-Jacques était spiritua^liste , et par moments une espèce de calviniste socinien : il niait les arts , les sciences , l'industrie , la perfectibilité , et par toutes ces faces heurtait son siècle plutôt qu'il ne le réfléchissait[^]U faisait , à plusieurs égards , exception dans cette société libertine , matérialiste et éblouie de ses propres lumières. D'Alembert était prudent , circonspect , sobre et frugal de doctrine , faible et timide de caractère , sceptique en tout ce qui sortait de la géométrie \ ayant deux paroles , une pour le public , l'autre dans le privé , philosophe de l'école de Fontenelle ; et le dix-huitième siècle avait l'audace au front , l'indiscrétion sur les lèvres , la foi dans l'incrédulⁱ , le débordement des discours , et la-

chait la vérité et Terreur à pleines mains. Bu^lFon ne manquait pas de foi en lui-même et en ses idées 5 mais il ne les prodiguait pas ; il les élaborait à part , et ne les émettait que par intervalles , sous une forme pompeuse dont la magnificence était à ses yeux le mérite triomphant. Or le dix-^e huitième siècle passe avec raison pour avoir été prodigue d'idées , familier et prompt , tout à tous , ne haïssant pas le déshabillé ; et , quand il s'était trop échauffé en causant de verve , en dissertant dans le salon pour ou contre Dieu , ma foi ! il ne se faisait pas faute alors , le bon siècle ,

d'ôter sa perruque ^ comme Fabbé Galiani , et de la suspendre au dos d'un fauteuil. Condillac , si vanté depuis sa mort pour ses subtiles et ingénieuses analyses , ne vécut pas au cœur de son époque , et n'en représente aucunement la plénitude , le mouvement et l'ardeur. Il était cité avec considération par quelques hommes célèbres; d'autres l'estimaient d'assez mince étoffe. En somme , on s'occupait peu de lui ; il n'avait guère d'influence. Il mourut dans l'isolement , atteint d'une sorte de marasme causé par l'oubli. Juger la philosophie du dix-huitième siècle d'après Condillac , c'est se décider d'avance à la voir tout entière dans une psychologie pauvre et étriquée. Quelque état qu'on eh fasse , elle était plus forte que cela. Cabanis ist M. de Tracy, qui

ont beaucoup insisté, comme par précaution ara-* toire , sur leur filiation avec , Gondillac , se rattachent bien plus directement, pour les solutions métaphysiques d'origine et de fin , de substance et de cause, pour les solutions physiologiques d'organisation et de sensibilité , à Condorcet , a d'Holbach , à Diderot ; et Gondillac est précisément muet sur ces énigmes , autour desquelles ta curiosité de son siècle se consuma. Quant k Voltaire , meneur infatigable , d'une aptitude d'action si merveilleuse , et philosophe pratique en ce sens , il s'inquiéta peu de construire ou même d'embrasser toute la théorie métaphysique d'alors ; il se tenait au plus clair , il courait au plus pressé , il visait au plus droit , ne perdant aucun de ses coups , harcelant de loin les hommes et les dieux , comme un Parthe , sous ses flèches sifflantes. Dans son impitoyable verve de bon sens , il alla même jusqu'à railler a la légère les travaux de son époque à l'aide desquels la chimie et la physiologie cherchaient à éclairer les mystères de l'organisation. Après la Théodicée de Leibnitz , les anguilles dé Needham lui paraissaient une des plus drôles imagina-

tions qu'on pût avoir. La faculté philosophique du siècle avait donc besoin , pour s'individualiser en un génie , d'une tête k conception plus patiente et plus sérieuse que Voltaire^i^d'un cerveau moins étroit et

moins eflSilé que Condillac ; il lui fallait plus d'abondance , de source vive et d'élévation soHde q« dans Buffon , plus d'ampleur et de décision fervente que chez d'Alembert, une sympathie enthousiaste pour le^ sciences, l'industrie et les arts , que Rousseau n'avait pas. Diderot fut cet homme ; Diderot , riche et fertile nature , ouf verte k tous les germes, et les fécondant en son sein, les transformant presque au hasard par une force spontanée et confuse ; moule vaste et bouillonnant où tout se fond , où tout se broie, où tout fermente ^ capacité la plus encyclopédique qui fût alors , mais capacité active , dévorante a la fois et vivifiante , animant , embrasant tout ce qui y tombe, et le renvoyant au-dehors dans des torrents de flamme et aussi de fumée j Diderot , passant d'une machine a bas qu'il démonte et décrit^ aux creusets de d'Holbach et deRoueUe, aux considérations de Bordeu; disséquant , s'il le veut , l'homme et ses sens aussi dextrement que Condillac , dédoublant le fil de cheveu le plu» ténu sans qu'il se brise , puis tout d'un coup rentrant au sein de l'être , de l'espace , de la nature, et taillant en plein dans la grande géométrie mé^ taphysique quelques larges lambeaux , quelques pages sublimes et lumineuses que Malebrahche ou Leibnitz auraient pu signer avec orgueil s'ils n'eussent été chrétiens ; esprit d'intelligence , de

hardiesse et de conjecture, alternant du fait a la rêverie, flottant de la majesté au cynisme , bon jusque dans son désordre, un peu mystique dans son incrédulité , et auquel il n'a manqué ,

comme a soq siècle , poiy^ avoir l'harmonie , qu'un rayon divin, un Jiat lux, une idé-e régulatrice , un Dieu ^.

Tel devait être, au dix-huitième siècle, l'homme fait pour présider k l'atelier philosophique, le chef du camp indiscipliné des penseurs, celui qui avait puissance pour les organiser en volontaires , les rallier librement, les exalter, par son entrain chaleureux, dans la conspiration contre l'ordre encore subsistant. Entre Voltaire, Buffon^ Rousseau et d'Holbach, entre les chimistes et les beaux-esprits, entre les géomètres, les mécaniciens et les littérateurs, entre ces derniers et les artistes, sculpteurs ou peintre^, entre les défenseurs du goût ancien et les novateurs comme Sedaine, Diderot fut un lien. C'était lui qui les comprenait le mieux tous ensenble et chacun isolément', qui les appréciait de meilleure grâce , et les portait le plus complaisamment dans son cœur^ qui, avec le moins de personnalité et de

^ Grimm avait déjà comparé la tête de Diderot à la nature telk: que celui-ci la concevait^ riche, fertile, douce et sauvage, simple et majestueuse , bonne et sublime, mats sans aucun principe dominant , sans matlrc et sans Dieu,

quant à soi^ se transportait le plus volontiers de l'un k l'autre. Il était donc bien propre à être le centre mobile, le pivot du tourbillon; a mener la ligue à l'attaque avec concert, inspiration et quelqiïe chose de tumultueux et de grandiose dans l'allure. La tête haute et un peu chauve , le front vaste , les tempes découvertes , l'œil en feu ou humide d'une grosse larme , le cou nu et, comme il l'a dit, débraillé ^ le dos bon et rond y les bras tendus vers l'avenir j mélange de grandeur et de trivialité j d'emphase et de naturel, d'emportement fougueux et d'humaine sympathie; tel qu'il était, et non tel que l'avaient gâté Falconet et Vanloo , je me

le figure dans le mouvement théorique du siècle , précédant dignement ces hommes d'action qui ont avec lui un air de famille , ces chefs d'un ascendant sans morgue, d'un héroïsme souillé d'impur, glorieux malgré leurs vices, gigantesques dans la mêlée, au fond meilleurs que leur vie : Mirabeau, Danton, Kléber.

Denis Diderot était né a Lairgres , en octobre 1713 , d'un père coutelier. Depuis deux cents ans

cette profession se transmettait par héritage dans la famille avec les humbles vertus, la piété, le sens et l'honneur des vieux temps. Le jeune Denis, l'aîné des enfants, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, pour succéder à un oncle cha-

lors au cabaret à six sous par tête ^ . Ses études finies, il entra chez un procureur, M. Clément de Ris, son compatriote , pour y étudier le droit et les lois : ce qui l'ennuya bien vite. Ce dégoût de la chicane le brouilla avec son père , qui sentait le besoin de brider , de mater par l'étude un naturel aussi passionné , et qui le pressait de faire choix d'un état quelconque ou de rentrer sous le toit paternel. Mais le jeune Diderot sentait déjà ses forces , et une vocation irrésistible l'entraînait hors des voies communes. Il osa désobéir à ce bon père qu'il vénérât, et seul, sans appui, brouillé avec sa famille (quoique sa mère le secourût sous main et par intervalles), logé dans un taudis, dînant toujours à six sous, le voilà qui tente de se fonder une existence d'indépendance et d'étude; la géométrie et le grec le passionnent, et il rêve la gloire du théâtre. En attendant , tous les genres de travaux qui s'offraient lui étaient bien venus ; le métier de journaliste, comme nous le entendons, n'existait pas alors, sans quoi c'eût été le sien. Un jour, un

* Diderot, dans l'avertissement qui précède V Addition à la Lettre sur les Sourds et Muets, déclare qu'il n'a jamais eu l'honneur de voir M, l'abbé de Bemis; mais ceci n'est qu'une feinte. Diderot n'était pas censé auteur de la lettre ; et nous devons dire , en biographe scrupuleux , que l'anecdote des joyeux dîners à six sous par tête entre le philosophe adolescent et le futur cardinal ne nous semble pas pour cela moins authentique'.

missionnaire lui commanda six sermons pour les colonies portugaises , et il les fabriqua. 11 essaya de se faire le précepteur particulier des fils d'un riche financier, mais cette vie d'assujettissement lui devint insupportable au bout de trois mois. Sa plus sûre ressource était de donner des leçons de mathématiques : il apprenait lui-même tout en montrant aux autres. C'est plaisir de retrouver, dans le Neveu de Rameau ^ta redingote de pluche grise avec laquelle il se promenait au Luxembourg en été , dans Vallée des Soupîrs, et de le voir trottant, au sortir de là, sur le pavé de Paris, en manchettes déchirées et en bas de laine noire recousus par derrière avec du fil blanc. Lui qui regretta plus tard si éloquemment sa vieille robe de chambre , combien davantage ne dut-il pas regretter cette redingote de pluche qui lui eût retracé toute sa vie de jeunesse, de misère et d'épreuves ! Comme il l'aurait fièrement suspendue dans son cabinet décoré d'un luxe récent ! Comme il se serait écrié à plus juste titre, en voyant cette relique, telle qu'il les aimait : fc Elle me rappelle mon premier état, et l'orgueil « s'arrête a l'entrée de mon cœur. Non , mon « ami, non , je ne suis point corrompu. Ma porte « s'ouvre toujours au besoin qui s*adresse à mot^ «c il me trouve la même affabilité ; je l'écoute , « je le conseille^ je le plains. Mon âme ne s'est I. ^4

charges y livré à des travaux pénibles , traduisant, aux gages des libraires, quelques ouvrages anglais , une Histoire de la Grèce , un Dictionnaire de Médecine , et méditant déjà l'Encyclopédie , , Diderot se désenchantait bien promptement de cette femme, pour laquelle il avait si pesamment grevé son avenir. Madame de Puisieux (autre erreur) durant dix années , mademoiselle Voland , la seule digne de son choix , durant toute la seconde moitié de sa vie , quelques femmes telles que madame de Prunevaux plus passagèrement, rengagèrent dans des liaisons étroites qui devinrent comme le tissu même de son existence intérieure. Madame de Puisieux fut la première : coquette et aux expédients, elle ajouta aux embarras de Diderot, et c'est pour elle qu'il traça l'Essai sur le Mérite et la Vertu, qu'il fit les Pensées philosophiques \ Interprétation de la Satire la Lettre sur les Émules, et les Bijoux indiscrets , offrande mieux assortie et moins sévère. Madame Diderot , négligée par son mari , se resserra dans ses goûts peu élevés; elle eut son petit monde, ses petites entours, et Diderot ne se rattacha plus tard à son domestique que par l'éducation de sa fille. On comprendra, d'après de telles circonstances , comment celui des philosophes du siècle qui sentit et pratiqua le mieux la moralité de la famille , qui cultiva le plus pieu-

semait les relations de père , de fils , de frères , eut en même temps une si fragile idée de la sainteté du mariage , qui est pourtant le nœud de tout le reste; on saisira aisément sous quelle inspiration personnelle il fit dire à l'Oratorien dans le Supplément au Voyage de Bougainville ; « Rien n'est paraît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrire le changement qui est en nous , qui commande une constance qui n'y peut être , et « qui viole la liberté du mâle et de la femelle en les enchaînant pour jamais

l'un à l'autre; ff qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse t des jouissances à un même individu -, qu'un •f serment d'immutabilité de deux êtres de chair « à la face d'un ciel qui n'est pas un instant tâf € même , sous des antres qui menacent ruinej «au bas d'une roche qui tombe en poudre; ââ ir pied d'un arbre qui se gerce ; sur une pierre « qui s'ébranle ?» Ce fut une singulière dés-iinééf de Diderot , et bien explicable d'ailleurs par sonf exaltation naïve et contagieuse , d'avoir éprouvé ou inspiré dans sa vie des sentinfients si disprb'^ portionnés avec le mérite véritable des personnes. Son premier, son plus violent anioür, l'enchaîna pour jamais à une femme qui n'avaiit aucune convenance réelle avec lui. Sa plus við- Jbente amitié , qui fut aussi passionnée qu'ittt

amour, eut pour objet Grimm , bel-esprit fin , piquant, agréable, mais cœur égoïste et sec. Enfin la plus violente admiration qu'il fit naître lui vint de Naigeon , Naigeon adorateur fétichiste de son philosophe, comme Brossette l'était de son poète , espèce de disciple badaud , de bedeau fanatique de l'athéisme. Femme , ami , disciple, Diderot se méprit donc dans ses choix ; La Fontaine n'eût pa^s été plus malencontreux que lui , au reste, à part le chapitre de sa femme, il ne semble guère que lui-même il se soit jamais avisé de ses méprises.

Tout homme doué de grandes facultés, et venu en des temps où elles peuvent se faire jour, est comptable, par devant son siècle et l'humanité , d'une œuvre en rapport avec les besoins généraux de l'époque et qui aide à la marche du progrès. Quels que soient ses goûts particuliers, ses caprices, son humeur de paresse ou ses fantaisies de hors-d'œuvre , il doit à la société un monument public , sous peine de rejeter sa mission et de gaspiller sa destinée. Montesquieu par V Esprit des Lois y Rousseau par V

Emile et le Contrat social[^] Bufl'on par V Histoire naturelle[^] Voltaire par tout l'ensemble de ses travaux, ont rendu témoignage à cette loi sainte du génie , en vertu de laquelle il se consacre à l'avancement

des hommes; Diderot, quoi qu'on en ait dit I67 gèrement, n'y a pas non plus manc[^]ué *. On hii

[^] Cest une rétractation partielle, une rectiDcation[^]-de ce que j[^]avais écrit précédemment dans un article du Globe [^] dont je reproduis ici le début: ' \ '

« li y a dans Werther un passage qui m'a toujours frappé [^]ai'fon sflï- « mirable justesse. Werther compare Thomme de génie [^]uî pass[^]n « milieu de son siècle , à un fleuve abondant, rapide, aux crues inégales, « aux ondes parfois débordées] sur chaque rive se trouvent d'honnêtes et propriétaires, gens de prudence et de bon sens , qui , «oigneux de leurs « jardins potagers ou de leurs plates-bandes de tulipes , craignent tou- « jotirs que le fleuve ne déborde au temps des grandes eaux et ne dé* « truisse leur petit bien-être ; ils s'entendent donc pour lui pratiquer des « saignées à droite et a gauche, pour lui creuser des fossés, des rigoles[^]j « et les plus habiles proGtent même de ces eaux détournées pour arroser « leur héritage, et s'en font des viviers et des étangs a leur fantaisie. « Cette sorte de conjuration instinctive et intéressée de tous les hommes « de bon sens et d'esprit contre l'homme d'un génie supérieur n'appa- « rait peut-être dans aucun cas particulier. avec plus d'évidence que dans « les relations de Diderot avec ses contemporains. On était dans un ff siècle d*analyse[^]t de destruction ; on s'inquiétait bien moins d'opposer K aux idées en décadence des systèmes complets, réfléchis, dés-intéressés, « dans lesquels des idées nouvelles (Oe philosophie ,

de religion, de mo- <c raie et de politique s'édiGasseut scipn l'ordre le plus général et le plus (c vrai , que de combattre et de renverser ce dont on ne voulait plus , re « à quoi on ne croyait plus, et ce qui pourtant subsistait toujours. En « vain les grands esprits de l'époque, Montesquieu, Buffon, Rousseau , « tentèrent de s'élever à de hautes théories morales ou scientifiques ; ou « bien ils s'égaraie'kit dans de pleines chimères , dans des utopies de rê-> f(veurs sublimes ; ou bien , infidèles k leur -dessein , ils retombaient mal - « gré eux , a tout moment , sous l'empire du fait , et le discutaient , le ((battaient en brèche, au lieu de rien construire. Voltaire seul comprit « ce qui était et ce qui convenait, voulut tout ce qu'il fit et fit tout ce ((qu'il voulut. Il n'en fut pas ainsi de Diderot , qui , n'ayant pas cette « tournure d'esprit critique , et ne pouvant prendre sur lui de s'isoler « comme ^uf-foa et llousseau , demeura presqiie toute sa vie dans une

accorde de reste les fantaisies humoristes, les boutadéi d'une saillie incomparable, les chaudes esquisses, les riches prêts k fonds perdu dans les ouvrages et sous le nom de ses amis, le don des

«position- fausse, dans une distraction permanente , et dispersa ses imc ipensçs facultës sous toutes les formes et par tous les pores. Assez semc blable au fleuve dont parle Werther , le courant principal , si profond^ « si abondant en lui-même, disparut presque au milieu de toutes les sai- « gnées et de tous les canaux par lesquels on le détourna. La gêne et le (C besoin , une singulière facilité de caractère, une excessive prodigalité <(de vie et de conversation , la camaraderie encyclopédique et philoso- « phique , tout cela soutira continuellement le plus métaphysicien et le « plus artiste des génies de cette époque. Grimm dans sa

Correspondance < c littérateur, d' Holbach dans ses prédications
 d'athéisme, Raynal dans sa son Histoire des deux Indes ^ dé-
 tournèrent à leur profit plus d'une fé- « conde artère de ce grand
 fleuve dont ils étaient riverains. Diderot, bon « qu'il était par na-
 ture, prodigue parce qu'il -se sentait opulent, tout a c tous, se
 laissait aller a cette façon de vivre; content de produire àes <(
 idées, et se souciant peu de leur usage, il se livrait à son pen-
 chant in- < c intellectuel et ne tarissait pas. Sa vie se passa de la
 sorte, à penser d'à- (C bord, à penser surtout et toujours, puis à
 parler de ses pensées, à le» (C écrire a ses amis, à ses maîtresses
 ; a les jeter dans àes articles de jour- M nal, dans des articles
 d'encyclopédie, dans des romans imparfaits, « dans des notes,
 dans des mémoires sur des" points spéciaux j lui, le « génie le
 plus synthétique de son siècle, il ne laissa pas de monument. «
 Ou plutôt ce monument existe, mais par fragments; et, comme
 un « esprit unique et substantiel est empreint en tous ces
 fragments éparés, « le lecteur attentif, qui lit Diderot comme il
 convient, avec sympathie, « amour et admiration, recompose ai-
 sément ce qui est jeté dans un dé- « sordre apparent, reconstruit
 ce qui est inachevé, et finit par embras- « ser d'un coup d'œil
 l'œuvre du grand homme, par saisir tous les traits c de cette fi-
 gure forte, ~ bienveillante et hardie, colorée par le sourire, « abs-
 traite par le front, aux vastes tempes, au cœur chaud, la plus alé-
 mande de toutes nos têtes, et dans laquelle il entre du Goethe,
 du 4t Kant et du Schiller tout ensemble. »

romans, des lettres, des causeries, des contes, les petits-pa-
 piers 9 comme il les appelait, c'est-à-dire les petits chefs-d'œuvre,
 le morceau sur les femmes, la Religieuse, madame d' la Pomme-
 raie, mademoiselle La Chaux, madame de LaCarrière, les héri-
 tiers du curé de Thivet; — ce que nous tenons ici a lui maintenir,

c'est son titre social, sa pièce monumentale, l'Encyclopédie ! Ce ne devait être à l'origine qu'une traduction revue et augmentée du dictionnaire anglais de Chalmers , une spéculation de librairie. Diderot féconda l'idée première et conçut hardiment un répertoire universel de la connaissance humaine à son époque. Il mit vingt-ciiiq ans à l'exécuter. Il fut k l'intérieur la pierre angulaire et vivante de cette construction collective , et aussi le point de mire de toutes les persécutions , de toutes les menaces du dehors. D'Alembert , qui s'y était attaché surtout par convenance d'intérêt, et dont la préface ingénieuse a beaucoup trop assumé ; pour ceux qui ne lisent que les préfaces*, la gloire éminente de l'ensemble, déserta au beau milieu de l'entreprise , laissant Diderot ^e débattre contre Ji'acharnement des dévots , la pusillanimité des libraires, et sous un énorme surcroît de rédac-^ tion. Grâce h sa prodigieuse verve de travail , à l'universalité de ses connaissances, à cette facilité multiple acquise de bonne heure dans la dé-

tresse , grâce surtout à ce talent moral de rallier autour de lui, d'inspirer et d'exciter ses travailleurs, il termina cet édifice audacieux , d'une masse à la fois menaçante et régulière : si l'on cherche le nom de l'architecte , c'est le sien qu'il faut y lire. Diderot savait mieux que personne les défauts de son œuvre ; il se les exagérait même, eu égard au temps, et se croyant né pour les arts, pour la géométrie, pour le théâtre, il déplorait maintefois sa vie engagée et perdue dans une affaire d'un profit si mince et d'une gloire si mêlée. Qu'il fût admirablement organisé pour la géométrie et les arts , je ne le nie pas ; mais certes , les choses étant ce qu'elles étaient alors , une ^grande révolution , comme il l'a luimême remarqué^, s'accomplissant dans les sciences, qui descendaient de la haute géométrie et de la contemplation méta-

physique pour s'étendre à la morale , aux belles-lettres , à l'histoire de la nature, à la physique expérimentale et à l'industrie; de plus, les arts au dix-huitième siècle étant faussement détournés de leur but supérieur et rabaissés à servir de porte-voix philosophique ou d'arme pour le combat- au milieu de telles conditions générales , il était difficile à Diderot de faire un plus utile , un plus digne et mémorable emploi de sa faculté puissante qu'en la vouant à

* Interprétation de la Nature!

L'Encyclopédie. Elle servit et précipita, par cette œuvre civilisatrice, la révolution qu'il avait signalée dans les sciences. Je sais d'ailleurs quels reproches sévères et réversibles sur tout le siècle doivent tempérer ces éloges , et j'y souscris entièrement ; mais l'esprit anti-religieux qui présida à l'Encyclopédie et à toute la philosophie d'alors ne saurait être exclusivement jugé de notre point de vue d'aujourd'hui , sans presque autant d'injustice qu'on a droit de lui en reprocher. Le mot d'ordre, le cri de guerre , Ecraisons V infâme ! tout décisif et inexorable qu'il semble , demande lui-même à être analysé et interprété. Avant de reprocher à la philosophie de n'avoir pas compris le vrai et durable christianisme , l'intime et réelle doctrine catholique, il convient de se souvenir que le dépôt en était alors confié , d'une part aux jésuites intrigants et mondains, de l'autre aux jansénistes farouches et sombres; que ceux-ci, retranchés dans les parlements, pratiquaient dès ici-bas leur fatale et lugubre doctrine sur la grâce, moyennant leurs bourreaux, leur question, leurs tortures, et qu'ils réalisaient pour les hérétiques , dans les culs-de-basse-fosse des cachots, l'abîme effrayant de Pascal. C'était là V infâme qui, tous les jours, calomniait auprès des philosophes le christia-

nisme dont elle usurpait le nom ; Vinfâme en vérité , que la philosophie est

380 CRITIQUES ET PORTRAITS.

parvenue à écraser dans la lutte , en s'abimant sous une ruine commune. Diderot, dès ses premières Histoires Philosophiques , paraît surtout choqué de cet aspect tyranique et capricieusement farouche, que la doctrine de Nicole, d'Arnauld et de Pascal , prêle au Dieu chrétien ; et c'est au nom de l'humanité méconnue et d'une sainte commisération pour ses semblables qu'il aborde la critique audacieuse où sa fougue ne lui permit plus de s'arrêter. Ainsi de la plupart des novateurs incrédules ; au point de départ, une même protestation généreuse les unit. L'Encyclopédie ne fut donc pas un monument pacifique, une tour silencieuse de cloître avec des savants et des penseurs de toute espèce distribués à chaque étage. Elle ne fut pas une pyramide de granit à base immobile ; elle n'eut rien de ces harmonieuses et pures constructions de l'art , qui montent avec lenteur à travers des siècles fervents vers un Dieu adoré et béni. On l'a comparée à l'impie Babel j j'y verrais plutôt une de ces tours de guerre , de ces machines de siège , mais énormes , gigantesques , merveilleuses , comme en décrit Polybe , comme en imagine le Tasse. L'arbre pacifique de Bacon y est façonné en, catapulte menaçante. U y a des parties ruineuses, inégales, beaucoup défilâtres, des fragments cimentés et indestructibles. Les fondations

ne plongent pas en terre : l'édifice route , il est mouvant , il tombera ; mais qu'importe ? pour appliquer ici un mot éloquent de Diderot lui-même , «(la statue de l'architecte restera debout • au milieu des ruines, et la pierre qui se déta<> » chera de la

montagne ne la brisera points parce « que les pieds n'en sont pas d'argile. »

L'alhéisine de Diderot, bien qu'il l'affichât par moments avec une déplorable jactance , et que ses adversaires l'aient trop cruellement pris au mot, se réduit 4e plus souvent à la négation d'un dieu méchant et veng<>.ur, d'un dieu fait à l'image des bourreaux de Calas et dé La Barre. Diderot est revenu fréquemment sur celte idée, et l'a présentée sous les formes bienveillant<;s du scepticisme le moins arrogant. Tantôt, comme dans l'entretien avec la maréchale de Broglie, c'est un jeune Mexicain qui, las de son travail, se promène un jour au bord du grand Océan; il voit une planche qui d'un bout trempe dans Teau et de l'autre pose sur le rivage; il s'y couche, et, bercé par la vague, rasant du regard l'espace infini, les contes de sa vieille ffrand'mère sur je ne sais quelle contrée située au-delà et peuplée d'habitants merveilleux lui repassent comme de folles chimères ; il n'y peut croire , et cependant le sommeil vient avec le balancement et la rêverie, la planche se détache du rivage, le vent

s'accroît, et voilà le jeune raisonneur embarqué. Il ne se réveille qu'en pleine eau. Un doute . s'élève alors dans son esprit : s'il s'était trompé en ne croyant pas ! si sa grand'mère avait eu raison ! Eh bien ! ajoute Diderot, elle a eu raison ; il vogue, il touche à la plage inconnue. Le vieillard, maître du pays, est la qui le reçoit a l'arrivée. Un petit soufflet sur la joue, une oreille un peu pincée avec sourire, sera-ce toute la peine de l'incrédule? ou bien ce vieillard ira-t-il prendre le jeune insensé par les cheveux et se complaire à le traîner durant une éternité sur le rivage^? — Tantôt, comme dans une lettre k mademoiselle Yoland, c'est un jnoine, galant

* On lit au tome second des Essais de Nicole : « En considérant

« avec effroi ces démarches téméraires et vagabondes de la plupart des V. hommes, qui les mènent à la mort éternelle, je m'imaginais de voir une île épouvantable , entourée de précipices escarpés qu'un nuage épais « empêchait de voir, et environnée d'un torrent de feu qui reçoit tous ceux qui tombent du haut de ces précipices. Tous les chemins et tous « les sentiers se terminent à ces précipices, à l'exception d'un seul, « mais très étroit et très difficile à reconnaître, qui aboutit à un pont par lequel on évite le torrent de feu et Ton arrive à un lieu de sûreté

de lumière Il y a dans cette île un nombre infini d'hommes à

« qui Ton commande de marcher incessamment. Un vent impétueux les « presse et ne leur permet guère de retarder. On les avertit seulement que « tous les chemins n'ont pour fin que le précipice ; qu'il n'y en a qu'un « seul où ils se puissent sauver , et que cet unique chemin est très difficile à remarquer. Mais, nonobstant ces avertissements, ces misérables, « sans songer à chercher le sentier heureux , sans s'en informer , et « comme s'ils le connaissaient parfaitement , se mettent hardiment sur « chemin.' Ils ne s'occupent que du soin de leur équipage, du désir de

l'homme et point du tout enfreint, avec qui son ami Damila-ville Ta fait dîner. On parla de l'amour paternel. Diderot dit que c'était une des plus puissantes affections de l'homme : « Un « cœur paternel! repris-je; non, il n'y a que « ceux qui ont été pères qui sachent ce que c'est; c'est un secret heureusement ignoré ,

«f même des enfants. » Puis continuant, j'ajoute tai : ce Les premières années que je passai a Paris « avaient été fort peu réglées ; ma conduite sufef faisait de reste pour irriter mon père , sans « qu'il fût besoin de la lui exagérer. Cependant « la calomnie n'y avait pas manqué. On lui avait « dit.... Que ne lui avait-on pas dit? L'occasion te d'aller le voir se présenta. Je ne balançai point.

« commander aux compagnons de ce malheureux voyage, et de la re- <(cherche de quelque divertissement qu'ils peuvent prendre en passant. « Ainsi ils arrivent insensiblement vers le bord du précipice , d'où ils « sont emportés dans ce torrent de feu qui les engloutit pour jamais. Il (c y en a seulement un très petit nombre de sages qui cherchent avec soia «ce sentier, et qui , Payant découvert, y marchent avec grande cir- « conspection , et trouvant ainsi le moyen de passer le torrent, arrivent « enfin à un lieu de sûreté et de repos. » L'image de Nicole n'est pas consolante ; au chapitre Y du traité de la Crainte de Dieu on peut chercher une autre scène de carnage spirituel ^ dans laquelle .n'éclate pas moins ce qu'on a droit d'appeler le terrorisme de la grâce ■ : on conçoit que Diderot ait trouvé ces doctrines funestes à l'humanité , et qu'il ait voulu faire à son tour^ sous image d'île et d'océan, une contre-partie au tableau de Nicole, Il y a aussi dans Pascal une comparaison du monde avec une île déserte, et les hommes y sont également de misérables égarés.

tr Je partis plein de confiance dans sa bonté. Je « pensais qu'il me verrait, que je me jetterais. « entre ses bras, que nous pleurerions tous les it deux, et que tout serait oublié. Je pensai juste. » « Là je m'arrêtai et je demandai à mon religieux ff s'il savait combien il y avait d'ici chez moi : #f Soixante lieues, mon père^ et s'il y en avait «f cent , croyez-vous que j'aurais trouvé mon père «

moins indulgent et moins tendre? — Au'con- « traire. — Et s'il y en avait eu mille? — Ah! K comment maltraiter un enfant qui revient de ir si loin? — Et s'il avait été dans la lune, dans « Jupiter, dans Saturne?... » En disant ces der- « niers mots , j'avais les yeux tournés au ciel ; < et mon religieux, les yeux baissés, méditait •f sur mon apologue. »

Diderot a exposé ses idées sur la substance, la cause et l'origine des choses dans \ Interprétation de la Nature y sous le couvert de Baumann, qui n'est autre que Mauperluiss, et plus nettement encore dans VEntretien ai^ec d'Alembert et le Réf^e singulier qu'il prêle à ce philosophe. Il nous sujQSra de dire que son matérialisme n'est pas un mécanisme géométrique et aride , mais un vitalisme confus, fécond et puissant, une fermentation spontanée, incessante, évolutive, où, jusque dans le moindre atome, la sensibilité latente ou dégagée subsiste toujours présente. '

C'était lopinion de Bordeu et des physiologistes, la même que Cabanis a depuis si éloquemment exprimée. A la manière dont Diderot sentait la nature extérieure, la nature pour ainsi dire naturellej celle que les expériences des savants n'ont pas encore torturée et falsifiée, les bois, les eaux , la douceur des champs , l'harmonie du ciel et les impressions qui en arrivent aii cœur, il devait être profondément relii^euxpar organisation, car nul n'était plus sympathique et plus ouvert à la vie universelle. Seulement, cette vie de la nature et des êtres , il la laissait voloîtiers obscure, flottant^ et en quelque sorte diffuse hors de lui, recelée au sein des germes, circu* lant dans les courants de l'air, ondoyant sur Ids cimes des forêts , s'exhalant avec les bouffées des brisesj il ne la rassemblait pas vers un centre, il ne l'idéalisait pas dans l'exemple radieux d'une Providence ordonnatrice et vigilante. Pour-

tant dans un ouvrage qu'il composa durant sa vieillesse et peu d'années avant de mourir, V Essai sur la Vie de Sénèque , il s'est plu à traduire le passage suivant d'une lettre à Lucilius , qui le transporte d'admiration.: « S'il s'offre à vos re- <(garde une vaste forêt, peuplée d'arbres an- K tiques, dont les cimes montent aux nues et tr dont les rameaux entrelacés vous dérobent « l'aspect du ciel, cette hauteur démesurée, ce

« silence profond, ces masses d'ombre que la tf distance épaissit et rend continues, tant de (c signes ne vous intiment-Àh pas la présence d'un « Dieu ? » Cest Diderot qui souligne le mot mii-mer. Je suis heureux de trouver dans le même ouvrage un jugement sur La Mettrie , qui marque chez Diderot un peu d'oubli peut-être de ses propres; excès cyniques et philosophiques, mais aussi un dégoût amer, un désaveu formel du matérialisme immoral et corrupteur. J'aime qu'il reproche à La Mettrie de n'avoir pas les premières idées des vrais fondements de la morale^. te de cet cr arbre immense dont la tête touche aux cieux, (T et dont les racines pénètrent jusq^'ai|X enfers , <r où tout est lié , oïi la pudeur, la décence , la (c politesse , les vertus les plus légères , s'il en est f(de telles , sont attachées comme la feuille au «c rameau, qu'on déshonore en l'en dépouillant. » Ceci me rappelle une querelle qu'il eut un jour sur la vertu avec Itelvétius et Saurin ; il en fait à mademoiselle Voland un récit charmant , qui est un miroir en raccourci de l'inconséquence du siècle. Ces messieurs niaient le sens moral inné , le motif essentiel et désintéressé de la vertu, pour lequel plaidait Diderot. « Le plai- « sont , ajoute-t-il , c'est que, la dispute à peine <(terminée , ces honnêtes gens se mirent , sans r s'en apercevoir, à dire Içs choses les plus fortes

« en faveur du sentiment qu'ils venaient de cora- « battre /et à faire eux-mêmes la réfutation de (c leur opinion. Mais Socrate , à ma place , la «f leur aurait arrachée. » Il dit en un endroit au sujet de Grimm : c< La sévérité des principes de V notre ami se perd^ il distingue deux morales, •f une à Tusage des souverains. » Toutes ces idées excellentes sur la vertu , la morale et la nature, lui revinrent sans doute plus fortes que jamais dans le recueillement et Tespèce de solitude qu'il tâcha de se procurer durant les années souffrantes de sa vieillesse. Plusieurs de ses amis étaient morts, les autres dispersés; mademoiselle Voland et Grimm lui manquaient souvent. Aux conversations désormais fatigantes il préférait la robe de chambre et sa bibliothèque du cinquième sous les tuiles , au coin de la rue Taranne et de celle de Saint -Benôit; il lisait toujours, méditait beaucoup et soignait avec délices l'éducation de sa fille. Sa vie bienfaisante, pleine de bons conseils et de bonnes œuvres, dut lui être d'un grand apaisement intérieur; et toutefois peut-être , à certains moments , il lui arrivait de se redire cette parole de son vieux père : « Mon « fils , mon fils ! c'est un bon oreiller que celui <r de la raison ; mais je trouve que taa tête repose « plus doucement encore sur celui de la religion «(et des lois. » — (Il mourut en juillet I^M.)

588 CEiTiques rst portraits.

Comme artiste et critique , Diderot fut émi* nent. Sans doute sa théorie du drame n'a guère de valeur que comme démenti donné au conyenn , au faux goût , à rétemelle^my thologie de Fépoque y comme rappel à la vérité des mœurs , à la réalité des sentiments , à Tobserver de la nature; il échoua dès qu'il voulut pratiquer. Sans doute l'idée de morale le préoccupa outre mesure; il y subordonna le reste , et en général, dans toute son es-

thétique, il méconnut les limites, les ressources propres et la circonscription des beaux*arts ; il concevait trop le drame en moraliste , la statuaire et la peinture en littérateur ; le style essentiel, l'exécution mystérieuse, là touche sacrée, ce je ne sais quoi d'accompli, d'achevé, qui est a la fois l'indispensable , ce sine quâ non de confection dans chaque œuvre d'art pour qu'elle parvienne à l'adresse de la postérité , — sans doute ce coin précieux lui a échappé souvent; il a tâtonné alentour, et n'y a pas toujours posé le doigt avec justesse; Falconet et Sedaine lui ont causé de ces cblouissements d'enthousiasme que nous ne pouvons lui passer que pour Tércence, pour Richardson et pourGreuze : voilai les défauts. Mais aussi que de verve, que de raison dans les détails ! quelle chaude poursuite du vrai , du bon , de ce qui sort du cœur ! quel exemplaire sentiment de l'antique dans ce

siècle irrévérent ! quelle critique pénétrante , honnête, amoureuse, jusqu'alors inconnue; comme elle épouse son auteur dès qu'elle y prend goût; comme elle le suit, l'enveloppe, le développe , le choie et l'adore ! Et tout optimiste qu'elle est et un peu sujette à l'engouement , ne la croyez pas dupe toujours. Demandez plutôt à l'auteur des Saisons^ à M. de Saint-Lambert, qui, entre les gens de lettres y est une des peaux les plus sensibles (nous dirions aujourd'hui im des épidermesYj à M. de La Harpe, qui a du nombre y de V éloquence , du style , de la raison, de la sagesse, mais rien qui lui batte au-dessous de la mamelle gauche ,

Qubd lœvd in parte mamiUœ

Nil sidit arcadico lavent

Juv.

Demandez k l'abbé Raynal, qui serait sur la ligne de M. de La Harpe , s'il avait un peu moins d'Cor bohdance et un peu plus de goût; au digne, au sage et honnête Thomas enfin , qui , à l'opposé du même M. de La Harpe , met tout en monta-- ' gnes, comme Vautre met tout en plaines, et qui , en écrivant sur les femmes, a trouvé moyen de . composer un si bon, un si estimable livre, mais un livre qui n'a pas de sexe, ^ '•^

En prononçant le nom de femmes, nous avons touché la source la plus abondante et la plus vive

5gO CRITIQUES ET PORTRAITS.

du talent de Diderot comme artiste. Ses meilleurs morceaux, les plus délicieux d'entre ses petits papiers j sont certainement ceux où il les met en scêhe f où il raconte les abandons^ les perfidies , les ruses dont elles sont compli<:es ou victimes , leur puissance d'amour ^ de vengeance , de sacrifice; où il peint quelque coin du monde, quelque intérieur auquel elles ont été mêlées. Les moïn- . dres récits courent alors sous sa plume, rapides,^ entraînants , simples , loin d'aucun système , empreints, sans affectation , des circonstances les plus familières , et comme Venant d'un homme qui a de bonne heure vécu de la vie de tous les jours ^ et qui a senti l'âme et la poésie dessous. De telles scènes, de tels portraits ne s'analysent pas. Omettant les choses plus connues, je recommande à ceux qui ne l'ont pas lue encore, la correspondance de Diderot avec mademoiselle Jodin, jeune actrice dont il connaissait la famille, et dont il essaya de diriger la conduite et le talent par des conseils aussi attentifs que désintéressés. C'est un admirable petit cours de morale pratique , sensée et indulgente; c'est de la raison , de la décence , de l'honnêteté , je dirais presque de la vertu, à la portée d'une jolie actrice, bonne et

franche personne , mais mobile, turbulente, amoureuse. A la place de Diderot, Horace (je le suppose assez gouteux déjà pour être sage) ^

Horace lui-même n'aurait pas donné d'autres préceptes , des conseils mieux pris/dans le réel , dans le possible , dans l'humanité ; et certes il ne les eût pas assaisonnés de maximes plus saines , d'indications plus fines sur l'art du comédien. Ces Lettres à mademoiselle Jodin, publiées pour la première fois en 1821 , présageaient dignement celles a mademoiselle Voland, que nous possédons enfin aujourd'hui. Ici Diderot se ré-^ Tèle et s'épanche tout entier. Ses goûts, ses mœur^, la tournure secrète de ses idées et de ses désirs ; ce qu'il était dans la maturité de l'âge et de la pensée ; sa sensibilité intarissable au sein des plus arides occupations et sous les paquets d'épreuves de l'Encyclopédie ; ses affectueux retours vers les temps d'autrefois , son amour de la ville natale, de la maison paternelle et des vardes sauvages où s'ébat-tait son enfance j son vœu de retraite solitaire , de campagne avec peu d'amis, d'oisiveté entremêlée d'émotions et de lectures; et puia, aumiilieu de cette société charmante, a laquelle il se laisse aller tout en la jugeant , les figures sans nombre , gracieuses ou grimaçantes, les épisodes tendres ou bouffons qui ressortent et se croisent dans ses récits; madame d'Épinay, les boucles de cheveux pendantes , un cordon bleu au front,. langoureuse en facç de Grimm ; madame d'Aine en camisole , aux prise»

39d CmiTlQOBS vw foetsaiti.

zwte M. Le Roy; le haimi d'HoUbad , an Iodidikqaear et dlk^ordant,]|^ès de ta moitié an fin Morire; Tabbé GaUam, trésor dans les jcurs phi-meuXfmeMe n jndiq[>ensable qae toullemonde voudraU en awnr un à la campagne^ si on en faisaUfhez

les iaUeiiers; Tincomparable portrait à ^Uranie^ de cette belle et angoste madame Legendre , la pins yertnease des coquettes y la plus désespérante des femmes qui disent : Je tons aime ; — nn franc parler sur les personnages ce* lèbres ; Voltaire, ce méchant et extraordinaire enfant des Délices , qni a beau critiquer, railler, se démener , et verra toujours au-dessus de lui une douzaine d^ hommes de la nation f qui, sans s* élever sur la pointe du pied, le passeront de la tête; car il vUest que le second dans tous les genres ; Kousseau 9 cet être incohérent, e^rc^^/^ tournant perpétuellement autour d^une capudnière où il se fourrera un heau matin , et sans cesse balloté de V athéisme au baptême des cloches ; — c'en est assez, je crois, pour indiquer que Diderot, homme, moraliste, peintre et critique, se montre à nu dans cette correspondance, si heureusement conservée, si à propos offerte a Tadmiration empressée de nos contemporains. Plus eflicaccment que nos paroles , elle ravivera, elle achèvera dans leur mémoire une image déjà lieillie, mais toujours présente. Nous y renvoyons

bich \ite les lecteurs qui trouveraient que lious n'en avons pas dit assez ou que nous en avons trop dit ^ . Nous leur rappellerons en* 'ittiêitoe temps , cocbme dédommagement et comme excuse , un article sur la prose du grand écrivain , inséré autrefois dans ce recueil pair -un des hommes^ . qui ont le mieux soutenh et perpétué de nos jours la tradition de Diderot» pour, la verve chaude et féconde, le génie iacile, aboA* dant , passionné, le charme sans fin des causeries et la bonté prodigue du caractère. '■ ■

Juin i83i.

A On peut voir aussi deux articles détailliäa sur ceUe correspondance dans le Globe ao septembre et 5 octobre i83o. f^ ,

3 M. Ch. r^odier {fievM de Paris,)

3g6 carriQOBS et roarBAirs*

Fétoile constante de leurs destins, et aussi timr mensité des choses bornâmes et dÎTines qa'ik ont les |»emiers reproduites glorieusement , conser- Tent ceprÎTilége étemel de ne pasTieillir, ce sort on peu sombre 9 mais fatal, est commun à toat ce qui porte dans l'ordre des lettres le titre de talent et même celui de génie. Les admiraôons contemporaines les plus unammes et les mieux méritées ne peaTent rien contre ; la résignation la plus bumble, comme la plus opiniâtre résistance, ne bâte ni ne retarde ce momentinéTitablev m le grand poète, le grand écrivain, entre dans la postérité , c'est-k-dire où les générations, dont il fut le charme et l'âme, cédant la scène à d'autres , lui-même il passe de la bouche ardente et confuse des hommes a l'indifférence, non pasinr grate, mais respectueuse, qui, le plus souvent^ est la dernière consécration des monuments accomplis. Sans doute quelques pèlerins du génie, comme Byron les appelle , viennent encore et jusqu'à la fin se succéderont alentour; mais la société en masse s'est portée ailleurs et fréquente d'autres lieux. Une bien forte part de la gloire de Walter Scott et de Chateaubriand plonge déjà dans l'ombre. Ce sentiment qui , ainsi que nous le disons, n'est pas sans tristesse, soit qu'on l'éprouve pour soi«même , soit qu'on l'applique à d'autres 9 nous devons tâcher du moins qu'il

l'abbé PRÉVOST. 597

nous laissé sans amertume. Il n'a rien , à lé bien prendre , qui soit capable d'irriter ou de décourager ; c'est un des mille côtés de la loi universelle. Ne nous y appesantissons jamais que pour

combattre en nous l'amour du bruit , l'exagération de notre importance , l'enivrement de nos œuvres. Prémunis par-la contre bien des agitations insensées, sachons nous tenir a un calme grave, à une habitude réfléchie et naturelle, qui nous fasse tout goûter selon la mesure , nous permette une justice clairvoyante , dégagée des préoccupations superbes, et, en sauvant nos productions sincères des changeantes saillies du jour et des jargons bigarré» qui. passent, nous établisse dans la situation intime la meilleure pour y épancher le plus de ces vérités réelles , de ces beautés simples , de ces sentiments humains bien ménagés, dont, sous des formes plus ou moins neuves et durables, les âges futurs verront se confirmer a chaque preuve l'éternelle jeunesse.

Cette réflexion nous a été inspirée au sujet de l'abbé Prévost, et nous croyons que c'est une de celles qui , de nos jours , lui viendraient le plus naturellement a lui-même, s'il pouvait se contempler dans le passé. Non pas que , durant le cours de sa longue et laborieuse carrière , il ait jamais positivement obtenu ce quelque chosti

qui , à un moment déterminé éclate de la pIé-« nitude d'un disque éblouissant , et qu'on appelle la gloire; plutôt que la gloire, il eut de la célébrité diffuse; et posséda les honneurs du talent , sans monter jusqu'au génie. Ce fut pourtant , si l'on parle un instant avec lui la langue vaguement complaisante de Louis XIV, ce fut, à tout prendre, un heureux et facile génie, d'un savoir étendu et lucide , d'une vaste mémoire , inépuisable en, œuvres ,. également propre aux histoiises sérieuses et aux amusaixtes, renommé pour les grâces du style et la vivacité des peintures , et dont les productions , à peine écloses , faisaient , disait-on alors , les délices des cœurs sensibles et des belles imaginations. Ses ro-

mans , en effet, avaient un cours prodigieux; on les contrefaisait de toutes parts; quelquefois on les continuait sous son nom , ce qui est arrivé pour le Clé(eland; les libraires demandaient du Vabhé Prévost^ comme précédemment du Saint-Evremond; lui-même il né les laissait guère en souffrance , et ses oeuvres, y compris/^ Pour et Contre et V Histoire générale des Voyages^ vont beaucoup au-delk de cent volumes. De tous ces estimables travaux , parmi lesquels on compte une bonne part de créations , que reste-t-il dont on se souviennne et qu'on relise? Si dans notre jeunesse nous nous sommes trouvés à portée de quel-

l'ABBE PREVOST. 5gQ

que ancienne bibliothèque de famille , nous ayons pu lire Cléielandj le Doyen de KiUerinej les Mé^ moires d'un Homme de qualité^ que nous recommandaient nos oncles ou nos pères; mais a part une occasion de ce genre , on les estime sur parole , on ne les lit pas. Que si par hasard on les ouvre, on ne va presque jamais jusqu'à la fin, pas plus que pour VAstrée ou pour Clélie'y la manière en est déjà trop loin de notre goût , et rebute par son développement , au lieu de prendre; il n'y a que Manon Lescaut qui réussisse toujours dans son accorte négligence, et dont la fraîcheur sans fard soit immortelle. Ce petit chef-d'œuvre échappé en un jour de bonheur à l'abbé Prévost, et sans plus de peine assurément que les innombrables épisodes , à demi réels , à demi inventés , dont il a semé ses écrits, soutient à jamais son nom au-dessus, du flux des années, et le classe de pair, en lieu sûr, à côté de l'élite des écrivains et des inventeurs. Heureux ceux qui, comme lui, ont eu un jour, une semaine, un mois dans leur vie, où à la fois leur cœur s'est trouvé plus abondant, leur timbre plus pur, leur regard doué de plus de transparence et de clarté, leur

génie plus familier et plus présent ; où un fruit rapide leur est né et a mûri sous cette harmonieuse conjonction de tous les astres intérieurs; où , en un mot par une œuvre de dimension quelconque, mais

complète, ils se sont élevés d'un jet à Tidéal d'eux-mêmes! Bernardin de Saint-Pierre, dans Paul et Virginie Benjamin Constant par. son jidolphej ont eu cette bonne fortune qu'on mérite toujours si on l'obtient y de s'offrir, «ous une enveloppe de résumé admirable, au regard sommaire de l'avetier. Oa commence à croire que, sans cette tour solitaire de René, qui s'en détache et monte dans l'anneau, l'édifice entier de Chateaubriand se discernerait confusément à distance. L'abbé Prévost, sous cet aspect, n'a rien à envier à tous ces hommes. Avec infiniment moins d'ambition qu'aucun , il a son point sur lequel il est autant hors de ligne : Manon Lescaut subsiste à jamais, et, en dépit des révolutions du goût et des modes sans nombre qui en éclipsent le vrai règne , elle peut garder au fond sur son propre sort cette indifférence folâtre et languissante qu'on lui connaît. Quelques-uns, tout bas» la trouvent un peu faible peut-être et par trop simple de métaphysique et de nuances; mais quand l'assaisonnement moderne se sera évaporé, quand l'enluminure fatigante aura pâli, cette fille incompréhensible se retrouvera la même , plus fraîche seulement par le contraste. L'écrivain qui nous l'a peinte restera apprécié dans le calme, comme étant arrivé à la profondeur la plus inouïe de la passion par le simple naturel d'un récit , et pour

l'abbé PRÉVOST. 4^^

à voir fait de sa plume , en cette circonstance , un emploi cher à certains cœurs dans tous les Jtemps» Il est donc de ceux que

l'oubli ne submergera pas, ou qu'il n'atteindra du moins que quand le goût des choses saines étant épuisé , il n'y aura plus de regret à mourir.

Mais si la postérité s'en tient , dans Tessor de son coup d'œil , à cette brève compréhension d'un homme, à ce relevé rapide d'une œuvre, il y a, jusque dans son sein, des curiosités ^plus scrupuleuses et plus patientes qui éprouvent le besoin d'insister davantage , de revenir à la connaissance des portions disparues, et de retrouver épars dans l'ensemble, plus mélangés sans doute, mais aussi plus étalés , la plupart des mérites dont la pièce principale se compose. On veut suivre dans la continuité de son tissu, on veut toucher de la main , en quelque sorte , Tétotie et la qualité de ce génie dont on a déjà vu le plus brillant échantillon, mais un échantillon, après tout, qui tient étroitement au reste , et n'en est d'ordinaire qu'un accident mieux venu. C'est ce que nous tâchons de faire aujourd'hui pour l'abbé Prévost. Un attrait tout particulier, dès qu'on l'a rencontré , invite à s'informer de lui et à désirer de l'approfondir. Sa physionomie ouverte et bonne, la politesse décente de son langage, laissent transpirer à son insu une sensibilité intérieure I. 26

profondément tendre , et sous la généralité de sa morale et la multiplicité de ses récits , il est difficile de saisir les traces personnelles d'une expérience bien douloureuse. Sa vie , en effet , fut pour lui le premier de ses romans et comme la matière de tous les autres. Il naquit, sur la fin du dix-septième siècle , en avril 1697, à Hesdin , dans l'Artois , d'une honnête famille et même noble ; son père était procureur du roi au bailliage. Le jeune Prévost fit ses premières études chez les jésuites de sa ville natale, et plus tard alla doubler sa rhétorique au collège d'Harcourt, à Paris.

On le soigna fort à cause des rares talent[^] qu'il produisit de bonne heure, et 'les jésuites Pavaient déjà entraîné au noviciat/ iôtsqu'un jour (il avait seize ans) , les idées de monde l'ayant assailli , il quitta tout pour s'engager en qualité de simple volontaire. La dernière guerre de Louis XIV tirait à sa fin ; les emplois à l'armée étaient devenus très rares; mais il avait l'espérance, commune à une infinité déjeunes gens, d'être avancé aux premières occasions ; et, comme lui-même il Ta dit par la suite en réponse à ceux qui calomniaient cette partie de sa vie , tf il n'était pas si disgracié du côté de la naissance et de la . fortune qu'il ne pût espérer de faire heureusement son chemin. » Las pourtant d'attendre, et la pierre d'ailleurs finissant , il retourna k La

l'abbé PRÉVOST. 4^{^^}

Flèche chez les pères jésuites , qui le reçurent avec toutes sortes de caresses; il en fut séduit au point de s'engager presque définitivement dan» l'ordre ; il composa, en l'honneur de saint François Xavier, une ode qui ne s'est pas conservée. Mais une nouvelle inconstance le saisit , et sortant encore une fois de la retraite , il reprit le métier des armes ai[^]ec plus de distinction, dit-il , et d agrément , avec quelque grade par conséquent, lieutenance ou autre. Les détails manquent sur cette époque critique de sa vie [^]« On n'a qu'une phrase de lui qui donne suffisamment à penser * et qui révèle la teinte et la direction de ses sentiments duran[^]les orages de sa première jeu-^{**} nesse: « Quelques années se passèrent, dit>il, (à « ce tnétier des armes); vif et sensible au plaisir, « j'avouerai , dans les termes de M. de Cambrai, « que la sagesse demandait bien des précautions « qui m'échappèrent. Je laisse à juger quels de-

^ Le biographe de rédition de i8io^ qai est le même que celui de l'éditioa de 1783, a copié sar ce point le biographe qui a publié les Pentées de Vabbé Prévost , en 1^64, et qui , lui-même , s^en était tenu «QX explications insérées dans le nombre 47 du Pour et Contre, — On a imprimé dans je ne sais quel livre d^ana^ que Prévost étant tombé amoureux d^une dame y à Uesdin probablement, son père, qui voyait cette intrigue de mauvais œil, alla un soir à la porté dé la daine pour morigéner son fils au passage , et que celui-ci , dans la rapidité du mouvement quHl fit pour s^échapper , heurta si violemment son père que le vieillard mourut des suites du coup. Si ce n*ctt pas là une calomnie atroce , cVf t . un conte, et Prévost a hteA aticx de catastrophes dant la vie' sans celle-là.

io4 CRITIQUES ET PORTRAITS.

raient être , depuis Fâge de vingt à vingt-cinq^ ans, le cœur et les sentiments d'an homme qui a composé le C/^(^eiiim/ à trente-cinq ou trentesix. La malheureuse fin d'un engagement trop tendre me conduisit enfin au tombeau : c'est le nom que je donne à l'ordre respectable où i'allai m'ensevelir, et où je demeurerai quelque temps si bien mort , que mes parents et mes amis ifuorèrent ce que j'étais devenu. » Cet ofdie respectable dont il parle , et dans lequel il entra à Fâge de vingt-quatre ans environ , est celui des bénédictins de la congrégation de Saint- Maor; il y resta cinq ou six ans dans les pratiques ^lîgieuses et dans l'assiduité de]|^étude ; nous le ^verrons plus tard en sortir. Ainsi cette âme pasdonnée , et par trop maniable aux impressions successives, ne pouvait se fixer k rien ; elle était du nombre de ces natures déliées qu'on traverse et qu'on ébranle aisément sans les tenir; elle avait puisé dans l'ingénuité de son propre fonds et

avait développé en elle , par l'excellente éducation qu'elle avait reçue, mille sentiments honnêtes , délicats et pieux , capables, ce semble, à volonté, de l'honorer parmi les hommes ou de la sanctifier dans la retraite , et elle ne savait se résoudre ni à l'un ni à l'autre de ces partis, elle en essayait continuellement tour à tour; la fi'agilité se perpétuait sous les remords; le monde.

l'abbé PRÉVOST. 405

ses plaisirs, la variété de ses événements, de ses peintures, la tendresse de ses liaisons, devenaient , au bout de (Quelques mois d'absence , des tentations irrésistibles pour ce cœur trop tôt servi, et , d'une autre part , aucun de ces biens ne parvenait à le remplir au moment de la jouissance. Le repentir alors et une sorte d'irritation croissante contre un ennemi toujours victorieux le rejetaient au premier choc dans des partis extrêmes dont l'austérité ne tardait pas à mollir; et , après une lutte nouvelle , en un sens contraire au précédent, il retombait encore de la cellule dans les aventures. On a conservé de lui le fragment d'une lettre écrite à Fun de ses frères au commencement de son entrée chez les bénédictins : elle se rapporte au temps de son séjour à Saint-Ouen , vers 1721 . Il y touche cet état moral de son âme en traits ingénus et suaves qui marquent assez qu'il n'est pas guéri : <r Je conviens la faiblesse de mon cœur, et je sens de « quelle importance il est pour son repos de <f ne point m'appliquer à des sciences stériles » qui le laisseraient dans la sécheresse et dans la <f langueur : il fait, si je veux être heureux dans « la religion, que je conserve dans toute sa force <f l'impression de grâce » qui m'y a amené ; il faut « que je veille sans cesse à éloigner tout ce qui ^ pourrait l'affaiblir. Je n'aperçois qu'une trop

406 CRITIQUES ET PORTRAITS.

«r les jours de quoi je redeviendrais capable, si je tf perdais un moment de vue la grande règle, oa tr même si je regardais avec la moindre complâit « sance certaines images qui ne se présentent que « trop souvent a mon esprit , et qui n'auraiei^ti « encore que trop de force pour me séduire^ « quoiqu'elles soient à demi efiacées. Qu^on a de « peine, mon cher frère, à reprendre un peu à& « vigueur quand on s'est fait une habitude de sa tr faiblesse; et qu'il en coûte à combattre pour la « victoire , quand on a trouvé long-temps de la « douceur à se laisser vaincrel »

L'idéal de l'abbé Prévost, son rêve dès sa jea* nesse, le modèle de félicité vertueuse qu'il se proposait et quVijoumèrent longtemps pour lui des erreurs trop vives, c'était un mélange d'étude et de monde, de religion et d'honnête plaisir, dont il s'est plu en beaucoup d'occasions k flatter le tableau. Une fois engagé dans des liens indissolubles, il tâcha que toute image trop émouvante et trop propice aux désirs fût soigneusement bannie de ce plan un peu chimérique , ou le devoir était la mesure de la volupté. On aime à s'étendre avec lui, en plus d'un endroit dea Mémoires cTiin Homme de qualité et de Clé^e^ land, sur ces promenades méditatives, ces saintes lectures dans la solitude, au milieu des bois et des fontaines, une abbaye toujours dans le fond;

l'abbé PREVOST. 4^7

sur CCS conversations morales entre amis, qu^Horace et Boileaii ont marquées , nous dàXriX ^ comme un des plus beaux traits dont ils composent la vie heureuse. San christianisme est do^ et tempéré^ on le voit; accommodant, mais pur; c'est un christianisme formel qui ordonne à la fois la pratique de la morale et la croyance des mystères ^ d'ailleurs nullement farouche , fondé sur la grâce et sur l'amour, fleuri d'atticisme, ayant passé

par le noviciat des jésuites et s'en étant dégagé avec candeur, hien qu'avec un souvenir toujours reconnaissant. Gresset, dans plusieurs morceaux de ses épîtres, nous en donnerait quelque idée que Prévost certainement ne désavouerait pas :

Blandus honos , hilarisque tamen cum pondère vtrtus.

Boileau, plus sévère et aussi humain, Boileau que je me reproche de n'avoir pas assez loué autrefois sur ce point non plus que sur quelques autres, a été inspiré de cet esprit de piété solide dans son épître a l'abbé Renaudot. L'admirable caractère de Tiberge,. dans Manon Lescaut^ en ofire en action toutes les lumières et toutes les vertus réunies. Du milieu des bouleversements de sa jeunesse et des nécessités matérielles qui en furent la suite, Prévost tendit d'un effort constant à cette sagesse pleine d'humilité, et il mérita d'en cueillir les fruits dès l'âge mûr. Il conserva toute

408 CRITIQUES ET PORTRAITS.

sa tieun tendre penchant pour ses premiers maîtres, et les impressions qu'il avait reçues? d'eux ne le quitt^rent jamais. Il est possible , a \i\ rigueur, que Ifc philosophie, alors commençante. Fait séduit un moment dans Tintervalle de su sortie de La Flèche a son entrée chez les béné-dictins, et que le personnage de Cléveland représente quelques souvenirs personnels de cette époque. Mais au fond c'était une nature soumise , non raisonneuse , altérée des sources supérieures, encline à la spiritualité;^ largement crédule k Finvîsible; une intelligence de la famille de Malebranche en métaphysique; une de ces âmes qui ^ ainsi qu'il Fa dit de sa Cécile, se portent cTune ardeur^ étonnante de se)ntiments vers un objet qui leur est incertain pour elles-mêmes ; qui

aspirent au bonheur d'aimer sans bornes et sans mesure et s'en croient empêchées par les ténèbres des sens et le poids de la chair. Il obéit à un élan de cette voix mystique en entrant chez les bénédictins: seulement il compta trop sur ses forces, ou peut-être, parce qu'il s'en, défiait beaucoup, il se hâta de s'interdire solennellement toute récidive de défaillance. Le sacrifice une fois consommé, la conscience lucide lui revînt : « Je reconnus, » dit-il, que ce cœur si vif était encore brûlant sous la cendre. La perte de ma liberté m'affligea jusqu'aux larmes. 11 était trop tard. Je cherchais

l'abbé PRÉVOST. L'OQ

« cherchai ma consolation durant cinq ou six ans » dans les charmes de l'étude j mes livres étaient « mes amis fidèles , mais ils étaient morts comme « moi! » -

L'étude, en effet, qui, suivant sa propre expression, a des douceurs , mais mélancoliques et toujours uniformes; ce genre d'étude.surtout,= héritage démembré des Mabillon, austère, interminable, monotone comme une pénitence, sans mélange d'invention et de grâces , pouvait suffire uniquement à la vie d'un dom Marten , non à celle de dom Prévost. Il y était propre toutefois , mais il l'était aussi à trop d'autres matières. plus attrayantes. On l'occupa successivement dans les diverses maisons de l'ordre : à Saint-Ouen de Rouen , où il eut une polémique à son avantage avec un jésuite appelé Le Brun ; à l'abbaye du Bec, où, tout en approfondissant la théologie, il fit connaissance d'un grand seigneur retiré de la cour qui lui donna peut-être la pensée de son premier roman ; à Saint-Germer, où il professa les humanités; à Evreux et aux Blancs-Manteaux de Paris, où il prêcha avec une vogue merveilleuse ; enfin à Saint-Germain-des-Prés, es-

pèce de capitale de l'ordre,' où on l'appliqua en dernier lieu au Gallia Chrisliana , dont un volume presque entier, dit-on , est de lui. 11 commença dès-lors, selon toute appa-

reque , a rédiger les Mémoires (Tun Homme t/# qualité y et, en niêpe temps, par la multitude d'hisloirês intéressantes qu'il contait à ravir, il faisait le charme des veillées du cloître. Un léger méconleqtément , qui n'était qu'un prétexte, mais en réalité ses idées, dont le cours le dé^ tournait plus que jamais ailleurs, l'engagèrq^ k solliciter de Rome sa translation dans im^ branche moins rigid^ de l'ordre; ce fut pour Cluny qu'il s'arrêta. Il obtint sa demande; lo^ bref devait être fulminé par l'évêque (l'Amiens, à un jour marqué ; Prévost y comptait , et de grand matin il s'échappa du couvent , en laissant pour les supérieurs des lettres oii il exposait se^ nioli&. £^r l'effet d'une intrigue qu'il avaitigno-rée jusqu'au dernier moment, le bref ne fut pas fulminé , et sa position de déserteur devint tellement fausse qu'il n'y vit d'autre issue qu'une fuite en Hollande. Le général de la congrégation tenta bien une démarche amicale pourilui rouvrir les portes; mais Prévost, déjà pafti, n'en tut pas informé. Ce grand pas une-fois fait, il dut en accepter toutes les conséquences. Riche de savoir, rompu à l'étude, propre aux langues,, regorgeait, en quelque sorte, de souvenirs et d'aventures éprouvées ou recueillies qui s'étaient amassées en lui dans le silence , il saisit sa plume facile et courante pour ne la plus abandonner.^

l'abbé PREVOST. 4^^

et par ses romans, ses compilations» ses traductions , SCS journaux » ses histoires, il s'ouvrit rapidement une large place dans le monde littéraire. Sa fuite est de i73t7 ou 172& environ; il avait trente-et-un ans , et demeura ainsi hors de France au moins

six années , tant en Hollande qu'en Angleterre. Dès les premiers temps de son exil, nous voyons paraître de lui les Mémoires d'un Homme de qualité , un volume traduit de V Histoire universelle du président de Thou , une Histoire métallique du Royaume des Pays-Bas y également traduite. Cléveland vint ensuite , puis Manon , et le Pour et Contre , dont la publication commencée en 1735 ne finit qu'en 1740. Prévost était déjà rentré en France lorsqu'il publia le Doyen de Killerine^ en 1735. Comme ceci n'est pas un inventaire exact, ni même un jugement général des nombreux écrits de notre auteur, nous ne nous arrêterons qu'à

, ceux qui nous aideront à le peindre.

Les Mémoires dun Homme de qualité nous semblent sans contredit, et Manon à part, Manon qui n'en est du reste qu'un charmant épisode par post-scriptum, — nous semblent le plus naturel, le plus franc, le mieux conservé des- romans de l'abbé Prévost, celui oii ne 8*étant pas encore

' blasé sur le romanesque et l'imaginaire, il se tient d'avantffge à ce qu'il a senti en lai ou observé

412 CHITIQUES ET PORTRAITS.

alentour. Tandis que , dans ses romans poslé-i* rieurs , il se perd en des espaces de lieu considérables et se prend a des personnages d'outre-mer qu'il afiuble de caractères hybrides et dont la vraisemblance, contestable dès-lors, né supporte pas un coup d'œil aujourd'hui, dans ces mémoire^ au contraire il nous retrace en perfection , et sans y songer , les manières et les sentiments de la bonne société vçrs la fin du règne de Louis XIV. Le côté satirique que préfère Le Sage manque ici, tout-k-fait; la grossièreté et la licence, qui se ÊiisaieYit jour a tout instant sous ces beaux de-

hors, n'y ont aucune place. J'omets toujours Manon et son Paris du temps du système, son Paris de vice et de boue, où toutes les ordures sont en-* tassées, quoique d'occasion seulement, remarquez-le bien, quoique jélées Ik sans dessein de les faire ressortir, et d'un bout à l'autre éclairées d'un même reflet sentimental. Mais le monde habituel de Prévost, c'est le monde honnête et poli, \u d'un peu loin par un homme qui, après l'avoir certainement pratiqué, l'a regretté beau-r coup du fond de la province et des cloîtres j c'est le monde délicat, galant et plein d'honneur, tel que Louis XIV aurait voulu le fixer, comme Boileau et Racine Aous en ont décoré l'idéal; qui est a portée de la cour, mais, qui s'en abstient souvent; oui Montausier a passé, où la V^ance

l'abbé PRÉVOST* 4**5

n'est point parvenue. Prévost tourne en plein ses récits au noble, au sérieux, au pathétique, et s'enchantement aisément. Son roman, — oui, son roman, nonobstant la fille de joie et l'escroc que vous en connaissez, procède en ligne assez directe de VAjsirée^ de la Clélie et de ceux de madame de La Fayette. De composition et d'art dans le cours de son premier ouvrage, non plus que dans les suivants, il n'y en a pas l'ombre; le marquis raconte ce qui lui est arrivé, a lui, et ce que d'autres lui ont raconté d'eu^c-mêmçs^; tout cela se mcle et se continue a l'aventure; nulle proportion de plans; une lumière volontiers égaW; un style délicieux, rapide, distribué auchasard, quoiqu'avec un instinct de goût inaperçu; enjambant les routes, les intervalles, les préambules, tout ce que nous décrivions aujourd'hui; voyageait par les paysages en carrosse bien roulant et les' glaces levées; sautant, si l'on est a bord d'un vaisseau, sur une infinité de cordages ^ àPins^ trumenis de mer, sans désirer ni savoir en nommer un

seul, et, dans son ignorance extraordinaire, s'épanouissant mille fois sur quelques scènes de cœur renouvelées à profusion, et dont les plus touchantes ne sont pas même encadrées. L'ouvrage se partage nettement en deux parts : l'auteur, voyant que la première avait réussi, y rattacha l'autre. Dans cette première, qui est la

414 CRITIQUES Et Œuvres

plus courte, après avoir moralisé au début sur les grandes passions, les avoir distinguées de la pure concupiscence, et s'être efforcé d'y saisir un dessein particulier de la Providence pour des fins inconnues, le marquis raconte les malheurs de son père, les siens propres, ses voyages en Angleterre, en Allemagne, sa captivité en Turquie, la mort de sa chère Sélime, qu'il y avait épousée et avec laquelle il était venu à Rome. C'est l'inconsolable douleur de cette perte qui lui fait dire avec une conviction naïve bien aussi pénétrante que nos obscurités fastueuses : « Si les pleurs et les soupirs ne peuvent porter le

* Pendant qu'il est captif en Turquie, son maître Salem veut le convertir au Coran ; et comme le marquis, en bon chrétien, s'élève contre l'impureté de la sanctionnée par Mahomet, Salem lui fait le raisonnement que voici : « Dieu, n'ayant pas voulu tout d'un coup se communiquer aux hommes, ne s'est d'abord fait connaître à eux que par des figures. La première loi, qui fut celle des juifs, en est remplie. Il ne leur proposait que pour motif de récompense de la vertu, que des plaisirs charnels et des félicités grossières. La loi des chrétiens, qui a suivi celle des juifs, était beaucoup plus parfaite, parce qu'elle donnait tout à l'esprit, qui est sans contredit au-dessus du corps.... C'est un second état par lequel ce Dieu bon a voulu faire passer les

hommes.... Et maintenant enfin ce ne sont plus les seuls biens du corps, comme dans la loi des juifs, ni les seuls biens spirituels, comme dans l'Evangile des chrétiens , c'est la félicité du corps et de l'esprit que l'Âlcoran promet tontli la fois aux véritables croyants. » Il est curieux que Salem, c'est-à-dire notre abbé Prévost, ait conçu une manière d'union des lois juive et chrétienne au sein de la loi musulmane , par un raisonnement tout pareil à celui qui vient d'être si hardiment développé de nos jours dans le saintsimonisme.

l'abbé PRÉVOST, /|15

ir nom de plaisirs, il est vrai néanmoins qu'ils sont « une douceur infinie pour une personne mortel* » lément affligée. »A Jeté par ce désespoir au sein de la religion^ dans l'abbaye de. ... , où il séjourne trois ans , le marquis en est tiré , à force de violences obligeantes, par M. le duc de.... , qui le conjure de servir de guide à son fils dans divers voyages. Us pal*tent donc pour l'Espagne d'abord, puis visitent le Portugal et l'Angleterre , le vieux marquis sous le nom de M. de Renoncour, le jeune sous le titre de marquis de Kosemont. Les conseils du Mentor à son élève , son souci continuel et respectueux pour la gloire de cet aimable marquis ; ce qu'il lui recommande et lui permet de lecture , le Télémaque , la princesse de Clèi^es; pourquoi il lui défend la langue espagnole ; son soin que chez un homme de cette qualité, destiné aux grandes affaires du monde, l'étude ne devienne pas une passion comme chez un suppôt d^unii^ersité; les éclaircissements qu'il lui donne sur les inclinations des sexes et leK^ bizarreries du cœur, tous ces détails ont dans le roman une saveur inexprimable qui , pour le

* Je trouve dans le^ lettres de mademoiselle Alssé (17^7) : « Il y a ici M un nouveau livre intitulé Mémoires d'un Horgime de qualité retiré du « monde, H ne vaut pas grand*chose ; cependant on en lit 190 pages en « fondant en larmes. » Ce n'est que de la première partie des Mémoires d'un Homme de qualité que peut parler mademoiselle Aissé ; 190 pages qu'on lit en fondant en larmes , n'est-ce donc rien ?

416 CRITIQUES ET POILTRAITS.

sentiment des mœurs et du ton d'alors, fait plus, et à moins de frais, que ne pourraient nos flots de couleur locale. L'amour du marquis pour dona Diana , l'assassinat de cette beauté , et surtout le mariage au lit de mort, sont d'un intérêt qui, dans l'ordre romanesque, répond assez à celui de Bérénice en tragédie. Après le voyage d'Espagne et de Portugal , et durant la traversée pour la Hollande, M. de Roncour rencontre inopinément dans le vaisseau ses deux neveux , les (ils d'Amulem frère de Sélima^ et cette gracieuse turquerie , jetée au travers de nos gentilshommes français , ne cause qu'autant de surprise qu'il convient. Arrivé à terre , le digne gouverneur rejoint son beau-frère lui-même, et les voilà se racontant leurs destinées mutuelles depuis la séparation. Il y est parlé, entre autres particularités , d'une certaine Oscine, à qui Amulem a offert, sans qu'elle ait accepté, d'être, en l'épousant, une des plus heureuses personnes de l'Asie *. Quant à ces fils d'Amulem, à ces neveux de M. de Roncour , il se trouve que le plus charmant des deux est une nièce qu'on avait déguisée de la sorte pour la sûreté du voyage ; mais le marquis,

^ Il est question dans la Cléopâtre de La Calprenède d'une grande dame que Tiridate sauve à la nage, au moment où elle se

noyait près du rivage d'Alexandrie , et qui se trouve être une des plus importantes personnes de la terre.

l'abbé PRÉVOST. 4*7

si triste de la mort de sa Diana, -n'a pas pris garde à ce piège innocent, et, à force d'aimer son jeune ami Mémiscès, il devient, sans le savoir, infidèle à la mémoire de ce qu'il a tant pleuré. En général, ces personnages sont oublieux, mobiles, adonnés à leurs impressions et d'un laisser-aller qui par instants fait sourire; l'amour leur naît subitement, d'un clin-d'œil, comme chez des oisifs et des âmes inoccupées;' ils ont des songes merveilleux; ils donnent ou reçoivent des coups d'épée avec une incroyable promptitude; ils guérissent par des poudres et des huiles secrètes ; ils s'évanouissent et renaissent rapidement à chaque accès de douleur ou de joie. C'est l'espèce du gentilhomme poli de ce temps-là que le romancier nous a quelque peu arrangée k sa manière. Le jeune Rosemont dans le plus haut rang, le chevaUer des Grioux jusque dans la dernière abjection, conservent les caractères essentiels de ce type et le réalisent également sous ses revers les plus opposés. Le premier, . mrtilgré ses emportements de passion et deux ou trois meurtres bien involontaires, prélude déjà à tous les honneurs de la vertu d'un Grandisson; le chevalier, après quelques escroqueries et un assassinat de peu de conséquence , demeure sans contredit le plus prévenant par sa bonne mine et le plus honnête des infortunés. La démarcation

4i8 CRITIQTJES ET PORTRAITS.

entre les deux marquis, entre le marquis simple homme de qualité et le marquis fils de duc, est tranchée fidèlement; la prérogative ducale reluit dans toute la splendeur du préjugé. L'em-

barras du bon M. de Renoncour quand son élève veut . épouser sa nièce, les représentations qu'il adresse à la pauvre enfant, en lui disant du jeune homme i A{^ez-{fOus oublié ch qu'il est né? son recours en désespoir de cause au père du marquis , au noble duc , qui reçoit l'affaire comme si elle lui semblait par trop impossible , et l'effleure avec une légèreté de grand ton qui serait k nos yeux le suprême de riînpertinencë ; ces traits-là, que l'âge a rendus piquants , ne coûtaient rien à l'abbé Prévost , et n'empruntaient aucune intention de malice sous sa plume indulgente. II en Èiut dire autant de l'inclination du vieux marquis pour la

belle milady R Prévost n'a voulu que rendre

son héros perplexe et intéressant ; le comique s'y est glissé à son insu, mais un comique délicat à saisir, tempéré d'aménité, que le respect domine , que r.ittendrissementfait taire, et comiie il s'en mêle dansGoIdsmith au personnage excellent de Primerose.

J'aime beaucoup moins le Cléi^eland que les Mémoires (iun Homme de qualité : dans le temps on avait peut-être un autre avis j aujourd'hui les invraisemblances et les chimères eYi rendent la

l'abbé PRÉVOST. 4*9

lecture presque aussi fade que celle diAmadis. Nous né pouvons revenir à cette géographie fabuleuse , à cette nature de Pyrame et Tliisbé , vaguement remplie de rochers , de grottes et de sauvages. Ce qui reste beau , ce sont les raisonnements philosophiques d'une haute mélanijbUe que se font en plusieurs endroits Cléveland et le comte de Glarendon. iJfexamen a peu près psychologique , auquel s'applique le héros au début du livre

sixième , nous montre la droiture lumineuse , l'élévation sereine des idées , compa-* tibles avec les conséquences pratiques les plus arides et les plus amères. L'impuissance de la philosophie solitaire en face des maux réels y est vivement mise à nu, et la tentative de suicide par où finit Cléveland exprime pour nous et conclut visiblement cette moralité plus profonde ^ j'ose l'assurer, qu'elle n'a dû alors le sembler à son auteur. Quant au Doyen de Killerine, le dernier en date des trois grands romans de Prévost, q'est une lecture qui, bien qu'elle languisse par*fois et se prolonge sans discrétion , reste en somme infiniment ^réable , si l'on y met un peu de complaisance. TTe bon doyen de Killerine , passablement ridicule à la manière d'Abraham Adams , avec ses deux bosses , ses jambes crochues et sa verrue au front , tuteur cordial et embarrassé de ses frères et de sa jolie sœur, me

420 CIUTIQUES ET PORTRAITS.

fait l'effet d'une poule qui , par mégarde , a couvé de petits canards; il est sans cesse occupé d'aller de Dublin à Paris pour ramener l'un ou l'autre qui s'écarte et se lance sur le grand étang du monde. Ce genre de vie , auquel il est si peu propre , Tengage au milieu des situations les plus amusantes pour nous , sinon pour lui , comn«| dans cette scène dJl>oudoir où la coquette essaie de le séduire , ou bien lorsque , remplissant un rôle de femme dans un rendez-vous de nuit , il reçoit, à son corps défendant , les baisers passionnés de l'amant qui n'y voit goutte. L'abbé Desfontaines, dans ses Observations sur les Ecrits modernes , parmi de justes critiques du plan et des invraisemblances de cet ouvrage, s'est montré de trop sévère humeur contre Texcellent doyen , en le traitant de personnage plat et d'homme aussi insupportable au lecteur qu'à sa famille. Pour sa famille , je ne répondrais pas qu'il

l'amusât constamment ; mais nous qui ne sommes pas amoureux , le moyen de lui en vouloir quand il nous dit : « Je lui prouvai par un raisonnement « sans réplique que ce qu'il J|ûmmait amour in- « vincible, constance inviolaine, fidélité néces- <f saire, étaient autant de chimères que la religion i< et Tordre même de la nature ne connaissaient . <c pas dans un sens si baddin ? » Malgré les démonstrations du doyen, les passions de tous ces jolis

l'abbé PRÉVOST. 4[^]1

couples allaient toujours et se compliquaient fol* lementj l'aimable Rose, dans sa logique de cœur, ne soutenait pas moins a son frère Patrice qu'en dépit du sort qui le séparait de son amante, ils étaient , lui et elle, dignes d'envie, et que des peines causées par la fidélité et la tendresse mé" ritaient le nom du plus chojnÊiant bonheur. Au reste i le Doyen de Killerine est peut-être de tous les. romans de Prévost celui oîi se décèle le mieux s'a manière de faire un livre. Il ne compose pas avec une idée ni suivant un but ; il se laisse porter à des événements qui s'entremêlent selon l'occurrence , et aux divers sentiments qui , ladesus, serpentent comme les rivières aux contours des vallées. Chez lui , le plan des surfaces décide tout ; un flot pousse l'autre; le phénomène domine; rien n'est conçu par masse , rien n'est assis ni organisé.

Le Pour et Contre ^ i< ouvrage périodique d'un « goût nouveau , dans lequel on s'explique libre- « ment sur ce qui peut intéresser la curiosité du <f public en matière de sciences, d'arts, de li- « vres, etc. , etc. , sans prendre aucun parti et « sans offenser personne, » demeura consciencieusement fidèle a son titre. Il ressemble pour la forme aux journaux anglais d'Addison , de

Steele, de Johnson, avec moins de fini et de soigné, mais bien du sens, de l'instruction solide

et de la candeur. Quelques numéros du plagiaire- Desfontaines et de Lefebvre-de-Saint-Marc , continuateur de Prévost, ne doivent pas être mis sur son compte. La littérature anglaise y est jugée fort au long dans la personne des plus célèbres écrivains ; on y lit des notices détaillées sur Roscommon^ R^hester^ Denys, Wycherley, Savage; des analyses intelligentes et copieuses de Shakspeare; une traduction àxx Marc- Antoine de Dryden, et d'une comédie de Steele. Prévost avait étudié sur les lieux, et admirait sans réserve l'Angleterre, ses mœurs, sa politique, ses femmes et son théâtre. Les ouvrages , alors récents , de Le Sage, de madame de Tencin, de Crébillon fils, de Marivaux, sont critiqués par leur rival, à mesure qu'ils paraissent, avec une sûreté de goût qui repose toujours sur un fonds de bienveillance; on sent quelle préférence secrète il accordait aux anciens , à d'Urfé , même à mademoiselle de Scudéry, et quel regret il nourrissait de ces romans étendus^ de ces composés enchan^teursj mais il n'y a trace nulle part de susceptibilité littéraire ni de jalousie de métier. Il ne craint pas même à l'occasion , générosité que l'on aura peine à croire ! de citer avantageusement, par leur nom, les journaux ses confrères, le Mercure de France et le Verdun. En retour, quand Prévost a eu à parler de lui-même et de

l'abbé PRÉVOST. 4^^

ses propres livres, il l'a fait de bonne grâce et ne s'est pas chicané sur les éloges. Je trouve, dans le nombre 36, tome m, un compte-rendu de

Manon Lescaut qui se termine ainsi : « Quel

« art n'a-t-il pas fallu pour intéresser le lecteur «' et lui inspirer de la compassion par rapport % aux funestes disgrâces qui arrivent à cette fille «corrompue!... Au reste, il caractère de Ti- «(berge, ami^du chevalier, est admirable... Je ne if dis rien du style de cet ouvrage ; il n'y a ni jar- <r gon, ni affectation, ni réflexion sophistiques; «f c'est la nature même qui écrit. Qu'un auteur « empesé et fardé paraît fade en comparaison ! ^ Celui-ci ne court point après l'esprit ou plutôt « après ce qu'on appelle ainsi. Ce n'est point un «f style laconiquement constipé, mais un style « coulant, plein et expressif. Ce n'est partout que «(peintures et sentiments, mais des peintures K vraies et des sentiments naturels ^ . » Une ou

* On remarque, il est vrai, dans ce nombre une circonstance qui semblerait indiquer une autre plume que la sienne. G'est qu^on y parle , deux pages plus \o\ti^àQ\di Bibliothèque des Bomans de Gordon de PercceI (Lenglet-Dufresnoy) en des termes qui ne s^accordent pas tout-à-fai(avec ceux du nombre 47» Or le nombre 47, consacré à une défense personnelle, est bien expressément de Prévost, Mais on doit croire que Prévost, alors en Angleterre , ne parla la première fois de la Bibllolhèque des Romans que d'après quelques renseignements et sans l'avoir lue. D'ailleurs , outre h physionomie de Téloge , qui ne dément pas la paternité présumée , ce numéro où il est question de Manon Lescaut fait partie dNine iérie dont Prévost t'est avoué ie rédacteur»

deif5c fois, Prévost fut appelé sur le terrain de la défense personnelle , et il s'en tira toujours avec dignité et mesure. Attaqué par un jésuite du Journal de Tré^foux au sujet d'un article sur Ramsay^ il répliqua si décemment que les jésuites sentirent leuf tort et désavouèrent cette première sortie. Il releva avec plus de

verdeur les calomnies de FaRbé Lenglet-Dufresnoy ; mais sa justification morale l'exigeait, et on doit à cette nécessité heureuse quelques-unes des explications dont nous avons fiiit usage sur les événements de sa vie. Ce que nous n'avons pas mentionné encore et ce qui résulte, quoique plus vaguement, du même passage, c'est que, depuis son séjour en Hollande, Prévost n'avait pas été guéri de cette inclination à la tendresse d'où tant de souffrances lui étaient venues. Sa figure , dit-on , et ses agréments avaient touché une demoiselle protestante d'une haute naissance qui voulait Tépouser. Pour se soustraire à cette passion indiscrete f ajoute son biographe de 1764, Prévost passa en Angleterre 3 mais comme il emmena avec lui la demoiselle amoureuse , on a droit de conjecturer qu'il ne se défendait qu'a demi contre une si furieuse passion. Lenglet Tavait brutalement accusé de s'être laissé enlever par 4ine belle : Prévost répondit que de tels enlèTOD-tenls n'allaient qu'aux Médor et aux Re-

l'abbé PRÉVOST. 4^5

naud, et il exposa en manière de réfutation le portrait suivant tracé de lui par lui-même : « Ce * Médor^ si xhéri des belles , est un homme de « trente-sept à trente-huit ans, qui porte sur ce son visage et dans son humeur les traces de . ^ «r ses anciens chagrins ; qui passe quelquefois <r des semaines entières dans son cabinet , et qui « emploie tous les jours sepr ou huit heures à « l'étude ; qui cherche rarement les occasions « de se réjouir ; qui résiste même à celles qui lui « sont oflFertes , et qui préfère une heure d'entretf tien avec un ami de bon sens à tout ce qu'on <f appelle plaisirs du monde et passe-temps agréa- <f blés : civil d'ailleurs, par l'effet d'une excel- <f lente éducation, mais peu galant; d'une hu- « meur douce , mais mélancolique j sobre enfin «r

et réglé dans sa conduite. Je me suis peint fidèlement, sans examiner si ce portrait flatte «r mon amour-propre ou s'il le blesse. »

Le Pour et Contre nous offre aussi une foule d'anecdotes du jour, détails singuliers, véritables ébauches et matériaux de romans ; l'histoire de dona Maria et la vie du duc de Ripperda sont les plus remarquables. Un savant Anglais, M. Hooker, s'était plu, dans un journal de son pays, à développer une comparaison ingénieuse de l'antique retraite de Cassiodore avec VArcadie de Philippe Sydney et le pays de Forêts au temps

de Céladon. Cassiodore déjà vieux, comme on sait, et dégoûté de la cour par la disgrâce de Boèce, se retira au monastère de Viviers , qu'il avait bâti dans une de ses terres, et s'y livra avec ses religieux à l'étude des anciens manuscrits, surtout à celle des saintes lettres , à la culture de la terre et à l'exercice de la piété. Prévost s'étend avec complaisance sur les douceurs de cette vie commune et diverse; c'est évidemment son idéal qu'il retrouve dans ce monastère de Cassiodore^ c'est son Saint-Germain-des-Prés, son La Flèche, mais avec bien autrement de soleil, d'aisance et d'agréments. Et quant à la ressemblance avec VArcadie et le pays de Céladon, que l'écrivain anglais signale avec quelque malice, lui, il ne s'en effarouche aucunement, car il est persuadé^ dit-il, <r que dans VArcadie et dans le pays de « Forêts, avec des principes de justice et de cha- « rité , tels que la fiction les y représente, et des « mœurs aussi pures qu'on les suppose aux habi- « tants , il ne leur manquait que les idées de reli^* « gion plus justes pour en faire des gens très « agréables au ciel ^ . »

Après six années d'exil environ , Prévost eut

* On peut lire à ce sujet une gracieuse lettre de Mademoiselle, cousine de Louis XIY, à madame de Motteville, où elle trace à son tour un plan de solitude divertissante qui se ressent également de VAstrée, et qui d'ailleurs fait un parfait pendant à l'idéal de Prévost d'après Cassiodore, par un coavent de carmélites qu'elle exige dans le voisinage.

l'ABBE PRÉVOST. 47

la permission de rentrer en France sous l'habit; ecclésiastique séculier. Le cardinal de Bissy qui l'avait connu à Saint-Germain, et le prince de Conti, le protégèrent efficacement; ce dernier le nomma son aumônier. Ainsi rétabli dans la vie paisible, et désormais au-dessus du besoin, Prévost, jeune encore, partagea son temps entre la composition de nombreux ouvrages et les soins de la société brillante où il se délassait. Le travail d'écrire lui était devenu si familier que ce n'en était plus un pour lui : il pouvait à la fois laisser courir sa plume et suivre une conversation. Nous devons dire que les écrits volumineux dont est remplie la dernière moitié de sa carrière se ressentent de cette facilité extrême dégénérée en habitude. Que ce soit une compilation, un roman, une traduction de Richardson, de Hume ou de Cicéron qu'il entreprenne ; que ce soit une Histoire de Guillaume-le-Conquérant ou une Histoire des Voyages y c'est le même style agréable, mais fluidement monotone, qui court toujours et trop vite pour se teindre de la variété des sujets. Toute différence s'efface, toute inégalité se nivelle, tout relief se polit et se fond dans cette veine rapide d'une invariable élégance. Nous ne signalerons, entre les productions dernières de sa prolixité, que V Histoire d'une Grecque moderne^ joli roman dont l'idée est aussi délicate

48 CRITIQUES ET PORTRAITS.

qu'indéterminée. Une jeune Grecque d'abord vouée au sérail[^] puis rachetée par un seigneur français qui en voulait faire sa maîtresse , résistant à l'amour de son libérateur, et n'étant peut-être pas aussi insensible pour d'autres que pour lui; ce peut-être surtout, adroitement ménagé , que rien ne tranche, que la démonstration en* vironne, effleure à tout moment et ne parvient jamais à saisir; il y avait la matière à une œuvre charmante et subtile dans le goût de Crébillon fils : celle de Prévost, quoique gracieuse , est un peu trop exécutée au hasard*. Prévost vivait ainsi, heureux d'une étude facile, d'un moiMe choisi et du calme des sens, quand un léger* service de dorrection de feuilles rendu à un chroniqueur satirique le compromit sans qu'il y eût songé, et l'envoya encore faire un tour a Bruxelles. Cette disgrâce inattendue fut de courte durée et ne lui valut que de nouveaux protecteurs. A son retour il reprit sa place chez le prince de Conti, qui l'occupa aux matériaux de Thistoire de sa maison; et le chancelier d'Aguesseau, de son

[^] On lit dans les lettres de l'aimable madame de Staal (De Launay) a M. d'Héricourt : « J'ai commencé la Grecque à cause de ce que vous ((m[^]cn dites : on croit en effet que mademoiselle Aïssé en a donné ((Tidée ; mais cela est bien brodé , car elle n'avait que trois ou quatre « ans quand on l'amena en France[^] » Mademoiselle Aïssé, mademoiselle De Launay , l'abbé Prévost , trois modèles contemporains des sentiments les plus naturels dans la plus agréable diction !

l'abbé PRÉVOST. 42g

côté , le chargea de rédiger V Histoire générale, des Voyages, Son désintéressement au milieu def ces sources de faveur et même de richesse ne se démentit pas; il se refusait aux combinai-

sons qui lui eussent été le plus fructueuses; il abandonnait les profits à son libraire , avec qui on a remarqué (je le crois bien) qu'il vécut toujours en très bonne intelligence. Je crains même que , comme quelques gens de lettres trop faciles et abandon- * nés , il ne se soit mis à la merci du spéculateur. Pour lui , disait-il , un jardin , une vache et deux poules lui suffisaient. Une petite maison qu'il avait achetée à Saint-Firmin , près de Chantilly, était sa perspective d'aveniiv ici-bas, l'horizon borné et riant auquel il méditait de confiner sa vieillesse. 11 s'y rendait un jour seul par la forêt (23 novembre 1763) quand une soudaine attaque d'apoplexie l'étendit à terre sans connaissance. Des paysans survinrent; on le porta^ prochain village, et, le croyant mort, un chirurgien ignorant procéda sur Theure h l'ouverture. Prévost, réveillé par le scalpel,. ne recouvra le sentiment que pour expirer dans d'ajBPreuses douleurs. On trouva chez lui un petit papier, écrit de sa main , qui contenait ces mots :

Trois ouvrages qui m'occuperDnt le reste de mes jours dans ma retraite :

* 1 ° L'un de raisonnement : — la religion prou-

LES POÈTES ENTRE EUX

Les soirées littéraires , dans lesquelles les poètes se réunissent pour se lire leurs vers et se faire part mutuellement de leurs plus fraîches prémices, ne sont pas du tout une singularité de notre temps. Cela s'est déjà passé de la sorte aux autres époques 4e civilisation raffinée ; et du moment que là poésie cessant d'être la voix naïve des races errantes , l'oracle de la jeunesse des peuples

5 a formé un art ingénieux et difficile , dont un goût particulier , un tour délicat et

DES SOIRÉES LITTÉRAIRES. ^TIZ

senti, une inspiration mêlée d'étude, ont fait quelque chose d'entièrement distinct, il a été bien naturel et presque inévitable que les hommes voués à ce rare et précieux métier se recherchassent, voulussent s'essayer entre eux et se dédommager d'avance d'une popularité lointaine, désormais fort douteuse à obtenir, par une appréciation réciproque, attentive et*complaisante. En Grèce, en cette patrie long -temps sacrée des Homérides, lorsque l'âge des vrais grands hommes et de la beauté sévère dans l'art se fut par degrés évanoui , et qu'on en vint aux mille caprices de la grâce et d'une originalité combinée d'imitation, les poètesse rassemblèrent a l'envi. Fuyant ces brutales révolutions militaires qui bouleversaient la Grèce après Alexandre , on les vit se blottir , en quelque sorte , sous l'aile pacifique des Ptolémées ; et là ils fleurirent *, ils brillèrent aux yeux les uns des autres ; ik se composèrent en pléiade. Et qu'on ne dise pas qu'il n'en sortit rien que de maniéré et de faux; le charmant Théocrite en était. A Rome, sous Auguste et ses successeurs, ce fut de même. Ovide avait à regretter , du fond de sa Scythie , bien des succès littéraires dont il était si vain , et auxquels il avait sacrifié peut-être les confidences indiscretes d'où la disgrâce lui était venue. Stace, Silius et ces mille et un auteurs et poètes de Rome dont I. a8

on peat demander les noms à Juvénal , se nourrissaient de lectures , de réunions , et les tièdes atmosphères des soirées d'alors , qui soutenaient quelques talents timides en danger de mourir , en faisaient pulluler un bon nombre de médiocres qui n'auraient

pas dû naître. Au moyen-âge, les troubadours nous offrent tous les avantages

et les inconvénients de ces petites sociétés direc-

tement organisées pour la poésie : éclat précoce, facile efflorescence , ivresse gracieuse , et puis débilité , monotonie et fadeur. En Italie , dès le quatorzième siècle , sous Pétrarque et Boccace , et, plus tard, au quinzième, au seizième, les poètes se réunirent encore dans des cercles à demi poétiques, à demi galants, et l'usage du sonnet , cet instrument si compliqué à la fois et si portatif, y devint habituel. Remarquons toutefois qu'au quatorzième siècle , du temps de Pétrarque et de Boccace , à cette époque de grande et sérieuse renaissance , lorsqu'il s'agissait tout ensemble de retrouver l'antiquité et de fonder le moderne avenir littéraire , le but des rapprochements était haut , varié , le moyen indispensable et le résultat heureux , tandis qu'au seizième siècle il n'était plus question que d'une flatteuse récréation du cœur et de l'esprit, propice sans doute encore au développement de certaines imaginations tendres et malades , comme

celle du Tasse, mais touchant déjà de bien près aux abus des académies pédantes , à la corruption des Guarini et des Marini. Ce qui avait eu lieu en Italie se refléta par une imitation rapide dans toutes les autres littératures , en Espagne , en Angleterre , en France; partout des groupes de poètes se formèrent et des écoles artificielles naquirent , et on complota entre soi pour des innovations chargées d'emprunts. En France, Ronsard, Du-bellay, Baïf, furent les chefs de cette ligue poétique , qui , bien qu'elle ait échoué dans son objet principal , a eu tant d'influence sur l'établissement de notre littérature classique. Les traditions de ce culte mutuel , de cet engouement idolâtre , de ces largesses

d'admiration puisées dans un fonds d'enthousiasme et de candeur, se perpétuèrent jusqu'à mademoiselle Scudéry, et s'éteignirent à l'hôtel de Rambouillet. Le bon sens qui succéda, et qui, grâce aux poètes de génie du dix-septième siècle, devint un des traits marquants et populaires de notre littérature, fit justice d'une mode si fatale au goût, ou du moins ne la laissa subsister que dans les rang* subalternes des rimeurs inconnus. Au dix-huitième siècle, la philosophie, en imprimant son cachet à tout, mit bon ordre à ces récidives de tendresse auxquelles les poètes^sont sujets si on les abandonne à eux-mêmes ; elle confisqua d'ailleurs

pour son propre compte toutes les activités, toutes les effervescences, et ne sut pas elle-même en séparer toutes les manies. En fait de ridicule, le pendant de l'hôtel de Rambouillet ou des poètes à la suite de la pléiade, ce serait au dix-huitième siècle La Métrie, d'Argens et Naigeon, le petit ouragan Naigeon^ comme Diderot l'appelle, dans une débauche d'athéisme entre eux.

Pour être juste toutefois, n'oublions pas que cette époque^ fut le règne de ce qu'on appelait poésie légère, et que, depuis le quatrain du marquis de Saint-Aulaire jusqu'à la Confession de Zuln-té^ il naquit une multitude de fadaises prodigieusement spirituelles, qui, avec les in-folios à l'Encyclopédie^ faisaient l'ordinaire des toilettes et des soupers. Mais on ne vit rien alors de pareil à une poésie distincte ni à une secte isolée de poètes. Ce genre léger était plutôt le rendez-vous commun de tous les gens d'esprit, du monde, de lettres, ou de cour, des mousquetaires, des philosophes, des géomètres et des abbés. Les lectures d'ouvrages en vers n'avaient pas lieu^ à petit bruit entre soi. Un auteur de tragédie, Chabanon, Desmahis, Colardeau, je suppose, obtenait

un salon à la mode , ouvert a tout ce qu'il y avait de mieux ; c'était un sûr moyen , pour peu qu'on eût bonne mine et quelque débit, de se faire connaître^ les femmes

DES SOMÉES LITTÉRAIREJ. 4^7

disaient du bien de la pièce; on en parlait à l'acteur influent, au gentilhomme de la chambre, et le jeune auteur, ainsi poussé , arrivait s'il en était digne. Mais il fallait surtout assez d^intrépidité et ne pas sortir des formes remues. Une fois, chez madame Neclier, Bernardin de Saint -Pierre, alors inconnu , essaya de lire Paul et Virginie : l'histoire était simple et la voix du lecteur tremblait 3 tout le monde bâilla, et, au bout d'un demi-quart d'heure, M. de Buffbn, qui avait le verbe haut, cria au laquais : Quon mette les cheifaux à ma voiture.

De nos jours, la poésie, en reparaissant parmi nous, après une absence incontestable, sous des «formes quelque peu étranges, avec un sentiment profond et nouveau, avait k vaincre bien des périls, h traverser bien des moqueries. On se rappelle encore comment fut accueilli le glorieux précurseur de cette poésie a la fois éclatante ut intime, et ce qu'il lui fallut de génie opiniâtre pour croire en lui-mêile et persister. Mais lui, du moins, solitaire il à ouvert sa voie, solitaire ,il l'achève : il n'y a que les vigoureuses et invincibles natures qui soient dans ce cas. De plus faibles, de plus jeunes, dé plus expansifs, après lui, ont senti le besoin de se rallier, de s'entendre à J'avance, et de préluder quelque temps a labri de cette société orageuse qui grondait

alentour. Ces sortes d'intimités, on l'a vu, ne sont pas sans profit pour l'art aux époques de renaissance ou de dissolution. Elles consolent, elles soutiennent dans les commencements, et k

une certaine saison de la vie des poètes , contre l'indifférence du dehors; elles permettent a quelques parties du talent, craintives et tendres, de s'épanouir, avant que le souffle aride les ait séchées. Mais dès qu'elles se prolongent et se régularisent en cercles arrangés, leur inconvénient est de rapetisser, d'endormir le génie, de le soustraire aux chances humaines et à ces tempêtes qui enracinent, de le payer d'adulations minutieuses qu'il se croit obligé de rendre avec une prodigalité de roi. Il suit de là que le sentiment du vrai et du » réel s'altère, qu'on adopte un monde de convention, et qu'on ne s'adresse qu'à lui. On est insensiblement poussé k la forme , k l'apparence ; de si près et entre gens si experts, nulle intention n'échappe, nul procédé technique ne passe inaperçu; on applaudit k tout; chaque mot qui scintille , chaque accident de la composition , chaque éclair d'image est remarqué , salué , accueilli. Les endroits qu'un ami équitable noterait d'un triple crayon , les faux brillants de verre Qi* que la sérieuse critique raièrait d'un trait de son diamant, ne font pas matière d'un doigte en ces indulgentes cérémonies. Il sufHt qu'il y ait prise

i)ES SOIRÉES LITTÉRAIRES. 4^9

sur un point du tissu, sur un détail hasardé , pour qu'il soit saisi, et toujours en bien; le silence semblerait une condamnation ; on prend les devants par la louange. C'est étonnant devient synonyme de C'est beau; quand on dit oh! il est bien entendu qu'on a dit ah ! tout comme dans le vocabulaire de M. de Talleyrand ^ . Au milieu de cette admiration haletante et morcelée ^ l'idée de l'ensemble , le mouvement du fond , l'efflet général de l'œuvre , ne sauraient trouver place ; rien de largement naïf ni de plein ne se réfléchit dans ce miroir grossissant, taillé à mille facettes. L'artiste , sur ces réunions , ne fait dcme aucunement l'épreuve du

public, même de ce public choisi, bienveillant à l'art, accessible aux vraies beautés, et dont il faut en définitive remporter le suffrage. Quant au génie pourtant, je ne saurais concevoir sur son compte de bien graves inquiétudes. Le jour où un sentiment profond et passionné le prend au cœur, où une douleur sublime l'aiguillonne, il se défait aisément de ces coquetteries frivoles, et brise, en se relevant, tous les fils de soie dans lesquels jouaient ses doigts nerveux. Le danger est plutôt pour ces timides et mélancoliques talents, comme il s'en trouve, qui se défient d'eux-mêmes, qui s'ouvrent amoureusement

^ Ceci fait allusion à une anecdote souvent vé^éééc de la présentation de Tabbd de Périgord à Versailles. ^ '

tl^O CRITIQUES ET PORTRAITS.

sèment aux influences, qui s'imprègnent des odeurs qu'oii leur infuse, et vivent de confiance crédule, d'illusions et de caresses. Pour ceux-là, ils peuvent avec le temps, et sous le coup des infatigables éloges, Si'égarer en des voies fantastiques qui les éloignent de leur simplicité natu^e relie. Il leur importe donc beaucoup de ne se^e livrer que discrètement à la faveur, d'avoir toujours en eux, dans le silence et la solitude, une portion réservée où ils entendent leur propre conseil, et de se redresser aussi par le commerce d'amis éclairés qui ne soient pas poètes.

Quand les soirées littéraires entre poètes ont pris une tournure l'égulière, qu'on les renoua yelle fréquemment, qu'on les dispose avec artifice, et qu'il n'est bruit de tous côtés que de ces intérieurs délicieux, beaucoup veulent en être; les \siteurs assidus, les auditeurs littéraires se glissent; les rimeurs qu'on tolère, parce qu'ils imitent et qu'ils admirent, récitent à leur tour et ap-

plaudissent d'autant plus. Et dans les salons, au milieu d'une assemblée non officiellement poétique , si deux ou trois poètes se rencontrent par hasard, oh! la bonne fortune ! vile un échantillon de ces &meuses soirées! le proverbe ne viendra que plus tard, la contredanse est suspendue, c'est la maîtresse de la maison qui vous prie, et déjà tout un cercle de femmes élégantes vous écoute ;

DES SOIRfIES UTTERAiaES/ 44^

le moyen de s'y refuser ? — Allons , poète , exécutez-vous de bonne grâce ! Si vous ne savez pas d'aventure quelque monologue de tragédie, fouillez dans vos souvenirs personnels ; entre vos confidences d'amour , prenez la plus pudique ; entre vos désespoirs, choisissez le plus profond; étalez-leur tout cela ! et le lendemain , au réveil, demandez-vous ce que vous avez fait de votre chasteté d'émolion et de vos plus doux mystères. , André Chénier, que les poètes de nos jours ont si justement apprécié , ne l'entendait pas ainsi. Il savait échapper aux ovations stériles et à ces^ curieux de société qui se sont toujours /ait gloire d'honorer les neuf sœurs. 11 répondait aux importunilés d'usage quil n^avait rien , et que (V ailleurs il ne lisait guère. Ses soirées , à lui , se composaient de son jeune Abel^ des frères Trudaine r de Le Brun, de Marie- Joseph :

C'est là le cercle entier qui , le soir, quelquefois , A des vers , non sans peine obtenus de ma voix , Prête une oreille amie et cependant sévère.

Cette sévérité , hors de mise en plus nombreuse compagnie , et qui a tant de prix quand elle se trouve mêlée à une sympathie affectueuse, ne doit jamais tourner trop exclusivement à la cri-

tique littéraire. Boileau , dans le cours de la touchante et grave amitié qu'il entretint avec Ra-

qu'on sacrifie à leur vanité. Lors même que, l'inscité par les plus gracieuses lueurs , on se flatte d'avoir rencontré autour de soi une portion de son rêve et qu'on s'abandonne à en jouir, les mécomptes ne tardent pas ; le côté des amours propres se fait bientôt jour, et corrompt les douceurs les mieux apprêtées; de toutes ces affections subtiles qui s'entrelacent les unes aux autres, il sort inévitablement quelque chose d'amer.

Un autre vœu moins fchimérique , un désir moins vaste et bien légitime que forme l'âme en s'ouvrant à la poésie , c'est d'obtenir accès jusqu'à l'illustre poète contemporain qu'elle préfère , dont les rayons l'ont d'abord touchée , et de gagner une secrète place dans son cœur. Ah ! sans doute, s'il vit de nos jours et parmi nous, celui qui nous a engendré à la mélodie, dont les épanchements et les sources murmurantes ont éveillé les nôtres comme le bruit des eaux qui s'appellent, celui à qui nous pouvons dire, de vivant à vivant, et dans un aveu troublé (con vergogno.sa fronte) , ce que Dante adressait à l'ombre du doux Virgile :

Or se' tu quel Virgilio, e quella fonte Che spande di parlar sì largo fiume?

Vagliami 'l lungo studio e'! grand' a more Che m' han fatto cercar lo tuo volume ; Ta se' la mio maestro , e 'l mio autore.... \

sans doute if nous est trop charmant de le lui dire, et il ne doit pas lui être indifférent de l'entendre. Schiller et Goethe, de nos jours, présentent le plus haut type de ces incomparables hyménées de génies, de ces adoptions sacrées et fécondes. Ici tout est simple , tout eût vrai , tout élève. Heureuses de telles amitiés ,

quand la Vitalité humaine, qui se glisse partout , les respecte jusqu'au terme ; quand la mort seule les délie , et, consumant la plus jeune , la plus dévouée , la plus tendre au sein de la plus antique , l'y ensevelit dans son plus cher tombeau ! A défaut de ces choix resserrés et éternels , il pQtU exister de poète à poète une mâle &miliarité, à laquelle il est beau d'être admis , et dont l'impression franche dédommage sans peine des petits attroupements concertés. On se visite après l'absence, on se retrouve en des lieux divers, on se serre la main dans la vie ; cela procure des jours rares , des heures de fête, qui ornent par intervalle les souvenirs. Le grand Byron en usait volontiers de la sorte dans ses liaisons si noblement menées ; et c'est sur ce pied de cordialité libre que Moore , Rogers , Shelley, pratiquaient l'amitié avec lui. En général, moins les rencontres entre poètes qui s'aiment ont de but littéraire , plus eVk^ donnent de vrai bonheur et laissent d'agréables

i/iÔ CRITIQUES ET PORTRAITS.

pensées. Il y a bien des années déjà , Charles Nodier et Victor Hugo en voyage pour la Suisse , et Lamartine qui les avait reçus au passage dans son château de Saint-Point , gravissaient , tons les trois ensemble , par un beau soir d'été , une côte verdoyante d'où la vue planait sur cette riche contrée de Bourgogne ^ et , au milieu de l'exubérante nature et du spectacle immense que recueillait en lui-même le plus jeune , le plus ardent de ces trois grands poètes , Lamartine et Nodier y par un retour facile , se racontaient un coin de leur vie dans un âge ignoré , leurs piquantes disgrâces , leurs molles' erreurs , de ces choses oubliées qui revivent une dernière fois sous un certain reflet du jour mourant, et qui, l'éclair évanoui ^ retombent à jamais dans l'abîme du passé.

Voilà sans doute une rencontre harmonieuse , et comme il en faut peu pour remplir à souhait et décorer la mémoire ; mais il y a loin de ces hasards-là à une soirée priée à Paris , même quand nos trois poètes y assisteraient.

Après tout, l'essentiel et durable entretien des poètes , celui qui ne leur manque ni ne leur pèse jamais, qui ne perd rien, en se renouvelant, de sa sérénité idéale ni de sa suave autorité , ils nâ[^] doivent pas le chercher trop au dehors ; il leur appartient à eux-mêmes de se le donner.

Milton, \ieux, aveugle et sans gloire, se faisant lire Homère ou la Bible par la douce voix de ses filles, ne se croyait pas seul, et conversait, de longues heures, avec les antiques génies. Machiavel nous a raconté , dans une lettre mémorable, comment après sa journée passée aux champs , k Fauberge, aux propos vulgaires, le soir tombant , il revenait. k son cabinet , et , dépouillant k la porte son habit villageois couvert d'ordure et de boue, il s'apprêtait k entrer dignement dans les cours augustes des hommes de l'antiquité. Ce que le sévère historien a si hautement compris, le poète surtout le doit fairej c'est dans ce recueillement des nuits , dans ce commerce salulaire avec les impérissables maîtres , qu'il peut retrouver tout ce que les frottements et la poussière du jour ont enlevé k sa foi native, k sa blancheur privilégiée. Lk il rencontre, comme Dante au vestibule de son Enfer, les cinq ou six poètes souverains dont il est éprisg;:^^ il les interroge , il les entend j il convoque l^rS^ noble et incorruptible école (la beUa scuola) , dont toutes les réponses le raffermissent contre les disputes amb^uës des écoles éphémères ; il . éclairecit, k leur flamme céleste, son observation des hommes et des, choses j il y épure la réalité sentie dans laquelle il puise, la séparant avec

soin de sa portion pesante » inégale et grossière; et, à force de s'envelopper de teurs saintes répliques , suivant l'expression de Chénier j a force d'être attentif et fidèle a la propre voix de son <;œur, il arrive à créer comme eux selon sa mesure, et a mériter peut-être que d'autres conversent avec lui un jour.

^i— »^ir»

Nous vivons dans un temps où la publicité met un tel empressement k s'emparer de toutes choses, où la curiosité est si indiscrete , la rail« lerie si vigilante, et l'éloge si turbulent, qu'il semble à peu près impossible que rien de grand ou de remarquable passe désormais dans l'oubli. Chaque matin , une infinité de filets sont jetés en tous sens a travers les issues du courant, et remplacent ceux de la veille , qu'on relire humides et chargés. C'est , à une certaine heure de I. 29

450 CRITIQUES ET PORTRAITS.

réveil , un bruit confus, un mouvement univer*^ sel de ces filets qu'on retire a Tenvi, et de ces filets qui tombent. Pas un instant d'inlervalfe » pas une ligne d'interslice , pas une maille brisée dans ce réseau : tout s'y prend , tout y resle , le gros , le médiocre , et jusqu'au plus menu ; tout est saisi à la fois ou tour h tour, et comparaît à la surface. On peut trouver a redire au pêle^

* mêle , désirer plus de discernement dans fiette pêche miraculeuse de chaque matin , demander:

« trêve pour les plus jeunes , qui ont vbesoin d'attendre et de grandir , pour les plus mûrs , dont cette impatience puérile interrompt souvent la lenteur fécondante ; mais enfin il semble qu'au prix de quelques inconvénients on obtient au moins cet avantage

de ne rien laisser échapper qui mérite le regard. Cela est assez vrai et le sera de plus en plus, j'espère; pourflint, jusqu'ici , il y aurait lieu de soutenir, sans trop d'injustice, que cette fièvre de publicité , cette divulgation étourdissante, a eu surtout pour effet de fatiguer le talent, en l'exposant à l'aveugle curée des admirateurs, en le sollicitant à créer hors de saison, et qu'elle a multiplié, en les hâtant, l'essaim des médiocrités éphémères , tandis qu'on n'y a pas gagné toujours de découvrir et d'admirer sous leur aspect favorable certains génies méconnus. Le mal , au reste , n'est pas bien grand pour

OBERMANp 4^^

ces sortes de génies, s'ils savent de bonne heure, abjurant Tap-parence , se placer au point de vue du vrai, et il conviendrait de les féliciter, plutôt . que de les plaindre , de cette obscurité prolongée où ils demeurent. Il existe une sorte de douceur sévère et très profitable pour 1 ame à être méconnu ; ama nesciti; c'est le contraire du dir gito monsirariy et dicier hic est; c'est quelque chose d'aussi réel et de plus profond , de moins poétique ^ de moins oratoire (et de plus sage , un # sentiment continu , une mesure intérieure et silencieusement présente du poids des circonstances, de la difficulté des choses, de l'aide infi* dèle des hommes, et de notre propre énergie au sein de t^nt d'infirmité , une appréciation déterminée , durable , réduite à elle-même , dégagée des échos imaginaires et des lueurs de l'ivresse , et qui nous inculque dans sa monotonie de rares et mémorables pensées. Sji on ignore ainsi répanouissentxent varié auquel se livrent les natures heureuses ; si , sous ce vent aride , les couleurs sèchent plus vite dans les jeux de la sève, et bien avant que les combinaisons riante^ soient épuisées; si, par cette oppression

qui nous arrête d'abord et nous refoufej quelque portion de nous-même se stérilise dans sa fleur, et si les plus riches ramures de l'arbre ne doivent rien donner j — quand l'arbre est fort, quand le^

rf;

/|5ll CRITIQUES ET PORTRAITS.

racines plongent aujoîn, quand la sève continue de se nourrir et monte ardemment; — qu'ira* porte? — les pertes seront compensées par de so-^ lides avantages, le tronc s'épaissira > l'aubier sera plus dur, les rameaux plus fixes se noueront. Ainsi pour les génies vigoureux atteints du froid oubli dès leur virilité. J'aime qu'ils ne s'irritent pas de cet oubli, qu'ils ne se détériorent pas et qu'ils tournent a bien. Qu'ont-ils a faire? Ils s'asseyent, ils s'affermissent, ils se tassent en quel* que sorte ; leur vie se réfugie au centre ; ils don-» nent moins, parce qu'ils n'y sont pas excités; mais ils ne donnent rien contre leur désir, ni contre leur secrète loi. Ils s'élèvent et se constituent définitivement à partir d'eux seuls , sur leur propre base , sans déviation au-dehors , par un développement restreint, laborieux, mais nécessaire. Tout dévoués au réel, à l'effectif, au vrai , ils ne sont pas privés pour cela d'une manière de beauté et de bonheur; beauté nue , rigide, sentencieuse, expressive sans mobilité, assez pareille au front vénérable qui réunit les traits sereins du calme et les traits profonds des souffrances ; bonheur rudement gagné, composé d'élévation *et, d'abstinence , inviolable h l'opinion , inaccessible aux penchants , porté longtemps comme un fardeau, pratiqué assidûment comme un devoir, et tenant ^presque en entier

dans son origine à cette âpre et douloureuse circoncision du cœur, dont on reste blessé pour la vie. L'homme dont nous avons à parler est un grand exemple. Ce contemporain, dont le nom n'étonnera que ceux qui n'ont lu aucun de ses trois ouvrages caractéristiques, et qu'un instinct heureux de fureteur ou quelque indication bienveillante n'a pas mis sur la voie des *Réimpressions* d'Oberman et des *Œuvres Méditations*; l'éloquent et haut moraliste qui débuta en 1799 par un livre d'athéisme mélancolique, que Rousseau aurait pu écrire comme talent, que Boulanger et Condorcet auraient ratifié comme penseurs; qui bientôt, sous le titre d'Oberman, individualisa davantage ses doutes, son aversion sauvage de la société, sa contemplation fixe, opiniâtre, passionnément sinistre de la nature, et prodigua, dans les espaces lucides de ses rêves, mille paysages naturels et domestiques, d'où s'exhale une inexprimable émotion, et que cerne alentour une philosophie glacée; qui, après cet effort, long-temps silencieux et comme stérilisé, mûrissant à l'ombre, perdant en éclat, n'aspirant plus qu'à cette chaleur modérée qui émane de ses rayons de vérité lointaine et de l'immuable justice, s'est élevé, dans les *Œuvres Méditations* à une sorte de théosophie morale, toute purgée de cette âcreté chagrine qu'il avait sucée avec son siècle contre l'É

christianisme, et toute pleine, au contraire, de confiance, de prière et de douce conciliation; fruit bon, finit aimable d'un automne qui illico promettait pas de si sereux; cet homme éminent que le chevalier de Boufflers a loué, à qui Nodier empruntait des épigraphes Tersis, que M. Jay estime, que les anciens rédacteurs du *Constitutionnel* et du *Mercure* ont connu; que plusieurs littérateurs de cinquante ans regardent comme aussi ingénieux que modeste; dont les femmes ont lu le *Œuvre* de t

Amour ^ un peu su' la foi du titre, et que les jeunes gens de notre âge se rappellent peut-être aTmr yu figurer dans quelque réqubitoire sous la restauration; — M. de Sénancour a eu, à tous égar&, une dsr ces destinées Êitigantes, malencontreuses, entravées , qui , pour être venues ingratement el s'être heurtées en chemin , se tiennent pourtant debout a force de vertu, et se construisent à elles-mêmes leur inflexible harmonie, leur convenance majestueuse. Si l'on cherche la raison de cet oubli bizarre^ de cette inadvertance ironique de la renommée , on la trouvera en partie dans le caractère des débuts^de M. de Sénancour, dans cette pensée trop continue a celle du dix-huitième siècle, quand tout poussait a une brusque réaction, dans ce style trop franc, trop réel, d'un pittoresque simple et prématuré ^ à une époque

ik

OBEAMAK. 4^5

encore académique de descriptions et de périphrases; de sorte que, pour le fond comme pour la forme , la mode et lui ne se rencontrèrent jamais; on la trouvera dans la censure impériale qui étouffa dès lors sa parole indépendante et suspecte d'idéologie , dans l'absence de public jeune, \iril, enthousiaste ; ce public «était occupé sur les champs de batailles , et , en fait de jeunesse, il n'y avait que les valétitdinaires réformés, ou les fils ' de Tamille k quatre remplaçants, qui vécussent de régime littéraire. Marie-Joseph Ghénier, de la postérité\du dix-huitième siècle comme M. de Sénancour, Ta ignoré complètement, puisqu'il nQ l'a pas mentionné dans son Tableau de la Littérature depuis \$9 ^ ou figurent tant de noms. L'empire écroulé, l'auteur àObennan ne fit rien pour se remettre en évidence et attirer l'attention 4fes autres sur des ouvrages déjà loin de lui. Il persévéra dans ses habitudes soli-

taires, dans les iravaux parfois fastidieux imposés à son : 'ho, honorable pauvreté. 11 s'assit sous la religion du silence, à l'exemple des gymnosophistes et de Pythagore; il médita dans le mystère, et s'attacha par principes à demeurer inconnu, comme avait fait l'excellent Saint-Martin. Les prétentions des moralistes, « comme celles des théosophes, dit-il en tête « des livres Méditations ont quelque chose de

% jaloux; c'est une réserve conforme peut-être à la dignité du sujet. » Désabusé des succès bruyants, réfugié en une région inaltérable dont l'atmosphère tranquillise ^ il s'est convaincu que cette gloire qu'il n'avait pas eue ne le satisfait pas s'il la possédait, et s'il n'avait travaillé qu'en vue de l'obtenir : « Car, remarque-t-il, la « gloire obtenue passe en quelque sorte derrière « nous, et n'a plus d'éclat; nous en aimons sur- « tout ce qu'elle offrait < l'avenir, ce que nous < ne pouvions connaître que sous un point de vue < favorable aux illusions. » 11 n'est pas étonnant qu'avec cette manière de penser, le nom de M. de Sénancour soit resté à l'écart dans cette cohue journalière de candidatures à la gloire, et que, n'ayant pas revendiqué son indemnité d'écrivain, personne n'ait songé à lui faire compter. Il eut pourtant, du milieu de Toubh qu'il cultive, le pouvoir d'exciter ça et là quelques admirations vives, secrètes, isolées, dont plusieurs sont venues vibrer jusqu'à lui, mais dont le plus grand nombre, sans doute, ne se sont jamais révélées à leur auteur. Nodier, avons-nous dit, le connut < le comprit dès l'origine ; Ballanche, qui, parti d'une philosophie tout opposée, a tant de conformités morales avec lui , l'apprécif dignement. Il y a quelques années, une petite société philosophique dont MM. Victor Cousin, J.-J. Am-

père, A. Stapfer, Sautel, Basile, faisaient paiv lie, et qui, durant le silence public de Téloquent professeur, se nourrissait de sérieuses discussions familières, en \it naître de très passionnées au sujet à^Obermariy qui était tombé enre les mains de Tun des jeunes métaplysiens : M. Cousin se montrait fort sévère contre* Oherman^ en eflfet, quand on le lit k un certain âge et dans une cerlaine disposition d'âme, doit provoquer un enthousiasme du genre de celui que Young, Ossian et Werther inspirèrent en leur temps. Beaucoup d'hommes du Nord (car Oberman a un sentiment admirable de la nature , de celle du Nord en particulier) ont répondu avec transport k la lecture du.livre de M. de Sénancour; Obcrmai\ vit dans les Alpes , et la nature alpestre , comme Ta dit M. Ampère, est en relief ce qu'est la nature de Norwège en développement. L'auteur de cet article a rencontré pour la première fois les deux volumes à'Oberman a une époque où il achevait lui-même d'écrire un ouvrage de rêverie individuelle qui rentre dans Tinspiration générale deson'^inc ; il ne saurait rendre quelle étonnante impression il en'reçut, et combien furent .senties son émotion , sa reconnaissance envers le devancier obscur qui avait si a fond sondé le scepticisme funèbre de la sensibilité et de Tentcndemcnl. La réflexion et une plus fréquente

458 * CRITiQtJES ET PORTRAITS.

lecture Font tout-a-fait confirmé dans cette ad<^ miration première; ii voudrait la faire partager. Four mieux s'expliquer M. de Sénancour, dont une sorte de circonspection respectueuse Fa tenu jusqu'à nrésent éloigné, et qu'il n'a jamais eu l'honneur d'entrevoir, il a cherché et trouvé des renseignements précis au-

près d'un ami commun, M. de Boisjoslin, qui a voué au philosophe vénérable un culte d'affection et d'intelligence.

Etienne Pivert de Sénancour, né à Paris , en novembre 1770, d'un père conseiller du roi au Parlement, semble avoir eu une enfance malade, casanière , ennuyée. « Une prudence étroite et pusillanime dans ceux de qui le sort m'a fait « dépendre a perdu mes premières années , et je ff crois bien qu'elle m'a nui pour toujours. » Et ailleurs : « Vous le savez , j'ai le malheur de ne K pouvoir être jeune. Les longs ennuis de mes «(premiers ans ont apparemment détruit la sé- «r duction. Les dehors fleuris ne m'en imposent « pas, et mes yeux, demi-fermés, ne sont jamais « éblouis; trop fixes, ils ne sont point surpris. ^ 11 étudia avec une ardeur précoce : à sept ans il savait la géographie et les voyages d'une manière qui surprit beaucoup le bon et savant Mentelle. L'enfant s'inquiétait déjà de la jeunesse des fies heureuses, des îles faciles de la Pacifique , d'Otaïti, de Tinian. On le mit d'abord en pension

obebLuan. 4^9

cliez un cuté, à une lieue d'Ermenonville; les souvenirs de Rousseau l'environnèrent. En 1785, il entra au collège de la Marche ^ . où il demeura quatre ans à faire ses humanités , jusqu'en juillet 89, studieux écolier, incapable d'un bon vers latin, mais remportant d'autres prix, et surtout dévorant Malbranche, Helvétius et les livres philosophiques du siècle; ses croyances religieuses étaient, dès cet âge, anéanties. 11 y avait eu long-temps désaccord en lui entre cette pensée hâtive et une puberté arriérée. Tendrement aimé de sa mère, près de laquelle il dut trouver un asile contre l'exigence d'un père absolu , il a rap-« pelé souvent avec la vivacité des premiers prestiges les promenades

faites en sa compagnie (aux vacances probablement) dans la forêt de Fontainebleau. Il s'y exaltait aux délices de la vie sauvage, et entretenait cette mère indulgente du j)rojet d'aller s'établir seul dans une île ignorée. Aux heures propices de liberté , il s'essayait dès lors a ce roman de son cœur, c Plusieurs fois « j'étais dans les bois avant que le soleil parût; je « gravissais les sommets encore dans l'ombre, je w nae mouillais dans la bruyère pleine de rosée j <f et quand le soleil paraissait, je regrettais la <f clarté incertaine qui précède Faurorç; j'aimais « lésfondrières^lesvallons obscurs, les bois épais; 5 j'aimais les collines couvertes de bruyère; j'ai-

4(?o CRITIQUES ÎT PORTRAITS.

ff mais beaucoup les grès renversés^ les rocs nit- « neux; j*ai- mais bjen plus ces sables vastes et « mobiles dont, nul pas d'homme ne marquait « Taride surface sillonnée ça et la par la trace intf quiète de la biche ou du lièvre en fuite. » Si Ton a le droit de conchirc A'Oberman^^M. de Sénaor cour, genre de conjecture que je crois fort légitime pour les, livres de cette sorte, en ne s'atta-< chant qu'au fond du personnage et a certains détails caractéristiques, il paraît que, dans une de ses courses h travers la forêt, le jeune rêveur fut conduit, à la suite d'un chien, vers une carrière abandonnée, où un ouvrier, qui avait pendant plus de trente ans taillé des pavés près de là , n'ayant ni bien ni famille , s'était retiré, pour y vivre d'eau , de pain et de liberté , loin de Tauinône et des hôpitaux. Cette rencontre, si elle fist réelle, comme on a tout lieu de le penser, dut faire une impression très forte sur l'âme résolue de l'élève de Jean-Jacques , et.l'enfoncer plus que jamais dans ses projets. On en retrouve le souvenir a beaucoup d'endroits des écrits de M. de Scnancour. Il revient longuement la-dessus en tcte des TJbrès MédUaiions^ et

suppose que le manuscrit de ce dernier ouvrage a été trouvé dans l'espèce de grotte où vécut cet ouvrier, nommé Lallemand, et qu'il a été écrit par un autre solitaire plus lettré, son successeur. Il est

probable qu'à une certaine époque de sa vie, le véritable Oberman a essayé réellement de devenir ce solitaire. Immédiatement après le collège, en juillet 89, le père de M. de Sénancour, qui prétendait engager Taverne de son fils, exigeait impérieusement qu'il passât deux années au séminaire de Saint-Sulpice. L'instant était mal choisi : les convictions du philosophe de dix-neuf ans se révoltèrent. En cette crise décisive, il prit, d'accord avec sa mère, une parti extrême, et quitta Paris le 14 août 89, poursuivant un dessein qu'il n'a jamais confié, et que des obstacles rompirent. Dans ce même temps où il parlait de vastes plaines immenses, et possédait d'immenses pensées, poussé également au songe de la vie solitaire, un autre élève de Jean-Jacques, celui qui sera le grand René. Oberman et René! *

entre vous quelle conformité secrète à l'origine, quelle distance inouïe au terme! Que le résultat de la vie vous ait été contradictoire à tous deux! Combien les orages vous ont réussi diversement dans vos moissons! et pourquoi, pauvres grands hommes, ces lots, hélas! presque toujours incon-

cevables, de la gloire et de la sagesse? Notre fugitif s'arrêta vers le lac de Genève, et passa plusieurs mois à Chambray, près Saint-Maurice. On lit tout cela confusément sous le voile un peu ténébreux qu'y jette Oberman. Ce qui n'est ni

461 CRITIQUES ET PORTRAITS

obscur ni incertain, c'est Oet qui lui causa cette nature des Alpes et les peintures expressives qu'il en a tracées depuis. M.

de Sénancour n'écrivait guère encore à cette époque ; il se plaisait plutôt à peindre le paysage dans l^e sens littéral du mot: en arrivant à un instrument plus général d'expression, il a négligé ce premier talent. Il ne faudrait pas se laisser plus loin guider par Oberman pour les faits matériels qui suivent dans la vie de notre philosophe; mais les faits matériels connus peuvent au contraire diriger le lecteur dans l'intelligence d'Oberman. Une maladie nerveuse singulière, bizarre, qui se déclara en lui après l'usage du petit vin blanc de Saint-Maurice, et le projet de sa mère de le venir rejoindre, décidèrent M. de Sénancour à demeurer en Suisse; seulement il quitta le Valais pour le canton de Fribourg , et s'y mit en pension à la campagne , dans une famille patricienne du pays. Une de^e

À Les lettres de William Goxe sur l^e Suisse avaient paru en France en 1781, traduites et enrichies d'observations et de descriptions nouvelles par M. Ramond. Celui-ci, comme peintre de la nature alpestre, a une place entre Jean-Jacques et Oberman. Il est à croire que le jeune Sénancour s'était nourri de cette lecture. M. Ramond , trop peu connu comme littérateur, appartenait à ce même mouvement d'innovation dont il est sorti M. de Sénancour. Je remarque qu'il emprunte l'épithète des Lettres sur la Suisse au chevalier de Mecklenbourg dont l'imagination tout « irlandaise avait déjà beaucoup de la tournure romantique au dix-huitième siècle.

La fille de la maison, qui s'y trouvait peu heureuse, connut le jeune étranger, s'attacha à lui; des confidences et quelque intimité s'ensuivirent. Un mariage qu'on avait arrangé pour cette personne et qu'elle refusa donna matière aux conjectures de la famille, qui pria son hôte de s'expliquer à ce sujet. Austère , scrupuleux

puleux en morale, dépourvu d'une jeunesse entraînante, dévoré d'une sensibilité vague qu'il désespérait de fixer sur un choix enchanté, désireux avant tout de s'asseoir dans une existence indépendante et rurale, M. de Sénancour se laissa dire, et se crut délicatement engagé; on peut saisir quelques traits de ces circonstances personnelles sous l'histoire de Fonsalbe, au tome second d'Oberman. 11 se maria donc en septembre 90, à l'âge de vingt ans; et, dès ce jour, les devoirs nouveaux qu'il acceptait par des motifs louables, ne cessèrent d'une manière ou d'une autre, quoique toujours noblement, de peser sur sa condition. D'opulents héritages, auxquels il était naturellement appelé, lui manquèrent. La révolution française, le trouvant absent, le suspecta comme émigré; la révolution suisse le priva, au côté de sa femme, des ressources qui maintefois lui auraient été précieuses. Il s'exposa, à diverses reprises, en passant les frontières pour venir visiter sa mère, restée à Paris. 11 la perdit,

ainsi que son père, Ters 1796. Deux enfants nés (le son mariage, sa femme atteinte d'une lente et mortelle maladie, les difficultés politiques et sociales d'alors, l'assujettirent, autant qu'il semble, à diverses nécessités qui contrariaient ses penchants. Nous n'insisterons pas davantage sur cette longue trace d'ennuis, de gênes, de désappointements monotones qui composent l'intérieur mystérieux de cette grave destinée; nous n'en voulons plus montrer que les fruits.

Les *Rêveries sur la Nature* primitives de V Homme parurent en 1799. L'auteur les avait composées deux ans auparavant, tout en se promenant chaque jour dans le parc d'un château où il passait quelques mois. 11 ne les donne que comme des fragments d'un grand ouvrage qu'il inédit et auquel il doit avoir renoncé depuis.

Chose étrange ! la révolution française , en grondant autour de lui , n'avait apporté aucune perturbation notable , aucun exemple de circonstance , a ^ travers la suite de ses pensées. Le bruit grandiose des sapins et des torrents, le bruit de ses propres ' sensations et de sa sève bouillonnante avaient couvert pour lui cette éruption de volcan dont il ne paraît pas s'être directement ressenti nî*éclairé dans la déduction de ses rêves. 11 continue donc, sans faire la moindre allusion à l'expérience flagrante , de poursuivre le Discours sur f Inégalité

OBERMÀN. 465

ées Conditions et VÉmile , de vouloir ramener l'homme au centre primitif des affections simples et naturelles. Ce qui domine dans les Réi^eries, c'est le dogme absorbant de la nécessité , c'est le précepte uniforme de la moindre action. Le jeune sage avait débuté par le stoïcisme , il le déclare ; il avait voulu nier fièrement les maux, combattre absolument les choses ; il s'y estbri-sé. Sa science consiste désormais à discerner ce qui est proche et permanent , ce qui est facile et inévitable , a s'y ranger, à s'y retrancher <:omme a un centre vrai, juste, essentiel, et à l'indiquer au monde. Plein d'aversion pour une société factice où tout, suivant lui, s'est exagéré et corrompu; en perpétuelle défiance contre cette force active qui projette l'homme inconsidérément dans les sciences, l'industrie et les arts; ne croyant plus, d'autre part, à la libre et hautaine suprématie de la volonté , il tend à faire rétrograder le sage vers la simple sensation de l'être , vers l'instinct végétatif, au gré des climats, au couchant des saisons; pour une plus égale oscillation de Tâme , les données qu'il exige sont un climat fixe , des saisons régulières ; il choisit de la sorte , il. compose un milieu automnal, éthéré, élyséen, selon la molle

convenance d'un cœur désabusé, ou selon la mâle âpreté d'une âme plus fière, 111e fortunée de Jean-Jacques ou une haute vallée des Alpes ; il I. 50

Il voit , par les progrès de l'industrie et l'usage immodéré du feu , le globe lui-même altéré dans son essence chimique et se hâtant vers une morte stérilité. Le genre humain en masse est perdu sans retour; il se rue en déUre selon une pente déplus en plus croulante ; il n'y a plus de possible que des protestations isolées , des fuites individuelles au vrai : « Hommes forts, hâtez-vous, le « sort vous a servis en vous faisant vivre tandR « qu'il en est temps encore dans plusieurs con- « trées; hâtez-vous, les jours se préparent rapide dément oii cette nature robuste n'existera.plw. « oii tout sol sera façonné , où tout homme sera fc énervé par Finduslrie humaine, m L'athéisme , le naturùrhe de ce Spinoza moins géométrique que l'autrCj et poétiquement rêveur, nous rappelle toutefois le raisonneui^enthousiaste dans sa sobriété chauve et nue , de même que cela nous rappelle , par l'effet des peintures , par l'inexpriprimable mélancolie qui les couvre et l'effroi désolé qui y circule, Lucrèce, Boulanger, Pascal et YAlastor du moderne Shelley. — Shelley! Godwin ! Génie ardent, erroné , /intercepté ^i jeune avant le retour et englouti par le gouffre ! Vieillard austère qui , après un chef-d'œuvre de ta jeunesse , t'es arrêté on ne sait pourquoi , qui t'es heurté k faux depuis ce temps sur d'ingrats la-beurs , et qui , sans rien perdre assurément

obekmân. 469

cfe ta valeur intrinsèque , n'as plu's su aboutir d'une manière récréante, fructueuse et féconde! hommes illustres et frappés ! Sénancour a plus * d'un trait fraternel qui l'unit à vous , génie dé-

vié avec l'un, génie entravé avec l'autre , exemple pareil d'un inexplicable naufrage , d'un achoppement boiteux de la destinée *.

Au moment où se publiaient obscurément les

^ On lit dans le livre de V Amour cette page bien digne de réflexion : « En vous rappelant sans cesse que les vrais biens sont très supérieurs k « tout Tamusement offert par Popalence même, sachez pourtant compter « pour quelque chose cet argent qui tant de fois aHssi procura ce que ne « peut rejeter un homme sage. Pour dédaigner les richesses , attendez « que vous ayez connu lesjournées du malheur, que de longues privations (c aient diminué vos forces , et que vous ayez vu , dans la pauvreté , le « génie même devenir stérile , à cause de la perpétuelle résistance de* « choses , ou de la faible droiture des hommes. Il vous sera permis de M dire alors que rien d'incompatible avec le plus scrupuleux sentiment « de notre dignité ne trouverait une excuse dans Tor reçu en échange ; « mais vous saurez aussi que des richesses légalement acquises seraient « (l'un grand prix, et vous laisserez la prétention de mépriser les biens à « ceux qui, ne pouvant s'en détacher, j^ritent contre une sorte d^enneml ((toujours victorieux. » L'antique bon sens il^Uésiode avait déjà parlé rn son temps de la honte mauvaise et ruineuse de Thomme pauvre : a car une honte qui n'est pas bonqe tient Phomme nécessaireux , la honte qui tantôt sert et tantôt nuit si fort aux hommes. » En regard de ces tristes peintures , il faut mettre une page de IMieux Goethe dans WUhelm Meisier : a Trois fois-heureux ceux que leurnaissance place aussitôt sur « les hauteurs de Thumanité, qui n^ont jamais habité , jamais traversé , ((comme simples voyageurs , Fhumble vallée où tant d'honnêtes gens « agitent misérablement leur existence ! Dès leur naissance,

ils montent « dans le vaisseau pour faire la traversée commune, et profitent des vents (C favorables , tandis que les autres réduits a se porter eux*mêmes nagent « péniblement, profitent peu de la faveur des vents et périssent, après

47<î> CRITIQUES ET PORTRAITS.

Héçeries, paraissaient aussi les premiers essais d'un talent plus jeune de dix ans que M. de Se" n^incour, d'un talent analogue au sien en inspirations y sujet à des vicissitudes non moindres , çieconnu , oublié par le même public , et qui a finalement tourné, pour le succès comme pour la direction, d'une manière bien diverse. Charles Nodier a débuté par de^ romans passionnés et déchirants , lambeaux arrachés d'un cœur tout vulnérable; mais-, à la différence d'Oberman, Fauteur du Peifiire de Saltzbourg ne s'est pas replié obstinément dans la vie intérieure. Ce surcroît d'activité que son contemporain plus D3Ûr s'est interdit avec une économie sévère, il l'a subi, il l'a exagéré, il l'a recherché et entretenu comme une ivresse bienfaisante. La distraction, l'apparence, le phénomène, les entraînements littéraires et politiques , le prestige épanoui des arts, l'érudition spéciale et même ingénieusement futile, une succession, un mélange diversifié de passions brûlantes, de manies exquises,

(c avoir bientôt dpuisé leurs forces , dans)*horreur du naufrage. Qae la <c démarche de l'homme est libre et légère quand il est né riche ! Qui ((peut mieux connaître ce que les choses humaines valent et ne valent « point, que celui qui, dès ses premières années, en a connu la jouissance ? « et qui peut diriger plutôt son esprit vers le vrai , l'utile et le nécessaire « que celui qui doit déjà se corriger d'une foule 4'erreurs dans un âge oî^ <(les forces encore complètes lui permettent de recommencer une

vie ((nouvelle ? d — C'est ce renouvellement qui a lieu plusieurs fois dans \^ci^istence des grands individus , dont a manqué M. de Sénancoar.

de dilettahtismes consommés, il a tout traversé, et s'est pris à chaque âtti^it^ans s'arrêter à aucun . De cette souplesse , dé cette facilité dans la vie , ont dû reissortit pour le talent une expansion croissante, une capricieuse dextérité, des replis sinueux sur une circonférence infinie, toutes lès modulations murmurantes des^roseaux, toutes lés changeantes nuances du prisiie , l'email des prairies inclinées du les reflets des ailes des coléoptères. Son plein automne aujourd'hui est riche à tous les yeux, séduisant à voir, et chacun l'aime. L'auteur d^Ob^erman s'est de bonne heure fermé et fixé ; immobile devant l'ensemble des choses, les embrassaht dans leur étendue sans jamais les entamer par leurs détails , incapable de s'ingénier, de s'orienter dans la cohûe , réclamant avant toilt, et pour user de ses moyens, qu'on l'isole et qu'on le pose , nature essentiellement méditative, il a.-surt^ùl; visé au juste et au vrai; renonçant qALpokit de vue habituel, il a dépmiillé l'astre^ piur le mieux observer, de ses rayons et dé sa splendeur ; il s'est consacré avec une rigueur presque ascétique k la recherche du solide et du permanent. Chaque écrivain a son mot.de prédilection, qui revient fréquemment dans le discours et qui trahit par mégarde , chez celui qui l'emploie, tin vœu secret ou un (kiblè. On a remarqué que madame de Staël prodiguait

4yJ CRmQCES ET PORTRAm.

la viej eUe^même a remarqué que M. de GnihcsC^ ^ns son disconn de réception à TAcadémie, répéla, je ne sais combien de fois, le mot do gloire j tel grand poète épanche sans relâclie \ har-

monie et les flots ; tel autre, à l'étroit dans cette c^hatillon étouffante , ne peut s'empêcher de remonter à une scène héroïque et au monde des géants. Un éloquent professeur de psychologie morale exprime Tolontiers par une plainte mélancolique l'insuffisance de cette contemplation familière. L'improvisation brillante du plus ingénieux de nos critiques se redisait, sans y songer, sa propre louange à elle-même. Je sais un journaliste courageux chez qui le mot de colère signait presque à chaque fois l'article; je sais un romancier anonyme chez qui le mot de fiel revient plus souvent qu'il ne faudrait. La devise de Jodier, que je n'ai pas vérifiée, pourrait être grâce, fantaisie, multiplicité ; celle de Sénancour est assurément permanence. Cette expression résume sa nature. L'élévation dans la permanence, c'est la maxime favorite qui domine et abrite en quelque sorte sa vie. Il en résulte que dans sa manière , particulièrement dans celle de ses derniers ouvrages, il devient en plusieurs endroits obscur et d'une lecture difficile , parce qu'il évite de spécialiser sa pensée en la revêtant d'exemples vifs, de citations ostensibles, en l'illustrant

^ OBERHAN. 475

l'absence de détails et de rapprochements historiques piqués. On dirait que, dans son scrupule de véracité excessive^ il s'abstient du récit, de l'anecdote, du nom propre , comme d'une partie variable et à demi mensongère. Son idée se traduit constamment sous la forme morale; c'est tout au plus si de loin en loin il la couronne de quelque grande image naturelle. ';;'m

«Germany qui parut en 1804, n'en était pas venu encore à cette simplification du moraliste» C'est à la fois un psychologue ardent, un lamentable élégiaque des douleurs humaines et un

peintre magnifique de la réalité. Il n'y a pas de roman ni de nœud dans ce livre; Oberman voyage dans le Valais, vient à Fontainebleau, revient ; il tourne en Suisse, et, durant ces courses errantes et ces divers séjours, il écrit les sentiments et les réflexions de son âme à un ami. L'athéisme et le fatalisme dogmatique des Rêveries ont fait place à un doute universel non moins acca-

■ blant, à une initiative de liberté qui met en nous-mêmes la cause principale du bonheur ou du malheur, mais de telle sorte que nous ayons

m. besoin encore d'être appuyés de tous points par les choses existantes. À la conception profonde et à la stricte pratique de l'ordre, à cette fermeté voluptueuse que préconise l'individu en

"^j^harmonie avec le monde > on croirait par.pao*-

o'j6 CRITIQUES ET PORTRAITS.

«r vagues inspire ses efforts orageux, et tout cône'» ((mandera ses plaisirs quand la nuit sera douce, « quand la lune embellira la nuit, quand la yo- « lupté sera dans les ombres et la lumière, dans la solitude, dans les airs et les eaux et la nuit. . . . « Heureux délire! seul moment resté à l'homme!.. « Heureux celui qui possède ce que l'homme doit « chercher, et qui jouit de tout ce que l'homme « doit sentir!... Celui qui est homme sait aimer « < l'amour, sans oublier que l'amour n'est qu'un- « accident de la vie, et quand il aura ses iUu* « sions, il en jouira, il les possédera, mais sans « oublier que les vérités les plus sévères sont en- « core avant les illusions les plus heureuses. Celui » «i^qui ^st homme sait choisir ou attendre avec t(prudence, aimer avec continuité, se donner sans faiblesse comme sans réserve. L'activité- « d'une passion profonde est pour lui l'ardeur du « bien, le

feu du génie : il trouve dans l'amour Té- •f nergie voluptueuse, la mâle jouissance du cœur^ « juste, sensible et grand 5 il atteint le bonheur, « et sait s'en nourrir.... Je ne condamnerai point c< celui qui n'a pas aimé, mais celui qui ne peut «r pas aimer. Les circonstances déterminent nos M affections ^ mais les sentiments expansifs sont « naturels à l'homme dont l'organisation morale *• est parfaite. Celui qui est incapable d'aimer « est nécessairement incapable d'un sentiment

tr magnanime, d'une affection sublime. Il peut « être probe, bon, industrieux, prudent; il peut « avoir des qualités douces et même des vertus « par réflexion; mais il n'est pas homme; il n'a « ni âme ni génie. Je veux bien le connaître; « il aura ma confiance et jusqu'à mon estime^ « mais il ne sera pas mon ami. Cœurs vraiment « sensibles, qu'une destinée sinistre a compris «r mes dès le printemps, qui vous blâmera de « n'avoir point aimé? Tout sentiment généreux « vous était naturel; tout le feu des passions était « dans votre mâle intelligence; l'amour lui était « nécessaire, il devait l'alimenter; il eût achevé « de la former pour de grandes choses; mais rien •f ne vous a été donné • et le silence de l'amour a « commencé le néant où s'éteint votre vie. »

Le génie du paysage se révèle h chaque pas dans les récits d'Oberman. C'est un don fortifié d'étude, une peinture originale et grave, qui ne se rapporte à aucun maître, quelque chose d'intermédiaire entre les prés verdoyants de Ruysdaël et les blanchâtres escarpements de Salvator Rosa. Nous avons indiqué la Dent du Midi: qu'on lise, par comparaison', Charrières. Dans le nombre des pages admirables qja'il nous plaît de nommer de grandes élégies, nous noterons celle des Deux Pères, celles de la Brouette^ de

la Bibliothèque du Gouier lie Fraises , de la Femme qui chahnie vers quatre heures j etc., etc. Ces signalemeats de notre £si-çoa suffiraient pour les faire reconnaître; mais tout lecteur digne à'Oberman n'aura besoin de guide autre «pie ^-même , dès qu'il s'y sera plongé.

Dans la seconde partie de l'ouvrage , qui semble séparée de la première par un intervalle de plusieurs années, Oberman, âgé de vingt-sept ans, traverse la crise antérieure à toute maturité, et double, pour ainsi dire, le cap périlleux de la vie. Les idées de suicide lui reviennent en ce moment et l'obsèdent sous un aspect plus féroce mais non moins sinistre , non plus avec la frénésie d'un désespoir aigu , mais sous le déguisement de l'indifférence : il en triomphe purlant; il devient plus calme ^ plus capable de cette régulière stabilité qui n'est pas le bonheur au fond, mais qui le simule à la longue , même à nos propres yeux. L'amitié l'appriboise y le désir d'une estime honorable parmi les hommes le trouve accessible k ses justes douceurs. Son regard sur les choses est moins navrant ; il tolère la destinée et ressent désormais^ de la satisfaction à consigner par écrit les pensées qu'elle lui suggère. L'inquiétude gronde encore sans doute dans son cœur, mais elle

diminue , inais elle s'endormira ; on comprend qu'Oberman doit vivre et que son front surgira à la sereine lumière.

L'auteur des *Libres Méditations* y touche en /^^^ effet , et si , comme nous aimons à le croire , il a dit là son dernier mot, le progrès philosophique le plus avancé qui se pût déduire des *Réflexions* d'Oberman, est visiblement accompli. L'identité de

l'œuvre subsiste sous cet achèvement harmonieux; la chaîne a tenu jusqu'au bout sans se rompre; mais elle s'est par degrés convertie en un métal plus pur, et après avoir long- temps traîné à terre avec un bruit dérouille et de monotone pesanteur , elle brille enfin suspendue à la, voûte indestructible. Dans les autres écrits de M. de Sénancour, soit ceux qui précèdent, soit ceux que j'omets (le livre e^entiel et ingénieux à ^ F Amour ^ les réfutations de MM. de Chateaubriand et de Bonald, le Résumé des Traditions morales et religieuses chez tous les peuples f etc.), presque toujours on rencontre à l'occasion une sorte d'aigreur sardonique contre le christiainisme tel que les âges Font constitué et transmis ; car, pour son essence prétendue primitive et le caractère purement moral de son fondateur, M^ de Sénancour serait disposé à lui rendre hommage. Mais jugeant que la raison et la foi sont chez l'homme inconciliables et sans

ffio CRITIQUES ET PORTRAITS.

rapport réel , lisant dans l'histoire que la tra*» dkipn révélée anathématise le reste, il oppose d'ordinaire une aversion un peu rancuneuse à la foi et à la tradition. Que les sages de tous les temps et de tous les lieux, Bouddha, Zoroastre, Confucius, Pylhagore, même Jésus ^ se soient rencontrés dans Funité de quelques lois métaphysiques , dans renseignement de quelques hautes maximes , cela lui suffit pour déterminer son adhésion. Que les Parsis, les Hindous, les races d'Orient , se soient rencontrées dans certaines croyances, diversement produites, de chute et de réparation , de sacrifice et d'attente, de baptêmes, de confessions, de natiités singulières, cela lui suffit encore, mais celte fois pour rejeter; de sorte que la conformité d'opinion de quelques sages lui paraît une preuve déterminante en morale , et que la conver-

gence universelle des peuples vers certaines croyances ou pratiques lui paraît une objection victorieuse contre toute religion. Préoccupé du christianisme atrabilaire de Nicole , de Pascal et du dix-huitième siècle, qui range le très petit nombre d'élus sur un pont étroit et dévoue le reste du monde à l'abîme du feu[^], il com- met lui-même quelque chose d'analogue, sans y prendre garde; il sépare le très petit nombre de sages et de vérités , qu'il enferme dans l'arche de sa théoso-

phie , délaissant rhumanité entière sur un océan d'erreurs, de rites bizarres et de vertiges : c'est moins cruel qu'une damnation , mais presque aussi contrastant. M. de Sénancour n'a donc pas abordé la doctrine vraiment catholique, depuis quinze ans sur- tout remise en lumière , à savoir que le christianisme n'est que la rectitude de toutes les croyances universelles, l'axe central qui fixe le sens de toutes les déviations. Mais, disons-le, si notre re- proche sincère tombe en plein sur plusieurs écrits du respectable philosophe, les iWV(a?//a//o/2[^] livres[^] quoique rentrant dans sa même vue générale, échappent tout-àfait au blâme, grâce à Tesprit de condescendance infinie et de mansuétude évangélique qui les a pénétrées. C'est une sorte de vestibule hospitalier, un peu nu, fort vaste, où aboutissent les (^verses entrées du temple , et dans lequel sont assis ou prosternés les antiques Orientaux, les anachorètes du Gange , Thamyris et Confucius[^] Pythagore et Sa- lomon, Marc-Aurèle et Nathanle-Sage , et même l'auteur voilé de V Imitation ; leur parole rare se distingue lentement soi[^]s Torgue lointain des sanctuaires. Notre contemporain a raison de se donner après eux comme un nouvel interprète des maximes de la loi perpétuelle : les vérités, en passant par sa bouche, em- pruntent une autorité bien persuasive; oni

apprécie mieux la siiiàvilé de ce baume, con-naissant lés amer-
tumes an cienneis d'où il l'a sa tirer j le solitaire des Réifieries^
m'élevant aVec lui vers Dieu, me transporte plus puissamment
que Necker n*y réussirait tout d'abord. Il y a un chapitre sur
PIrnmortaluè qui expose des conjectures dignes de Lessing dans
la langue de Bernardin de Saint'-Pierre. La forme littéraire et
toute classique du développement, la lenteur égale de chaque pa-
ragraphe, se rapprochent beaucoup de la manière du moraliste
Duguet dans le traité si bien écrit et si peu lu de la Prière. Les re-
tours indirects de l'auteur sur lui-même sont attachants let pleins
d'inductions à tirer pour le lecteur averti. Je recommande ce qu'il
dit de sa mère au chapitre des Fautes irréparables j et^ dans celui
de la Vanité des. Succès , ce qu'il dit des conquérants, allusion
sans doute éloignée. a Napoléon, que Sénancour, pour plus brève
sentence , n'a peut-être jamais nommé ^. Je re-

* J'ignorais , quand je disais cela , deux petites brochures pù-
bliées en i8i4 par M. de Sénancour sous le titre de Simples Ob-
servations soumises •au Congrès de Vienne par un Habitant des
p^osges, et de Lettre d'un Habitant des f^osges sur MM. Buona-
parte, de Chateaubriand , Gré~ goire , etc. Les vœux honorables
et sages exposés dans ces opuscules demeurèrent stériles comme
les Vœux d'an Solitaire par Bernardin de Saint-Pierre en 90 et
VEssai sur les Institutions de Ballanche en 1818 , et en général
comme tous les Tœux des philosophes et sages en temps de
révolution.

commande tout ce livre , qui est une belle fin consolante à piéditer; aliment rassis qui apaise,^ breuvage indispensable après le philtre, rosée du soir après un jour ténébreux, délicieuse k sentir, eif' vérité, quand elle tombe sur un front brûlant qui fut atteint du mal à^Oberman,

Janvier i83q.

EN

« Vous êtes à l'âge où l'on se décide; plus V tard on subit le joug de la destinée qu'on s'est

* Sans doote ce portrait , <krit il y a quatre ans , oe paraîtra déjà plos ressembler à Tillastre modèle , et poor nous-meme doos wij^gHiÈttÊk qa^il ne nous satisfait que très imparfaitement. Serait-ce cbangi^^it inopiné dans le modèle? n^était-ce pas plutôt illusion et prccipitation Oftos le peintre? Quoi'qo^il en soit, M. de La Mennais à nos yeux, n'est plus l'homme qui se distinguait entre tous ceux du siècle par un caractère singulier d^aotorité et de foi ; il est beaucoup plîrs du siècle, beaucoup moins prêtre, et beaucoup plus écrivain et poète que nous n'avions cra le Yoir. Mais si le trait principal que nous lui avons attribue s'est trouve imaginaire y tant d'autres traits de verla, d'iDgénaité, de talent, no«f

l'abb]£ de là mennais en i83!2. 4 3^

«faite, on gémit dans le tombeau qu'on s'est « creusé, sans pouvoir en soulever la pierre. Ce •f qui s'use le plus vite en nous , &est la volôkté^ « Sachez donc vouloir une fois, vouloir forte- (t

ment; fixez votre vie flottante et ne la laissez « plus emporter à tous les souffles comme le « brin d'herbe séchée. » Ce conseil donné quelque part à une âme malade par le prêtre illustre dont nous avons à nous occuper pourrait s'a* dresser à presque toutes les âmes en ce siècle où le spectacle le plus rare est assurément l'énergie morale de la volonté. Le dix-huitième siècle, lui^ en avait une , et bien puissante , au milieu de ses incohérences; il la déploya dans des voies de révolte , il l'épuisa à des œuvres de destruction. Notre siècle, à nous, en débutant par la volonté gig/intesque de l'homme dans lequel il s'identifia^ semble avoir dépensé tout d'un coup sa faculté de vouloir, l'avoir usée dans ce premier excès de force matérielle , et depuis lors il ne l'a plus retrouvée. Son intelligence s'est élargie, sa science s'est accrue ; il a étudié , appris , compris beaucoup de choses et de beaucoup de façons; mais il n'a plus osé ni pu ni voulu vouloir» Parmi les

paraissent et nous paraîtront toujours les mêmes dans cette respectable ij£ure. Nous maintenons donc , ne serait ce que comme point de comparaison , ce portrait qui a ressemblé un moment et dont bien des détails, se yériQ«nt ^cpre.

486 CRITIQUES ET PORTRAIT».

hommes qui se consacrent aux travaux de la pensée et dont les sciences morales et philosophiques sont le domaine, rien de plus 'difficile à rencontrer aujourd'hui qu'une volonté au sein d'une intelligence, une conviction, une/bi. Ce sont des combinaisons infinies, des impartialités» sans limites, de vagues et inconstantes assemblages, c'«st-à-dire, sauf la dispute du moment, une indifférence radicale. Ce sont, en les prenant au mieux , de vastes âmes déployées à tous les vents , mais sans une ancre quand elles s'air^tent , sans boussole quand elles marchent.

Celte excroissance démesurée de la faculté compréhensive constitue une véritable maladie de la vanité, et va jusqu'à la dépraver ou à rabolir» Elle l'abolit dans le sens même de l'intelligence qui se glace en s'éclaircissant, qui s'efface, s'éteint au-delà des justes bornes, et n'a plus ainsi de centre lumineux, de puissance fixe et rayonnante. On veut comprendre sans croire, recevoir les idées ainsi que le ferait un miroir limpide, sans être déterminé pour cela, je ne dis pas à des actes, mais même à des conclusions. Les plus vifs, les plus passionnés tirent de cette succession mobile une sorte de plaisir passager, enivrant, qui réduit sur eux l'impression de chaque idée nouvelle au charme d'une sensation; ils s'éprennent et se détachent tour-à-tour.

L'abbé de la mennais en 1834. 47

ils épousent presque un système nouveau comme Aristippe une courtisane, sachant qu'ils s'en lasseront bientôt: c'est une manière d'épicurisme sensuel et raffiné de l'intelligence. On ne s'y livre pas d'abord de propos délibéré; on se dit qu'il faut tout connaître et qu'il sera toujours temps de choisir. Mais, l'âge venant, cette vertu du choix, cette énergie de volonté qui, se confondant intimement avec la sensibilité, compose l'amour, et avec l'intelligence n'est autre chose que la foi, dépérit, s'épuise, et un matin, après la trop longue suite d'essais et de libertinage de jeunesse, elle a disparu de l'esprit comme du cœur. On dirait que la quantité de: volonté vive, fluide et non réalisée jusque-là, n'étant plus tenue en suspension par la chaleur naturelle à l'âge et la fermentation ignée de la vie, se précipite et s'infiltre plus bas en s'égarant. Déchue en effet des régions supérieures où une prévoyance féconde ne l'a pas su fixer, la volonté trop souvent,

dans sa dijjper^ⁿ vers cet âge , se met mûérablemen||^{nB} de mille passions,

de mme caprices " ^wĩ^^{nité} ou de volupté, de mille habitudes vicieuses, inaperçues long-temps, et qui se démasqijènt soudai- nement dans notre être avec une autorité acquise. On voit alors , spectacle .douloureux! de vastes et hautes in- ^«i< ' / - ■ - ■ ■■> ^*"*

telligences se souiller : l'amour des places , de For , de la table , des sens , les saisit ou se prolo||ge en elles. Le népotisme les en- vahit , l'intrigue les attire et les morcelé, la jalousie les ulcère; leur vœu secret et leur but habituel ne ie peuvent plus avouer dé- sormais sans honte. Chez les plus nobles, c'est encore l'amour de leur renommée qui domine, et on les voit en cheveux gris s'achar- ner jusqu'au bout à cette guirlande puérile. Grands hommes h tant d'égards, ils ne sont plus des hommes dans le sens intime de l'antique sagesse; ils ne nous offrent plus des intelligences servies par des organes, mais des intelligences qui mentent à des or- ganes qui les trahissent. Qu'ils sont rares ceux qui, dans l'ordre de la pensée, se fixent a temps et adhèrent sans réserve h la vérité reconnue par eux perpétuelle,, universelle et sainte; qui, non contents de la reconnaître, s'y emploient tout entiers, y versent leurs facultés, leurt dons naturels; riches leurUfl^, pauvres leur denier, passionnés leurs passions; ^ (â|i^ illeux s'y prosternent , voluptueux s'y sHMSv^ nonchalaiBls s'y aiguillonnent, artistes s'y disciplinent et s'y oublient; qui deviennent ici-basmne volonté humble et jbrte, croyante et active, aussi libre qu'il est possible dans nos entraves , une volonté anv% *■ *"- . f^ !•»■-

l'abbc de la mennais jn i83a. 4^9

mant de ifki unité souveraine la doctrine , les j^ections et les mœurs; Térifiables hommes selon 1 esprit; sublimes et encourageants modèles! ^^■

Je sais qu'en parlant à dessein de celui des hommes de notre temps qui offre peut-être le plus magnifique exemple de cette union consubstantielle et sacrée de la volonté avec l'intelligence sous le sceau de la foi, de celui dont l'esprit et la pratique , toute la vie s'efface et toute la vie se sont si docilement soumises, si ardemment employées aux conséquences efficaces de doctrines en apparence délaissées et aussi compromises qu'elles pouvaient l'être ; — je sais que nous avons à nous garder nous-même de cette étude inféconde, et de cette admiration curieuse sans résultat y dont nous venons de signaler la plaie. La meilleure façon de donner à connaître de telles activités morales , ce n'est pas en effet de les interpréter ni de les peindre , c'est surtout d'acquiescer ensemble des vérités qu'elles justifient , et de rendre témoignage au principe fondamental dont elles se déclarent les simples organes. Mais ces sortes d'adhésions , pour être valables et sincères, ne doivent se manifester que dans leur intimité, et jusqu'à cet invincible éclat intérieur , on n'y saurait mettre en paroles trop de mesure , je dirai même , trop de pudeur. Il y a , nous l'avons éprouvé , dans, beaucoup

Le clergé, du sein duquel il sortait, se laissa aller unanimement d'abord à il eut l'air de comprendre; il salua, il exalta d'un long cri d'espérance son athlète et son vengeur. Tandis que pour cette tâche , en effet , M. de Bonald était trop purement métaphysicien, M. de Chateaubriand trop distrait et profane , M. de Maistre d'une lecture peu accessible et alors presque inconnu, voilà que s'élevait un théologien ardent, unissant la hauteur des

vues au caractère pratique , écrivain , raisonneur et prêtre , empruntant à Port-Royal , aux gallicans et à Jean-Jacques les formes claires , droites et françaises de leur logique et de leur style , les emplissant par en droits d'une invective de missionnaire, catho- ^fdiqie d'ailleurs en doctrine comme Du Perron et Bellarmin. Le surnom de Bossuet nou{>eau circula donc en un instant sur les lèvres du clergé. Au dehors , ce fut surtout de Tétonnement; on n'admettait pas qu'un prêtre parlât sur ce ton aux puissances et qu'il se posât plus haut qu'elles avec cette audace d'aveu. Les uns le prenaient pour un converti effervescent qui voulait faire du bruit ; les plus ingénieux et les plus subtils interprétaient soÉ livre comme un retour fougueux après une jeunesse orageuse. Tel fut le premier effet. Mais lorsque , deux ans après , parut le tome second de V Indifférence^ et qua

l'abbé de la MENNAIS EN 183a. 4^ ^*

Fauteur développa sa théorie de la certitude, puis les applications successives de cette théorie au paganisme , au mosaïsme et à Féglise, l'attention publique, détournée ailleurs'^ ne revînt aucunement ; sur ce terrain il n'y eut plu» guère que le clergé , les théologiens gallicans et les piersonnes familières aux controverses philosophiques, qui le suivirent. Encore la masse scolastique du clergé et la coterie intrigante , ce qui tenait à la Sorbonnç défunte ou à l'antichambre , se mit à s'effrayer, et, par intérêt ou routine, mitîgea singulièrement ses précédents éloges , s'acheminant peu à peu aies rétracter. M. de La Mennais , abandonné à mesure qu'il avançait , dut . conquérir en apôtre , un à un , et dans les rangs jeunes et obscurs , ses véritables disciples. Il en rencontrait, ^lus aisément peut-être, et de mieux préparés, hors de France , chez les autres nations catholiques , où les

mêmes petites embûches n'existaient pas. Quant aux philosophes qui s'inquiétaient des théories nouvelles, M. de La Mennais ne réussit qu'avec peine à conduire leur orgueil cartésien au-delà de son second volume: ils ^ prêtèrent difficilement à rien entendre davantage; cette infaillible certitude, appuyée au témoignage universel , leur semblait une énormité trop inouïe. D'ailleurs, le christianisme antérieur qui s'en déduisait, renversait tous

494 CRITIQUE ET PORTRAITS.

leurs préjugés sur le dogme catholique, dont, en effet, la plus large idée à nous, fils du siècle, nous était venue la veille par les conférences de Saint-Sulpice. Us envisagèrent donc M. de La Mennais comme un novateur audacieux en religion, un hérétique sans le savoir et, au point de vue philosophique, comme ruinant toute certitude individuelle sous prétexte de fonder celle du genre humain. Mais , au moins , ces personnes l'avaient étudié et l'appréciaient à beaucoup d'égards. Dans le reste du public distingué, faut-il le dire? on n'ignorait pas que l'auteur de *V Indifférence* était un prêtre de talent, ultramontain. La plupart, et des plus spirituels (j'en ai entendu), se demandaient: « Croit-il réellement ? Est-ce tactique ou conviction ? » Et dans leur bouche facile , habituée aux feintes, ce doute n'exprimait pas une trop violente injure. On était fait à le voir de l'opposition; mais on le confondait avec l'extrême droite dévote, avec les légitimistes absolus, desquels, au contraire, son principe fondamental le séparait. Son beau livre des *Rapports de la Religion avec l'Ordre civil et politique* , celui des *Préfrères de la Révolution* , ses *Lettres à l'Archevêque de Paris* ^ ne détrompaient qu'imparfaitement, parce qu'il n'y avait que les personnes déjà au fait de l'homme qui les lussent avec réflexion et

avidité. Aussi , quand t Avenir pi^rut après juillet, beaucoup d^otinâtes gêna s'étonnèrent, comme d'une Yôltie-facb» de ce qui n'était que la ceii»^^ quence naturelle d'une doctrine déjà manifeste^|p une évolution conforme aux circonstances nouvelles qu'avait dès long-temps prévues l'œil du génie.

M. de La Menn^is n'est pas et n'a jamais été tiommé du jouir ; on peut même dire qu'il n'est pas homme de ce siècle ^ en mesurant le aiècle au compas rétréci de nos habiles , Iqui en ont fait quelque chose qui contient 9 tantôt six mois, tantôt cinq ans, au plus quinze. Il vit, il a tou- * jours vécu a la fois en-deca et au-delà, enjambant dans l'intervalle ces taupinières. C'est un des esprits les plus avancés en même 'temps et les plus antiques, antique en certaines places, le "dirai-je? jusqu'à sembler suranné avec charme 9 progressif jusqu'à devenir alors téméraire , si l'humilité ne le rappelait. Par sa naissance > païf, son édttptation et sa première vie dans une pro-? vince là plus fidèle de toutes à la tradition et à l'ordre ancien, par le genre de ses relations ecclésiastiques et royalistes dans le monde lorsqu'il s'y lança , par la nature de son scepticisme lorsqu'il Ait atteint de ce mal, par la forme soumise et régulière de son retour à la foi, par tout ce qui cons^^tue enfin les mœurs, l'habitude

49^^ CHITIQUBS ET PORTRAITS.

pratique, Tumon de la personne et de la pensée, Tallare intérieure ou apparente, la qualité saine i langage et l'accent même de la voix^, M. de Mennais, à aucune époque, n'a trempé dans le siècle récent, ne s^ est fondu en aucun point; il a demeuré jusqu'en ses écarts sur des portions plus éloignées du centre et moins entamées; dans toute sa période de formation et de jeunesse pieuse ou rebelle^ il a fait le grand tour, pour ainsi dire, de

notre Babylone éphémère, et si plus tard il est entré dans l'enceinte , c'a été avec un cri d'assaut, muni d'armes sacrées , se * hâtant aux régions d'avenir et perçant ce qui s'offrait à l'encontre au fil de son inflexible esprit. Et qu'on ne dise pas qu'il doit mal connaître notre foyer actuel de civilisation , pour l'avoir traversé sur une ligne si droite, dans une irruption si rapide! Il l'avait conclu à l'avance, il l'avait déterminé du dehors, pour les points jessentiels, avec cette géométrie transcendante d'une doctrine sainte aux mains du génjÉkil en avait induit les diversités d'erreurs et de vices avec les propres données de son cœur , moyennant cette double corruption qui se remue icibas en tout esprit et en toute chair , orgueil et

^ L^accent de M. de La Mennais est restd parement breton en certains endroits très prononcés: il ne dit pas secrète, mais se-grcte y par exemple.

l'abbe de la mennais en i83â. 497

volupté. Il n'eut donc qu'à vérifier d'un coup d'œil la cité du jour, et s'il perdit^ en y marchant^ quelques préjugés de détail, si très souvent il eut à rabattre en ce sens qu'il lui avait attribué d'abord plus qu'elle n'avait, sa direction près* crite n'en fut pas déviée ; il ne fit plutôt que s'affermir. Et certes , il la conn^ mieux cette cité de transition qu'il a laissée en arrière , et qu'il ne voit aujourd'hui que comme un amas de tentes mal dressées , il la connaît mieux que nos myopes turbulents qui , logés dans quelque pli, s'y cramponnent et s'y agitent; qui , du sein des coteries intestines de leurs petits hôtels, s'imaginent qu'ils administrent ou qu'ils observent, savent le nom de chaque rue, l'étiquette de chaque coin , font chaque soir aux lumières une multitude de bruits contradictoires, et avec Finfinie quantité de leurs

infiniment petits mouvements n'arriver ont jamais à introduire la moindre résultante appréciable dans la loi des destinées sociales et humaines ^.

C'est en Bretagne , à Saint-Malo , au mois de juin 1782, que naquit d'une famille d'armateurs et de négociants, Félicité Robert de La Mennais; cette famille Robert venait d'être anoblie (sous Louis XVI ^ je crois) pour avoir nourri à grands

^ a Oai, de petits mérites qui se perdirent dans de grandes vanités, » me disait-il un jour en causant de cet homme.

yr^ OBTVM*^ *^ PORTRAITS,

rk la i^M^wi»^*»*'"* ^^^ disette. Sa première

g. ^ :*. -, » il toita fut extrêmement vive et

AmHr^ I -:iHitlait en émoi tous ses camarades

1^ Sl<~ par ses malices , ses saillies et ses

^ «iMâtres à l'école ne savaient comment

^ .jUlMlt^ tranquille sur son banc , et on ne ^ ^ .vu jouir d'autre moyen que de lui attacher ^ vw^^ une corde à la ceinture un poids de ..uta>iMroche. Vers huit ou neuf ans, cette per- ^ .>%<^ activité se tourna en entier du côté de ^aj^» de la lecture et de la piété. Il commença ^ ^!^^) ^ plier au latin, mais bientôt les événements;uI\$ de la révolution le privèrent de maîtres ; .1 C'était à peine capable de sixième; son frère, l'Uk peu plus avancé que lui , le guida pendant ^elques mois et le mit presque tout de suite aux Annales deTite-Live. Après quoi le jeune Félicité ou Félh^ comme on disait par abréviation ^, livré à lui-même et altéré de savoir, lut, travailla sans relâche et se forma seul. C'était à

la campagne pendant les étés, chez un oncle qui avait une belle bibliothèque : l'enfant s'y introduisait , enlevait les livres et les dévorait ; il ne se couchait qu'avec son volume. Pièces de théâtre, romans, histoire, voyages, philosophie et sciences, tout y passait, tout l'intéressait; mais il goûtait les Essais de Morale de Nicole plus que le reste : à

^ Ses disciples entre eux l'appellent encore maintenant M. Féli.

l'abbé de la mennais en i832. 499

dix anâ, il avait lu Jean- Jacques , mais sans trop en rien conclure contre la religion. On voit d'oà lui viennent les habitudes solides et anciennes de son «(tyle. Il s'essayait dès lors à de petites compositions, sur le Bonheur de la Vie chant'^ pêtre par exemple. Vers douze ans, il apprit le grec et parvint à le savoir très bien sans autre secours que les livres; car il ne rentra plus jamais dans aucune école. Sa dévotion, malgré tant de lectures mélangées, continuait d'être pure, et avait des accès de vivacité; il allait souvent en secret adorer le Saint-Sacrement dans des chapelles d'alentour. Mais ayant été placé chez un curé du pays vers l'âge ordinaire de la première communi#i][, les développements qu'il entendit éveillèrent sa contradiction sur quelques points ; l'amour-propre se mit en jeu ; les arguments philosophiques qu'il avait lus lui revenaient en mémoire. Déjà plus jeune , il s'était amusé souvent, par pur instinct de controverse, à présenter des objections qu'il tirait de Rousseau ou même diti Dictionnaire philosophique, et il voulait quelquefois qu'on lui répondît par écrit. Ceci devint plus sérieux alors. Sa première communion en fut retardée, et il ne la fit qu'après son entier retour a la foi, c'est-à-dire à vingtdeux ans environ. Pourtant, en 1796 ou 97, il

envoyait au concours de je ne sais quelle académie de province un discours dans lequel il combattait avec beaucoup de chaleur la moderne philosophie, et qu'il terminait par un tableau animé de la Terreur. L'âge des emportements et des passions survint ; il le passa, a ce qu'il paraît, dans un état, non pas d'irréligion (ceci est essentiel a remarquer), mais de conviction rationnelle sans pratique. Le christianisme était devenu pour le bouillant jeune homme une opinion très probable qu'il défendait dans le monde , qu'il produisait en conversation , mais qui ne gouvernait plus son cœur ni sa vie. Ce retour imparfait n'eut lieu toutefois qu'après un premier chaos et au sortir des doutes tumultueux qui av[^]ent pour un temps prévalu. Quant a ce qui touche le genre d'émotions auquel dut échapper difficilement une âme si ardente , et ceux qui la connaissent peuvent ajouter, si tendre, je dirai seulement que, sous le voile épais de pudeur et de silence qui recouvre aux yeux même de ses plus proches ces années ensevelies, on entreverrai! dé loin, en le voulant bien , de grandes douleurs , tîbmm quelque chose d'unique et de profond, puis un malheur décisif, qui du même coup brisa cette âme et la rejeta dans la vive pratique chrétienne d'où elle n'est plus sortie. Toutes conjectures

l'abbé de la mennais en i852. 50i

d'un ordre inférieur doivent tomber comme grossières et dénuées de fondement [^]. Pour ceux qui cherchent dans les moindres détails des traits de caractère, ajoutons que M. de La Mennais, quand- il était dans le monde, avait une passion extrême pour faire des armes et qu'il donnait souvent à l'escrime des journées entières : ce sera un symbole de polémique future, si l'on veut. On dit même qu'un duel qu'il fut près d'avoir eut une grande influence sur sa conversion. De plus, il nageait avec excès

et jusqu'à l'épuisement, ainsi que Byron^il aimait les violentes courses à cheval dans le goût d'Âlfieri , de même qu'aux champs il grimpait. à l'arbre comme un écureuil. Plus enfant, m'a-t-on dit, k Sainl- Malo , dans sa petite chambre haute , (contraste charmant de goûts qui le peint d'avance), il avait aimé à faire de la dentelle. Dans le temps qu'il demeurait à Saint -Malo chez sa sœur , il lisait beaucoup toutes sortes de livres , des romans en quantité, et puis on en causait ' comme en un bureau d'esprit avec passion; il y mêlait une gaieté très active. Entre

^ Il serait même possible qae notre soupçon sur une passion unique et profonde qu^il aurait ressentie fût excessifet au-delà du vrai. On s'expliquerait peut-être encore mieux par cette absence d*emploi en son temps la jeunesse perpétuellement recrudescence de son âme , ses naïves et fougueuses échappées dans les choses, n^ayant pas été attendri ni rcduit dans l'âge par Phum^ine passion.

son retour complet à la religion et la tonsure , entre la tonsure et son entrée définitive dans les ordres , plusieurs années se passèrent pour M. de La Mennais; il ne fut tonsuré en effet qu'en 1811 , et^ordonné prêtre qu'en 4 81 /• Dès 1807, nous voyons paraître de lui une traduction exquise du Guide spirituel^ petit livre ascétique du bienheureux Louis de Blois. La préface, aussi parfaite de style que tout ce que l'auteur a écrit plus tard , respire un parfum de grâce céleste , une ravissante fraîcheur de spiritualité. Les Ré^ flexions sur P Etat de V Eglise y qui furent imprimées un an après, en 1808, mais que la police de Bonaparte ^ arrêta aussitôt, appartiennent au contraire à la lutte hardie de Tapôtre avec le siècle, et en sont comme le premier défi. M. de La Mennais s'y élève déjà contre l'indifférence glacée qui ne prend plus même à

la religion assez d'intérêt pour la combattre : tf Aujourd'hui, ditce il, il en est des vérités les plus importantes ^ comme de ces bruits de ville, dont on ne ^ daigne même pas s'informer. » C'est au matérialisme philosophique qu'il rapporte particu-

* Plus jeune , M. de La Mennais avait , m'assure -t- on , écrit un élage fort enthousiaste de Bonaparte : cet enthousiasme , que partagèrent aa début bien des membres du clergé et des auteurs de la rdaction religieuse , n'aurait rien qui pût surprendre et serait même un trait de plus bien d'accord avec la physionomie entière de cette âme empressée.

l'abbé de la hennais £n i83!2. 505

lièrement ces effets, et il en poursuit la source chez M. de Voltaire, chez M. de Condillac et jusque chez M. Locke. Le style s'y montre en beaucoup d'endroits ce qu'il sera plus tard; mais les idées théoriques, trop peu dégagées, ne le soutiennent pas encore ; il y a excès de crudité dans les formes. L'auteur, dès ce temps, n'espère rien que d'un nouveau clergé : il propose des synodes provinciaux, des conférences fréquentés, de libres communautés entre les prêtres de chaque paroisse , en un mot l'association sous diverses formes et tous les moyens de renaissance. La réforme pratique que le prêtre Bourdoise opéra dans les mœurs de son ordre, aprèshjes désastres de la Ligue, excite son émulation; il se croirait heureux , après des désastres pareils, d'en provoquer une du même genre et d'en inspirer le besoin : « < o Bourdoise, s'écrit-il , où êtes-vous? > » La Tradition de VÉglise sur V Institution des Èvêquesy publiée en 1814, aux premiers jours de la restauration , avait ét^ com'j^bsée , à partir de 1811 , au petit sémiim^mb de Saint-Malo , où M. de La Mennais était entraîné prenant la tonsure. Il y enseignait les mathématiques , et c'est à ses

heures de loisir, sur les cahiers de son frère , fondateur et supérieur du séminaire, qu'il rédigea cet ouvrage. de théologie. Il n'en fut donc pas le seul, l'essentiel auteur, et on peut expliquer ainsi, s'il en

504 CRITIQUES ET PORTEAITS.

estbesoin, l'espèce de contradiction^ d'ailleurs fort légère, qu'on s'est plu à faire remarquer entre certaines opinions énoncées par lui dans la suite, et un ou deux passages du discours préliminaire de ce livre. Dès cette époque, ses principes étaient fermement assis sur les questions vitales de liberté : il écrivait à un ami au sujet d'un des premiers mensonges de la restauration : «r Je viens de lire « le projet de loi napoléonienne sur la liberté « de la presse. Cela passe tout ce qu'on a jamais « vu. Buonapavte oppriipait la pensée par des « mesures de police arbitraire ; mais une sorte « de pudeur l'empêcba toujours de transforiuer « en ordre «légal le système de tyrannie qu'il « avait adopté. Voyons ce qui en résulte pour « moi. Premièrement Girard (Fimprimeur) sera « obligé de déclarer qu'il se propose d'imprimer c(un livre sur l'institution des évêques, lequel « formera tant de feuilles d'impression. 2^ Llm- « pression finie, et avant de commencer la •f vente, il faudr^^*qu'il remette un exemplaire « au directeur de la l|l|jt!a|rie. 5° Le premier «venu, Tabaraud par ëiéétnple, peut^^Tormer « plainte devant un tribunal , et déférer le livre « comme un libelle diffamatoire , auquel cas l'é- ^ dition sera saisie en attendant jugement. 11 « n'est pas même bien clair que la saisie ne « puisse pas avoir lieu, malgré le privilège de

l'aBBI^ de Isk MENNAIS EN 1833. 505

Vos soixante-six feuilles , sous le prétexte que j'ai remue des questions qui peuvent troubler la

« tranquillité publique. Ce serait bien pis, si je « n'avais qu'un petit pamphlet de quatre cent « quatre-vingts pages in-8 : il n'y aurait pas « moyen de se tirer d'affaire. Heureux celui « qui vit de ses revenus , qui n'éprouve d'autre « besoin que celui de digérer et de dormir, et

Vous savourez toute vérité de la Patrie de Reims que « nul n'oserait censurer en sa présence ! J'ai bien

fait peur que l'heureuse révolution ne se borne à « l'échange d'un despotisme fort contre un despotisme faible. Si mes craintes se réalisent. « mon parti est pris , et je quitte la France en « secouant la poussière de mes pieds. » Le lendemain , il écrivait encore au même : « Je regrette bien de ne pouvoir savoir, avant de partir, ce que tu penses du projet, qui me paraît « renfermer la plus vexatoire, la plus sottise, la « plus impolitique et la plus odieuse de toutes « les lois. N'as-tu pas admiré dans le discours « de M. de Montesquieu comme quoi les Français ont trop d'esprit pour avoir besoin de dire « ce qu'ils pensent? Quelle ineptie et quelle impudence! » 4:-.

En 1815, pendant les Cent jours, M. de La Mennais se réfugia en Angleterre. Jusqu'à l'âge de vingt-sept ans-, il n'avait jamais voyagé , sauf

506 CRITIQUES ET PORTRAIT.

quelques semaines qu'il passa à Paris vers l'âge de quinze ans : il y avait fait de plus longs séjours dans les dernières années. Parti pour l'Angleterre au dépourvu , il y manqua de ressources,

et, sans l'aide de l'abbé Carron, également réfugié , avec lequel il lia connaissance, il n'aurait pu réussir à entrer comme maître d'étude dans une institution où il se présenta.

C'en est assez , je peiife , pour bien marquer le point de départ et la continuité toute logique; de la carrière chrétienne de M. de La Mennais^ pour ^ expliquer en lui certaines préoccupations qui choquent et le peu de ménagement de quelques isorties. Il n'a jamais vécu en effet de cette -vie qui fut la nôtre , de cette atmosphère habituelle de philosophie et de révolution où plongea le siècle. Jamais la lecture de Diderot ne le mit en larmes , et ne se lia dans sa jeune tête avec des rêves de vertu ; jamais les préceptes de d'Alembert sur la bienfaisance ne remplacèrent pour son cœur avide de charité Tépître divine de saint Paul } Brissot , Roland, les Girondins, ne lui parlèrent à aucune époque comme des frères aînés et des martyrs. Ses passions profanes eurent sans doute elles-mêmes un caractère d'autrefois ; il les combattit, il les balança long-temps , il les cicatrisa enfin par des croyances. Prêtre après des années d'épreuves et d'acheminement , son

l'abbé de la mennais en iSSu. 56*^

fameux Essai sur l'Indifférence , qui fit Tefifet au ^ monde d'une brusque explosion , ne fut pour lui qu'un épanchement nourri, retardé et nécessaire. L'auteur s'y place sans concessions , et aussi haut que possible , au point de vue unique de l'autorité et de la foi 5 c'était en èflFet par où il fallait ouvrir la restauration catholique. Au milieu d'imperfections nombreuses,, et dont M. de La Mennais est le premier à convenir aujourd'hui, telles que des jugements trop acerbes, d'impraticables conseils de subordination spirituelle de l'Etat à l'Eglise , et une érudition incomplète , quoique bien vaste, et arriérée ou sans critique en quelques par-

ties , ce grand ouvrage constitue la base monumentale , le corps résistant d'où s'élèveront et s'élèvent déjà les travaux plus avancés de la science chrétienne. Tout ce qui est de l'ordre purement théologique et moral y présente une texture de vérité absolue , une immuable consistance qui ne vieillira pas. Cette fameuse théorie de la certitude contre laquelle on s'est tant récrié, et que nous n'avons pas la prétention d'appro* fondir ici , n'a rien de choquant que pour l'orgueil, si on la considère sincèrement, et qu'on la sépare de quelques hardiesses tranchantes qui n'y sont pas essentielles. M. de La Mennais ne nie pas la raison de l'individu et la certitude relative des sensations , du sentiment et des con-

508 CRITIQUES ET PORTRAITS.

naissances qui s'y rapportent. Il ne dit pas le moins du monde, comme le suppose l'auteur d'ailleurs si impartial et si sagace' d'une Histoire de la philosophie française contemporaine : « r Voilà des personnes dignes de foi , croyez-les ; « cependant n'oubliez pas que ni vous ni ce\$ « personnes ti'avez la faculté de savoir certaine- K ment quoi que ce soit. » Mais il dit : « En vous « isolant comme Descartes l'a voulu faire, en <c vous dépouillant , par une supposition chimé-f « rique , de toutes vos connaissances acquises r pour les reconstruire ensuite plus certainement « à l'aide d'un reploiement solitaire sur vous- « même, vous vous abusez; vous vous privez « de légitimes et naturels secours ; vous rompez « avec la société dont vous êtes membre, avec « la tradition dont vous êtes nourri ; vous voulez « éluder ^actci de foi qui se retrouve invincible- « ment à l'origine de la plus simple pensée; « vous demandez à votre raison sa propre raison « qu'elle ne sait pas, vous lui demandez de' se V démontrer elle-même à elle-

même, tandis qu'il ^ ne s'agirait que d'y croire préalablement , de « la laisser jouer en liberté , de l'appliquer avec «r toutes ès ressources et son expansion native f(aux vérités qui la sollicitent/ et dans lesquelles, «f bon gré mal gré , elle s'inquiète , pour s'y apte payer, du témoignage des autres, de telle sorte

■:lfc?

l'abbé de la mennais en iftSa. Sog

« qu'il n'y a de véritable repos pour elle et de tf certitude suprême gue lorsque sa propre ôpi- <c nion s'est unie au sentiment universel. » Or, ce sentiment universel , hors duquel il n'y a de tout-à-£sdt logique que le pyrrhonisme, et de sensé que Tempirisme , existe-t-il, et que dit^il ? Est-il saisissable et manifeste ? commença-t-il avec le commencement ? s'est-il perpétué dans les âges^ et savons-nous oîi l'interroger aujourd'hui? Ce sont des questions immenses dans lesquelles M* de La Mennais procède par voie d'information historique et de témoignage. Les temps antérieurs k Moïse et les formes nombreuses de la gentilité , la révélation spéciale du législateur hébreu , la révélation sans limite de Jésus et l'Eglise romaine qui en est la permanente dépositaire , se déroulent' tour à tour devant lui , et composent les pièces principales de ce merveilleux enseignement : tout le programme de la future science catholique est là. M. de La Mennais n'a Êiit qu'en ébaucher vigoureusement les grandes masses ; et, comme ce n'est pas une perfection apparente qu'il cherche , il y a des côtés de ce beau Uvre qu'il n'achèvera jamais. D'autres le feront; l'Orient pour cela, l'époque pélasgique et le haut paganisme sont à mieux connaître. Mais^ ce qu'il y a d'incomplet dans l'exposition de l'auteur, ce qu'il y amra toujours d'inconnu dans la

science lûstonque&ture, n'est pas un motif, on le 8ent,^oiir que l'adhésion

5ia CRITIQUES ET PORTRAITS.

Fénelon était comme l'aube blanchissante , Fénelon aussi, par ses signes précurseurs et la bienfaisance de son étoile catholique sous le despotisme de Louis XIV , garantit , absout > recojSH mande à l'avance M. de La Mennais, et do^t disposer les plus soupçonneux a le dignemeat comprendre. Sous la restauration comme sons Louis XIV, le dogme politique en Togue, la prétention formelle des gouvernants était la légitimité, c'est-à-dire l'inamissibilité du pouvoir en vertu de certains droits ae naissance, et nonobstant toute manière d'user ou d'abuser. Cette doctrine servile , vraiment idolâtre et charnelle, avait pris corps k partir du protestantisme , an^ glicane avec Henri VIII et Jacques 1*"^ , gallicane avec Louis XIV , et elle avait engendré coUatéralement le dogme de la souveraineté du peuple, qui n'est qu'une réponse utile à coups de force positive et de majorité numérique. Dans le moyen-âge , il n'en allait pas ainsi : la puissance spirituelle régnait ; les princes , fils de l'Eglise , tuteurs au temporel , administraient les peuples robustes, encore en enfance ; s'ils faisaient sentir trop pesamment le sceptre, au cri que poussaient les peuples , le Saint-Siège s'émouvait et portait sentence. Mais au moment où commença de se prononcer l'émancipation des peuples , le Saint- Siège devint inhabile , les princes et les sujets se montrèrent récalcitrants ; ces derniers s'entendi-

l'abbê d£ la mennais en i83d. 5i3

rent pour ne plus recourir à Tautre , sauf à yider bientôt leurs différends réciproques sans arbitré et dans un duel irréconci-

liable. Tout cela se fit par degrés, selon les temps et les pays; il y eut chez nous une ère transitoire qui eut sa splendeur sous Louis XIV, sa mourante lueur sous la restauration, et durant laquelle, tout en reconnaissant la puissance spirituelle, en lui rendant hommage en mille points, en se signant ses fils aînés, on se posa en face d'elle comme pouvoir indépendant, à jamais légitime de père en fils sur la terre. La plupart des théologiens prêtèrent leurs subtilités à ce système bâtard; quelques autres par ressouvenir du passé, deux ou trois par sentiment d'avenir, s'élevèrent pour le combattre : tels Fénelon et M. de La Mennais. Je m'attache à celui-ci. La difficulté pour lui était grande : il comprit assez vite, dans son essor progressif, qu'après une révolution comme la nôtre, l'émancipation des peuples était signifiée hautement, et que la paternité tutélaire des Boniface VIII et des Grégoire VII ne pouvait se rétablir, même en supposant acquise la docilité des rois. Il sentit que dans l'âge futur régénéré l'union de l'ordre de justice et de vérité avec l'ordre matériel n'aurait plus lieu, que par un mode libre et nouveau, convenable à la virilité des peuples ; il avait hâte d'ailleurs de voir tom-

II.4 CRITIQUES ET PORTRAITS.

ber ces liens adultères qui, enchaînant on timide on empêche le clergé à son pouvoir enivré de lui-même, retardaient l'éducation spirituelle si arriérée et le ravivement du christianisme. Mais, ayant en face de lui son pouvoir temporel qui se disait à tout propos très chrétien, et un parti libéral, révolutionnaire, à qui il supposait au contraire des intentions très anti-chrétiennes, il n'eut d'autre marche à suivre que d'opposer d'un côté aux champions de la souveraineté du peuple quand même la souveraineté de l'ordre d'esprit et de justice, et, d'un autre côté, de parler aux dé-

fenseurs soi-disant chrétiens de Fobéissance passive le langage catholique sur l'inséparabilité des pouvoirs et la suprématie d'une seule loi. Mais, on le sent, la position restait toujours un peu fautive : s'il était victorieux séparément contre les légitimistes purs et les purs disciples du contrat social, on avait droit de lui demander, à lui, ou il plaçait le siège de cette loi suprême, et, comme c'était à Rome, on pouvait lui demander encore par quel mode efficace il la faisait intervenir dans le temporel ; car alors elle intervenait nécessairement, le roi de France étant le fils aîné de l'Église et la confusion des deux ordres s'accroissant de jour en jour par les efforts de sa piété égarée. M. de La Mennais ne prétendait certes pas que le temps des dépositions

.l'abbé de la mennais en 1832. 515

de rois dût revenir, et s'il citait la bulle de Bo-

niface VIII, c'était comme memento du dogme' a des absolutistes qui se disaient chrétiens j toujours y avait quelque difficulté alors à embrasser, je ne dis pas la droiture, mais le fond et le but de sa tendance politique. La révolution de juillet, en brisant du moins en droit, le système insensé de la restauration, a permis à M. de La Mennais de se produire enfin politiquement dans une pleine lumière : après sa mémorable série dans l'Avenir sur la réorganisation catholique et sociale, il n'est plus possible à un lecteur de sens «t de bonne foi de garder l'ombre d'un doute aujourd'hui. Je trouve dans son livre des Progrès de la Révolution ces lignes écrites en 1829 et dont il est piquant de se souvenir : « Les ministres, depuis quatorze ans, n'ont eu à tâche que de fixer ce qui existait, quel qu'il fût, en résistant aux exigences des libéraux et des royalistes. Un faux principe universel a été toute leur politique. Ils semblent avoir ignoré

que le monde « aujourd'hui est travaillé de l'insurmontable « besoin d'un ordre nouveau qu'il s'efforce de réa- « liser sans le connaître ; qu'on n'arrête point le « mouvement progressif de la société, qu'on le K dirige tout au plus, et que dès lors il faut , sous « peine de mort, que le gouvernement se décide ff entre les principes qui s'excluent. Les systèmes 9(mitoyens « ont d'autre effet que de tourner

516 CRITIQUES ET PORTRAITS.

f(contre lui tout ce qui dans l'État est doué de « quelque action.... Trouverait-on, quelle que « soit d'ailleurs la nature de ses opinions, un i< homme , un seul holmme qui veuille ce qui èst^ . fc et ne veuille que ce qui est ? jamais au contr « traire on n'aspire avec une si vive ardeur à nu « nouvel ordre de choses : tout le monde l'ap* « pelle , c'est-à-dire appelle, sans se l'avouer et c s'en rendre compte, Une révolution.... Oüi, « elle viendra , parce qu'il faut que les peuples « soient tout ensemble instruits et châtiés ; parce <r qu'elle est indispensable selon les lois géAériEdes • • r de la Providence pour préparer une vraie ré- « génération sociale. La France. n'en sera pas' <(l'unique* théâtre; elle s'étendra partout où « domine le libéralisme , soit comme doctrine ^ « soit comme sentiment, et sous cette dernière.. w forme il est universel. Mais, après la crise dont « nous approchons , on ne remontera pas immé- <r diatement a l'état chrétien. Le despotisme et K l'anarchie continueront long-temps ëhcore de « se disputer l'empire, et la société restera sou- « mise a l'influence de ces deux forces également u aveugles, également funestes, jusqu'à ce que « c d'une part elles aient achevé la destruction de « tout ce que le temps, les passions, l'erreur, ont K altéré au point de n'être plus

qu'un obstacle au « renouvellement nécessaire; et, de l'autre ^ que « les vérités d'où dépend le salut dq^ monde aient

l'abbé de la mennais en i832. 5i7

« pénétré dans les esprits et disposé toutes choses « pour la fin voulue de Dieu. »

Vers le même temps où l'esprit de M. de La Meinais acceptait si largement l'union du catlio* licisme avec l'état par la liberté^ il tendait aussi à se déployer dans Tordre de science et a le remettre en harmonie avec la foi. Pendant les intervalles de la controverse vigoureuse à laquelle on Vaurait cru tout employé, serein et libre, retiré de ce inonde politique actif où le Conservateur l'avait vu un instant mêlé et d'où tant dlntigues hideuses l'avaient fait fuir, entouré de quelques pieux disciples , sous les chênes druidiques de La Chênaie, seul débris d'une fortune en ruines, il composait les premières parties d'un grand ouvrage de philosophie religieuse qui n est pas fini , mais qui promet d'embrassjer par une méthode toute rationnelle l'ordre entier des connaissances humaines , à partir de la plus simple notion de^ l'être : le but dernier de l'auteur, dans cette conception encyclopédique ^ est de rejoindre d'aussi près que possible les vérilés primordiales d'ailleurs imposées, et de prouver k l'orgueilleuse raison elle-même qu'en poussant avec ses seules ressources, elle n'a rien de mieux à faire que d'y aboutir. La logique |a plus exacte jointe à un fonds d'orthodoxie rigoureuse s'y fraie une place entre Saint-Martin et Baader. Nous avons

maison qui venait par le sentier ordinaire. Mais l'action lui parut un devoir, il se l'imposa , et il attribue a l'effort violent qu'elle exige de lui l'espèce d'irritation, d'emportement in voleta taire,

qu'on a remarqué en plusieurs endroits de ses ouvrages, et qu'il est le premier à reconnaître avec candeur. Pour plus de garantie contre le relâchement et par une sorte de sainte inquiétude, il s'est voué à un exercice infatigable dans la rude voie où la grâce l'a glorifié ; c'est un trapiste de rintelligence , l'application opiniâtre de la pensée catholique aux diverses portions du domaine scientifique et social, tel est le champ qu'il laboure chaque matin dès avant l'aurore. Ainsi les inclinations flatleuses et les langueurs si chères s'en sont allées dans un perpétuel sacrifice. Il reste pourtant des saisons et des heures où revient sur les cœurs mortels un souffle inexprimable du passé qui fait crier les cicatrices et menace de les rompre. Nulle ressource, même pour le fort, n'est de trop en de tels moments^ ce qu'il y a de plus haut, et ce qu'il y a de plus humble .-composer la Théodicée, et lire son bréviaire. — Ms de La Mennais n'a rien écrit en fait de pure imagination ou de poésie que de petits fragments, des espèces d'Hymnes ou de Proses, qui sommeillent dans ses papiers. L'un de ces morceaux est, je crois , sur la Lune. En voici un autre qu'il coioi-

l'abbe de la mennâis en i83â. Sm

posa durant une insomnie la veille de la Toussaint : nous ne pouvons mieux finir.

LES MORTS

Ils ont aussi passé su,* cette terre , ils ont descendu le fleuve du Temps ; on entendit leurs voix sur ses bords , et puis Ton n'en-

tendit plus rien. Où sont-ils ? qui nous le dira ? Heureux : les morts qui meurent dans le Seigneur.

Pendant qu'ils passaient , mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards : le monde que le Christ a maudit leur montra ses grandeurs , ses richesses , ses voluptés j ils les virent , et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils? qui nous le dira? Heureux ^ etc. , etc.

Semblable à un rayon d'en haut , une Croix dans le lointain apparaissait pour guider leur 'course , mais tous ne la regardaient pas ! Où sont-ils ? etc. , etc.

Il y en avait qui disaient : Qu'est-ce que ces flots qui nous en-voient? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide ? Nous ne le savons pas , nul ne le sait , et comme ils disaient cela , les rives s'évanouissaient. Où ^ont-ils? qui nous le dira? Heureux ^ etc , etc:

Il y en avait aussi qui semblaient dans un recueillement profond écouter une parole secrète , et puis , l'œil fixé sur le couchant , tout

5a4 CMTIQUES ET PORTRAITS.

Gommeinf . On ne porterait as Vâljêre qa^'un jugement ixnpa-Hai: «t bftfiu^ B oa lisolatil des Timx écrivaiDs Crutçais auxquels il reprecai: soc bwn bbs fiçon , dqNûs Rabe'aU tl Larircr jasqii a Tabarin tî Crrano ^ Beiyi^c- Boileau lai-Bême, ce strict rcfarmatez?. çu:, à foroe d'cporer et de dûlifr Ta laDgoe, lui laisu tñnp pro de » libfTlé permit^ne et deaci heureuses noncialaiiices , Boûlem x»e fû: aotre chose que ooDtincer et ftcocsnplîr Foea^ie de Salberik . et , panr se rendre compte des teataiÎTes de Malherbe, «B

et §OTCt de remcmter à Eonnid ^ à Desportrs» à Regoicr, en «■
voft à toote cette école qne le précarseor de Hespréaiix eut è oai-
Bbattre. Mais si ces étodes préliminaires tronrent quelqne pari
lear app^icat^oa , n'est-œ pas surtout lorsqu'il s*apt de La Foo- '
tmne et de ses oariages ? Contemporain et ami de Bmican et 4e
Racine . le bcchonune , an premier abord , n*a presqne rîcn de
oocimon «vec eux qne d'avoir aosâ da génie : et ce serait platôt à
MoTiêre qu'il ressemblerait , si l'on Toulait qu'il resscmbSât à
quelqu'un parmi les grands poètes de son âge. Rien qn*à' 1lr«
une de ses labiés on l'un de ses contes après VÉpiire au Rai c«
Xlpkigénie , on sent qu'il a son idiome propre , ses modèles à l^rt
et ses prédilections secrètes. Il est fort facile et fort Trai de ^tfe-
qne La Fontaine se pénétra du style de Marot, de Rabelais, et le
reproduisit avec originalité; mais de Marot et de Rfibelais à Xm
Fontaine il n*y a pas moins de cent ans d'interralle; et, quelque
vive sympathie de talent et de goût qu^on suppose entre «ux et
lui, une si parfaite et si naturelle analogie de manière , à cette
longue distance , a besoin d'explication, bien loin d'en pouvoir
servir. Sans doute, il a dû trouver en des temps plus voisins
quelque descendant de ces vieux et respectables maîtres , qui
l'aura introduit dans leur familiarité : car l'idée ne lui serait ja-
mais venue de restituer immédiatement leur faire et leur dire y
ainsi que l'a tenté de nos jours le savant et ingénieux Courrier. Ce
n'était pas à beaucoup près un travailleur opiniâtre ni un érudlt
que La Fontaine , ni encore moins un investigateur de manus-
crits, comme on l'a récemment avancé; et il employait ses nuits n
toute autre chose qu'à feuilleter de poudreux auteurs, ou à pâlir
sur Platon et Plutarque, que, d*ailleurs , il aimait fort à lire du-
rant le jour. Aussi, en publiant ses savantes rcher

ches sur nos anciens fables[^] M. Robert a grand soin -d'avertir qu'il ne prétend nullement indiquer ses sources où notre immortel fabuliste a puisé, a Je suis bien persuadé, dit-il, que la plu^s « part lui ont été totalement inconnus. » tin tel a-veu dans la bouche d'un commentateur est la preuve d'un excellent esprit. Avant de parler du travail important de M. Robert | nous essaierons, en profitant largement de sa science aussi bien que de celle de M. Walkenaër, d'exposer avec précision^{>n} quelles furent, selon nous, l'éducation et les études de La Fontaine, quelles sortes de traditions littéraires lui vinrent de ses devanciers, et passèrent encore à plusieurs poètes de l'âge suivant.

Et, d'abord, on a droit de regarder comme non venus, par rapport à La Fontaine et à son époque, les anciens poèmes français antérieurs à la découverte de l'imprimerie, si l'on excepte le Roman de la Rose, àonl\% souvenir s'était conservé, grâce à Marot, durant le seizième siècle, et qu'on lisait quelquefois ou que l'on citait du moins. L'in^{>pr}merie, en effet, fut employée dans l'origine à fixer et à répandre les textes des écrivains grecs et latins, bien plus qu'à exhumer les œuvres de nos vieux rimeurs. Personne parmi les doctes ne songeait à eux; il arriva seulement que leurs successeurs profitèrent, depuis lors, du bénéfice général, et participèrent aux honneurs de l'impression. Marot, le premier, eu disciple reconnaissant et respectueux, voulut sauver de l'oubli quelques-uns de ceux qu'il appelait ses maîtres: il restaura à grand-peine et publia Villon; il donna une édition du Roman de la Rose, dont il rajeunit, comme il put, le style. Mais son érudition n'était pas profonde, même en pareille matière, et très probablement il déchiffrait cette langue surannée avec moins de sagacité et de certitude que ne le font aujourd'hui nos habiles, M. Méon ou M. Robert par exemple. Ronsard et ses disciples vinrent

alors, qui abjurèrent le culte des antiquités nationales et les laissèrent en partage aux érudits , aux Pasquier, aux La Croix du Maine , aux Duverdier, aux Fauchet , dont les travaux, tout estimables qu'ils sont pour le temps, fourmillent d'erreurs et attestent une extrême inexpérience. L'école de Malherbe , par son dédain absolu pour le passé , n'était guère propre à réveiller le goût des curiosités gauloises, et on ne le retrouve un peu vif que chez

SaS CRITIQUES ET POETRAITS.

1654 9 V ^ ^ Dsiible comédie de F Eunuque. Lat Fontaine «Tait donc quarante et un ans lorsqu'il commençait an grand jour sa carrière j^oétique. Quelle explication donner de ce début tardif? Son génie avait- il jusque-là sommeillé dans l'oubli de la gloire et l'ignorance de lui-même? Ou bien s'était-il préparé, par une longue et laborieuse éducation , à cette facilité merveilleuse qu'il garda jusqu'aux derniers jours de sa vieillesse, et doit-on admettre ainsi que les fables et les contes du bonhomme ne coûtèrent pas moins à enfanter que les odes de Malherbe ? J'avoue qu'à priori cette dernière opinion me répugne ; et, sans être de ceux qui croient à la suffisance absolue de l'instinct en poésie, je crois bien moins encore à l'efficacité de vingt années de veilles , quand il s'agit d'une ou d'un conte , dût la fable être celle de la Laitière et du pot au lait y et le conte celui de la Courtisane amoureuse, Qu^ La Fontaine ait travaillé et soigné ses ouvrages, cenepeut être a aujourd'hui l'objet d'un doute. Il confesse^ dans la préface de Psyché, « que la prose lui coûté autant que les vers. » Ses manuscrits, etc., etc (Voir page 108 de ce volume les mêmes détails.) Ce soin extrême n'a pas lieu de nous surprendre dans l'ami de Boileau et de Racine , quoique probablement il y regar-

dât de moins près pour celle foule de vers galants et badins dont il semait négligemment sa correspondance. Mais même en poussant aussi loin -qu'on voudra celle exigence scrupuleuse de La Fontaine, et en estimant, d'après un précepte de rhétorique assez faux à mon gré, que chez lui la composition était d'autant moins facile que les résultats le paraissent davantage , on n'en viendra pas pour cela à comprendre par quel enchaînement d'études secrètes, et, pour ainsi dire, par quelle série d'épreuves et d'initiations , le pauvre La Fontaine prit ses grades au Parnasse et mérita , le jour précis qu'il eut quarante et un ans , de recevoir des neuf vlef ges le chapeau de laurier^ attribut de maître en poésie, à peu pr^ comme on reçoit un bonnet de docteur. En vérité , autant vaudrait dire qu'amoureux de dormir , comme il était , il dormit d'un long somme jusqu'à cet âge^ et se trouva poète au réveil ! Mais le mot de l'énigme est plus simple. Livre, après une première éducation très incomplète , à toutes les dissipations de la jeunesse et des sens, La Fontaine entendit un jour de la bouche d'un officier

APPENDICE. 5a9

qui passait par Château-Thierry l'ode de Malherbe sur la mort de 'Henri IV : Que direz-vousSy races futures ^ etc. Il aTait isilors Tingt-deuxans, dit-on , et son^génie prit feu aussitôt > comme celui de Malebranche à la lecture du li^re de F Homme, Dès lors 9 lejeune Champenois ût des vers, d'abord lyriques et dans le genres de Malherbe, mais il s'en dégoûta Tite; puis galants et dans le goût de Voiture , et il y réussit mieux. Malheureusement , rien ne nous a été transmis de ces premiers essais. Sur le conseil de son parent Pintrel et de son ami Maucroix , il se remit sérieusement à l'étude de l'antiquité ; il lut et relut avec délices Tércence

, Horace, Virgile, dans les textes; Homère, Anacréon, Platon et Plutarque , dans les traductions. Quant aux auteurs français , il avait ceux du temps, passablement nombreux , et la littérature du dernier siècle , qui était encore fort en vogue , surtout hors de la capitale. En somme , Jean de La Fontaine , maître des eaux-et- forêts à Château- Thierry , devait passer pour un très agréable poète de province , quand un oncle de sa femme , le conseiller Jannart , s'avisa de le présenter au surintendant Fouquet, vers 1654. ^nsi introduit à la cour et dans le grand monde littéraire , il y paya sa bien-venue en sonnets , ballades, rondeaux , madrigaux, sixains, dizains, poèmes allégoriques, et put bientôt paraître le successeur immédiat de Voiture et de Sarrasin , le rival de Saint-Evremond et de Benserade ; c'était le même ton , la même couleur d'adulation et de galanterie, quoique d'ordinaire avec plus de simplicité et de sentiment. A cette époque , La Fontaine fréquentait avec assiduité la maison de Guillaume Colletet, père du rimeur crotté et famélique , depuis fustigé par Boileau. Ce Guillaume Colletet^ singulièrement enclin, selon l'expression de Ménage , aux- amours ancillaires , avait épousé , l'une après l'autre , trois de ses servantes , et en était , pour le moment , à sa troisième et dernière, appelée Claudine, dont la beauté, jointe à la réputation d'esprit que lui faisait son mari débonnaire , attirait chez elle une foule d'adorateurs. Comme on y causait beaucoup littérature^, et que Colletet avait une connaissance particuliers et un amour ardent dç nos vieux poètes ^ , La Fontaine ne dut

^ Colletet avait été Pan des cinq anteursqui formaient le conseil littéraire de Richelieu ; et , grâce aux iargessesPïlu cardinal , il avait pu

c^m-jn* wn KML7a.ifrs. ^

éÊt *A iaaut. Je Li arvaic eenTe (f a«teir«r i

le iéfta:! et temii>e ft^eiaie. ^i a^aûL pfii& «Ton Sii&£e Je

leam, p«M^ Mer rx? des inryiin Je âcarroa ?

3KoVS a'^v^d* fM lIcte&tliam de HKvre de SiAre pecte. QttU
zmiié lalffir é'^%cir nfçàè qae, d ^hi^ an» écttaiis «icpsift
rarc^tHrc de Tode jas^'a la tiflii de Joeomée ' \f/Sa\ , 3 ae cxsb
de colûvcr son art «Mifeia, dttas le geBrechtsar leUmà la laixlr, ■■
grand We de ^er» d«BC tfé» feu bav» sont restés, et qae, sH j
deffVM iâS4.c'cst'»-dire,dep«ûsksdél»ilsdeBoîIeaactcie pios de
^C'âtý de eoTTTrctâiyy de aBatHrité, c£ parvt CMBflie sue ffccode
DMmiérc , 3 ^uda foaïoim asKZ de la nâktz peur qo'ca recomûf
en fan le commial da Tiecx riilVni^ le dttdple de Toîtore, et
Faini de Saint-E^mmond. Ce n'i

aeketer ia a* le C»«i««rv Saîat-lfaicea* , ta«t à côté de H iM-
Mit de \ai\\j «ae auisoa i|ae Roaurd avait aatrefais hahitrr ;
«taaees ^Wneates qs^sl ae le lascait pa« de rémcBMrcr. Il y eat
ma ^»meat aà lea deax CaHetct père et fiU, et la WUe-aîère de
cdai-o, k hclU^mmman, ttmamt il datait, te laisaieat à qsi aneos.
aûcam ea ^IMX le» baaaeers àm Parnaste : ce ^ devait prêter as-
sez matière rieon àm tcaip» (Xânoirea de Crîtiqoe et de Littéra-
tare, par dTArti^y, lMiie6.)

^ Il laat araoer paarUat que le aom de Ransardy poor le pe«
qm'î] se trmmt thez La Foataiaie , n'y figure gcère aatremeai ai
mieux qae chez le» aatre» coateaiporain» ; dans ane lettre de loi
à Radae (1686), an lit 9 JUmord est dur, sans goût, sans choix,
etc. ; et il lai oppose Racan si éUfpni et agrëaUe malgré soa igno-
rance. La Fontaine , qqi se laissait dire beancoop de chose» aisé-
ment , avait poor lors adopt^sar Baosard l'opinion coorante et

on peu oublié ce qu'aatrefois le vieax GoUetet lai artit d& en raconter. o

seulement à la phjsionomie de son style qu'on s'en aperçoit. Le choix peu scrupuleux de ses sujets , et , encore plus , le dérèglement absolu de sa vie, se ressentaient des habitudes de la bonne régence ; le favori de Fouquet avait long-temps vécu au milieu des scandales de Saint- Mandé; il les avait cclé))rés, partagés, et était resté ûdèle aux mœurs autant qu'à la mémoire d'Oré?/^^. Louis XIV du moins , même avant sa réforme , voulait qu'on mît dans le désordre plus de mesure et de décorum. Ces circonstances réunies nous semblent propres à expliquer la défaveur de La Fon* taine à la cour et l'injustice dont ou accuse l'auteur de l'Art poétique de s*être rendu coupable envers lui.

A ne les considérer que sous le côté littéraire, il est permis de soupçonner que Boileau et La Fontaine n'avaient peut être pas tout ce qu'il fallait pour s'apprécier complètement l'un l'autre; ils représentaient, en quelque sorte, deux systèmes différents, sinon opposés , de langue et de poésie. Un long parallèle entre eux serait superflu. On connaît assez les principes et les préceptes de notre législateur littéraire. Son ami , trop humble pour se croire son rival , en continuant dç cheminer dans les voies tracées , se contentait d'être le dernier et le plus parfait de nos vieux poètes. C'était, il est vrai, un vieux poète unique en son genre, et par n^lle endroits ne ressemblant à nul autre, ni à maître Vincent^ ni à maître Clément , m à maître François; un vieux poète, adorateur de Platon, fou de Machiavel; entêté de Boccace^ qui ohé^ rissait Homère et l'Arioste, oubliait de dîner pour Tite-Live y goûtait Térence en profitant de Tabarin , qju'une^ode de Malherbe transportait presque à l'égal de Peau d'Ane, et dont l'admi-

ration vive et mobile, comme celle d'un enfant, embrassait toutes les beautés, s'ouvrait à toutes les impressions, en recevait indifféremment du nord ou du midi , et trouvait place même pour le prophète Baruch, quand Baruch il y avait *. De tant de richesses

^ La Fontaine ayant appris que le savant Huet désirait voir la tradocion italienne des Intiitutions deQmatïUen par Toscanella, qa'il possédait^ s'empressa de la lui offrir en y joignant cette épître naïve en l'honneur des anciens et de Quintilien : ce qui prouvait., dit Huet^a candeur du poète , lequel , en se déclarant pour les anciens contre les

55¹ CRITIQUÉS ET PORTRAITS.

nmassées au }oar le Jour, sans efforts et sans dessein , dépo«ée9 et fondaes ensemble dans le naturel le plus heureux du monde , yétait formé avec l'âge cet inimitable style , à la fois trop oom- 'plexe et trop simple pour être défini , et qu'on caractérise • en Rappelant celui de La Fontaine. Que Boileau n'ait pas rougi d'«fancer (comme Monchesnay et Louis Racine l'assurent) que ce ^Bstyle n'appartient pas en propre à X^a Fontaine , et n'est qn^un 'emprunt de Bfarot et de Rabelais , nous répugnons à le croire; ou, -s'il l'a dit en un instant d'humeur, ii ne le pensait pas. Sa disseriatioa sur Joconde , et "vingt passages formels oii il rend à son confrère un éclatant hommage , l'attesteraient au besoin* Il est ^pourtant vraisemblable que le censeur austère qui se repentait «d'avoir loué Voiture , c^ui sentait peu Quinault , et appelait Saint- Evremond un charlatan de ruelles, ne coulait pas toujours ayec assez d'indulgence sur la fadeur galante, la morale lubrique , les restes de faux goût et les négligences nombreuses du charmant poète *. Mais ce ne serait pas assez pour motiver l'omission dn nom de La Fontaine dans Vjiirt poétique, si l'on ne songeait

que, par son attachement pour Fouquet, et principalement par la publication de ses contes, le bonhomme avait provoqué le mécontentement du monarque, si sévère fait de convenance, et qu'il eut sa part de cette rancune glaciale et durable dont les Saisi-Evremond et les Bussi, beaux-esprits espiègles et libertins, furent également victimes. Boileau, sans doute, eut tort de sacrifier, Je ne dis pas l'amitié, mais l'équité, à la peur de déplaire; du moins

modernes dont il était Tun des plus agréables auteurs, plaidait contre sa propre cause. On lit cela dans le Commentaire latin de Huet sur lui-même qui renferme de curieux jugements peu connus sur Boileau, Corneille et autres: on s'en tient d'ordinaire au Huetiana qui n'est pas la même chose.

* Dans une lettre à Charles Perrault (1701), Boileau voulant montrer qu'on n'a point envié la gloire aux poètes modernes dans ce siècle, dit: « Avec quels battements de mains n'y a-t-on point reçu les ouvrages de M. Voiture, de M. Sarrasin et de La Fontaine! etc. » On le voit, pour lui L'Académie était de cette famille un peu antérieure au pur et grand goût de Louis XIV.

aucune pensée de jalousie n'entra dans sa faiblesse. S'il parut se glisser ensuite entre les deux grands écrivains un refroidissement qui augmenta avec les années, la faute n'en fut pas à lui tout entière. Lui-même il déplorait sincèrement, dans l'homme illustre et bon, les penchants, désormais sans excuse, qui l'arrachaient de plus en plus au commerce des honnêtes gens de son âge. Ainsi s'étaient tristement évanouies ces brillantes et douces réunions de la rue du Vieux-Golombier et de la maison d'Auteuil. Molière et Racine avaient de bonne heure cessé à se voir; Chapelain, adonné à des goûts crapuleux, était perdu pour ses amis, et

La Fontaine aussi les affligeait par de longs désordres qui souillèrent à la fois son ^énie et sa -vieillesse.-

Comme poète, il fut, avons-nous dit, le dernier de son école, et n'eut , à proprement parler , ni disciples, ni imitateurs. N'oublions point, toutefois, que bieî^des rapports d'inclinations et même de talent le liaient à Chapelle et à Chaulieu ; que , jusqu'au temps de sa conversion , il venait fréquemment deviser et boire sous les marronniers du Temple , à la même table où s'assirent plus tard JeurBaptiste Rousseau et le jeune Voltaire ; et que ce dernier surtout, vif, brillant, frivole, puisa, au sein de cette société joyeuse, où circulait Tesprit des deux régences, certaines habitudes gauloises de licence, de malice et de gaieté, qui firent de lui , selon le mot de Cbaulieu , un successeur à Villon , quoiqu*à dire vrai Voltaire n'eût peut-être jamais lu Villon , et que pour un convive du Temple , il parlât trop lestement de La Fon*, taine

VICTOR HUGO, p. 353.

(Noos reproduisons ici le Jugement inséré dans U Oioibê • 2 et o janvier 1827.) '

— Dès les premiers instants de la restauration et du sein même de ses souvenirs naquit en France une poésie qui frappa, quelque temps , par son air de nouveauté , ses promesses brillantes de talent et une sorte d'audace. De jeunes esprits , nourris du tiénfe

i34 CRITIQUES ET PORTRAITS.

tin Chnêimsmiey toamés, par lenr nature el Icar cdoeailony ans â^liàùMiU»re*igieiu et aux croyances mystiques, auraient pensé, à I^^uii «ift tMBt d'éTénements mémorables , que les

temps marqués (iteÀcui accomplis et que l'avenir allait enfin se dérouler selon Tqut^ ^oeox. Tout amoureux qu'ils étaient, cependant, des âges « ^«aleresques et monarchiques, des légendes et ^es proaesses, T% spectacle de nos exploits et de nos désastres récents, les grandes révolations contemporaines, surtout la merveilleuse destinée de Napoléon et sa double dhute, les avaient fortement remués : «lampions du vieux temps, et remplis d'affections modernes, ib étaient novateurs, même en évoquant le passé. On le vit bien dans leurs essais littéraires. Autour de deux ou trois idées fondamentales, sWganisa chez eux un système complet de poésie, fiNrmé du platonisme en amour, du christianisme en mythologie, el du royalisme en politique. liintention politique lenr semblait, en général , une partie essentielle de toute composition littéraire, et il fallait bien qu'il en fût ainsi , puisque, selon M. Hugo , Vh/s^ toire des hommes ne présente de poéste que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses. Au . roillieii d'une société étrangère par ses goûts et ses besoins à ces sortes de théories, uçe vive sympathie dut bientôt réunir et liquer ensemble les jeux réformateurs : aussi ne manquèrent-ils pas de s'agréger étroitement, et de se constituer envers el contre tous missionnaires et chevaliers de la doctrine commune. Voici ce qu'écrivait, dans la Muse française, M. Soumet, sur le ton solennel d'un prône ou d'un ordre du jour : « Les lettres sont «aujourd'hui comme la politique et la religion; elles ont leur « profession de foi, et c'est en ne méconnaissant plus l'obliga- « tion qui leur est imposée , que nos écrivains pourront se réu- « nir, comme les prêtres d'un même culte, autour des autels de « la vérité ; ils auront aussi leur sainte alliance ; ils n'useront « pas à s'attaquer mutuellement des forces destinées à un plus « noble usage ; ils voudront que leurs ouvrages soient jugés « comme des

actions, avant de l'être comme des écrits; ils ne « reculeront jamais devant les conséquences, devant les dangers « d'une parole courageuse , et ils se rappelleront que le dieu qui « rendait les oracles du temple de Delphes, avait été représenté

APPENOICS.

« sortant d'un combat. » Une fois qu'on en venait à combattre dans les formes avec les idées dominantes , on était certain de ne pas vaincre. La société se fâcha de n'être pas mieux comprise par une poésie qui se proclamait celle du siècle > et, à son tour » elle se piqua de ne pas la comprendre. Tant soit peu injuste par ses présailles, elle eut ses prédilections et ses antipathies. Casimir Delavigne et surtout Béranger furent ses poètes, et ils le méritaient bien sans doute ; mais d'autres aussi méritaient quelque estime, qui , après des succès de salon , n'obtinent du public que peu d'attention et force plaisanteries. J'excepte ici la belle renommée de M. de Lamartine : elle n'appartient proprement à aucune école, et fut conquise, du premier coup , sur l'enthousiasme avec toute l'insouciance du génie. Il ne fallait pas croire que cette naïveté sublime de ses premières Méditations pour faire pardonner à l'auteur la teinte mystique de ses croyances , et, encore, le moment de la surprise passé, s'est-on bien tenu en garde contre son second accès de ravissement. Quant à l'école de la France , elle manquait de semblables moyens de séduction. Procédant d'après des règles expresses de poésie et de politique , elle oubliait trop ce vœu d'un de ses talents, les plus indépendants : '

Heureux qui ne veut rien tenter !

Heureux qui ne vit que pour vivre ,

Qni ne chante queponr chanter!

Elle eut bientôt ses lieux communs, ses fadeurs mythologiques-, sa chaleur factice, et la plupart des défauts qu'elle reprochait à l'ancienne poésie. Le style , qui frappe et enlève le grand nombre % des lecteurs, lui a surtout manqué ; et , chez elle, la pensée, souvent belle et vraie , n'a presque jamais pu se dégager de ses voiles. Au •

tourment du langage et à l'impuissance d'expression , on aurait dit des prêtres sur le trépied; et , à ce sujet, l'on se rappelle '

peut-être encore avec quelle loyauté, assurément bien méritoire, l'auteur du Clocher de Saint- Marc a porté sentence contre lui-même dans le Mercure, De cette lutte inégale entre ♦

quelques salons et l'esprit du siècle , qu'est-il arrivé ^ Le siècle, ^

de plus en plus ennemi de tout mysticisme, a continué sa marche • •

536 CRITIQ CIS ET POiniLUIs.

et «es cuides. Se a»teoUnt de ■» deux cm trob poii« tncis. -' ft*cst peu ioquKt^ d'en »cqaérir de iioaT«aux;de u part, les «eoa ra^emenu , et même en doiûer tieu les critiqMS • coi pnESCfcie entièrefDent cette. U 3/«se fnutçnise a dooe fiid d-esitfcr à tilre d'école, et V Académie - comont « eDe a^ail peur do perenaati. apruftoindc U dâimer. Mais,. pr« la chute de leur lîKo-cie. mir^e .ié« beau resterait encore aux jeunes ulenli qui , dé-abotés dune laiae tenUUTE, ahjuraii: le jargon et le srstèaK. k ae-nUraient U forte d"eiïi«r dans de meiUeivres To3e», cC de Cain de la poésie aTcc leur ime- Cette fois. iU pourraient lencml» k

doïre et mcrítw U reconM^sance du pnt::c : car , U oc faut pu -^-
 «..«^n^ nakré *« «ôûta pc*itiL* et ses dédains apparents, le pu-
 blic a besow et surtout avant peu de temps anra bemn de «mJlî •
 laimii^ de réalités historiques , il reriendra à ndéal arcc "^^ ^ uc
 ^ ses excursions étcEe'.îes à traTcrs tons les siède» MS les p*^^
 ^ aimera à se reposer, quelques instants do ^-^ Poor reprendre
 haleine , dans la région anjourdlini dét^mét des ré^es , et à s'as-
 seoir en voyageur aux fêtes où le oonmgg^ fmiçiBation. Eh !
 comment , par exemple, reUerait-îl in- ^^flji» fc ces chants déli-
 cieux et purs , récemment édiappés à ^^ épouse, à une mère, à
 une amie de la France ? Dîsons4e _grtant, si Ton voulait absolu-
 ment rapporter les pcésiesde mai Tastu à une école, et rattacher
 son écharpe à quelque ban- ' , ce n'est qu*â la Muse française
 qu'on en pourrait Caire ^Doeur. Madame Tastu. par un déUcat
 hommage d'*aniitiê. ^igfoue relève de madame Dufresnoy ; mais
 qu'il y a loin de ses «leux et tendres accents à des élégies qui ne
 sont le plus souTent ^œ de pâles et sèches imitations de Pamy ! A
 chaque instant, ses affections mélancoliques et chrétiennes nous
 la montrent en harmonie aTec ces modernes poètes qui ont pris
 pour dcTise le mot d'André Chénier :

Sar des pensers DOOTeanx faisons des vers aatiques.

Elle-même se plaît à le reconnaître, en leur empruntant fré-
 quemment ses épigraphes ; seulement, chez elle , tout Testîge de
 système a di5paru , et rien ne lui échappe qui n*ait passé par sou
 cflBur.

Be tous ceux qui formaient la tribu sainte et militante à ses
 beaux jours d'ardeur et d'espérance, le plus indépendant, le plus
 inspiré, et aussi le plus jeune, était M. Victor Hugo. Dans le
 Cercle , malheureusement trop étroit, où il se produisit ,

l'apparition de ses premières poésies fut saluée comme l'un de ces phénomènes littéraires dont les muses seules ont le secret. Il avait à peine atteint dix-sept ans, lorsqu'il envoya son ode sur le rétablissement de la statue de Hébri IV au concours des jeux floraux : régalantine lui fut décernée, à la seule lecture, au milieu des applaudissements et des larmes d'admiration. M. Hugo dévotait cette étonnante précocité et à la trompe de son âme et aux circonstances de ses plus tendres années. Né dans les camps, élevé au milieu de nos guerriers, il avait de bonne heure parcouru l'Europe à la suite de nos drapeaux ; son jeune cœur était déjà oppressé d'une foule d'ineffables sentiments, à l'âge ordinaire des jeux et de l'insouciance. Il nous a lui-même retracé fidèlement cette turbulence croissante de ses premières pensées à la vue de tant de grands spectacles. C'étaient des élans belliqueux, des accès de ferveur sainte : M. de Chateaubriand lui prédisait la gloire.

Le premier volume d'odes parut, et M. Hugo s'y montrait déjà tout entier. La partie politique y domine : ce sont des pièces sur la Vendée, sur Quiberon, sur l'assassinat du duc de Berry. A chaque page une haine violente contre la révolution, une adoration exaltée des souvenirs monarchiques, une conviction délirante, plus avide encore de la palme de martyr que du laurier de poète, et, pour peindre ces sentiments de feu, un style de feu, étincelant d'images, bondissant d'harmonie; du mauvais goût à force de grandiose et de rudesse, mais jamais par mesquinerie ni calcul. Tel se révéla M. Hugo dans ses premières odes politiques ; et s'il n'y avait pas là de quoi faire un chantre populaire, si le siècle ne se pouvait prendre d'amour pour qui lui lançait des anathèmes, et si, en un mot, le La Mennais de la poésie ne devait pas prétendre à devenir le Béranger de la France, peut-être, au

moins , il avait dans sa franchise et son talent des titres à l'impartialité et k la justice. Mais il s'était présenté l'injure à la bouche, et ne fut pas écouté ^ sa voix se perdit dans le chant

\$38 CRITIQUES BT PORTRAIT^.

des Mèsséniennes que redisait en chœnr là jeunesse. Une atilre eaase noisit aa saocès : à côté des odes de ciroonstanece se tron- ▼ aient , dans le premier reeneil , des pièces telles que la Chauve- Souris et le Cauchemar qui trahissaient, chez M. Ho go y je ne sais quel travers d'imagination contre lequel le goût français se soulève. Oubliant que certaines images difformes , pour être tolérablcs en poésie , doivent y rester enveloppées du même vague danr lequel elles glissent sur noti^ &mé , il s'est mis, de gaieté de oœur, et avec toutes les ressources du genre- descriptif , k analyser lessobges d'un cerveau malade; et il a traîné la chauve-aouris au grand jour, pour mieux <ni détailler la laideur. Il s'y auralt^ là qu'une orgie d'imaf^nation jusqu'à tin certain point excusable, si M. Hugo n'y revenait souvent. Mais dan^ son roman de Han 4PIslande , remarquable à tant d'autres égards , il a passé toutes les bornes; et son brigand est doué, grâce à lui, avec un^lux et une prédilection, qu'on ne sait comment qualifier. Il en est résulté des i}npressions fâcheuses contre l'auteur ; le ridicule s'est tourné de ce côté pour se venger d'un poète trop dédaigneux de la faveur populaire ; et, laissant les nobles parties dans l'ombre, on a fait de son talent, aux yeux de bien des gens , une sorte de' monstre hideux et grotesque, assez semblable à l'un des nains de ses romans. Mais ce n'est là qu'une ignoble et injuste parodie. Quand M. Hugo ne s'élève pas Jusqu'aux hauteurs de l'ode, il se délasse souvent dans les rêveries les plus suaves, dont nul souffle étranger n'altère la fraîcheur : il se plaira , par

exemple^ à niontrer à pou amie le nuage doré qui traverse le ciel , à le suivre de la pensée, à y lire ses destinées de gloire ou d'amour^ puis tout à coup à le voir s^évanouir en brouillard ou éclater en tonnerre. Son style alors s'amollira par degrés, et rharmonie, dans les instants de repos , ne sera plus qu'un murmure.

Lorsqu'il publia son second volume d'odes, M. Hugo n'avait que vingt-deux ans. Y a\ait-il progrès dans ce nouvel essai de son talent ? nous le croyons, ou du moins, quoi qu'on ait dit , ce second recueil n'était en rien inférieur au premier. La fougue du poète y est plus fréquemment tempérée par la grâce ; on peut citer le Sylphe, bien plus aimable que le Cauchemar y et la Granàmère qui appelle un piquant contraste avec son borna-

nyme dans Béraoger. Pourtant un défaut oonsmun d^re ces jolies pièces : c'est l'abus d'analyse el de description. Ces petits enfants à genoux , qui prient Dieu pour leur aïeule , donnent des coups de pinceau à la Delille :

par degrés s"afrai88e']a lamière ,

L'ombre joyeuse danse autour dd noir foyer.

Ce sylphe transi , qui frappe aux "vitres de la cb&telaine , fi'a-na-< tomise lui-même aTec une complaisance par trop mignarde. L'auteur n'échappe jamais ii ce défaut; déjà dans la belle ode oii> il fait parler Louis XYII , il s'était mis à chaque instant à la place de son personnage. L'un de ses romans surtout présente d'un^ bout à l'autre cette inadvertance à un incroyable degré. Buç' Jar-gai^en effol, n'est qu'un récit fait au biTOuac par un jeune: capitaine ; or , ce récit est rempli de dialogues à la Walter Scott,dont le capitaine fait fort patiemment les frais; on y trouve même de longues pièces officielles, mais elles ont tellement frappé le capi-

taine qu'il assure les avoir retenues mot pour mot. Lorsque M. Hugo parle en son nom dans ses poésies , qu'il ne cherche plus à déguiser ses accents, mais qu'il les tire du profond de son âme , il réussit bien autrement. Qu'on imagine à plaisir tout ce qu'il y a de pi us pur dans l'amour, de plus chaste dans l'hymen, de plus sacré dans l'union des âmes sous l'œil de Dieu ; qu'on rêve, en un mot, la volupté ravie au del sur l'aile de la prière, et l'on n'aura rien imaginé que ne réalise et n'efface encore M. Hugo dans les pièces délicieuses intitulées Encore à Toi et Son IVom : les citer seulement , c'est presque en ternir déjà lapudique délicatesse. Un sentiment bien touchant, qui respire dans ce même volume , est celui de la tristesse et de la défaillance du poète , à la vue des amertumes qu'il a rencontrées sur le chemin de la gloire. On comprend que le premier accueil l'a blessé au cœur, et qu'il avait mieux espéré de la vie. Il ne lance plus ses vers qu'avec défiance el comme par devoir. Lorsqu'il est. las de chanter aux hommes , c'est au sein de Dieu qu'il va se re-. poser des fatigues et des dégoûts du message :

Je VODS rapporte , 6 Dien , le rameau d'csjph'anc ; Yoici'te divin glaive et la céleste lance ;

J'ai mal atteint le bat où jMuis envoyé.

SouTent des vents jaloax joaet involontaire ,

L'aiglon suspend son vol k peine déployé ;

Souvent y d'un trait de feu , cherchant en vain la ^rre ,*

L'éclair remonte au ciel , sans avér foudroyé. '

Mais M. Hugo allait relever, pour la troisième fols , le glaive et la lance : comment , dans cette autre récidive , a-t-il réussi ?

— Le troisième volume de M. Hugo contient deux parties. Sous le titre d'Odes il a compris, nous dit-il, toute inspiration purement religieuse, toute étude purement antique, toute traduction d'un événement contemporain ou d'une impression personnelle; et il a rejeté, sous le nom de Ballades, des esquisses d'un genre fantastique, des scènes de magie, des traditions superstitieuses et populaires. D'un côté, il a placé la Bible et Jehoyah, les rois oints du Seigneur, les pompes funèbres de Saint-Denis, Jérôme, Gustafson, Napoléon; il a mis de l'autre la légende dorée, les saints dans leurs chasses, les preux armés par leurs marraines, les espiègleries des lutins et les danses du sabbat. La plus lyrique des odes est celle des Deux Îles, comme la plus pittoresque des ballades est celle de la Fée et la Péri. Les beautés et les défauts qu'on peut y remarquer se retrouvent plus ou moins dans toutes les pièces du recueil. Nous insisterons sur les défauts en particulier: quoique divers en apparence, ils se rattachent presque tous à une cause commune qu'il faut rechercher et combattre dans la nature même dataient de M. Hugo et dans sa manière de composer.

Il n'est aucune âme tant soit peu délicate et cultivée qui ne se sente émue à l'aspect de certaines scènes de la nature ou au spectacle de certains événements historiques. Cette émotion ne ressemble à nulle autre; ce n'est pas une émotion de colère, de haine, d'espérance, ni rien de pareil. Profondément distincte de ce qui tient aux passions personnelles, au milieu et comme au travers de leurs impressions, elle nous arrive plus désintéressée et plus pure, et ne nous parle que du beau, du sublime, de l'invisible. Pour apercevoir, par exemple, dans la destinée de Napoléon autre chose qu'un objet d'amour ou de haine ^ qu'un

frbénomène politique , utile ou funeste , pour y Toir une force énérgique , immense , majestueuse , qui saisit et subjuge , il n'est pas besoin d'être poète ^ et il suffit d'être homme , de même encore que cela suffit pour Toir dans une belle nuit , ou dans une tempête , autre chose que du sec ou de l'humide , du Tent qui rafraîchit ou de la pluie qui enrhumé. La plupart des esprits en sont là et s'y tiennent. Le beau leur apparaît par lueurs , et les lueurs une fois passées , ils n'y songent plus. Mais que ces révélations >»d'ordinaire fugitives et rares , se succèdent et se reproduisent incessamment dans une âme ; qu'elles se mêlent à toutes ses idées et à toutes ses passions; qu'elles jaillissent-, éblouissantes et lunüineuses, de chaque endroit oh se porte la pensée > des récits de l'histoire, des théories de la^science, des plus vulgaires rencontres de la vie; que, cédant enfin à ces innombrables sensations qui l'inondent , l'âme se mette à les répandre au-dehors, à les chanter on à les peindre , là est le signe, là commence le privilège du poète. Le plus souvent , par malheur, ce passage de la pensée à l'expression n'est rien moins qu'un épanchement abondant et facile : mille obstacles l'arrêtent. Il faut que la volonté intervienne, qu'elle fasse effort; et l'effort tue la poésie. Ces fantômes légér.s et capricieux , qui voltigent en pleine lil)erté au sein de l'intelligence , pâlisent et se dissipent devant le r-egard de l'attention. Si celle-ci ne les surprend et ne les enchaîne , en qu.elque sorte , par une expression rapide et flexible, qui leur donne , à l'instant, de la couleur et du corps , tout lui échappe aussitôt , et il ne lui reste plus qu'à combiner ensemble des syllabes et des rimes pour se consoler ou du moins s'étourdir. Lors même que, plus heureux ou plus habile, on parvient à reproduire, en partie , ce que l'âme a conçu , il y a souvent encore mécompte

par quelque endroit. Ou bien l'expression n'a retenu de la pensée qu'une faible réminiscence qu'elle laisse à peine entrevoir sous sa pâleur; ou bien elle a prêté à cette pensée trop d'éclat, trop de saillie, et l'a altérée en y ajoutant; c'est même là le défaut ordinaire d'un esprit impétueux et fort. Son activité s'imprime sans ménagement à tout ce qui tombe sous sa prise ; sa brusque imagination , pour une ou deux fois qu'elle rencontre avec bonheur, est vingt fois en défaut, froissant ce qu'elle ne

54¹ CRITIQUE ET PORTRAITS.

devait que toucher» dépassant ce qu'il lui suffisait d'atteindre. De là une physionomie particulière de talent qu'il nous sera plus aisé de retracer ^ d'après M. Hugo , car c'est lui-même que nous Tenons de signaler. Et d'abord » hâtons-nous de le reconnaître , la pensée qui respire au fond de toutes ses compositions est éminemment poétique. Quel autre qu'un poète» en effet , aurait pu , dans un mot échappé à Thistoire , retrouver le chant de Néron à la vue de Rome en flammes ? quel autre aurait pris garde à oe roi déchu, oublié par ses pairs ai> grand jour des restaurations l<^time8> et, se promenant, depuis lors ^ à travers l'Europe, avec son signe ineffaçable sur le front «sans être ni maître , ni sujet , ni citoyen ? quel autre encore aurait songé à s'Introduire, dans l'ombre, au sabbat de minuit, pour y psalmodier en chœur et y danser en ronde avec les démons ? La plupart des idées de M. Hugo , avant d'être mises en français et en vers 5 ont été , dans sa tête, des rêveries originales , et quelques-unes de sublimes rêveries. Mais en passant à l'état de style et de poésie proprement dite, elles ont subi le plus souvent d'étranges violences. Loin de s'affaiblir et de s'effacer, comme il arrive d'he2^ certains talents impuissâts à rien reproduire, elles se. sont fdrçées et charges

outns mesure. Ce n'est pas que le poète se forme du beau une image grossie et exagérée : bien au contraire, il nous semble intimement pénétré par instants des plus franches délicatesses de l'idéal. Mais sensible et ardent comme il est, la vue d'une belle conception le met hors de lui ; il s'élance pour la saisir, et s'il ne l'a pas enlevée du premier coup à son gré, il revient sur ses traces, s'agite en tous sens et se fatigue longuement autour de la même pensée, comme autour d'une proie qui lui échappe. A l'aspect de cette poursuite opiniâtre, on finit, il est vrai, par compatir à l'angoisse du poète, et par démêler, sous ses efforts, ce je ne sais quoi d'ineffable auquel il aspire. Mais plus on entre avant dans son rêve, plus, en même temps, on regrette dans son oeuvre cette mollesse primitive de nuances et de contours qu'il n'a pas assez respectée. En poésie « comme ailleurs, rien de si périlleux que la force : si on la laisse faire, elle abuse de tout ; par elle, ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir bizarre ; un contraste brillant dégénère en antithèse précieuse ; l'auteur vise à la grâce et à la sim-

plicité et 1) Ta jusqu'à la miguardise et la simplesse ; il ne cherche que l'héroïque, et il renponte le gigantesque ; s'il tente jamais le gigantesque, il n'évitera pas le puéril. M. Hugo pourrait nous en fournir des preuves : c'est dans les détails de ses compositions qu'il les faudrait prendre. Car, nous l'avons dit, l'inspiration première en est constamment vraie et profonde. Tout le mal vient de comparaisons outrées, d'écarts fréquents, de raffinements d'analyse ; et qu'on ne nous reproche pas d'imputer beaucoup trop à des bagatelles : *Ille nugæ seria ducunt*. Ces bagatelles tuent en détail les plus heureuses conceptions* On se rappelle le Chant de Néron, et les concetti qui le déparent. Lorsque l'image du parricide et de l'incendiaire apparut pour la première

fois au poète , elle était , à coup sûr, bien autrement grande et terrible. Pâle, l'œil égaré, à demi couché dans sa litière, promenant ses doigts mal assurés sur sa lyre, le lâche fonfar on de crime pouvait bien déjà demander des roses et du Falerne, mais ce devait être d'une voix troublée qui trahissait l'ivresse «t le remord⁵. Absorbé dans son atroce jouissance, dont le réveillait par ioslants un cri lointain arriyé à ses oreilles^ il ne s'amusak guère à énumérer, par leurs noms et qualités, Pallas l'affranchi, le Greo Agénor, Aglaé de Phalère, et Sénèque qui^ tout en louant Dio-gène, buvait du Falerne dans Vor. Au lieu de ces souvenirs classiques que M. Hugo n'a songé que plus tard à lui rappeler, au lieu de ces descriptions un peu superficielles de flammes ondoyantes, de fleuves de bronze , etc. , etc. , où l'auteur a pris insensiblement la place dé son personnage, c'était l'âme du tyran qu'il s'agissait surtout de nous révéler dans toutes ses profondeurs, avec ses joies dépravées et ses cuisantes tortures , telle , en un mot , que l'éclairait l'incendie criminel oh elle trouvait, â la fois, un supplice et une fête. Je me figure que M. Hugo l'avait conçu de la sorte; mais en approchant de la scèn,e , son imagination Fa entraîné \ il s'est fait involontairement spectateur , et la pompe de rincendie l'a bien plus occupé que le cœur de Néron.

Lorsque M. Hugo n'a pas à sortir de lai-même , et qu'il veut rendre seulement une impression personnelle , nous avons déjà

^ remarqué que fies défauts disparaissent. Plus de divagations alors.

(Ans d'exagération ; il ne perd point de Tue, il n'altère point ce qu'il sent; le tableau se compose sans efforts, et chaque idée ap-

porte avec elle sa couleur. Telles nous semblent les stances k cette Jeune flUe que le poète engage à jouir de son enfance et à ne pas entier un âge moins paisible. Il n'y a que Tingt -vers , mais ils sont parfaits de naturel et de mélodie : on dirait le doux et mélancolique regard , par lequel l'homme qui a souffert répond aux caresses d'un enfant. Quand on a fait ces ^ingt -vers , on doit comprendre qu'il est un moyen de laisser Toir la pensée, sans ^épuiser à la peindre.

Une autre sorte de composition dans laquelle M. Hugo excelle souTent est le genre fantastique. Tague et sans limiteS) cette région loi convient à merveille : l'imagination y vit à l'aise 9 et y peut s'élabattre comme en son logis. Elle a beau se donner essor ; il n'est ^uère ici pour elle d'écarts à craindre ni de caprice à xéprimer. Je ne fais que rappeler la Fée et la Péri. Le lutûi THBfy-y adressé à M. Charles Nodier, est un petit chef-d'œuvre de grâce et de gentillesse. Espèce de colombe messagère entre les deux amis , Trilby arrive un soir chez le p<^ète , porté sur un rayon du couchant ; et , avant la nuit , il repart avec le message du retour ; surtout il est bien prémuni contre les dangers du voyage :

N'erre pas à l'aventure , Car on en veut aux Trilbys.

Crains les maux et la torture Que mon doux Sylphe a subis.

S^ils te prenaient, quelle gloire !

Ils souilleraient d'encre noire ^ Hélas ! ton manteau de moire ,
, Ton aigrette de rubis ;

Ou , pour danser avec Faune , Contraignant tes pas tremblants ,
, Leurs satyres au pied jaune , . Leurs vieux sylvains pétulants ,
Joindraient tes mains enchaînées Aux vieilles mains décharnées

De leijurs naïades fanées Mortes depuis deux mille ans.

Ou remarquera , en passant, l'agilité et la prestesse du rythme. Ces trois rimes fémiuines qui se suivent permettent d'exprimer tour-à-tour , ce qu'il y a de sémillant et de -vif dans les allures du lutin , d'éblouissant dans ses nuances, et de frémissant dans son murmure. Tout à côté de Trilby-y quoique dans un ton bien différent, il faut placer, sans hésiter, l'admirable Ronde du Sab* bat. Jamais orgie satanique n'a été conçue ni rendue avec plus de Terve : l'argot des diables, leurs rires bruyants, leurs bonds impétueux , tout cela se voit et s'entend. Aux gens timorés i dont le goût crierait au scandale , il n'est qu'une réponse à Caire : <i Honnêtes gens , restez au coin du feu , et n'allez point au sab-« bat. » Je n'en dirai pas autant de la ballade du Géant. Non pas que cette conception poétique me paraisse au fond plus à répro-uver que celle des lutins et des diables : l'esprit humain a toujours eu un faible pour les gisants , et notre enfance a été bercée avec des contes d'ogres. Mais le géant de M. Hugo ne ressemble à au-cun autre : à son air de prétention et d'apparat, on croirait Toir une sorte de miles gîoriosus , un Trai Bayard de tragédie. Il se dé-crit lui-même fort complaisamment , comme a fait autrefois le sylphe, et comme font assez volontiers tous les personnages du poète. B'abord il nous raconte que son père est vieux et faible , si faible et si vieux

Qu'à peine il peut encor déraciner un chêne Pour soutenir ses pas tremblants.

Pour lui, dans son adolescence , ses jeux étalent de prendre les aigles dans ses mains , d'éteindre les éclairs en soufflant dessus

de chasser devant lui les baleines, etc. , etc.; l'hiver, il &isait mordre ses membres gelés par les loups-cerviers , dont les dents blanches se brisaient dans la morsure. Mais aujourd'hui qu'il est devenu un homme-géant ,

Ces plaisirs enfai^ns n'ont plus pour lai de charmes.

C'est aux pauvres humains qu'il en veut. Il fond sur les armées comme un cormoran , et de son poing fermé Içs écrase comme

546 CRITIQUES ET rORTRATTS.

d'âne masiie. Toajours na, dédaignant Ict «raiarcs, il n'em-port] aa oombat qae sa pique de frême^

Et ce CMqve léger que traîneraient sans peine Dix tanreanx an joag accouplés.

S'il Tient à moorir, il Teat une mofctagne pour tombeau. Oi voit que l'aoteur a , d'an bont & l'antre , obserré géoinétii|ement les proportions de son snjet. Maître Rabelais s'est mcaki moins conséqnt sans doute : son Pantagruel et son GargHilH se rap-petissent et s'humanisent assez fréquemment; nuis àk moittty quand ils sont géants, ils le sont de meilleure foi et tftt plus de bonbomie que celui de M. Hugo.

Si, dans Pabus de décrire, dont cette ballade offre un excflifle, l'autenr a porté de la combinaison et du calcul , le pins ordfatfirement néanmoins la faute n'appartient qu'à son imaginatfoa* Cette imagination est si rapide en effet qu'elle se aaeat «ff chaque point à la fois, et qu'elle met la main à tout ; elle devient analy-tique à force d'être alerte et perçante. Ce que BeliUe etics disciples faisaient à froid et par système, M. Hugo le fait sortoot par inadTertance et illusion ; c'est une \$orte de simplicité enfaitine

qui se laisse prendre par les yeux. Au milieu de l'énumération des peuples soumis à f^apoléon, à côté du Mameluck, da Turc, il mettra le Polonais qui porte une flamme à sa lance» Jamais il ne rencontrera une tour dont il ne compte les angles , les fioes et les pointes :

Ce ne sont que festons , ce ne sont qu'astragales.

De Ih un éclat brillante qui blesse, nulle.gradation de couleurs nulle science des lointains : le pli d'un manteau tient autant de place que la plus noble pensée.

L'harmonie du style est soutenue dans M. Hugo et quelquefois un peu redondante; non pas cette harmonie attentive qui lie habilement les mots entre eux, mais celle qui marque le mouvement de la pensée et eadence la période. La Wme est toujours d'une extrême richesse, et l'on a même à regretter souvent qu'elle n^en ait Hen cédé pour subvenir aux nécessités bien autrement inipér

APPÏINDIGE. 547

Hei^iesde la langue et du goût. En général, l'auteur paraît a^oir beaucoup réfléchi sur le mécanisme et les ressources de notre Terdfication. Peut-être plusieurs des cacophonies de détail ne sontelles, dans son intention » que des essais de poésie imitative ; peut-être, quand il a dit d'un rocher :

Son front de coups de foudre fume ,

n'a-t-il Toulu que rendre au naturel le sifflement du tonnerre qui tombe. Si telle a été son idée , il s'est mépris sur le génie de notre langue, qui , k tort ou k raison , repousse expressément ces combinaisons sonores.

On a beaucoup reproché à M. Hugo l'incorrection et les licences de style. Son style pourtant ne blesse jamais la grammaire ni le vocabulaire de la langue, et ne présente ni mots ni tours inusités. Les fautes habituelles sont des fautes de goût, et on les déduit même aisément des précédentes critiques : de la trivialité pour du naturel, du précieux pour de la force. Ainsi, dans l'ode à M. de Lamartine :

Ton bras m'a réveillé, c'est toi qui m'as dit : ^a !

Binsi âansV^ymne oriental :

Les tout petits enfimts écrasés sous les dalles ;

dans l'ode à M. de Chateaubriand :

Toi qu'on voit à chaque disgrâce Tomber plus haut encor que tu n'étais monté ;

dans la pièce, si charmante d'ailleurs, de la Promenade :

Plus de vide en mes jours ! Pour moi tu sais peupler Tous les déserts, même Us vUies.

Ajoutons quelques métaphores mal suivies, de l'impropriété, dans les termes, trop d'ellipses dans la série des idées, des incidences prosaïques au milieu d'une éclatante poésie, et nous aurons terminé avec M. Hugo le compte rigoureux, mais nécessaire, que nous imposait notre estime même pour son talent. Ce talent est tellement supérieur, et il y aurait si peu à faire pour le rendre, sinon toujours égal, du moins toujours soutenu, que la critique

548 CRITIQUES" n* PORTRAITS .

serait coupable de dissimuler avec lui. Comme conseil de style
 on n'a qu'à renvoyer à Tauteur ses propres paroles : « Un
 écrivain « qui a quelque chose de la postérité , dit-il dans sa remar-
 quable « préface, cherchera sans cesse à purifier sa diction , sans
 effleurer toutefois le caractère particulier par lequel son expres-
 sion ré« « Telle Originalité de son esprit ; le néologisme n'est
 d'ailleurs « qu'une triste ressource pour l'impuissance. Des fautes
 de langage « ne rendront jamais une pensée; et le style est
 comme le cristal : » « pureté fait son éclat. » Quant à la com-
 position même de ses odes et à l'intention lyrique, que M. Hugo
 se garde surtout de l'excès de sa force ; qu'à l'heure de la médita-
 tion , n sache attendre le loisir ses propres rêveries , les laissant -ve-
 nir le lui et s'y abandonnant plutôt que de s'y précipiter; qu'à
 riens de produire, il se reporte sans cesse aux impressions
 naïves qu'il veut rendre, les contemple longuement avant de les
 retracer , et , plus d'une fois , s'interrompt en les retraçant, pour
 les contempler encore ; que, n'épuisant pas le chaque trait ses
 couleurs , il approche par degrés de son idéal , et consente, s'il le
 faut, le rester au-dessous plutôt que de le dépasser, ce qui est la
 pire manière de ne pas l'atteindre. Cette impuissance d'expres-
 sion dont on a conscience est triste, mais souvent inévitable. Quel
 poète, vraiment poète, a jamais pu réaliser ce qu'il avait dans
 l'âme, et, comparant son œuvre à sa pensée , s'est osé rendre ce
 témoignage proféré par Dieu seul, lorsqu'au milieu des splen-
 deurs naissantes de l'univers, il vit que ce qu'il avait fait était bon
 ? Quel poète, au fond du cœur, n'a senti murmurer cette plainte ,
 qu'une muse brillante n'a point rougi de confier à M. Hugo lui-
 même :

D'un cri de liberté -

Jamais , comme mon cœur , mon vers n'a palpité ; Jamais le rythme henrenx , la cadence constante, « N'ont traduit ma pensée au gré de mon attente ; Jamais les pleurs réels a mes yeux arrachés N'ont pu mouiller ces chants de ma veine épanchés ?

Racine lui-même, j'oserai. l'affirmer. Racine, dans les chœurs û! Esther et à ^AOïaïe , n'a pas fait passer tout ce que son âme avait conçu de mélodie céleste et d'onction sacrée. Et quelle

aisance pourtant dans ces admirables chœurs, quelle quiétude, quelle sérénité de génie ! C'est qu'il a senti combien devant l'im* puissance humaine il valait mieux encore se résigner qu'aise de* battre ; là où il a. désespéré d'être excellent^ il a mieux aimé rester un peu faible , en voilant sa faiblesse d'une molle et noble douceur, que de s'épuiser en vains efforts pour retomber de plus haut. C'était la seule manière d'être parfait en poésie , autant qu'il est donné à l'humanité de le devenir.

CASIMIR Delavigne:

— Plusieurs personnes -m'ont reproché de n'avoir point parlé de M^r Gasin Delavigne dans la série des poètes modernes contemporains ; c'est qu'il y a long-temps ^que j'ai exprimé sur cet homme de talent l'opinion que j'en ai gardée. Je laisse de côté, il est vrai, toute la partie dramatique de son œuvre , dans laquelle il a su combiner et fondre avec distinction une certaine quantité de mérites secondaires. Mais à propos de son talent lyrique et poétique, j'écrivais dans le Globe (au mars 1827), lorsque parurent \e>sept Messéniennes /toiii^e/fe^yle jugement que voici:

— Quand un beau talent a remporté, du premier coup, un succès-d'enthousiasme , et qu'une prédilection presque unanime

s'est plu à le parer y jeune encore, et de» louanges qu'il méritait déjà et de celles qu'on rêvait pour lui dans l'avenir, il arrivé difficilement qu'une gloire où l'espérance a tant de part soutienne toutes ses promesses, et que l'augure si brillant de son début ne finisse point par tourner contre elle.-De l'excès de la bienveillance et de l'admiration, on passe alors à la sévérité, et l'on va jusqu'à l'injustice. Parce qu'on a vu dans les premiers ouvrages plus qu'il n'y avait réellement, on cesse de voir dans les suivants ce qu'il y a toujours. Ajoutez le plaisir malin de dire à un homme supé[^]rieur en quelque genre : Monseigneur[^] vous baissez» Ceci s'applique un peu à BI. Delavigne. Quoique son talent soit toujours le même au fond, sa faveur est déjà sur le retour. Une première acclamation l'avait désigné le poète de la jeunesse, et, comme avec des qualités éminentes il n'a pas toutes celles que ce titre

550 C&ITIQUES ET MRTmAIIS.

icipiocho et [^]iidi{KS fwiifili STb puiiuit tsi [waili[^]

reuz, iU ne deiioot pas dn ■»■ W poniliv

les loi adresKms smcèiutnt dans TmlèrÊL de Fart, dans le

propre» et par cooféipent dans le

jemies gens qui nous sommes ainsnrs plas dhtat ioB à :

STec orpÈÔl et avec amour.

Doué d'une ioiagiiiatioa ridie et fKÎlc, dTi pore, de booDe heure nourri d'études déposa d'abord ses sentiments dans quelques seules de ses poésies peut-être, on, •du! (■ f lir libre, connu, il se soit abandonné sans effort à ses §04m intimes et à un rimple

penchant de o muse. H j a dans ces premiora thtmx ém talent un instinct qui rarement égare ; le Tni poète a démêlé cequni aime, coaune Adiille saîâsaH an^aiie les parures de fiemme. Les Troyemmes^ Dmmaé, Fode à Nk d'antres pièces de l'époque dont noas parlons , noos semblent d'ansâ précieuses réTclatlons en ce sens, qu'elles sont des cornpositions charmantes en elles-mêmes. Le génie grec r domine: c'est tDur-à-tour une scène à la façon d'Euripide , un petit tableau à la manière de Simonide, on bien la mélancolie Tolnp. tueuse d'Anacréon, de Tibulle et d'*Honcé. L'auteur , on le sent, est fait pour derenir le descendant par adoption de cette antique faimille littéraire que Racine, le premier, a introduite et naturalisée parmi noos. Mais , an milieu de ces études paisibles , de ces méditations solitaires , de ces reproductions naïres des an* dens chefs-d'œuTre , sonint l'inra-sion de i8i5, qui brisa le cœur du jeune poète comme celui de tous les amb de la France. Arraché par le bruit des armes étrangères an silence des bois , aux ombrages profonds du Taygète et de THénras , sous lesquels s'é* garait son imagination riante et sensible; il eut un cri sublime de douleur , auquel la France entière répondit comme un seul éAo^

Toutefois encore, on pot remarquer dans le langage éloquent de cette muse explorée^ les habitudes de sa -vie première et la force de ses Inclinations chéries. Ce nom seul de Messénienne qu'elle portait le disait assez , et peut-être les fréquentes invocations à TOlyiripe mythologique le rappelaient trop. À cela près pourtant , tout était |>ieB et aurait continué de Vêtre, st, le moment de fer- ▼eur passé, le poète, rcTenant à ses goûts secrets, avait quitté une arène oii il ne s'était jeté que par élan; si, rentrant, en qdelqué sorte,, dans Ta vie privée , il avait osé redevenir lyrique , eomme il l'avait été d'abord , avec ses impressions per-

sonnelles , affections douces , mystérieuses, pudiques, écloses et nourries ëous un ciel idéal , dans le calme des bocages sacrés , ou parmi les danseis des guerriers et des vierges. Malheureusement il n'en fut pas ainsi. P^areil k cette Jeanne d'Arc, dont il avait si bien déploré l'infortune, M. Delavigne ne sut point se retirer à temps, et s'obstinki à poursuivre au^elà du terme une mission déjà achevée. liA, iÂtXi des gens furent complices avec lui. La génération à laquelle il appartient avait besoin , elle a besoin encore d'un inter prête qui exprime en traits de fdu cette âme poétique qu'elle sent s'agiter confusément en elle , d'un prophète qui lui dévoile cet avenir de science et de liberté auquel elle aspire. Un moment elle espéra avoir trouvé ce chantre divin dans M. Delavigne ; elle le dit, et il se laissa aller à le croire. Nous pensons , sans lui faire injure , qu'une tâche si immense ne lui convint jamais. Au moins, %

puisqu'il ne la refusait pas , il ne devait rien négliger pour la remplir. Il fallait alors, renonçant à des habitudes recueillies et éoliuires j dépouillant, pour ainsi dire, les bandelettes et les «-

voiles antiques , se mêler aux flots de cette génération active, mou^aiite', orageuse, s'y plonger hardiment, et n'en sortir aux instants de méditation que pour bientôt s'y replonger encore. Surtout, il ne fisillait pas se confiner étroitement entre des conseillers vénérables mais circonspects et de médiocres admirateurs. Aussi, qu'est-il résulté pour le poète de cette position équivoque et de cette audace mêlée de timidité? quelques concessions incomplètes, par lesquelles il n*a satisiuit ni lui-même, ni tout le monde. Solennisant les événements contemporains avec les rémi- . •;

siscènees de sou ancienne manière , étouffant la pensée principale

sous des hors-d'œuvre classiques, il semble n'avoir plus considéré ses sujets que comme des canevas donnés , des thèmes à la mode, dans lesquels il a inséré de beaux, de très beaux vers assurément, mais des vers sans à-propos , sans liaison , sans conception profonde. A Naples révoltée, à Partkénope, il n'a su guère parler que du laurier de Virgile» Aux Hellènes d'aujourd'hm, il est allé raconter la Grèce de Tyrtée et de Démosthènes ^ ce qui est bien sans doute , mais ce qui ne l'est qu'à demi. Une fois pourtant , seulement une fois, il a retrouvé et même surpassé le naturel et l'éclat de ses premières poésies. C'est loi*squ'aux rives du Gange, dans cette patrie des roses et du soleil, il a prêté sa voix harmonieuse aux prêtres, aux jeunes guerriers, aux jeunes filles, et qu'entièrement soustrait au monde moderne qu'il ignore , il a réalisé une Grèce selon son cœur j car c'est toujours une Grèce , quoique plus resplendissante et plus orientale que l'ancienne.

Si les chœurs du Paria me semblent le chef d'oeuvre lyrique de M. Belavigne, les sept nouvelles Messéniennes sont à coup sûr ce qu'il a publié de plus faible en ce genre. Et d'abord, pourquoi ce nom éternel de Messéniennes ^ là oii il ne s'agit plus de déplorer une invasion étrangère ? Je n'aime point cette manière de recopier un mot heureux et de vivre à satiété sur le j>assé. Mais, sans chicaner pour un titre, et en allant au fond des choses, je demanderai au poète laquelle des^ sept pièces lui a été inspirée par une idée haute et grande. Le Départ^ il est vrai , me pai-aît dicté par un sentiment naturel et gracieux. Mais, comme M. Delavigne, en quittant la France, n'est pas une Marie Stuart , qui laisse un trône

pour, aller chercher un autre trône, une prison et un échafaud, comme il n'est pas même un mélancolique Byron qui fuit, en haine de la société, pour aller errer par le monde, et s'immoler finalement à une cause sainte, comme il est tout simplement un amateur, un artiste, faisant, par un beau temps, une courte traversée, je ne m'intéresse à ses adieux élégants et un peu fastueux qu'autant qu'ils me rappellent des adieux de mille, et en vérité je n'y peux rien voir de plus grave. Quant au Voyage de Colomb, c'est autre chose. Comment nous montre-t-il ce navigateur héroïque, dévoué aux pures convictions de la science, ce rival, non pas des Pizarro et des Cortès, mais des Copernic et des

Galilée, qui, sur la foi d'une conclusion logique, a tenté sa plongée au milieu de l'Océan ? Comment le peint-il dans les trois derniers « jours de crise et d'angoisses, entouré d'un équipage révolté qui lui ravir ce monde auquel il touche et dont la brise lui apporte déjà les parfums ? Le premier jour se lève, et l'on n'aperçoit rien encore ; Colomb a le cœur qui bat, et ici le poète décrit en vers élégants ce cœur

Qui s'élève, et retombe, et languit dans l'attente, Ce cœur qui, tour-à-tour brûlant ou sans chaleur, Se gonfle de plaisir, le brise de douleur, etc.

Ce vague et indéfinissable état d'ennui dévorant, d'extases, &

fureurs solitaires dure deux jours entiers : enfin

Le second jour a fui. Que fait Colomb ? Il dort.

Il dort, et voit en songe les destinées futures de l'Amérique jusqu'à La Fayette et Bolivar ; puis, vers le matin du troisième

jour, il se réveille aux cris de terre ! terre ! et l'Amérique est trou-
vée. Ce long sommeil de Colomb, bien moins vraisemblable que
celui d'Alexandre OU de Condé, la veille d'une bataille dont les
dispositions sont assurées d'avance, m'a tout l'air du voile mes-
quine-^ ment ingénieux qu'un peintre grec , dans un tableai
d'Iphigénie y Jeta sur le visage d'Agamemnon. C'eût été une ten-
tative moïn» fadie et plus belle d'aborder l'âme du grand homme
, de la retra^ cer, non point par des expressions générales qui
conviendraient aussi bien an métromaue durant la représenta-
tion de sa tragédie, mais par une analyse rapide et forte qui n^
convînt qu'au seul Colomb entre tous ; de nous le reproduire tel
qu'il dut être , doutant par moments de lui-même , de ses induc-
tions, de ses calculs , et se laissant aller à de mortelles dé-
faillances, puis recommençant avec anxiété et les calculs et les in-
ductions, s'enhardissant à mesure qu'il les recommence , et , cer-
tain encore une fois de sa conclusion , se recevant avec un geste
sublime, comme plus tard Galilée quand il s'écriait : Et pourtant
elle tourne. Schiller n'a lait sur Colomb qu'une douzaine de vers ,
et il y a mis une grande

Sâ4 GRITIQUE mt PCmTRAITS.

4idée : r Ckierage^ hardi naVigateur !.... plein de confiance
dans îe

» « Bien qui teguide , nllonne cette mer siïeneieuse N*eà.t-il
pa»

« été créé ce nouTeaa monde qae ta cherches, Uva sortir des
flots, ut 11 est une secrète alliance entre la nature et le génie. ^ H.
Delà* figne n^a jamak dé œs tralts-là. La troisième pièce
s'adresse an Taisseatf qs! i^atf porter & Gonstanân'èpIeM. Straf-

ford-Canning ^ ambassadeur d'Angleterre , et le bruit courait alors que la mission de ce diplomate avait pour but l'affranchissement de la Grèce. Une messénienne sur un bruit diplomatique IQuoi qu'il en soit , il y avait à tirer parti du sujet. Cet affrandissement , négocié par des cabinets avides et ambîtieiàc^ prêtait aux trahîtes et aux conseils de la poésie. Mais l'auteur n'a pas pris ee point de vue, ou plutôt il n'en a pris aucun : toute la pièce reste aUssi indécise que la nouvelle même qui en a été l'occasion. Vient ensuite le pèlerinage virgilien à l'autre de la Sibylle y^cadre un peu vulgaire depuis Enée et Panurge , mais qui permet de brillants détails. Seulement, je ne comprends pas encore pourquoi le poète a fait précéder sa consultation par cet incroyable discours dans lequel un ami , en sa qualité de peintre apparemment, se met à décrire tous les sites des environs. Les Funérailles du Général Foy présentent dans le début une grande confusion de sentiments et de couleurs. Tout absorbé dans le magnifique coucher du soleil d'Italie , M. Delavigne a peine à s'en détacher et à redevenir Gaulois. Il n'a point suivi , on le voit bien , les restes de l'orateur illustre , dans cette soirée tristement solennelle , sous des torrents de pluie , à la lueur des flambeaux. Les noms seuls de Camille , de TuUius et des yieux Romains lui viennent à la bouche, et il est loin en idée de la patrie des Mirabeau , des Barnave et des Camille Jordan. Toutefois la belle Ame de M. Delavigne n'a pu rester froide jusqu'au bout, et il a terminé admirablement une pièce commencée presque au hasard. Nous reviendrons sur cette fin. Rien de plus incohérent et de plus artificiel que les Adieux à Rome y sujet de la sixième Messénienne. Le voyageur se promène , à la clarté de la lune , près de Saint-Jean-de-Latran , et se met a improviser un chant romain , où s'entremêlent les noms de Brutus, de Cicéron , de Numa , de Michel-

Ange, du Tasse et de Byron. Pois tout à coup lai apparaît l'ombre
du vieux Corneille; , et il se console de

quitter la irîUe éternelle , en pensant qu'il la retrouvera tout
entière dans les œuvres de notre grand tragique. La Promenade
au Lido ne se compose que d'une série, d'apostrophes à Venise.

Jusqu'ici M. Delav igné avait coutume de réparer, ou du moins
de déguiser habilement, par l'exécution de détail , ce qui lui man-
quait dans]^ensemble des plans. L'on pouiiait ;comparer sa poé-
sie à un salon toujours magnifiquement décoré , même lorsque la
maîtresse était absente. Sans prétendre que sa pureté et son élé-
gance l'aient partout abandonné, oe que démentiraient d'heu-
reuses exceptions ^ nous lui reprocherons de les avoir mises en
oubli plus souvent qu'à l'ordinaire. L'effort , l'emphase, c'està-
dire le inauvais goût , puisqu'il faut l'appeler par son nom , y ter-
nissent l'aimàblé simplicité de diction qui distingue le poète
entre les autres ttontén^^ôrainsl Gouiiment,- par exemple, sa rai-
son si fine et si juste ne s'est-ëllè pals révoltée co'ùtrè la bizarre-
rie de l'image suivante :

Vainqueurs , sauvez les Érrecs ! Vous manquez de vaisseaux !

Venise traîne encor son linceul en lambeaux :

Goo^me une voile îmmeùse, eh. bien ! qu'il se déploie

Au faîte de h» tours qui nagent su^ les eaux ,

A ses. flèches de mirlNre , aux pointes des créneaux

Ou volent des oiseaux de proie !

Venise avec ses tours et ses palais mouvants ,

Ses temples que la mer balance , Va flotter , va vogier ,
conduite par les vents , Aux bords où pour les Grecs le passé re-
commence , etc. ^ Ji

Ce sont des exclamations, des interrogations sans motif jpt
sans ^ j^ fin , de brusques dialogues en un on deux vers : ou di-
rait un qui ^

vive perpétuel :

Enfin l'aube attendue et trop lente à paraître ^

Blanchit le pavillon de sa douce clarté.

« Colomb , voici le jour ! le jour vient de renaître !

«—Le jour î et que vois-tu ?-TJe vois Tlmmensité. »

Qu'importe? il est tranquille.... Ah ! Tavez-vous pensé? etc.

556 CRITIQUES BT PORTRAITS.

Et plus loin , daDs la même pièce :

Le second jour a fui. Que fait Colomb? Il dort ;

La fatigae Taccable, et dam l'ombre on conipire.

« Périra- t-il ? aax voix ! —la mort ! — la mort ! —la mort ! •

<c Qa^ii triomphe demain , ou, parjure, il expire, »

M. Bignan , dans ses poésies , d'ailleurs estimables , ne pousse
pas l'abus de l'apostrophe plus loin que M* DelaTigne ne l'a frit
ici. Dans cette sorte de tumulte factice, la pureté même du yers
pris isolément n'est pas toujours respectée :

Et d'un de t&t deux bras qui nous donna des fers Appuyé sur la France, il enchaînait <i!9 Pakk9 Ce qui restait de Tunirers.

' Mais c'est assez et trop insister sur des défauts anzq[uel8 nous espérons que M. Delavigne ne s'habituerà jamais. Il s'en débarrasse naturellement , dès qu'un sentiment Trai et propice à son .^, talent retient le saisir : témoin la fin de la Messénienne sur le général Foy. Hâtons- nous d'effacer et de couvrir, par cette éclatante citation , les taches nombreuses qu'il nous a coûté de relever si sévèrement :

Et toi qu'on veut flétrir, jeunesse ardente et pure , De guerriers , d'orateurs , toi , généreux essaim ,

Qui sens fermenter dans ton sein Les germes dévorants de ta gloire future , ' l'enché sur le cercueil que tes bras ont porté , De ta reconnaissance offre l'exemple au monde: Honorer la vertu , c'est la rendre féconde ,

Et la vertu produit la liberté.

Prépare son triomphe en lui restant fidèle. Des préjugés vieillis les autels sont usés ; Il faut un nouveau culte a cette ardeur nouvelle Dont les esprits sont embrasés.

Vainement contre lui l'ignorance conspire. Que cette liberté qui règne par les lois Soit la religion des peuples et des rois. Pour la mieux conserver on devait la proscrire ; Sa palme, qui renaît , croît sous les coups mortek; 'Elle eut son fanatisme , elle touche au martyre, Un jour elle aura ses autels.

XiC verrai-je ce jour où sans intolérance Son culte relevé protégera la France?

O champs de Pressagni , fleuve heureux, doux coteaux, .^lors,
peut-être, alors mon humble sépulture

Se cachera sous les rameaux , Où souvent , quand mes pas er-
raient 'k l'aventure, Mes vers inachevés ont mêlé leur murmure

Au bruit de la rame et des eaux.

Mais si letem^s m'épargne , et si la mort m'oublie ,

Mes mains , mes froides mains , par de nouv^ux concerts ,

Sauront la rajeunir, cette lyre vieillie;

Dans mon cœur épuisé je trouverai des vers, ^^t

Des sons dans ma voix affaiblie ; £ cette liberté 9 que je chan-
tai toujours , Redemandant un hymne à ma veine glacée ,

Aura ma dernière pensée ,

Comme elle eut mes premiers amours.

Ici, tous les mérites du poète sont retrouvés , style pur, nobles
.^i*

images, douce chaleur, mélodie parfaite. L'onction antique
res- * ^|l^

pire surtout dans ce vœu d'une âme tendre \> ^^ ,^Jv ■

o champs de Pressagni, fleuve heureux, etc. .' -i^

Il y a beaucoup à dire sur l'harmonie de ces Messénlennes. Le
vers libre qu'affecte en général M. Delà vigne dans les composi-
tions lyriques n'est peut-être pas le plus avantageux; certaine-
ment il n'est pas le plus-facile. Permettant \ la période une

grande extension, il exige du poète une sévérité extrême pour réprimer les ^

longueurs auxquelles rentraînerait la négligence. InceasoinmenC ▼ variable, il n'exige pas moins de surveillance pour le choix d'un rythme toujours adapté au sentiment ou à la pensée qu'on exprime. D'un autre côté, trop de soin a son danger, et peut introduire dans le rythme une sorte de mobilité ^ de turbulence fatigante, ou même des combinaisons fausses, de Terribles contresens» La strophe, au contraire, enferme plus exactement la pensée, et la soutient plus encore qu'elle ne la gêne. M. Delavigne n'a pas toujours évité les incouvenients du vers libre, les longues périodes qui se traînent en phrases incidentes sur des rimes redoublées, ni les combinaisons à effet, dans lesquelles l'intention manque au but. Je ne citerai qu'un exemple de ce dernier cas : - m ^

Ces mors dont Michel-Ange a jeté dans les deux Le dôme adacieux.

Le Ters de six syllabes a quelque chose de l'este qui sied mal, et le dôme devrait monter au ciel avec plus de lenteur et de majesté. Une fois ou deux, M. Delavigne s'est permis de ne point clore la pensée avec les rimes correspondantes, et d'enjamber par le sens sur de nouvelles rimes, au grand désappointement de l'oreille. Enfin, les strophes de la seconde Messénienne commencent et finissent toutes par un vers masculin ; cette licence ne me paraît point suffisamment consacrée par l'exemple de Racine et de J.-B. Rousseau, quoi qu'en dise M. Ladvocat.

M. Ladvocat, en effet, a enrichi les Messéniennes de notes qui grossissent de moitié le volume, etc., etc

If e nous plaignons point toutefois, qu'on nous ait conservé dans les notes la charmante ballade du Jeune Matelot, De toutes les poésies du recueil , elle est celle qui a le moins coûté et qu'on goûte le plus. Mise en musique, chantée dans les salons, on ne se lasse point de l'entendre , ce qui prouve à l'auteur que la naïveté a bien aussi son prix. C'est à cette naïveté qu'il devrait s'en tenir, même dans les compositions plus hautes, et il la rencontrera , dès qu'il né forcera plâfir à des sujets mal assortis la vocation de son talent. Ce talent a doile une vocation ? Oui , sans doute. Long-temps mé-

connue et contrariée , mais facile à saisir dans les diverses œuvres du poète, elle s'est prononce, dès l'abord, par des choix d'instinct.

* t t* ^ ft 1 A- - F

Aft^ENpiGE. , 55q

et elle ne se prononce fbs moins nettement aujourd'hui par ses répugnances. Peu faite poittfles créations toutes modernes , elle semble réclamer de préférfUee les in^irations antiques , grecques^ classiques , si l'on veut. PcnJAluoi ne pas conseiller à M. Dela^igne d'y reyenir à son gré PltiHi 9fi'<d'autres ne sont que plats copistes , il saura être ori^MÉ^ con^Ék il Ta déjà été ; peut-être même il lé deviendrait difficilemeniMiàits tout autre genre que celui- là#

• il

FIN DU PLUBMIER TOLUME^ ^ j|

tf -f

TABLE DU PREMIER VOLUME

Peeface •••••^ ••• I

* Boileau i

Madame de Sévigné 30

^erre Conieine. 57

La Fontaine 8g

lacine. } _

Racine. , _ ^

Je^ -Bapti^ ^ons^ a t^

I J^nin. 1^

^ V Mathurin Régnier et André Ghénier m3

Da Mouyement poétique et littéraire après 1830 347

^ George Farcy 36a

*^ Victor Hugo en 1831. ^^ 33^

Diderot 355

L'abbé Prétost 394

Des Soirées littéraires 4^3

il Oberman 4^9

. L'abbé de La Mennais en 1833 484

^ ►, w ' Ajndice ...^ «....*.. Saî

* 'PLI^B ^^ TABLE DU P&EBUEE YOLDME. ^

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/critiquesetportoosaingooq>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.